



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>









644

2430 A

610  
200

7

12



**T R A I T**  
**D E**  
**L A P O È**



NOUVELLE HISTOIRE  
POËTIQUE,  
ET DEUX  
TRAITÉS ABREGÉS,  
L'UN  
DE LA POESIE,  
L'AUTRE  
DE L'ÉLOQUENCE,  
*Composés pour l'usage de MESDAMES.*  

---

TRAITÉ DE LA POESIE.

---

A PARIS,

Chez { JACQUES GUERIN, Libraire-Imprimeur  
de Mesdames, rue du Foin.  
DESPREZ, & CAVELIER, rue S. Jacques,  
à S. Prosper & aux trois Vertus.

---

M. D C C. L I.  
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



---

# TABLE

DES CHAPITRES ET ARTICLES  
contenus dans les Traités de la  
Poësie François & de l'Elo-  
quence.

## TRAITÉ DE LA POESIE.

CHAPITRE I. <i>De la Poësie en générale,</i>	page 1
CH. II <i>De l'objet de la Poësie,</i>	10
CH. III. <i>De la maniere d'imiter,</i>	14
CH. IV. <i>Des Pensées,</i>	16
CH. V. <i>Des Mots,</i>	29
CH. VI. <i>De l'arrangement des Mots,</i>	32
CH. VII. <i>De la qualité des Mots,</i>	36
CH. VIII. <i>De la Méchanique du Vers François,</i>	41
CH. IX. <i>De la quantité des Mots,</i>	50
CH. X. <i>De la Tragédie,</i>	54
CH. XI. <i>De l'Opéra,</i>	65
CH. XII. <i>De la Comédie,</i>	67
CH. XIII. <i>Du Poëme Epique,</i>	71
CH. XIV. <i>De la Fable ou Apologue,</i>	80
CH. XV. <i>De l'Eclogue &amp; de l'Idylle,</i>	85
CH. XVI. <i>De la Poësie Lyrique,</i>	90
CH. XVII. <i>De la Satyre,</i>	101



CH. XVIII. <i>De l'Epître en Vers ,</i>	108
CH. XIX. <i>Du Poëme Didactique ,</i>	114
CH. XX. <i>De l'Elégie ,</i>	116
CH. XXI. <i>Du Sonnet ,</i>	119
CH. XXII. <i>De l'Epigramme &amp; du Ma- drigal ,</i>	122

---

## TRAITÉ DE L'ELOQUENCE.

CHAPITRE I. <i>De l'Eloquence en gé- ral ,</i>	127
CH. II. <i>S'il y a un art pour l'Eloquence ,</i>	129
CH. III. <i>De l'origine de la Rhétorique ,</i>	130
CH. IV. <i>De la Grammaire ,</i>	134
CH. V. <i>Des parties de la Rhétorique ,</i>	136
CH. VI. <i>De l'invention ,</i>	137
CH. VII. <i>Des Figures de pensées ,</i>	140
ARTICLE I. <i>De l'Apostrophe ,</i>	141
ART. II. <i>De l'Exclamation ,</i>	142
ART. III. <i>De l'Interrogation ,</i>	143
ART. IV. <i>Des Descriptions ,</i>	144
ART. V. <i>De la Prosopopée ,</i>	149
ART. VI. <i>Des Transitions imprévues ,</i>	151
ART. VII. <i>De l'Amplification ,</i>	153

## DES CHAPITRES. vii

CH. VIII. <i>Des preuves &amp; des raisonnemens ,</i>	156
CH. IX. <i>Des mauvais raisonnemens qu'on appelle Sophismes &amp; Paralogismes ,</i>	167
CH. X. <i>Des Mœurs &amp; des Passions ,</i>	174
ART. I. <i>Des Mœurs ,</i>	176
ART. II. <i>Des Passions ,</i>	180
CH. XI. <i>De la Disposition ,</i>	190
ART. I. <i>De l'Exorde ,</i>	192
ART. II. <i>De la Proposition ,</i>	195
ART. III. <i>De la Narration ,</i>	198
ART. IV. <i>De la Confirmation &amp; de la Réfutation ,</i>	199
ART. V. <i>la Peroraison , ou Conclusion du Discours ,</i>	200
CH. XII. <i>Des trois genres d'Eloquence ,</i>	203
ART. I. <i>Du genre Judiciaire ,</i>	ibid.
ART. II. <i>Du genre Délibératif ,</i>	204
ART. III. <i>Du genre Démonstratif ,</i>	211
CH. XIII. <i>De l'Elocution ,</i>	221
CH. XIV. <i>Des différents caractères de l'Elocution ,</i>	226
ART. I. <i>Du Style simple ,</i>	ibid.
ART. II. <i>Du Style sublime ,</i>	229

## viii TABLE DES CHAPITRES.

ART. III. <i>Du Style moyen ou tempéré ,</i>	237
CH. XV. <i>Du choix des Mots ,</i>	242
CH. XVI. <i>De l'arrangement des Mots ,</i>	244
CH. XVII. <i>Des Périodes ,</i>	249
CH. XVIII. <i>Des Tropes &amp; des Figures de Mots ,</i>	262
ART. I. <i>Des Tropes ,</i>	263
ART. II. <i>Des Figures de Mots ,</i>	274
CONCLUSION.	286

---

## FAUTES A CORRIGER.

### *Traité de la Poësie.*

Page 40. lig. 17.

Et sur des monceaux de briques,  
De corps morts, de rocs, de piques;  
*lisez,*

Et sur des monceaux de piques,  
De corps morts, de rocs, de briques.

### *Traité de l'Eloquence.*

Page 236. ligne 19. Brûle encor de ~~sourroux~~,  
*lisez*..... Fume encor de ~~sourroux~~.

Page 249. ligne 13. qu'on peut, ~~lisez~~ qu'on veut.

TRAITÉ

# TRAITÉ ABRÉGÉ DE LA POÉSIE FRANÇOISE

---

## CHAPITRE PREMIER.

### DE LA POESIE EN GENERAL.

**L**A Poësie des Hébreux a précédé de plusieurs siècles celle des Grecs, & lui est infiniment supérieure en beauté. Les Cantiques de Moyse, le plus ancien & le plus sublime des Poètes, ceux de Débora & d'Isaïe, & les Pseaumes de David sont des chefs-d'œuvres, non de l'esprit humain, mais de la Sagesse éternelle qui les a dictés. On ne peut se les rappeler

\* A

## TRAITÉ ABREGÉ

sans être frappé des vives images qui s'y présentent de toutes parts. Les fleuves qui remontent vers leur source, les mers qui s'entr'ouvrent & qui fuient, les collines qui tremblent, les montagnes qui fondent comme la cire, la terre qui écoute dans le silence, toute la nature qui se trouble à la vue de son Créateur. Ces grandes & sublimes images élèvent l'ame, & la remplissent de ce saint enthousiasme qui animoit les Poètes sacrés, lorsqu'ils se livroient aux transports de leur admiration, de leur joye, de leur reconnoissance pour le souverain Auteur de la nature. Le langage ordinaire de la prose eût été trop foible pour exprimer leurs sentimens, & ne pouvoit atteindre à la grandeur & à la noblesse de leurs pensées, qui demandoient les expressions les plus riches, les plus vives, & les plus hardies. Les vers avoient tous ces avantages sur la prose, & on les regardoit comme le vrai langage de la divinité. Il est à propos de remarquer ici, que les vers des Hébreux se terminoient comme les nôtres par des rimes, &

## DE LA POÉSIE FRANÇOISE.

qu'on leur donnoit des mesures inégales, comme à ceux de notre poésie lyrique, pour les accommoder à la musique & à la danse qui les accompagnoient. Les anciens Poëmes des Hébreux ont été adoptés par l'Eglise, qui les a considérés comme les plus belles prieres qu'elle pût mettre dans la bouche des Chrétiens, & les Hymnes en vers qu'on y a jointes dans ses Offices, ne peuvent être mises en comparaison avec les Pseaumes & les Cantiques, quoique traduits en prose très-simple, & dépouillés de leur cadence & de leur harmonie.

La Poësie profane a commencé comme celle des Hébreux, & a été consacrée, dans son origine, à la Religion. Les premiers ouvrages des Poëtes Grecs, étoient des Hymnes qu'ils composoient en l'honneur de leurs Dieux, pour être chantés pendant les Sacrifices. Ils s'appliquèrent ensuite à célébrer en vers les demi-Dieux, les Héros & les Personnages qui s'étoient distingués par des actions de courage & de générosité. Ces sujets les conduisoient

## **2 TRAITÉ ABRÉGÉ**

naturellement à faire l'éloge de la vertu , & la Poësie leur fournissoit les couleurs les plus riches pour la parer , & par conséquent les plus propres à la faire aimer. On pourroit , s'il en étoit besoin , appeller en témoignage une infinité de passages d'Homère , de Sophocle , d'Euripide & de plusieurs autres Poètes de la Grèce. On a observé qu'ils s'expliquoient mieux sur la vertu , sur l'honnêteté, sur les devoirs de l'homme , & en général sur tous les principes de la morale , que n'ont fait les Philosophes les plus austères & les plus profonds. Aussi les a-t'on toujours regardés comme les maîtres les plus capables d'instruire les hommes , & non-seulement de leur éclairer l'esprit , mais de leur former le cœur. C'est d'après ces modèles , & sur les mêmes principes , qu'ont travaillé plusieurs de nos meilleurs Poètes modernes ; on doit rejeter comme des monstres ceux qui s'en sont écartés , & qui ont abusé , pour couronner le vice , d'un art essentiellement consacré à la vertu.

Il faut avouer que rien n'est plus

DE LA POÉSIE FRANÇOISE. Y

absurde que les fables sur lesquelles la Religion payenne étoit fondée ; mais ces Fables n'étoient point l'ouvrage des Poètes ; elles avoient été inventées avant qu'ils écrivissent , & ils ont dû s'accommoder aux opinions & aux préjugés de leur siècle & de leur pays. Ces Fables ne sont point à craindre pour des Chrétiens. On peut voir aujourd'hui sans danger, un Jupiter assis sur une aigle tenant sa foudre à la main , une Junon qui applique à la queue d'un paon les yeux d'Argus. On peut, sans inconvénient , dans un Poème prophane , appeler le bled , les trésors de Cérès , le vin , la liqueur de Bacchus ; donner des ciseaux aux Parques , dire que Caron dans sa barque fatale , passe indistinctement le Berger & le Monarque. Mais de plus , il est utile de s'instruire des absurdités de la Religion payenne , pour être en état de les comparer avec les vérités saintes que Dieu nous a révélées , & apprendre à s'humilier , en considérant les égaremens où l'homme peut tomber , quand il est abandonné aux faibles lumières de sa raison. Les



## **§ TRAITÉ ABREGÉ**

Peres de l'Eglise avoient étudié avec soin ces Fables , & s'en servoient utilement pour combattre le paganisme ; mais ils croyoient aussi que la lecture des Poètes payens pouvoit être d'un grand secours pour les mœurs ; & quelques-uns d'eux citent plusieurs passages de Poètes Grecs , qui contiennent la plus saine morale. L'étude de ces Poètes avoit été établie dans les Ecoles Chrétiennes dès les premiers siècles de l'Eglise. Julien l'Apostat voulut l'interdire , parce qu'il sentit qu'elle nuiroit à ses superstitions ; mais on la reprit immédiatement après sa mort.

Les plus beaux esprits d'entre les Peres , & en particulier saint Grégoire de Nazianze , ont composé des ouvrages en vers , à l'imitation des Poèmes d'Homère , des Odes de Pindare , des Tragédies d'Euripide , & des Comédies de Ménandre.

Cependant on a blâmé avec justice les Poètes qui , dans des sujets chrétiens , ont fait intervenir les Dieux du paganisme , ou même qui y ont employé leurs noms ; mais on

## DE LA POESIE FRANÇOISE. 7

ne doit pas les rejeter absolument dans des sujets purement prophanes, ni s'interdire dans ceux qui ont rapport à la Religion, les fictions poétiques connues sous le nom d'allégories. L'allégorie est une figure du discours qui se fait lorsqu'en parlant, on semble dire autre chose que ce qu'on dit en effet. C'est une apparence de mensonge, mais dont on ne se sert que pour amener les hommes à la vérité. C'est une manière ingénieuse de déguiser les enseignemens sous une espèce d'enveloppe. Telles sont les paraboles & les autres figures dont l'Ecriture Sainte donne beaucoup d'exemples. Comme celle où le Prophète Nathan reproche indirectement à David la mort d'Urie, mari de Betzabée ; celle où le Prophète Isaïe, sous la figure d'une vigne qui porte de mauvais fruits, reproche aux Juifs leurs désordres, & les menace d'être retranchés & foulés aux pieds ; comme celles de l'enfant prodigue, des vierges folles, &c. L'effet de ces allégories est de réveiller la curiosité. Ces voiles transparents dont

## **TRAITE ABRÉGÉ**

on couvre les instructions, donnent de l'empressement pour des vérités sur lesquelles on ne jetteroit pas les yeux, si on les présentoit toutes nues. C'est ainsi qu'Homère, & à son exemple, tous les grands Poëtes anciens & modernes, ont renfermé dans des fictions, les secrets de la Théologie & de la morale. c'est ainsi que, même dans des sujets chrétiens, on a personnifié la piété, la charité, la discorde & la mollesse; en un mot, les vertus & les vices, pour les faire agir & parler suivant leur caractère. Le même esprit a fait imaginer ces fictions, où l'on donne une voix au tonnerre, des ailes aux vents, où l'on fait parler les Cèdres du Liban, les ombres des morts. Cette Poësie si grande & si sublime brille par-tout dans les Prophètes & dans les Pseaumes. La Poësie seule peut employer des figures si hardies, & la prose des Orateurs ne les soutiendrait pas. Enfin, on ne peut, comme semble, mieux finir ce discours que par cette réflexion d'un grand Evêque \*, lorsqu'il dit en parlant.

**\* M. Bossuet.**

**DE LA POESIE FRANÇOISE.** 5  
de la Poësie : Son style hardi , extraor-  
dinaire , naturel toutefois , en ce qu'il  
est propre à représenter la nature dans  
ses transports , qui marche par cette rai-  
son par de vives & impétueuses saillies ;  
affranchi des liaisons ordinaires que re-  
cherche le discours uni , renfermé d'ail-  
leurs dans des cadences nombreuses , qui  
en augmentent la force , suspend l'oreille ,  
saisit l'imagination , émeut le cœur , &  
s'imprime plus aisément dans la mé-  
moire.



## CHAPITRE II.

### *De l'objet de la Poësie.*

**L'**OBJET essentiel de la Poësie, comme de la Peinture & de la Musique, est d'imiter. La Peinture fait son imitation avec des couleurs, & la perfection de cet art consiste à mêler tellement les couleurs, que l'imitation ait une ressemblance parfaite avec l'objet imité.

La Musique, si l'on considère son vrai caractère, imite par un assortiment de sons inarticulés, les sentimens de joye ou de tristesse, la fureur, la haine, & les autres passions; le murmure des eaux, le chant des rossignols, le sifflement de la tempête, &c.

La Poësie imite par des paroles mesurées & tellement arrangées, qu'il en résulte une harmonie conforme aux objets, aux passions, aux mœurs, aux sentimens qu'elle a intention d'imiter.

## DE LA POESIE FRANÇOISE. 11

Voici, par exemple, l'imitation d'une tempête.

Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage;  
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage;  
Le vent avec fureur dans les voiles frémit,  
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit.

Le matelot troublé, que son art abandonne;  
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Un de nos Poètes a exprimé d'une manière noble, sublime & sensible, l'idée qu'il a conçue de Dieu.

L'éternel est son nom; le monde est son ouvrage.

Il écoute les vœux de l'humble qu'on outrage;  
Juge tous les mortels avec d'égaux loix,  
Et du haut de son trône interroge les Rois.

La Poésie fournit beaucoup d'imitations d'objets rians & gracieux, tels que celui-ci :

Charmante Paix, délices de la terre;  
Fille du Ciel, & mere des plaisirs,  
Tu reviens combler nos desirs;  
Tu bannis la terreur & les tristes soupirs  
Malheureux enfans de la guerre.

## 12 TRAITÉ ABRÉGÉ Et ensuite :

Tu rends le fils à sa tremblante mère ;

Par toi la jeune épouse espère  
D'être long-tems unie à son époux aimé.

De ton retour le Laboureur charmé  
Ne craint point désormais qu'une main étrangère

Moissonne avant le tems le champ qu'il a semé.

On peut opposer à ces images  
gracieuses , des images terribles ,  
comme dans ce passage ;

Déjà grondoient les horribles tonnerres  
Par qui sont brisés les remparts.

Déjà marchoit devant les étendarts

Bellone les cheveux épars ,

Et se flattoit d'éterniser les guerres ,

Que sa fureur souffloit de toutes parts.

Voici des exemples de sentimens  
imités par la Poësie.

Sentiment doux.

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis  
Et qui de leur toison voit filer ses habits.

Ou ,

O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !  
Que pour jamais foulant vos prés délicieux ,

Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,  
Et connu de vous seuls, oublier tout le monde.

Sentiment de tristesse.

Triste destin des Rois ! esclaves que nous sommes

Et des rigueurs du sort & des discours des hommes,

Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,

Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

Ou,

Helas ! si jeune encore

Par quel crime ai-je pû mériter mon malheur ?

Je tomberai comme une fleur,

Qui n'a vû qu'une aurore.

Sentiment de joye & de tendresse,  
à l'entrevûe d'Iphigénie avec Agamemnon son pere.

Agamemnon dit :

Et bien, ma fille, embrassez votre pere,  
Il vous aime toujours.

Iphigénie répond :

Que cette amour m'est chere !

Quel plaisir de vous voir & de vous contempler  
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !



Quels honneurs ! quel pouvoir ! déjà la Re-  
nommée

Par d'étonnans récits m'en avoit informée ;  
Mais que voyant de près ce spectacle charmant,  
Je sens croître ma joie & mon étonnement !  
Dieux, avec quel amour la Grece vous révère !  
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel pere !

## CHAPITRE III.

### *De la maniere d'imiter.*

**P**OUR bien imiter, il faut sçavoir  
choisir les traits de ressemblance qui  
conviennent à ce qu'on imite, &  
qui le représentent à l'esprit d'une  
maniere qui le touche & le satis-  
fasse. C'est dans ce sens qu'on a dit :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux  
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.  
D'un pinceau délicat l'artifice agréable  
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

Ainsi Racine a peint en vers le  
monstre qui fit périr Hippolyte :

Un effroyable cri sorti du fond des flots,  
Des airs en ce moment a troublé le repos.

**DE LA POÉSIE FRANÇOISE. 31**

Et du sein de la terre une voix formidable  
Répond en gémissant, à ce cri redoutable.  
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est  
glacé ;

Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.  
Cependant sur le dos de la plaine liquide  
S'élève à gros bouillons une montagne humi-  
de ,

L'onde approche, se brise & vomit à nos yeux  
Parmi des flots d'écume , un monstre furieux.  
Son front large est armé de cornes menaçan-  
tes.

Tout son corps est couvert d'écailles jaunis-  
santes ;

Indomptable taureau, dragon impétueux,  
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.  
Ses longs mugissemens font trembler le rivage,  
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,  
La terre s'en émeut, l'air en est infecté.  
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.



## CHAPITRE IV.

*Des Pensées.*

ON distingue dans la Poësie , ainsi que dans la Prose , les pensées & les mots. Les pensées sont les images des choses , & les mots sont les images des pensées. Former dans son esprit l'image , ou autrement , l'idée d'un objet spirituel ou sensible , c'est , suivant l'acception commune , ce qu'on appelle penser. Si l'on rassemble plusieurs de ces images ou idées , & qu'on les lie ensemble , en marquant ce qu'elles sont , ou ce qu'elles ne sont pas , les unes à l'égard des autres , de maniere qu'elles soient bien assorties entre-elles , & qu'elles se suivent naturellement , c'est ce qu'on appellera , juger , raisonner & penser de suite. Mais si elles sont mal-assorties , & qu'elles n'ayent entre-elles ni suite , ni liaison , alors elles ressembleront aux rêveries des malades.

Tout

Toute pensée doit être juste, claire, & toujours vraie.

La pensée est juste quand elle représente l'objet dans l'étendue & dans la proportion qu'on doit lui donner, sans qu'il y ait trop ou trop peu ; c'est-à-dire, lorsqu'on ne représente pas un nain comme un Atlas, ni un lâche comme un Hercule, mais lorsqu'on dit, par exemple,

Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils  
Qui font trembler les cieux sur leurs poles  
assis.

Cette pensée est proportionnée à l'objet, autant qu'elle peut l'être, & l'on juge, sans qu'il soit besoin de l'ajouter, que l'expression doit être dans la même proportion.

La pensée est claire, quand elle nous frappe vivement, & qu'on n'y apperçoit ni confusion, ni obscurité ; telle est cette sublime pensée de Moyse dans la Genèse. *Dieu dit : Que la lumière se fasse, & la lumière se fit.*

La pensée est vraie, quand elle représente fidèlement les objets ;

elle est fautive quand elle ne les représente pas fidèlement. La règle générale pour tous les ouvrages d'esprit, est de n'employer jamais de pensées fautes.

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

Il doit régner par tout , & même dans la fable ;  
De toute fiction l'adroite fausseté  
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Cela veut dire , que les pensées qu'emploie la Poësie , quoiqu'elles roulent sur des fictions & des fables , ne doivent pas moins être des pensées vraies , que celles qui présentent réellement les objets tels qu'ils sont.

La fable ou la fiction appartient aux Poëtes , & fait l'essence de leur art. Les Muses , le Parnasse , Apollon , Minerve , & les autres Divinités fabuleuses , sont de véritables chimères , & n'ont en elles-mêmes rien de réel ; mais ces chimères sont agréables , & servent comme de voile & d'enveloppe à la vérité. Il en est comme des vertus & des vices.

DE LA POÉSIE FRANÇOISE. 79  
lorsqu'on les personnifie, & qu'on  
leur donne les sentimens & le lan-  
gage qui leur sont propres.

Là pour nous eachanter, tout est mis en usage;  
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un  
visage.

Chaque vertu devient une divinité.

Minerve est la Prudence, & Venus la Beauté.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,

C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.

Un orage terrible aux yeux des matelots,

C'est Neptune en courroux qui gourmande les  
flots.

Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,

C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de  
Narcisse.

Ainsi dans cet amas de nobles fictions,

Le Poëte s'égaye en mille inventions,

Orne, élève, embellit, aggrandit toutes chos-  
ses,

Et trouve sous sa main des fleurs toujours éclos-  
ses.

Il suffit que ces idées soient une  
fois reçues : tout ce que la Poësie  
en emprunte, n'est point réputé faux,  
parce qu'elle ne s'en sert que pour  
cacher ou orner la vérité, pour la  
dépouiller de ce qu'elle peut avoir  
d'austère, pour la présenter sous des

dehors aimables, & avec des parures capables de la faire goûter. Par exemple, le Philosophe dira tout uniment : Qu'il est dangereux de se livrer à la volupté. Mais le Poète imagine de jeunes Nymphes sous le nom de Sirenes, qui par des chants harmonieux attirent à elles ceux qui ne sont pas en garde contre leurs trompeuses amorces, & les font périr misérablement. Un héros sage & prudent se précautionne contre les pièges qu'elles lui tendent, en se faisant lier au mât de son vaisseau ; c'est-à-dire, que la raison qui ne l'abandonne point, l'empêche de se laisser aller à la voix enchanteresse de la volupté. Cette fiction n'a rien qui nous blesse ; l'apparence de la fausseté ne trompe personne, parce que l'esprit y apperçoit quelque chose de réel.

Les pensées peuvent être, selon les sujets qu'on traite, nobles, fortes, naïves, délicates, naturelles, &c.

Les pensées nobles ont communément leur source ou dans ce qui est grand par soi-même, ou dans ce

DE LA POÉSIE FRANÇOISE. 21  
qui passe pour grand & illustre parmi  
les hommes ; comme la puissance,  
la générosité, l'esprit, le courage,  
les triomphes, &c.

La noblesse des pensées vient  
aussi des personnes à qui la naissance  
jointe à l'éducation, donne une  
élévation que n'ont point pour l'or-  
dinaire les gens du commun.

Exemples.

On a dit à Louis XIV, lorsqu'il  
donna la paix à Nimegue, & on  
peut le dire encore aujourd'hui :

Grand Roi, sans recourir aux histoires anti-  
ques,

Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines Bel-  
giques,

Quand l'ennemi vaincu désertant ses remparts,  
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,  
Toi-même te borner au fort de la victoire,  
Et chercher dans la paix une plus juste gloire.

Henri IV. sur le point de donner  
la bataille d'Ivry, dit à ses troupes:  
*Je suis votre Roi, vous êtes François,  
& voilà l'ennemi.*

Louis XII. étant Duc d'Orléans,  
avoit eu beaucoup à souffrir des fa-



## 22 TRAITÉ ABREGÉ

de Louis de Charles VIII. Lorsqu'il fut parvenu à la Couronne, on lui conseilla de les punir, & il répondit : *Un Roi de France ne venge point les injures du Duc d'Orléans.*

Les Pseaumes de David & les Cantiques sont remplis de pensées nobles, grandes & sublimes par elles-mêmes.

O Sagesse, ta parole  
Fit éclore l'univers ;  
Posa sur un double Pole  
La terre au milieu des mers.  
Tu dis, & les cieux parurent  
Et tous les astres coururent  
Dans leur ordre se placer.  
Avant les siècles tu regnes ;  
Et qui suis-je que tu daignes  
Jusqu'à moi te rabaisser ?

Quelquefois une pensée commune devient noble par la tournure qu'on lui donne. Rien n'est si commun que cette pensée : *La mort n'épargne personne.* Un Poète Latin a dit, *La mort renverse sans distinction, les palais des Rois, & les cabannes des pauvres.* Un Poète François a tourné la même

**DE LA POÉSIE FRANÇOISE. 23**  
pensée d'une autre manière non  
moins noble.

Lepauvre en sa cabane où le chaume le couvre,  
Est sujet à ses loix ;  
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,  
N'en défend pas nos Rois.

Une pensée forte est une pensée  
qui renferme un grand sens, & qui  
par sa vivacité, fait sur l'esprit un  
prompt & puissant effet. Tel est le  
discours d'Henri IV. à ses troupes ;  
telles sont encore ces paroles de  
David. *J'ai vu l'impie élevé aussi haut  
que les Cédres du Liban ; je n'ai fait  
que passer , & il n'étoit plus ; je l'ai  
cherché , & n'ai pas trouvé la place où  
il étoit.*

J'ai vu l'impie élevé sur la terre ,  
Pareil au cédre il portoit dans les cieux  
Son front audacieux.  
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre ;  
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.  
Je n'ai fait que passer , il n'étoit déjà plus.

Comme la noblesse des pensées  
vient de la noblesse des objets dont

## 24 TRAITÉ ABRÉGÉ

elles sont les images ; les pensées agréables ont leur source dans la nature des objets qui plaisent par eux-mêmes, tels que les fleurs, les beaux jours, les ris, les jeux, les graces, &c.

Exemple :

Telle que se fait voir de fleurs chargeant sa tête ,

Une blonde jeunesse en un beau jour de fête ;  
Quand le prix de la danse & le son des hautbois  
L'attire des hameaux à l'ombre de ces bois.  
L'amour de tout le cercle écarte la tristesse ,  
L'amour y fait régner l'innocente allégresse ;  
&c.

Autre exemple.

L'air qui gémît du cri de l'horrible Déesse ;  
Va jusques dans Cîteaux réveiller la Mollesse.  
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.  
Les plaisirs nonchalans folâtrent à l'entour.  
L'un pâtrit dans un coin l'embonpoint des chanoines ;

L'autre broye en riant le vermillon des moines ;  
La Volupté la sert avec des yeux dévots.  
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.

Les pensées naïves consistent dans  
je ne sçais quel air simple & ingénu,  
mais

DE LA POÉSIE FRANÇOISE. 25  
mais spirituel & raisonnable , tel que  
d'un enfant qui a de l'esprit , ou d'un  
berger qui a du bon sens.

On a donné à Joas , dans Athalie ,  
cette naïveté qui convient à un  
jeune enfant élevé dans la vertu &  
dans l'innocence.

Athalie lui dit :

Ne sçait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

Il répond ,

Ce temple est mon pays, je n'en connois point  
d'autre.

A T H A L I E.

Quels sont donc vos plaisirs ?

J O A S.

Quelquefois à l'autel,

Je présente au grand Prêtre ou l'encens ou le  
sel :

J'entends chanter de Dieu les grandeurs infi-  
nies ;

Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Un Berger , dans Segrais , dit à sa  
Bergere :

Si vous vouliez venir , ô miracle des belles ,  
Je vous enseignerois un nid de tourterelles.

\* C

**Jevous les veux donner pour gage de ma foi;  
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.**

Les Fables de la Fontaine fournissent un grand nombre d'exemples de pensées naïves.

Une pensée délicate, est une pensée dont la finesse ne se fait pas sentir aux esprits du commun. Elle est quelquefois renfermée en peu de paroles, quelquefois plus étendue & le sens qu'elle contient se laisse seulement entrevoir.

Racine fait dire à Titus , en parlant de la Reine Bérénice qu'il aime , & qu'il se propose d'épouser :

**Depuis cinq ans entiers tous les jours je la vois,  
Et crois toujours la voir pour la première fois.**

Les plaintes qu'on a mises dans la bouche de la Mollesse contre le feu Roi , sont de parfaits modèles de pensées délicates :

**Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,  
Où les Rois s'honoroient du nom de fainéans ;  
S'endormoient sur le trône, & me servant sans  
honte ,**

**Laiſſoient leur ſceptre aux mains , ou d'un  
Maire, ou d'un Comte.**

Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour ;  
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.  
Seulement au printems , quand Flore dans les  
plaines ,

Faisoit taire des vents les bruyantes haleines ,  
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,  
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.  
Ce doux siècle n'est plus, le ciel impitoyable  
A placé sur leur thrône un Prince infatigable ;  
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix.  
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses ex-  
ploits.

.....  
Loin de moi son courage entraîné par la gloire,  
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.  
Je me fatiguerois à te tracer le cours  
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

Mais les pensées doivent sur-tout  
être naturelles , & ne paroître ni re-  
cherchées , ni tirées de loin. Il faut  
qu'elles coulent de source , & n'ayent  
rien qui sente la contrainte ni le  
travail.

### Exemple.

Vous avez beau charmer, vous aurez le destin

De ces fleurs si fraîches , si belles ,

Qui ne durent qu'un matin.

Comme elles vous plaisez , vous passerez com-  
me elles.

Tel est ce dialogue entre un Passant & une Tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle ?

- LA TOURTERELLE.

Je gémiss, j'ai perdu ma compagne fidelle,

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'oïseleur

Ne te fasse mourir comme elle ?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur,

Autre exemple.

A quoi sert d'élever ces murs audacieux ;

Qui de nos vanités font voir jusques aux cieux

Les folles entreprises.

Maints châteaux accablés dessous leur propre  
faix ,

Enterrent avec eux les noms & les devises

De ceux qui les ont faits.



Que te sert de chercher les tempêtes de Mars ;

Pour mourir tout en vie au milieu des hasards

Où la gloire te mene ?

Cette mort qui promet un si digne loyer ,  
N'est toujours que la mort, qu'avecque moins  
de peine

On trouvé en son foyer.

## CHAPITRE V.

### *Des Mots.*

**I**L sert peu de bien penser, si l'on parle mal ; & même les pensées les plus belles, ne font pour l'ordinaire point d'effet , sans l'ornement des paroles ; mais d'un autre côté , les paroles les plus belles & les mieux choisies, ne produisent qu'un babil ridicule & insensé, si elles ne sont soutenues de pensées solides, vraies, & puisées dans le bon sens.

Les paroles sont aux pensées, ce que la couleur est à la Peinture. Elles doivent concourir avec les pensées, à faire bien ressembler les objets qu'on se propose d'imiter. Ainsi les expressions doivent être, selon la nature des pensées, nobles, fortes, hardies, riches, vives, & toujours



30. TRAITE ABRÉGÉ  
proportionnées au sujet auquel on les  
applique.

Quand on dit au Grand - Prêtre  
Joad, qu'Athalie médite de le faire  
périr, il répond en termes nobles &  
conformes à la dignité de son carac-  
tère :

Celui qui met un frein à la fureur des flots ;  
Sçait aussi des méchans arrêter les complots.  
Soumis avec respect à sa volonté sainte ,  
Je crains Dieu, cher Abner , & n'ai point d'au-  
tre crainte.

L'expression est vive & forte, quand  
elle peint avec force & vivacité la  
pensée de celui qui parle. On repré-  
sente à Médée, qu'étant abandon-  
née de Jason son époux , haïe dans  
son pays, elle n'a plus de ressource  
dans ses malheurs :

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi ;  
Dans cette extrémité que vous reste-t-il !

Elle répond ,

*moi ,*

*Moi , dis-je , & c'est assez.*

Esther dit à Aman ,

Misérable , le Dieu vengeur de l'innocence ;  
Tout prêt à te juger , tient déjà sa balance.

Bientôt son juste arrêt se fera prononcé ;  
Tremble, son jour approche, & son regne est passé ;

Une expression hardie, est une expression éloignée de l'usage commun, comme dans cet exemple :

Un fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne,  
Et malade à la ville, ainsi qu'à la campagne,  
Envain monte à cheval pour tromper son ennui;  
Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec lui.

Le chagrin qui monte en croupe est hardi, & fait une très-belle image.

Autre exemple dans le genre gracieux.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs,  
On fait beaucoup de bruit, & puis on se console;  
Sur les ailes du tems la tristesse s'envole :  
Le tems ramene les plaisirs.

Une expression riche, est celle qui présente à la fois plusieurs idées.

Corneille dit en parlant des trois favoris du vieil Empereur Galba :

On les voyoit tous trois se hâter sous un maître;  
Qui chargé d'un long âge, a peu de tems à  
l'être.

Et tous trois à l'envi , s'empresser ardemment  
A qui *dévorerait* ce regne d'un moment.

Autre exemple de Racine, qui fait  
dire à Agamemnon :

Moi-même , je l'avoue avec quelque pudeur ;  
Charmé de mon pouvoir, & plein de ma gran-  
deur,  
Ces noms de roi des rois & de chef de la Grece,  
*Chatouilloient* de mon cœur l'orgueilleuse foi-  
blesse.

## C H A P I T R E   V I .

### *De l'arrangement des Mots.*

**L**ES mots bien choisis servent donc  
à donner aux pensées, le ton de cou-  
leur qui leur est propre ; mais il ne  
suffit pas de les bien choisir, il faut  
encore les bien arranger entre-eux.  
Car, comme on dégrade en quel-  
que façon, la pensée la plus noble &  
la plus belle, si on l'exprime en ter-  
mes bas & impropres ; de même, si  
les plus beaux mots sont mal-conf-  
truits, on ne tient plus compte à l'é-  
crivain de la peine qu'il a prise pour

DE LA POESIE FRANÇOISE. 33  
les bien choisir. Il y a même des expressions simples & communes, dont le seul arrangement fait la beauté, comme dans ce passage :

Telle qu'une bergere aux plus beaux jours de  
fête ,

De superbes rubis ne charge point sa tête ,

Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans ,

Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens ;

Telle , aimable en son air, mais humble dans  
son style ,

Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.

Cette vérité fera plus sensible , si  
l'on change l'arrangement des mots.

« Telle qu'aux plus beaux jours de  
» fête , une bergere ne charge point  
» sa tête de rubis superbes , & cueille  
» ses plus beaux ornemens en un  
» champ voisin , sans mêler l'éclat des  
» diamans à l'or : telle une Idylle  
» élégante , aimable en son air, mais  
» humble dans son style doit éclater  
» sans pompe. »

Pour construire un édifice , on  
rassembleroit envain les plus belles

pièrres , & les marbres les plus précieux. Leur beauté ne peut plaire à la vûe , qu'autant que l'Architecte sçait les mettre en œuvre , & les arranger avec symmétrie. Il en est de même des plus beaux mots ; l'oreille n'est flattée de leurs sons , qu'autant qu'ils sont distribués avec une certaine proportion ; & cette maxime est vraie pour la prose , comme pour la poésie. Telle est la distribution des sons dans ce beau passage de l'Oraison funébre de la Reine d'Angleterre , par M. Bossuet. Il parle du retour de cette Reine en France , lorsque Charles I. eut été arrêté , & qu'elle fut obligée de sortir d'Angleterre , pour se dérober à la persécution du parricide Cromwel.

« O ! voyage bien différent de ce-  
 » lui qu'elle avoit fait sur la même  
 » mer , lorsque venant prendre pos-  
 » session du sceptre de la Grande-  
 » Bretagne , elle voyoit , pour ainsi  
 » dire , les ondes se courber sous elle ,  
 » & soumettre toutes leurs vagues à la  
 » dominatrice des mers. Maintenant  
 » chassée , poursuivie par ses ennemis

» implacables , qui avoient eu l'au-  
 » dace de lui faire son procès , tan-  
 » tôt sauvée , tantôt presque prise ;  
 » changeant de fortune à chaque  
 » quart-d'heure, n'ayant pour elle que  
 » Dieu & son courage inébranlable ,  
 » elle n'avoit ni assez de voiles , ni  
 » assez de vent pour favoriser sa fuite  
 » précipitée. »

On peut remarquer dans ce passa-  
 ge l'harmonie que produit l'arrange-  
 ment des mots. Or deux choses  
 principales contribuent à former cet-  
 te harmonie ; la qualité des sons  
 dans les mots , & leur proportion ou  
 symmétrie.



## CHAPITRE VII.

*De la qualité des Mots.*

**S**I l'on considère les mots, suivant leur qualité, ils ont des sons plus doux ou plus rudes, plus foibles ou plus forts, plus éclatans ou plus étouffés; si on les considère suivant leur proportion, leur mesure est plus longue, ou plus courte, & leur mouvement a plus de vitesse, ou plus de lenteur. Nous allons voir d'abord quelle est la qualité des sons.

Il est certain que toutes les voyelles ne frappent pas également l'oreille, comme les différentes couleurs ne font pas la même impression sur la vûe. Entre les voyelles, on fait plus de cas de celles dont le son a de l'étendue, de l'éclat & de la douceur, comme l'A, l'O, & l'E ouvert, *embarras, remparts, batailles, tombeaux, joye, victoire, éclairs*. Des vers où il n'entreroit que de ces mots, feroient bien sonores, & même trop sonores, si on ne les mêloit

DE LA POÉSIE FRANÇOÏSE. 27  
avec d'autres d'un son plus foible.  
Ils donnent par eux-mêmes au style  
beaucoup d'éclat & de magnificence.

Peindre Bellone en feu courant de toutes *parts*;  
Et le Belge effrayé fuyant sur ses *remparts*.

Quoi, pour noyer les Grecs & leurs mille vais-  
*seaux*,

Mer, tu ouvriras pas des abîmes *nouveaux*?

Tes yeux sur ma conduite incessamment ou-  
*verts*;

M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils *couverts*.

Les sons de l'I, de l'V, de l'E  
fermé & de l'E muet, sont plus foibles  
& moins agréables, comme *insipide*,  
*invisible*, *scrupule*, *légereté*, *témérité*,  
*foiblesse*, *tristesse*. Ces mots seroient  
désagréables à l'oreille, s'ils étoient  
en grand nombre, & ils ont besoin  
d'être soutenus par des mots d'un  
plus beau son; c'est ce que fait le  
Poète, & en général tout écrivain qui  
à l'oreille sensible à l'harmonie.

Les consonnes ont aussi entre-elles  
des différences bien remarquables.  
Les unes sont coulantes & faciles à  
prononcer, comme l'L, l'M & l'N.  
*Mélancholie*, *innocence*, *aimable*, *dé-*



## 38 TRAITÉ ABRÉGÉ

*détable.* D'autres sont rudes & fatigantes dans la prononciation, comme l'R, le C & l'S, prononcée fortement, *détruire, choc, roc, sifle, souffle.*

Le Poëte n'est pas le maître de créer les mots à sa fantaisie, mais il doit les arranger de manière que dans le grand style, les plus beaux mots occupent les places les plus remarquables, comme la fin d'une phrase ou d'un vers. Car c'est la fin qui nous frappe plus sensiblement, & dont on conserve plus long-tems le souvenir.

*La Discorde en fureur frémit de toutes parts.*

*L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage ;*

*Il écoute les vœux de l'humble qu'on outrage ;  
Juge tous les mortels, avec d'égales loix,  
Et du haut de son thrône interroge les Rois.*

Il est certain que ces dernières rimes dont le son est éclatant, donnent un nouveau relief à la noblesse & à l'élévation des pensées.

Mais quand le sujet est simple & commun, il faut éviter, autant qu'on

Il peut , d'y employer des mots qui  
ayent trop de son , comme dans cet-  
te fable de la Fontaine :

Autrefois le Rat de ville  
Invita le Rat des champs,  
D'une façon fort civile,  
A des reliefs d'ortolans.  
Sur un tapis de Turquie  
Le couvert se trouva mis;  
Je laisse à penser la vie  
Que firent ces deux amis.

On peut encore se rappeler ici,  
le dialogue du Passant & de la Tour-  
terelle , rapporté plus haut.

Les consonnes demandent la mê-  
me attention , & il faut éviter le con-  
cours de celles dont la prononcia-  
tion est rude & fatigante , si ce n'est  
dans quelques occasions où le sujet  
le demanderoit. Par exemple , Ra-  
cine voulant peindre la fureur de  
Mathan déchiré par ses remords ,  
affecte d'employer les consonnes les  
plus rudes , pour donner à ses vers  
une sorte de dureté conforme au ca-  
ractère de celui qui parle :

40 TRAITÉ ABRÉGÉ

Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire  
Jette encor dans mon ame *un reste de terreur ;*  
Et c'est ce qui *redouble & nourrit ma fureur.*  
Heureux si sur son temple achevant ma ven-  
geance,  
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuif-  
sance,  
Et parmi le débris, le ravage, les morts,  
A force d'attentais, perdre tous mes remords.

Boileau veut donner une vive & forte image d'un assaut. Il assemble avec art les mots les plus rudes & les plus difficiles à prononcer.

Déjà jusques à ses portes,  
Je vois monter nos cohortes,  
La flamme & le fer en main ;  
Et sur des monceaux de briques,  
De corps morts, de rocs, de piques,  
S'ouvrir un large chemin.

On diroit qu'il nous transporte sur la brèche, & qu'il nous fait partager avec les assaillans le péril, & la difficulté de l'attaque.

Le même Boileau joint ensemble des vers doux & des vers rudes, pour peindre deux objets contraires :

J'aime

J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arène  
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène ,

Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux  
Roule plein de gravier sur un terrain fangeux.

## CHAPITRE VIII.

### *De la mécanique du Vers François.*

**Q**UAND on assemble des mots pour faire un vers , il faut leur donner une mesure conforme aux idées qu'on exprime , & que le mouvement ou la marche du vers , ait différents degrés de lenteur ou de vitesse ; c'est ce qu'il sera aisé de sentir , lorsqu'on aura examiné la nature & la mécanique de la versification François.

Le vers François est une ligne dont les syllabes sont comptées , & il y a différentes espèces de vers , suivant le plus ou le moins de syllabes qu'ils renferment ; les uns sont plus courts , les autres plus longs.

Il y a trois choses à considérer dans la versification François ; la rime , la



Misérables jouets de notre vanité,  
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.

La rime féminine est celle qui finit  
par un E muet seulement, comme  
*Prince, faible, joye.*

O soupirs, ô respect, ô qu'il est doux de *plaindre*  
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à *craindre*.

Ou par un E muet suivi d'une S, comme  
dans ces pluriels, *les vengeances célestes,*

Chère & divine sœur, dont les mains secourables  
Ont tant de fois séché les pleurs des misérables

Ou par un E muet suivi des lettres  
N T. comme, *les ennemis paroissent,*  
*les vents soufflent.*

C'est Dieu même, il m'échauffe, il parle, mes  
yeux s'ouvrent,  
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

La structure du vers François consiste dans l'arrangement d'un certain nombre de syllabes terminé par la rime. On compte communément six sortes de vers François.

1°. Les vers de douze syllabes, qu'on  
D ij

**44** . **T R A I T É A B R É G É**  
appelle Héroïques ou Alexandrins ;  
& ce sont ceux qui ont le plus de  
noblesse & d'harmonie.

A peine son sang coule, & fait rougir la terre ;  
Les Dieux font sur l'autel entendre le tonnerre :  
Les vents agitent l'air de doux frémissemens ,  
Et la mer leur répond par ses mugissemens.  
La rive au loin gémit blanchissante d'écume ;  
La flamme du bucher d'elle-même s'allume ,  
Le Ciel brille d'éclairs , s'entr'ouvre , & parmi  
nous,

Jette une sainte horreur qui nous rassûre tous.

Il faut que les vers de douze syllabes  
aient à la fixième syllabe un repos  
qu'on appelle césure, ce qui coupe  
le vers en deux parties égales ap-  
pellées hémistiches.

Que toujours dans vos vers | le sens coupant  
les mots ,  
Suspende l'hémistiche | en marque le repos.

Sans ce repos , ces vers pronon-  
cés tout d'une haleine , fatigueroient  
par leur longueur.

Il faut observer que les vers fémi-  
nins , c'est-à-dire , ceux qui sont ter-  
minés par une rime féminine , ont

DE LA POESIE FRANÇOISE. 45  
treize syllabes , & n'ont pourtant que  
douze tems commè les masculins ,  
parce que l'E muet ne se prononçant  
presque pas , n'est point compté pour  
une syllabe , ou un tems. *Bonté* , *triste*  
*tesse* , se prononcent dans un tems  
égal.

Il faut observer de plus , que dans  
un vers , les syllabes qui finissent par  
un E muet , ne sont point comptées ,  
quand le mot qui les suit commence  
par une voyelle ; parce qu'alors on ne  
les prononce pas ; ainsi , quoiqu'il y  
ait quinze syllabes dans ce vers ,

Rome en effet triomphe & Mithridate est mort :  
on n'en prononce & on n'en compte  
que douze.

2°. Les vers de dix syllabes ou de  
dix tems , qui doivent avoir un re-  
pos après la quatrième syllabe.

O jours , ô tems | féconds en saints modèles ;  
Où tous les cœurs | équitables , fidèles ,  
Ne connoissoient | de biens purs & parfaits ,  
Que l'équité | l'innocence & la paix ;  
Où le vieillard | mouroit dans l'innocence ;  
Où l'opulent | signaloit sa puissance ,  
Plus par ses dons | que par ses revenus ;  
Siècles heureux | qu'êtes-vous devenus ?



## 3°. Les vers de huit syllabes.

Tu renverses l'audacieux ,  
Tu relèves qui s'humilie ,  
Le pauvre que le monde oublie ,  
Sera toujours grand à tes yeux.  
Tu dispenses avec justice  
Tes châtimens & tes bienfaits ;  
Que pour les dons que tu m'as faits ,  
Ma langue à jamais te bénisse.

## 4°. Les vers de sept syllabes.

Mon cœur , sois en assurance ,  
Dieu se souvient de ta foi.  
Les fleaux de sa vengeance  
N'approcheront point de toi :  
Le juste est invulnérable ;  
De son bonheur immuable  
Les Anges sont les garands :  
Et toujours leurs mains propices  
A travers les précipices ,  
Conduisent ses pas errans.

## 5°. Les vers de six syllabes.

Reprenez , belle Flore ,  
Vos premières couleurs ;  
Couronnez-vous encore  
Des plus brillantes fleurs.

Joignez-vous à Pomone  
Pour embellir nos champs ;  
Et prêtez à l'Automne  
Les beaux jours du Printems.

60. Les vers de cinq syllabes :

Dans ces prés fleuris  
Qu'arrose la Seine ,  
Cherchez qui vous mene ,  
Mes chères brebis.  
J'ai fait , pour vous rendre  
Le destin plus doux ,  
Ce qu'on doit attendre  
D'une amitié tendre ;  
Mais son long courroux  
Détruit , empoisonne  
Tous mes soins pour vous.  
Et vous abandonne  
Aux fureurs des loups.

.....

Que je vous regrette !  
Mais il faut céder.  
Sans chien , sans houlette  
Puis-je vous garder ?

.....

Puissiez-vous contentes  
Et sans mon secours ,  
Passer d'heureux jours ,  
Brebis innocentes ,  
Brebis mes amours.

L'arrangement des vers consiste à les joindre ensemble de manière qu'ils forment une suite ; mais on n'y place pas toujours les rimes de la même façon. Tantôt elles se suivent ; c'est-à-dire, qu'après deux vers masculins, on fait marcher deux vers féminins, ensuite deux vers masculins, puis deux féminins, & ainsi des autres. Ces rimes ainsi suivies s'appellent des rimes plattées, comme dans ce passage :

Avant que la raison s'expliquant par la voix ,  
 Eût instruit les humains, eût enseigné des loix ,  
 Tous les hommes , suivant la grossière nature ,  
 Dispersés dans les bois, couroient à la pâture.  
 La force tenoit lieu de droit & d'équité ,  
 Le meurtre s'exerçoit avec impunité.  
 Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse  
 De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse ,  
 Rassembla les humains dans les forêts épars,  
 Enferma les cités de murs & de remparts ,  
 De l'aspect du supplice effraya l'insolence,  
 Et sous l'appui des loix mit la faible innocence.

Cet ordre fut , dit-on , le fruit des premiers vers.

De-là sont nés ces bruits reçûs dans l'univers ,  
 Qu'aux

DE LA POESIE FRANÇOISE. 49

Qu'aux accens dont Orphée emplît les monts  
de Thrace ,

Les tigres amollis dépouilloient leur audace ,  
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mou-  
voient ,

Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.  
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.  
Depuis le Ciel en vers fit parler les oracles.

Tantôt les rimes masculines & fé-  
minines sont entrelacées ; & on les  
appelle des rimes croisées , comme  
dans les Odes , dans les Stances , &  
dans plusieurs autres genres de Poë-  
sie ; on en voit l'exemple dans ces  
vers ;

Heureux qui de la Sagesse  
Attendant tout son secours ,  
N'a point mis en la richesse  
L'espoir de ses derniers jours ;  
La mort n'a rien qui l'étonne ,  
Et dès que son Dieu l'ordonne ,  
Son ame prenant l'essor ,  
S'élève d'un vol rapide  
Vers la demeure où réside  
Son véritable trésor.



---

## CHAPITRE IX.

### *De la quantité des Mots.*

**L**ES Grecs & les Latins n'employoient point la rime dans leurs vers ; ils en régloient la mesure par la longueur, & par la briéveté des syllabes. La syllabe longue a un tems, & la syllabe brève un demi-tems. De ces tems & de ces demi-tems se formoient les mesures qu'ils appelloient des pieds, & de ces pieds se composoient les vers ; ainsi, selon qu'il y avoit dans leurs vers un plus grand nombre de tems ou de demi-tems, ou ce qui revient au même, un plus grand nombre de syllabes brèves & longues, leurs vers avoient plus ou moins de syllabes.

Quoique les vers François ne soient point assujettis à la proportion des syllabes longues & brèves ; cependant il faut leur donner, autant qu'il est possible, selon les idées qu'on veut exprimer, différens degrés de lenteur ou de vitesse, en y mettant

**DE LA POESIE FRANÇOISE.** **§**  
plus ou moins de syllabes longues ou  
brèves, selon qu'on veut les faire  
marcher plus vîte ou plus lentement.  
Les exemples feront connoître la  
différence que produit dans les vers  
la différence des mesures.

Premierement, les grands vers  
frappent l'oreille autrement que les  
petits, comme dans ces deux exem-  
ples de vers de douze syllabes, & de  
vers de sept syllabes que je vais pla-  
cer de suite.

Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,  
Trop avare du sang reçu d'une Déesse,  
Attendre chez mon pere une obscure vieillesse,  
Et toujours de la gloire évitant le sentier,  
Ne laisser aucun nom, & mourir tout entier ?  
Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ;  
L'honneur parle, il suffit, ce sont-là nos oracles.

Quel charme vainqueur du monde  
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?  
Malheureux l'homme qui fonde  
Sur les hommes son appui.  
Leur gloire fuit & s'efface  
En moins de tems que la trace

Du vaisseau qui fend les mers ;  
 Ou de la flèche rapide  
 Qui loin de l'œil qui la guide ,  
 Cherche l'oiseau dans les airs.

Secondement , dans les vers d'une même espèce , la mesure , quoiqu'é-gale pour le nombre des syllabes , peut se varier à l'infini, Tantôt elle est continue, comme dans ces vers :

O toi qui vois la honte où je suis descendue ,  
 Implacable Venus, suis-je assez confondue ?

Ou ,

Lorsqu'il fait au conseil courir les sénateurs ;  
 D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs.

Tantôt elle est coupée en plusieurs parties ; comme ,

Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vue.

Ou lorsque Boileau dit de la Mol-  
 lesse.

Et lasse de parler , succombant sous l'effort ;  
 Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Troisièmement , les Poètes qui ont attention à entremêler toutes leurs

DE LA POESIE FRANÇOISE. 53  
syllabes, de maniere que les longues  
soutiennent les brèves, & que les  
brèves à leur tour donnent aux vers  
une marche plus prompte & plus lé-  
gere, affectent quelquefois de pla-  
cer de suite plusieurs syllabes lon-  
gues, & d'un son étendu, comme a  
fait Boileau quand il a voulu peindre  
la lourde & tranquille démarche d'un  
boeuf qui laboure. Il dit qu'avant la  
chûte du premier homme,

*La faim aux animaux ne faisoit point la guerre ;  
Le bled pour se donner, sans peine ouvrant la  
terre,*

*N'attendoit point qu'un boeuf pressé de l'ai-  
guillon,*

*Traçât à pas tardifs un pénible sillon.*

D'autrefois les Poëtes multiplient  
à dessein les syllabes brèves, quand  
ils veulent faire marcher le vers avec  
plus de vitesse.

*Le moment où je parle est déjà loin de moi.*

*Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec  
lui.*

La briéveté & la douceur de ces  
mots, qui glissent, pour ainsi dire,  
E iij



les uns sur les autres , donnent à ces vers une légéreté qui s'accorde parfaitement avec les objets que le Poëte a voulu peindre.

Après avoir parcouru ces premières règles de la Poësie & de la Versification Françoisé , il est tems d'examiner la nature des différentes espèces d'ouvrages de Poësie , en commençant par la Tragédie.

---

## CHAPITRE X.

### *De la Tragédie.*

**L**A Tragédie est l'imitation d'une action grande & importante, où le Poëte fait agir & parler ses personnages , sans paroître lui-même , & dont le but est d'exciter dans l'ame des Spectateurs la terreur & la pitié.

On a regardé la Tragédie comme une leçon plus instructive que l'Histoire , & même que la Philosophie , parce qu'elle instruit par des exemples qui sont d'autant plus propres à persuader , qu'ils prouvent que les choses sont possibles. Elle corrige

les passions par les passions mêmes , en calmant le trouble qu'elles excitent dans le cœur. Elle peut nous rendre modestes , en nous représentant des Grands humiliés ; elle peut nous rendre sensibles , en nous faisant voir sur le théâtre les malheurs où tombent les personnes les plus importantes ; en un mot , elle nous familiarise avec la crainte & la pitié , si capables , lorsqu'elles sont excessives , de troubler le repos de la vie.. Ainsi la terreur & la pitié sont les deux grands ressorts qu'emploie la Tragédie pour nous causer du plaisir , en nous remuant le cœur.

Que dans tous vos discours la passion émue ;  
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue ;  
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur ,  
Souvent ne nous remplit d'une douce *terreur* ,  
Ou n'excite en notre ame une *pitié* charmante ;  
En vain vous étalez une scène sçavante :  
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir ,  
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir.

La Tragédie devient agréable au Spectateur , lorsqu'elle le transporte dans le lieu où se passe l'action , qu'il entre dans les différens sentimens des

personnages ; qu'il s'intéresse à leurs malheurs, ou à leurs prospérités ; qu'il craint, qu'il espère, qu'il s'afflige & se réjouit avec eux. C'est par de tels ressorts que l'Œdipe de Sophocle fit autrefois de si grands effets sur le théâtre d'Athènes, & qu'il en fait encore aujourd'hui sur les nôtres, dans les copies imparfaites que nous en avons ; parce que tout est terrible & touchant dans le sujet de cette pièce.

La peste ravage la ville de Thèbes ; Œdipe qui en est Roi, voit avec douleur périr ses sujets, & envoie consulter l'Oracle de Delphes, sur le remède qui peut faire cesser cette désolation. L'Oracle lui ordonne de venger le meurtre commis en la personne de Laius son prédécesseur. Œdipe prononce d'horribles imprécations contre le meurtrier qu'il ne connoît pas. Il employe tous les moyens de le découvrir, & il est par son caractère curieux & impatient. Il interroge Créon parent de Laius le devin Tirésias, Jocaste veuve de Laius, & qu'il a épousée, & un Envoyé du Roi de Corinthe,

Par les éclaircissemens qu'on lui donne, il se trouve lui-même coupable du meurtre qu'il veut punir. Le Spectateur est saisi de terreur, & cette terreur croît à chaque moment. Le fait se découvre peu-à-peu ; Œdipe convaincu par des preuves évidentes, se reconnoît l'auteur de l'assassinat de Laius ; il reconnoît en même-tems que ce Laius qu'il a tué étoit son pere, que Jocaste qu'il a épousée, est sa mere qu'il ne connoissoit pas, parce qu'il avoit été élevé dès sa naissance à la cour du Roi de Corinthe. Frappé de l'horreur de ses crimes, il se livre au désespoir, & se punit de ses propres mains, en s'arrachant les deux yeux. On le détestoit avant qu'on le connût, & il devient tout-à-coup un objet de compassion. On le plaint, on s'attendrit sur son malheur, & on excuse le plus horrible des forfaits, parce que celui qui l'a commis, y est tombé sans le vouloir : on le lui avoit prédit, mais il avoit pris toutes les précautions possibles pour l'éviter.

Le sacrifice d'Iphigénie est encore un événement bien propre par lui-

même à exciter la terreur & la pitié. Agamemnon, pere de cette Princesse, avoit été nommé le Chef des Rois qui s'étoient ligués pour venger, par la ruine de Troye, l'enlèvement d'Hélène. Ils s'étoient embarqués au port de l'Aulide, & n'attendoient qu'un bon vent pour partir; mais un calme opiniâtre les retenoit dans le port. Le devin Calchas interrogé, leur répond, que Diane est irritée contre Agamemnon, parce qu'il a tué une biche qui lui étoit consacrée, & que pour obtenir des vents favorables, il faut appaiser cette Déesse en lui sacrifiant Iphigénie. Agamemnon, Prince fier & ambitieux, est combattu d'un côté par la tendresse de pere pour une fille vertueuse & innocente; de l'autre, par les sentimens d'orgueil & de vanité que lui inspire le titre fastueux de Chef des Rois de la Grèce. Ulysse, l'un de ces Rois, Prince politique, adroit & artificieux, flatte sa vanité par les discours les plus séduisans, & lui représente la gloire qui lui reviendra, d'avoir immolé à l'intérêt de la Grèce, ce qu'il a de plus cher.

Achille , à qui on avoit promis Iphigénie pour épouse , est un jeune Prince ardent , colère & impétueux ; il veut par autorité empêcher le sacrifice , & croit que tout doit céder à ses volontés. Ses discours irritent la fierté d'Agamemnon , & dès ce moment , il consent à la mort de sa fille. Les combats que soutient Agamemnon , son irrésolution , la vûe d'une victime innocente qu'un pere immole à son ambition , plutôt encore qu'à l'intérêt des Grecs , excitent pendant le cours de la pièce des sentimens de crainte & de compassion ; cependant on mene la victime à l'Autel , & au moment qu'on va l'égorger , elle est délivrée comme par miracle , & Diane satisfaite , fait cesser le calme qui retenoit les Grecs dans le port.

Ces deux Tragédies d'Œdipe & d'Iphigénie finissent d'une manière toute opposée. C'est ce qu'on appelle le dénouement , la catastrophe , ou révolution de fortune ; & cette révolution est heureuse ou malheureuse , selon la nature de l'action & le caractère des personnages. Les coupables

doivent être punis, & les innocens délivrés ou vengés ; sans quoi, au lieu de la terreur & de la pitié, on n'exciteroit dans l'ame des spectateurs qu'une juste indignation, & ils s'en retourneroient mécontents.

Les règles qu'on a établies pour la Tragédie, sont fondées sur le bon sens, & l'expérience de tous les tems les a confirmées.

On veut qu'il n'y ait qu'une seule action, c'est-à-dire, que l'action d'une Tragédie soit simple & une, parce qu'une action double diminueroit l'intérêt, en le partageant, & refroidiroit le spectateur, au lieu de l'échauffer. D'ailleurs il auroit de la peine à suivre une action double ; & la confusion qu'elle mettroit dans son esprit, lui causeroit de la fatigue & du dégoût.

Il faut de plus, que le lieu où se passe l'action, autrement le lieu de la scène, soit exactement marqué, & que l'action s'y passe toute entière ; car si on la transportoit d'un lieu à un autre pendant le cours de la représentation, le spectateur qui se sentiroit lui-même transporté hors de la

DE LA POESIE FRANÇOISE. 61  
place où il a vû commencer la pièce;  
seroit choqué par ce défaut de vraisemblance.

Enfin la durée de l'action doit être limitée à un tems assez court , pour laisser croire au spectateur qu'il a pû la voir commencer & finir , sans bouger de sa place pendant les deux ou trois heures qu'il a assisté au spectacle. Les anciens l'avoient réglée à douze heures, & le spectateur se prêtoit sans peine à cette illusion. Les Poëtes modernes l'ont étendue pour leur commodité à 24 heures , & le spectateur n'y voit rien de trop contraire à la vraisemblance. Voilà ce qu'on appelle les trois Unités ; sçavoir, l'unité d'action, l'unité de lieu , & l'unité de tems.

Qu'en un lieu , qu'en un jour , un seul fait accompli ,  
Tienna jusqu'à la fin le théâtre rempli.

On divise la Tragédie en trois parties , sçavoir , l'exposition du sujet qui doit être simple, claire, & bien faire connoître la nature de l'action , les mœurs & les caractères des personnages. Le noeud ou l'intrigue qui



tient le spectateur dans l'incertitude sur la manière dont l'action se débrouillera. Et le dénouement ou révolution qui change tout-à-coup la face des choses, & par où finit la pièce.

Ces trois parties se divisent en cinq Actes séparés par des airs de violon, qu'on appelle intermèdes. Autrefois il y avoit dans les Tragédies des chœurs qui faisoient la fonction d'un personnage, & qui chantoient dans les intermèdes des paroles qui avoient un rapport nécessaire au sujet. On a trouvé qu'il étoit plus commode de les supprimer. Racine les a rétablis dans Esther & dans Athalie, qui sont ses deux dernières Tragédies.

Un des principaux charmes de la Tragédie naît d'une exacte imitation des mœurs & des caractères des personnages. On appelle mœurs, les inclinations ordinaires des hommes, selon l'âge, le sexe, la condition & le tems. Un enfant n'a pas les mêmes inclinations qu'un homme fait. Une Princesse pense autrement qu'une personne d'une condition ordinaire; un Turc autrement qu'un Fran-

DE LA POESIE FRANÇOISE. 63  
çois ; un ancien Romain , autrement  
qu'un Romain d'aujourd'hui.

Les caractères sont les inclinations  
particulières qui distinguent un hom-  
me d'un autre homme , un sage d'un  
insensé , un homme prompt d'un  
homme modéré, un prodigue d'un  
avare.

Conservez à chacun son propre caractère:  
Des siècles , des pays étudiez les mœurs.  
Les climats sont souvent les diverses humeurs.

Mais si l'on plaçoit sur la scène un  
personnage qui ne fût connu ni par  
l'histoire , ni par la fable , il faut qu'il  
conserve avec autant d'exactitude  
que dans les personnages connus ,  
le caractère qu'on lui a donné.

D'un nouveau personnage inventez-vous l'i-  
dée ?

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'ac-  
cord ,

Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'a-  
bord.

Il reste à parler du langage des  
acteurs dans la Tragédie. Comme elle  
imite les mœurs & les caractères des

## 64 TRAITÉ ABRÉGÉ

Princes, des Héros & autres personnages importans, leur langage doit être noble, élevé, sublime; & la belle Poësie qu'on appelle avec raison le langage des Dieux, est bien plus propre que la Prose, à les faire parler d'une manière qui réponde à la dignité de leur caractère. Mais leur langage doit être varié suivant la nature de leurs passions: on parle autrement quand on est de sang-froid, que quand on est en colère; quand on prie, que quand on menace; quand on est dans la disgrâce, que quand on est dans la prospérité.

**Chaque passion parle un différent langage.**

La colère est superbe, & veut des mots altiers;  
L'abbattement s'explique en des termes moins  
fiers.

.....  
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez,  
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleu-  
riez.

Et plus bas, en parlant du Poëte tragique.

Il faut qu'en cent façons pour plaire il se replie;  
Que tantôt il s'élève, & tantôt s'humilie;  
Qu'il

Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond,  
 Qu'en nobles sentimens, il soit par-tout fécond,  
 Que de traits surprenans sans cesse il nous ré-  
     veille,

Qu'il coure dans ses vers de merveille en mer-  
     veille,

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,  
 De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.  
 Ainsi la Tragédie agit, marche, & s'explique.

## CHAPITRE XI.

### *De l'Opéra.*

ON inventa dans le siècle passé les Tragédies en Musique qu'on appelle Opéra; spectacle aussi bizarre que magnifique, & qui se soutient moins par la nature de l'action qu'on y représente, & par le caractère de la versification, que par les chants, les danses, les machines & les décorations. C'est la représentation d'une action, qui n'est importante que par la qualité des personnages; car ce sont des Dieux, des Héros déifiés, des Enchanteurs & des Enchantresses, à qui l'on attribue le pouvoir

de changer les loix de la nature , & d'opérer les prodiges les plus incroyables ; mais cette action n'a rien de grand , car elle ne roule le plus souvent que sur une fade galanterie. C'est un Héros douxereux ou insensé ; c'est un Dieu ou une Déesse qui se dégradent par d'indignes amours , & qui ne paroissent que pour débiter les maximes d'une Morale aussi froide qu'insipide , & dont l'effet seroit de corrompre les mœurs , si l'on n'étoit plus occupé de la musique , des danses & de tout l'appareil du spectacle , que du fond des choses , & du genre de vers dont elles sont revêtues. La versification en doit être douce , facile & légère ; mais comme le plus souvent elle est foible , molle , triviale & dépourvûe de chaleur , elle a besoin d'être soutenue & réchauffée par les sons du Musicien. Au lieu du vraisemblable qu'exige la vraie Tragédie , l'Opéra veut du merveilleux , & même du merveilleux outré. Il n'est point assujetti à l'unité de tems & de lieu , & l'on n'y observe , tout au plus , que l'unité d'action. Tout bien considéré , c'est

DE LA POÉSIE FRANÇOISE. 67  
un Poëme très-informe par lui-même, & qui feroit à peine supportable sans le secours d'une excellente musique.

---

## CHAPITRE XII.

### *De la Comédie.*

**L**A Comédie est l'image de la vie ordinaire des hommes ; son objet est d'adoucir les mœurs, & de faire voir dans autrui les défauts & les ridicules, dont on peut, & dont on doit se corriger. C'est une imitation d'une action feinte, où le but qu'on se propose en peignant le ridicule, est d'en faire honte à ceux qui se reconnoissent dans le portrait qu'on en fait ; elle ne doit point par conséquent rire des défauts qui causent de la douleur, & qui sont plutôt des objets de pitié, que de risée, comme d'être bégue, borgne, boiteux, contrefait, &c. mais seulement de ceux qui causent de la honte, & qu'on peut réformer, comme de l'hypocrisie, de l'avarice, de la folle vanité, & autres vices.

qu'il est utile de montrer aux hommes dans leurs semblables.

La Comédie est assujettie aux mêmes règles que la Tragédie ; elle n'admet qu'une action : elle veut que cette action se passe dans un même tems & dans un même lieu ; elle a une exposition du sujet , une intrigue & un dénouement , & on doit dans l'exacte règle , la partager en cinq Actes.

Pour donner une juste idée de la Comédie , je ne puis mieux faire que de transcrire ici les préceptes que Boileau en a donnés dans son art poétique.

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,  
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir.  
L'avare des premiers rit du tableau fidèle  
D'un avare souvent tracé sur son modèle;  
Et mille fois un fat finement exprimé,  
Méconnut le portrait sur lui-même formé.  
Que la nature donc soit votre étude unique,  
Auteurs , qui prétendez aux honneurs du co-  
mique.

Quiconque voit bien l'homme , & d'un esprit  
profond ,  
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond ,

**DE LA POÉSIE FRANÇOISE. 69**

Qui sçait bien ce que c'est qu'un prodigue, un  
avare ;

Un honnête homme, un fat, un jaloux, un  
bizarre ;

Sur une scène heureuse il peut les étaler,

Et les faire à nos yeux vivre, agir & parler.

Présentez-en par-tout les images naïves.

Que chacun y soit peint des couleurs les plus  
vives.

La nature féconde en bizarres portraits,

Dans chaque ame est marquée à de différents  
traits :

Un geste la découvre, un rien la fait paroître ;

Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la con-  
noître.

Le tems qui change tout, change aussi nos  
humeurs.

Chaque âge à ses plaisirs, son esprit & ses  
mœurs.

Un jeune homme toujours bouillant dans ses  
caprices ,

Est prompt à recevoir l'impression des vices ;

Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,

Rétif à la censure , & fou dans les plaisirs.

L'âge viril plus mûr, inspire un air plus sage ;

Se pousse auprès des Grands, s'intrigue, se  
ménage ;

Contre les coups du sort songe à se maintenir ;

Et loin dans le présent regarde l'avenir.



**70 TRAITÉ ABREGÉ**

**La vieilleſſe chagrine inceſſamment amafſe ;  
Garde , non pas pour ſoi , les thréſors qu'elle  
entafſe ;**

**Marche en tous ſes deſſeins d'un pas lent &  
glacé ,**

**Toujours plaint le préſent , & vante le paſſé ;**

**Inhabile aux plaiſirs dont la jeuneſſe abuſe ,**

**Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuſe .**

**Ne faites point parler vos acteurs au haſard ,**

**Un vieillard en jeune homme , un jeune hom-  
me en vieillard .**

**Etudiez la Cour , & connoiſſez la ville ,**

**L'une & l'autre eſt toujours en modèles fertile ;**

.....

**Le comique ennemi des ſoupirs & des pleurs ,**

**N'admet point en ſes vers de tragiques dou-  
leurs :**

**Mais ſon emploi n'eſt pas d'aller dans une  
place ,**

**Dè mots ſales & bas charmer la populace .**

**Il faut que ſes acteurs badinent noblement ;**

**Que ſon nœud bien formé ſe dénoue aiſément ;**

**Que l'action marchant où la raiſon la guide ,**

**Ne ſe perde jamais dans une ſcène vuide ;**

**Que ſon ſtyle humble & doux ſe relève à  
propos ;**

**Que ſes diſcours par-tout fertiles en bons mots ,**

**Soient pleins de paſſions finement maniées ;**

**Et les ſcènes toujours l'une à l'autre liées .**

Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter,  
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Du Poëme Epique.*

**L**E Poëme Epique est ainsi nommé d'un mot qui signifie, récit, ce qui le distingue du Poëme Dramatique, qui comprend la Tragédie & la Comédie, & qui tire son origine d'un mot qui signifie action.

Ces deux espèces de Poëmes sont des imitations, dont l'objet est d'instruire par des exemples, en quoi on les a préférés, comme on l'a remarqué, à l'Histoire & à la Philosophie.

Le Poëme Epique est le récit d'une seule action renfermée sous un même point de vûe, & qui forme un corps dont les parties se tiennent les unes aux autres dans une exacte proportion. C'est un discours inventé avec art, pour former les mœurs par des instructions déguisées sous le voile d'une action importante, racontée en vers d'une manière vrai-

## 72 TRAITÉ ABRÉGÉ

semblable, intéressante, agréable & merveilleuse.

Ce Poëme qu'on a regardé de tous tems comme la plus grande production de l'esprit humain, est également grand par sa matière, par la fin qu'on s'y propose, & par la forme qu'on lui donne. On n'y parle que de Rois & de Princes. Il doit être rempli de leçons de vertu, & d'instructions pour gouverner les Empires.

L'action du Poëme épique doit être une & simple, pour éviter la confusion; véritable ou vraisemblable, pour mériter qu'on la croie; heureuse & estimable pour servir d'instruction. Mais toute simple qu'est cette action, elle admet les ornemens de toute espèce; ce sont des guerres, des négociations, des discours d'éloquence en tout genre; ce sont de fidèles peintures des mœurs & des passions, des reconnoissances & des révolutions; elle admet aussi ce qu'on appelle des Episodes, c'est-à-dire, des digressions, par lesquelles on s'écarte de son sujet par le récit de quelque aventure particulière, ou par quelque

quelque circonstance intéressante , qu'on ajoûte à l'action pour l'embellir , mais qui doit avoir avec elle une liaison naturelle & nécessaire. De-là il s'ensuit que cette action n'est pas aussi bornée que celle d'une Tragédie , & l'on peut en étendre la durée jusqu'à une année entière ; mais comme elle a pû durer plus long-tems , on commence par la principale circonstance qui en amène la fin , & on reprend les autres circonstances dans le cours de l'ouvrage par des récits particuliers. Comme par exemple , l'action de l'Eneïde de Virgile , est l'établissement d'Enée en Italie. Il y avoit sept ans qu'il étoit , depuis son évafion de Troye jusqu'à son arrivée à l'embouchure du Tibre. Le Poëte commence son Poëme à la dernière année , & ramène ce qui s'est passé dans les années précédentes , par le récit qu'Enée fait à Didon , de toutes ses aventures pendant six ans. Si le Poëte eût suivi l'ordre des tems , il n'eût été qu'un maigre & froid Historien , & son ouvrage n'eût produit que de la langueur & du dégoût.

La narration dans le Poëme Epi-

que doit être vive , animée , ne rien souffrir d'inutile ni de languissant ; elle doit être simple sans le paroître , & toujours naturelle.

Soyez vif & pressé dans vos narrations ;  
Soyez riche & pompeux dans vos descriptions ,  
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.  
N'y présentez jamais de basse circonstance.

Mais la fiction est l'ame du Poëme Epique ; c'est ce qui forme le caractère de grandeur & d'élévation qu'il doit avoir ; c'est ce qui y répand ce merveilleux qui frappe & attache les lecteurs.

Qu'Enée & ses vaisseaux par le vent écartés ,  
Soient aux bords Africains par l'orage empor-  
tés ,

Ce n'est qu'une aventure ordinaire & commune ,  
Qu'un coup peu surprenant des traits de la for-  
me ;

Mais que Junon constante en son aversion ,  
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion ,  
Qu'Eole en sa faveur les chassant d'Italie ,  
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie ;  
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer ,  
D'un mot calme les flots , mette la paix dans  
l'air ,

Délivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache :  
C'est-là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.  
Sans tous ces ornemens, le vers tombe en lan-  
gueur ;

La Poësie est morte ou rampe sans vigueur,  
Le Poëte n'est plus qu'un Orateur timide,  
Qu'un froid Historien d'une fable insipide.

Ce qui autorise le Poëte dans ses  
fictions, c'est qu'il est supposé inspi-  
ré par une Muse, ou par quelque au-  
tre Divinité qui l'instruit, & lui ré-  
vèle les secrets des Dieux. Aussi ne  
manque-t-il jamais de l'invoquer au  
commencement de son Poëme.

Le reste des préceptes du Poëme  
Epique est renfermé dans ces passa-  
ges de l'Art Poétique de Boileau.

Voulez-vous long-tems plaire, & ne jamais  
lasser ?

Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,  
En valeur éclatant, en vertu magnifique,  
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre  
héroïque.

.....  
N'offrez point un sujet d'incidens trop chargés,  
Le seul courroux d'Achille avec art ménagé,  
Remplit abondamment une Iliade entière.  
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière,

.....  
 Que le début soit simple , & n'ait rien d'affecté ;  
 N'allez pas dès l'abord , sur Pégase monté ,  
 Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :  
*Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.*  
 Que produira l'auteur , après tous ces grands  
 cris ?

La montagne en travail enfante une souris.  
 O que j'aime bien mieux cet auteur plein d'a-  
 dresse ,  
 Qui sans faire d'abord de si haute promesse ,  
 Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :  
*Je chante les combats & cet homme pieux ,*  
*Qui des bords Phrygiens condui dans l'Ausonie ;*  
*Le premier aborda les champs de Lavinie.*  
 Sa Muse en arrivant ne met pas tout en feu ,  
 Et pour donner beaucoup, ne nous promet que  
 peu.

.....  
 De figures sans nombre égayez votre ouvrage ,  
 Que tout y fasse aux yeux une riante image ;  
 On peut être à la fois & pompeux & plaisant ,  
 Et je hais un sublime ennuyeux & pesant.

Les Poèmes d'Homère contien-  
 nent toutes les conditions qui con-  
 courent à la perfection du Poème  
 Epique ; & il a servi de modèle à  
 tous ceux qui ont osé courir après lui

DE LA POÉSIE FRANÇOISE. 77  
la même carrière. Nous en avons une  
traduction fort exacte pour le sens ;  
mais les peintures y sont, pour ainsi  
dire , à demi-effacées , & l'on n'y  
apperoît rien de ce feu poétique ,  
de cette richesse d'expression , de  
ces belles figures , de la cadence &  
de l'harmonie qui charment dans les  
originaux , & qui ont fait dire à  
Boileau ,

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,  
Homere ait à Venus dérobé sa ceinture.  
Son livre est d'agrémens un fertile thrésor ;  
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.  
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace ;  
Partout il divertit , & jamais il ne lasse.

L'Eneïde de Virgile est le seul Poë-  
me Epique des Latins , qu'on puisse  
citer ; & c'est un chef-d'œuvre , où  
le Poëte a renfermé tout ce qu'Ho-  
mère , dont il est le fidèle imitateur ,  
lui a fourni de beautés & d'agrémens.  
Nous en avons des traductions en  
prose , mais froides & peu propres à  
faire connoître le mérite de l'original.  
Segrais a traduit l'Eneïde en vers , &  
il y a de fort belles choses dans cette



traduction ; mais en général ses vers sont foibles , & n'ont pas assez de chaleur.

Les Italiens vantent beaucoup la Jérusalem délivrée du Tasse , & ce Poème contient en effet de grandes beautés. L'action en est bien conduite , les caractères sagement formés , les mœurs & les passions vivement exprimées ; mais il oublie de tems en tems la dignité de son sujet , pour y mêler de la galanterie. Il donne dans le puéril , court après les faux brillans , & au lieu de l'or véritable , il présente du clinquant ; c'est ce que lui ont reproché les Italiens mêmes. Nous en avons en prose une bonne traduction.

Les Anglois ont le Paradis perdu de Milton. L'action de ce Poème est grande , & bien amenée. Il fait ordinairement parler convenablement ses personnages ; ses descriptions sont belles , ses pensées grandes , & quelquefois sublimes , & l'on voit qu'il s'étoit nourri de la lecture d'Homère. Mais il n'est pas toujours heureux dans ses fictions. On lui reproche de trop fréquentes digressions souvent

mal-placées, & son ouvrage est en général mêlé de beautés & d'extravagances. La traduction que nous en avons n'a pas peu contribué à la réputation du Poëme peu connu jusques-là, parce que, selon le jugement des Anglois mêmes, le style de Milton est dur, obscur & désagréable. C'est, disent-ils, un superbe Palais bâti de brique : l'architecture en est assez régulière, mais les matériaux en sont grossiers.

Il a paru depuis un siècle, plusieurs Poëmes Epiques en François, qui sont tous tombés au moment de leur naissance. Le seul qu'on lise est celui de la Henriade, où l'on trouve de très-grandes beautés. La Critique y a remarqué des défauts, & l'on pourra les appercevoir en se rappelant les règles que le bon sens a dictées pour la construction & pour l'ordonnance du Poëme Epique. Mais ce que nous avons de plus régulier en ce genre, c'est le Lutrin de Boileau. Ce Poëme rassemble toutes les perfections du Poëme Epique, & il ne diffère de ceux d'Homère & de Virgile, que par l'importance du sujet.

## SO TRAITÉ ABRÉGÉ

car il n'est bâti que sur un pur badinage, que le Poëte a transformé en une action grave & sérieuse, & qu'il a assaisonnée de tous les agrémens, dont un pareil sujet étoit susceptible. Il l'avoit intitulé, *Poëme Héroïcomique*. Le Télémaque de M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai, est agréable & instructif; il lui manque pour être un Poëme Epique, d'avoir été mis en vers.

---

## CHAPITRE XIV:

### *De la Fable ou Apologue.*

ENTRE les petits Poëmes, l'Apologue est celui qui tient le plus de la nature du Poëme Epique. C'est un discours inventé avec art, pour former les mœurs par des instructions déguisées sous le voile ou allégorie d'une action. Le propre de l'Apologue est de renfermer une vérité dans un récit, où l'on introduit indifféremment des personnages de toute espèce, des hommes, des plantes, des animaux, en un mot, tout ce

qui existe dans la nature.

L'action de l'Apologue doit être une, peu étendue, naturelle & vraisemblable. Elle doit être racontée d'un style simple, naïf, riant, gracieux & varié. Les caractères doivent être bien formés, les mœurs & les sentimens exprimés avec justesse.

L'invention de l'Apologue est dûe à la nécessité où se trouverent les premiers Philosophes, de déguiser leurs instructions pour ne pas effrayer les hommes, en leur montrant la vérité toute nue. Ils crurent devoir l'envelopper par le moyen de l'allégorie qui consiste à paroître dire autre chose que ce qu'on dit en effet.

Esopé en est le plus ancien Auteur qu'on connoisse parmi les Grecs. Il étoit Phrygien & né dans l'esclavage. On le représente comme un homme contrefait & d'une figure hideuse; mais ses Fables ont fait l'admiration de tous les siècles, & ont servi de modèle, pour le fonds, à tous ceux qui ont travaillé après lui dans le même genre. Il les avoit écrites en prose, & le Philosophe

Socrate s'occupa très-sérieusement dans un âge fort avancé, à les mettre en vers. Le style d'Esopé est simple, clair, naturel & sans ornemens. En voici un échantillon.

« Un mulet ayant vû sa figure dans  
 » un fleuve, admiroit sa beauté & la  
 » grandeur de sa taille. Il voulut cou-  
 » rir comme le cheval, en secouant  
 » sa criniere ; mais ayant fait réflexion qu'il étoit fils d'un âne, il  
 » s'arrêta sur le champ, & quitta ses  
 » airs de vanité. »

La Fontaine a ainsi tourné le même sujet.

Le mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse,  
 Et ne parloit incessamment  
 Que de sa mere la jument,  
 Dont il contoît mainte prouesse.  
 Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.  
 Son fils espéroit bien par-là  
 Qu'on le dût mettre dans l'histoire.  
 Il eût cru s'abaisser servant un médecin.  
 Etant devenu vieux, on l'envoie au moulin ;  
 Son pere l'âne alors lui revient en mémoire.

Rhédre affranchi d'Auguste, mis

DE LA POESIE FRANÇOISE. 83  
en vers Latins une partie des Fables.  
d'Esope ; il est simple & concis dans  
sa narration , admirable par la déli-  
cateſſe de ſon ſtyle , & par l'art de  
peindre vivement tout ce qu'il ra-  
conte. La Fontaine, parmi nous , a  
imité cette délicateſſe , & y a joint  
beaucoup d'autres agrémens qui le  
rendent inimitable. Il a donné à l'A-  
pologue toutes les beautés dont ce  
genre de Poëſie eſt ſuſceptible ; &  
tous ceux qui ont voulu le ſuivre ,  
ſont reſtés bien loin derriere lui.  
On met communément ſes Fables  
entre les mains des enfans , mais on  
ne peut gueres les goûter , que lorf-  
qu'on eſt en âge d'en connoître la  
fineſſe , les graces & l'élégance join-  
te à la naïveté. En voici une que  
la Fontaine aimoit ſur toutes les au-  
tres.

### LE CHESNE ET LE ROSEAU.

Le Chêne un jour dit au Roſeau :  
Vous avez bien ſujet d'accuſer la nature ;  
Un Roitelet pour vous eſt un peſant fardeau ;  
Le moindre vent , qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau ,

# 84      T R A I T É   A B R É G É

Vous oblige à baisser la tête.  
 Cependant que mon front au Caucase pareil ;  
 Non content d'arrêter les rayons du Soleil ,  
     Brave l'effort de la tempête.  
 Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphir,  
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
     Dont je couvre le voisinage ,  
     Vous n'auriez pas tant à souffrir ;  
     Je vous défendrois de l'orage ;  
     Mais vous naissiez le plus souvent  
 Sur les humides bords des royaumes du vent ;  
 La nature envers vous me semble bien injuste.  
 Votre compassion , lui répondit l'arbuſte ,  
 Part d'un bon naturel , mais quittez ce ſouci.  
 Les vents me ſont moins qu'à vous redouta-  
     bles ;  
 Je plie & ne romps pas ; vous-avez juſqu'ici  
     Contre leurs coups épouvantables  
     Réſiſté , ſans courber le dos ;  
 Mais attendons la fin. Comme il diſoit ces mots,  
 Du bout de l'horizon accourt avec furie  
     Le plus terrible des enfans  
 Que le Nord eſt porté juſques-là dans ſes flancs,  
     L'Arbre tient bon , le Roſeau plie ;  
     Le vent redouble ſes efforts ,  
     Et fait ſi bien qu'il déracine  
 Celui de qui la tête aux cieux étoit voiſine ,  
 Et dont les pieds touchoient à l'empire des  
     morts.

---

---

## CHAPITRE XV.

### *De l'Eclogue & de l'Idylle.*

LES mots d'Eclogue & d'Idylle s'emploient indifféremment pour signifier la Poësie pastorale , que les Anciens nommoient en général Poësie Bucolique. L'objet de cette espèce de petit Poëme , est d'imiter les actions & les discours des Bergers. On y peut considérer le lieu où se passent les actions , autrement le lieu de la scène , le caractère des acteurs , la nature de leurs occupations & de leurs discours , & enfin le langage qui leur convient.

Le lieu de la scène est un bois qui fournit de l'ombre aux troupeaux & aux Bergers. Une prairie émaillée de fleurs , une campagne riante , le bord d'une fontaine ou d'un ruisseau ; en un mot , tout ce qui peut former un paysage agréable à la vûe. Les acteurs sont des Bergers non pauvres , misérables , & vêtus de haillons , mais tels qu'ils étoient lorsque les



richesses des hommes consistoient en troupeaux , & qu'on en confioit la garde aux enfans même des Rois. Ils avoient quelquefois des Bergers esclaves ou à leurs gages , mais qui vivant familièrement avec eux, avoient, quoique dans un degré inférieur ; les mêmes mœurs , les mêmes sentimens & le même langage. On suppose aisément que les Bergers du premier rang vivoient dans une sorte d'abondance. Ils jouissoient tous d'une grande liberté & d'un profond loisir. Ils entendoient perpétuellement le ramage des oiseaux , dont l'exemple les excitoit à chanter. Pour imiter le murmure des vents dans les feuillages , & le gazouillement des eaux , ils avoient inventé les chalumeaux & autres instrumens champêtres ; ils chantoient leurs plaisirs toujours innocens , parce que leurs passions n'étoient jamais ni violentes ni déréglées ; ils chantoient leurs peines , dont le sentiment n'étoit jamais trop vif : une brebis que le loup avoit emportée , un bouquet qui n'avoit pas été aussi-bien reçu que celui d'un rival , & autres semblables bagatelles. Ils

faisoient des descriptions de tout ce qui s'offroit de gracieux à leur imagination ; & ils pouvoient les étendre , parce qu'ils n'étoient jamais pressés de finir. L'émulation naturelle aux hommes , leur faisoit faire entre eux des défis à qui chanteroit le mieux ; & le prix du vainqueur étoit une houlette bien travaillée , un vase , une brebis , ou un agneau.

On peut dans une Idylle, faire paroître un seul berger. Quelquefois deux bergers joignent leurs troupeaux , s'entretiennent ensemble , & chantent alternativement. On en appelle un troisième pour les juger , ce qui produit de la variété dans une matière , qui par elle-même n'en est pas fort susceptible.

Les bergers ont quelque connoissance de l'état du ciel , c'est-à-dire , du cours du Soleil & de la Lune , du mouvement des astres ; car ces spectacles leur sont toujours présens , & ils ont tout le loisir de les considérer. Ils connoissent les oiseaux dont le chant les amuse ; les abeilles qui bourdonnent & qui vont butiner le suc des fleurs ; la verdure naissante, la

murmure des eaux ; ce sont-là les matières ordinaires de leurs discours. Ils en tirent fréquemment des comparaisons pour se faire mieux entendre , lorsqu'ils n'ont pas de termes propres à bien peindre ce qu'ils voyent & ce qu'ils sentent. Ils connoissent les dieux de la campagne , Pan , les Sylvains , les Satyres , les Nymphes des eaux , des forêts & des montagnes. Ils ont aussi leurs héros , qui ont été bergers , tels que Daphnis l'inventeur de la Poësie pastorale ; Paris qui avoit jugé les trois Déeses , Junon , Minerve & Venus ; Apollon & Mercure , qui ayant été bannis du ciel , avoient embrassé la profession de berger.

A l'égard du langage de la Poësie pastorale , il ne doit point être trop concis ; & il admet les petits détails. Il veut être simple , naïf , naturel & gracieux , toujours proportionné aux sujets & aux acteurs. Si un berger élève quelquefois son style , ce doit être dans quelque transport de joye & d'admiration que lui cause , ou la contemplation des choses célestes , ou la reconnoissance de quel-  
que

que bienfait qu'il aura reçu des Dieux , ou de quelque puissant protecteur.

Theocrite & Virgile ont été chez les Grecs & chez les Latins , les modèles de la Poësie pastorale. Se-grais parmi nous en a le mieux connu le caractère , & on en jugera par quelques extraits qu'on va rapporter.

Un berger parlant à une bergere :

Climéne , disoit-il , ô trop belle Climéne ,  
Vous surpassez autant les Nymphes de la Seine,  
Que ces chênes hautains & si verts & si beaux  
Des humides marais surpassent les roseaux.  
Où vous portez vos yeux les forêts reverdissent;  
Où vous disparaissez, toutes choses languissent.

.....  
Ah, si du même trait dont mon cœur est blessé...  
Mais ne poursuivons point ce discours insensé,  
Je serai trop heureux, belle & jeune Climéne,  
S'il vous plaît seulement consentir à ma peine.  
N'ai-je point quelque agneau dont vous ayez  
desir ?

Vous l'aurez aussi-tôt, vous n'avez qu'à choisir,  
Et si Pan le défend de tout regard funeste ,  
Aux yeux des enchanteurs j'abandonne le reste.  
Pan a soin des brebis , Pan a soin des Pasteurs,  
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.

.....

Climéne il ne faut pas mépriser nos bocages ;  
 Les Dieux ont autrefois aimé nos pâturages ,  
 Et leurs divines mains aux rivages des eaux  
 Ont porté la houlette, & conduit les troupeaux.  
 L'aimable Délite qu'on adore à Cythere  
 Du berger Adonis se faisoit la bergere.  
 Hélène aima Paris , & Paris fut berger ,  
 Et berger on le vit les Déeses juger.

---

## CHAPITRE XVI.

### *De la Poësie Lyrique.*

**O**N comprend sous le nom général de Poësie lyrique , tout ce qui paroît destiné à être mis en chant ; & on la nomme ainsi , parce qu'autrefois on accompagnoit le chant avec la lyre. Les Odes , les Hymnes , les Cantiques , les Chançons , les pièces qu'on appelle Cantates , & les Ballets , appartiennent à la Poësie lyrique. On y peut joindre les Tragédies en musique dont on a parlé plus haut. Les louanges de Dieu , les sentimens de reconnoissance pour ses bienfaits , & d'admiration pour les merveilles qu'il operoit en faveur de

son peuple , furent les grands objets des Cantiques sacrés. Les Poètes payens consacrerent aussi à la religion leurs premieres Odes ou Cantiques , & les Hymnes qu'ils chantoient pendant leurs sacrifices , avec l'accompagnement de la lyre & des autres instrumens de musique. Ils employèrent depuis la Poësie lyrique à célébrer les athletes qui avoient signalé leur force ou leur adresse , dans les jeux publics de la Grece , & les grands hommes qui s'étoient distingués , ou par leur valeur dans les combats , ou par les services qu'ils avoient rendus à leurs patries.

On vint ensuite à composer pour l'instruction des hommes , des Odes morales , dont le but étoit ou de louer la vertu de toutes les graces qui peuvent la rendre aimable , ou d'inspirer l'horreur du vice , en le peignant avec les plus noires couleurs. On admit successivement l'Ode dans les repas sous le nom de chansons bacchiques ; & enfin on la jugea propre à exprimer dans des sujets galants , les sentimens d'un cœur tendre & délicat.

Toutes ces espèces d'Odes ou Cantiques veulent être traitées différemment. La plupart demandent cette sorte d'enthousiasme qu'on appelle fureur poétique, c'est-à-dire, beaucoup de vivacité dans les images, de noblesse dans les pensées, de grandeur & d'élevation dans les sentimens, un style rapide, hardi & animé par les figures les plus vives; sur-tout cette espèce de désordre qui consiste à présenter les objets tout à coup & sans préparation, & à s'éloigner de l'ordre naturel des pensées, mais pourtant sans confusion & sans obscurité.

L'ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie  
Elevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux,  
Entretient dans ses vers commerce avec les  
Dieux.

Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière;  
Chante un vainqueur poudreux au bout de la  
carrière;

Mène Achille sanglant au bord du Simois,  
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.

.....]  
Son style impétueux souvent marche au hasard;  
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art

Entre les exemples qu'on peut rapporter des Odes de la première espèce, j'ai cru ne pouvoir mieux choisir qu'un Cantique d'Isaïe, où ce Prophète, après avoir prédit aux Juifs leur retour de Babylone, & la chute du Tyran qui les tenoit dans une dure servitude, les fait parler eux-mêmes, & leur met d'avance dans la bouche, les transports de joie & d'admiration dont ils seront saisis au moment de leur délivrance.

Comment est disparu ce maître impitoyable ?  
Et comment du tribut dont nous fumes chargés

Sommes-nous soulagés ?

Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable  
Dont le poids accabloit les humains languis-  
sans,

Ce sceptre qui frappa d'une plaie incurable  
Les peuples gémissans.

Nos cris sont apaisés, la terre est en silence :

Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,

O fier & rigoureux Tyran ;

Les cédres mêmes du Liban

Se réjouissent de ta perte.

Il est mort, disent-ils, & l'on ne verra plus

La montagne couverte

Des restes de nos troncs par le fer abattus.





94 · T R A I T É A B R É G É ·

Roi cruel, ton aspect fit trembler les lieux sombres ,

Tout l'enfer se troubla , les plus superbes ombres

Coururent pour te voir;

Les Rois des nations descendant de leur thrône,

T'allèrent recevoir.

Toi-même , dirent-ils, ô Roi de Babylone ,

Toi-même, comme nous , te voilà donc percé ;

Sur la poussière renversé ,

Des vers tu deviens la pâture ,

Et ton lit est la fange impure.



Comment es-tu tombé des Cieux ,

Astre brillant , fils de l'Aurore ?

Puissant Roi , Prince audacieux,

La terre aujourd'hui te dévore.

Comment es-tu tombé des Cieux ,

Astre brillant , fils de l'Aurore ?



Dans ton cœur tu disois : A Dieu même pareil ;

J'établirai mon thrône au-dessus du Soleil ;

Et près de l'aquilon sur la montagne sainte ,

J'irai m'asseoir sans crainte :

À mes pieds trembleront les humains éperdus ;

Tu le disois , & tu n'es plus.



## DE LA POÉSIE FRANÇOISE. 95

Les passans qui verront ton cadavre paroître,  
Diront en se baissant pour te mieux reconnoître,  
Est-ce là ce mortel l'effroi de l'univers,  
Par qui tant de captifs soupiroient dans les fers;  
Ce mortel dont le bras détruisit tant de villes,  
Sous qui les champs les plus fertiles  
Devenoient d'arides déserts?



Tous les Rois de la terre ont de la sépulture  
Obtenu le dernier honneur :  
Toi seul privé de ce bonheur ,  
En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature ,  
Homicide d'un peuple à tes soins confié,  
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.



Qu'on prépare à la mort ses enfans misérables ;  
La race des méchans ne subsistera pas :  
Courez à tous ses fils annoncer le trépas ;  
Qu'ils périssent : l'auteur de leurs jours déplo-  
rables.

Les a remplis de son iniquité.  
Frappez, faites sortir de leurs veines coupables  
Tout le malheureux sang dont ils ont hérité. ■

Les Odes morales n'ont ni le même feu , ni le même emportement.  
Ce n'est plus un torrent qui se précipite du haut des montagnes, mais

96      T R A I T É   A B R E G É

une rivière qui roule majestueusement ses eaux. Cependant pour soutenir la dignité de son caractère , il faut une imagination riche & féconde , un génie noble & élevé , & beaucoup de magnificence & d'éclat dans l'expression. C'est ce qu'on peut appercevoir dans ces strophes d'une Ode de Rousseau à la Fortune :

Quel est donc le héros solide  
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?  
C'est un Roi que l'équité guide ,  
Et dont les vertus sont l'appui ;  
Qui prenant Titus pour modèle ,  
Du bonheur d'un peuple fidèle  
Fait le plus cher de ses souhaits ;  
Qui fuit la basse flatterie ,  
Et qui , pere de la patrie ,  
Compte ses jours par ses bienfaits.



Quels traits me présentent vos fastes ,  
Impitoyables Conquérans ?  
Des vœux outrés , des projets vastes ;  
Des Rois vaincus par des Tyrans ,  
Des murs que la flamme ravage ,  
Des vainqueurs fumans de carnage ,

Un

Un peuple au fer abandonné,  
Des meres pâles & sanglantes  
Arrachant leurs filles tremblantes  
Des mains du soldat effréné.



Montrez-nous, Guerriers magnanimes,  
Votre vertu dans tout son jour.  
Voyons comment vos cœurs sublimes  
Du sort soutiendront le retour.  
Tant que sa faveur vous seconde,  
Vous êtes les maîtres du monde,  
Votre gloire nous ébloüit ;  
Mais au moindre revers funeste,  
Le masque tombe, l'homme reste,  
Et le héros s'évanoüit.

L'Ode galante demande, avec un air de gaieté, de la douceur, de la naïveté & de la délicatesse, soit dans les pensées, soit dans l'expression. Anacréon qui vivoit du tems de Cyrus, en a été le plus parfait modèle ; & l'on en peut juger par cette traduction d'une de ses principales Odes, quelque inférieure qu'elle soit à l'original.

Pour l'entendre, il faut se rappeler que les Anciens employoient

## 98    T R A I T É   A B R É G É

quelquefois des pigeons pour donner promptement de leurs nouvelles, quand ils alloient d'une ville à une autre. Le voyageur emportoit avec lui quelques pigeons, & les lâchoit quand il étoit arrivé, avec des billets attachés à leur cou. Ces oiseaux retournoient rapidement à leur colombier, & il n'y avoit point de voie plus prompte pour faire tenir des lettres. Anacréon feint qu'un pigeon qui portoit une lettre à sa maîtresse, est rencontré par un Passant qui le questionne sur le sujet de son voyage.

### LE PASSANT.

D'où viens-tu, Colombe aimable ?  
Ton plumage parfumé  
Rend une odeur admirable,  
Dont l'air est tout embaumé.  
On t'a fait partir, je gage,  
Pour quelque amoureux message.  
Ne crain point, je suis discret,  
De me dire ton secret.

### LA COLOMBE.

Anacréon, ce Poète,  
Si galant dans ses écrits,  
Me dépêche vers Cloris.  
D'une beauté plus parfaite

Son cœur ne peut être épris.  
J'appartenois à Cypris,  
Mais pour une chansonnette  
Il m'achetta d'elle un jour.  
Je porte donc cette lettre  
A l'objet de son amour.  
Il a daigné me promettre  
De m'affranchir au retour ;  
Mais un si doux esclavage  
Vaut mieux que la liberté :  
A le servir tout m'engage,  
Mon plaisir, ma sûreté.  
Irois-je dans les campagnes  
Dans les bois, sur les montagnes,  
Par-ci, par-là voltiger,  
Pour quelque chétive graine  
Qu'on ne trouve qu'avec peine,  
Et souvent avec danger.  
Anacréon à sa table  
Me régale de son pain,  
Et je le prends dans sa main.  
Puis d'un nectar délectable,  
De celui-même qu'il boit,  
Il me donne un petit doigt.  
Je danse alors pour sa belle,  
Ou bien d'un battement d'aile  
Je l'évente mollement ;  
Après quoi tout doucement

Sur sa lyre je me pose,  
 Et j'y dors tranquillement.  
 Mais, sans y penser, je cause  
 Plus que je n'avois dessein.  
 Laisse-moi-là, je te prie;  
 Tu m'as rendue à la fin  
 Plus jaseuse qu'une Pie.

Malherbe & Rousseau se sont distingués par la Poésie Lyrique, & l'on pourroit citer plusieurs chansons Françoises pour exemples d'Odes bacchiques & galantes.

La Cantate est une invention de nos jours. Elle a pris naissance en Italie, mais elle a reçu en France une forme toute nouvelle. C'est un petit Poëme fait pour être mis en chant, & qui contient une action dont le récit est fort court, & entremêlé d'ariettes.

Le Ballet est ordinairement composé d'un Prologue & de quatre Actes détachés, dont chacun renferme une action particulière, un peu plus étendue que celle de la Cantate, entremêlé d'ariettes, & surtout accompagné de danses; car c'est çà

DE LA POESIE FRANÇOISE. **POI**  
qui lui a donné le nom de Ballet.  
Ces deux Poèmes roulent sur la ga-  
lanterie, & les vers qu'on y em-  
ploye, doivent par conséquent avoir  
avec de la douceur, une sorte de  
mollesse; mais la Musique est ce qui  
en fait le principal mérite.

---

## CHAPITRE XVII.

### *De la Satyre.*

**L**A Satyre a pour objet d'instruire  
les hommes en attaquant leurs vices  
& leurs ridicules. On distingue deux  
espèces de Satyre; l'une odieuse &  
cruelle, où l'on se propose de noir-  
cir par la médifance & par la calom-  
nie, la réputation de ceux qu'on at-  
taque, soit en les nommant, soit en  
les peignant de manière à les rendre  
reconnoissables. Ce genre de Satyre  
est contraire au bon ordre, & à l'hu-  
manité, & l'on en doit proscrire les  
Auteurs comme des pestes publiques.

L'autre espèce de Satyre est inno-  
cente, & n'a rien de contraire à  
l'honnêteté. Elle se borne à censu-



rer les vices en général , sans faire d'application , & son intention est d'exciter à se corriger, ceux qui se reconnoissent dans les peintures qu'on leur présente. Tel est , par exemple dans Boileau , ce caractère général de l'avarice :

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épan-  
cher ,

Debout, dit l'Avarice, il est tems de marcher.

Hé ! laissez-moi. Debout. Un moment. Tu re-  
pliques ?

A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.

N'importe , leve-toi . Pourquoi faire , après  
tout ?

Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout ,  
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine & l'am-  
bre ;

Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.

Mais j'ai des biens en foule, & je m'en puis pas-  
ser.

On n'en peut trop avoir , & pour en amasser ,

Il ne faut épargner ni crime ni parjure ;

Il faut souffrir la faim , & coucher sur la dure.

Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet ,

N'avoir dans sa maison ni meubles ni valet ,

Parmi les tas de bled vivre de seigle & d'orge ;

De peur de perdre un liard , souffrir qu'on vous  
égorge.

## DE LA POÉSIE FRANÇOISE. 107

**Eh, pourquoi cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?**

**Afin qu'un héritier bien nourri , bien vêtu ,  
Profitant d'un trésor en tes mains inutile ,  
De son train quelque jour embarrasse la ville.**

Tels sont encore dans le même Poète les caractères de l'hypocrisie , de la folle ambition , de la fureur du jeu , & des autres passions qui dégradent l'homme. Cette manière de censurer les vices , quand elle est assaisonnée de traits piquants , & de beaux vers aisés à retenir , fait plus sûrement son effet qu'une triste & pesante morale. La Comédie se propose la même fin , & ne diffère de la Satyre , qu'en ce que celle-ci est en récit , & l'autre en action.

Mais ce genre de Satyre en veut sur-tout aux ridicules , qui choquent ouvertement le bon sens & la raison ; c'est ainsi que ce galant ,

**De qui tout le métier  
Est de courir le jour de quartier en quartier ,  
Et d'aller , à l'abri d'une perruque blonde ,  
De ses froides douceurs fatiguer tout le monde ;  
Condamne la science , & blâmant tout écrire ,  
Croît qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit ,**

Que c'est des gens de cour le plus beau privilège ,

Et renvoie un sçavant dans le fond d'un collège.

Elle s'attachera principalement à purger le Parnasse des ouvrages capables d'infecter l'esprit de toute une nation ; maintiendra le bon goût , qui n'est autre chose qu'un sentiment délicat, qui nous fait discerner dans les ouvrages d'esprit, la beauté, la vérité, & la justesse des pensées & des expressions ; elle s'efforcera de proscrire le style burlesque, ou le style empoulé ; le goût des Romans si propres, non-seulement à corrompre le cœur, mais encore à gâter l'esprit, en le remplissant d'idées fausses & de sentimens contraires à ceux de la nature ; elle s'élèvera contre l'amour des pointes, & des mauvais jeux de mots ; en un mot, contre le faux bel esprit enfant de l'ignorance & de la présomption, d'autant plus dangereux qu'il s'insinue sous des dehors éblouissans, & dont une Satyre ingénieuse, mais toujours innocente, peut seule arrêter les rapides progrès.

DE LA POESIE FRANÇOISE. 105

Si l'on se permet, pour le bien de  
la société, d'y attaquer les ridicules  
des ouvrages, on doit toujours res-  
pecter les personnes; & c'est ainsi  
que Boileau se justifie de la liberté  
qu'il a prise de censurer les mauvais  
Ecrivains de son tems.

En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux  
Distillé sur sa vie un venin dangereux?

Ma Muse, en écrivant charitable & discrète, i  
Sçait de l'homme d'honneur distinguer le  
Poëte.

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,

Qu'on prise sa candeur & sa civilité,

Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,

On le veut, j'y souscris, & suis prêt de me taire;

Mais que pour un modèle on montre ses écrits,

Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux es-  
prits,

Comme Roi des Auteurs qu'on l'élève à l'em-  
pire,

Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire;

Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,

J'irai creuser la terre, & comme ce Barbier,

Faire dire aux roseaux par un nouvel organe:

*Midas, le Roi Midas a des oreilles d'âne.*

Les Grecs n'ont pas connu la Sa-  
tyre telle qu'on vient de la caracté-

riser. Les Romains ont eu plusieurs Poètes satyriques dont Horace est sans contredit le meilleur ; il vivoit sous Auguste , dans une cour également sçavante & polie. Il répandit dans la Satyre un aimable enjouement , & de ce sel qui pique & qui réjouit sans avoir rien d'amer. Il décria les sots , mais il plut aux gens sensés.

Juvenal parut sous les régnes de Néron & de Domitien , dans un tems où le bon goût commençoit à se corrompre. C'étoit un homme paîtri de bile , & comme il le dit lui-même , la colere lui tenoit lieu de Muse & d'Apollon.

Juvenal élevé dans les cris de l'école ,  
 Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.  
 Ses ouvrages tout pleins d'affreuses vérités ,  
 Etincellent souvent de sublimes beautés.

Perse qui vivoit peu de tems avant Juvenal , avoit de la douceur dans le caractère , & beaucoup de vigueur dans l'esprit ; ses vers sont forts & nerveux , mais obscurs par trop de précision.

Perse en ses vers obscurs, mais ferrés & pressans,  
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Boileau, qui dans ses Satyres a été l'Horace des François, approche fort du caractère du Poète Latin, & Louis le Grand, juste estimateur du mérite, l'honora de son estime & de sa bienveillance. Quoiqu'il eût pris Horace pour son principal modèle, il n'a pas laissé d'emprunter dans Perse & dans Juvénal, un grand nombre de leurs plus beaux traits; mais en imitant ces Poètes, il s'est rendu original par le tour particulier qu'il a donné à ses imitations. Zélé partisan de la vertu, du bon sens & de l'exakte raison, il s'étoit proposé d'attaquer les vices en général, & les mauvais Ecrivains en particulier. Il a beaucoup d'ordre, de netteté & de justesse dans ses pensées. Son style est vif, ferré, & ne souffre rien d'inutile; mais toujours clair & orné de ces riches images, qui font l'essence de la Poësie. Personne n'a mieux connu que lui la véritable harmonie des vers, & l'art de peindre les objets par le son & par l'arrangement des mots.

---

---

## CHAPITRE XVIII.

### *De l'Épître en Vers.*

L'ÉPISTRE en vers n'a point d'objet déterminé, & le bon Poëte peut y traiter avec succès tous les sujets qui se présentent à son imagination; car le propre de la Poësie est d'embellir tout, & de faire naître des fleurs dans les champs les plus arides. Mais l'agréable ne sçauroit long-tems plaire, si l'utile n'y est joint; & le desir naturel que nous avons d'apprendre, nous fait rejeter les vers les mieux tournés, s'ils ne nous présentent que de vains sons, & d'harmonieuses bagatelles. Ainsi comme le but de la Satyre est de corriger les vices & les ridicules, celui de l'Épître en vers doit être d'enseigner la vertu, & de perfectionner la raison. Elle embrasse la morale Chrétienne, les devoirs de la vie civile, les préceptes du bon goût si utile pour répandre dans la société, la douceur des mœurs & la

politesse du langage. Elle fait l'éloge des grands Princes , des hommes vertueux , & de ceux qui se distinguent par de grands talens. Ce sont des exemples qu'elle met devant les yeux , & la maniere dont elle les présente , invite à les imiter. Son style simple , noble , élégant , s'élève ou s'abaisse , selon que la matière a plus ou moins de dignité. Elle doit sans cesse offrir des images poétiques , de riantes descriptions , des narrations vives & agréables , des traits ingénieux. Elle demande surtout beaucoup de variété pour ne pas tomber dans une ennuyeuse monotonie.

Les Epîtres d'Horace renferment toutes les qualités qu'on vient d'exposer. Boileau ne lui est pas inférieur, si même il ne l'a surpassé. Voici l'extrait de sa première Epître adressée au Roi Louis XIV. Ce Grand Prince , tout maître qu'il étoit de ses mouvemens, ne put en entendre le récit, sans laisser paroître sur son visage, une sorte d'émotion, & dit au Poëte d'un air vif & animé : *Cela est très-beau , cela est admirable ; Je vous*



110    T R A I T É    A B R É G É

*louerois davantage, si vous ne m'aviez  
pas tant loué.*

Il est plus d'une gloire. Envain aux conquérans  
L'erreur parmi les Rois donne les premiers  
rangs :

Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.  
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires.  
Chaque climat produit des favoris de Mars.  
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.  
On a vû mille fois des fanges Méotides,  
Sortir des conquérans Goths, Vandales, Gé-  
pides.

Mais un Roi, vraiment Roi, qui sage en ses  
projets,

Sçache en un calme heureux maintenir ses su-  
jets,

Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,  
Il faut pour le trouver, courir toute l'histoire.  
La terre compte peu de ces Rois bienfaisans,  
Le ciel à les former se prépare long-tems.  
Tel fut cet Empereur, sous qui Rome adorée,  
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée,  
Qui rendit de son joug l'univers amoureux,  
Qu'on n'alla jamais voir, sans revenir heureux,  
Qui soupiroit le soir si sa main fortunée  
N'avoit par ses bienfaits signalé sa journée.  
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.  
Mais où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve  
chez nous ?

## DE LA POESIE FRANÇOISE. 111

Grand Roi, sans recourir aux histoires antiques,  
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgi-  
ques ,

Quand l'ennemi vaincu désertant ses remparts,  
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,  
Toi-même te borner au fort de la victoire ,  
Et chercher dans la paix une plus juste gloire ?  
Ce sont-là les exploits que tu dois avouer ,  
Et c'est par-là, grand Roi , que je te veux louer.  
Assez d'autres sans moi, d'un style moins timide,  
Suivront aux champs de Mars ton courage ra-  
pide ,

Iront de ta valeur effrayer l'univers ,  
Et camper devant Dole au milieu des hyvers.  
Pour moi, loin des combats , sur un ton moins  
terrible ,

Je dirai les exploits de ton regne paisible ;  
Je peindrai les plaisirs en foule renaissans ,  
Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissans.  
On verra par quels soins ta sage prévoyance ,  
Au fort de la famine entretint l'abondance ;  
On verra les abus par ta main réformés ,  
La licence & l'orgueil en tous lieux réprimés ,  
Du débris des Traitans ton épargne grossie ,  
Des subsides affreux la rigueur adoucie ,  
Le soldat dans la paix sage & laborieux ,  
Nos artisans grossiers rendus industrieux ,  
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles  
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.

## 112    T R A I T É    A B R É G É

Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,  
Du loisir d'un héros nobles amusemens.

J'entends déjà frémir les deux mers étonnées  
De voir leurs flots unis au pied des Pirénées.

Déjà de tous côtés la Chicanne aux abois,  
S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles loix.

O que ta main par-là va sauver de pupilles !  
Que de sçavans plaideurs désormais inutiles !

Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux ?  
L'univers sous ton regne a-t-il des malheureux ?

Est-il quelque vertu dans les glaces de l'ourse,  
Ni dans les lieux brûlés où le jour prend sa

source,

Dont la triste indigence ose encore approcher,  
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent cher-  
cher ?

C'est par toi qu'on va voir les Muses enrichies,  
De leur longue disette à jamais affranchies.

Grand Roi, poursui toujours, assure leur repos ;  
Sans elles un héros n'est pas long tems héros ;  
Bientôt, quoi qu'il ait fait, la Mort d'une om-  
bre noire

Enveloppe avec lui son nom & son histoire.

Envain pour s'exempter de l'oubli du cercueil ;  
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil ;

Envain malgré les vents, aux bords de l'Hespérie  
Enée enfin porta ses dieux & sa patrie ;

Sans le secours des vers, leurs noms tant publiés,  
Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.

Non,

Non, à quelques hauts faits que ton destin t'appelle,

Sans le secours soigneux d'une Muse fidelle,  
Pour t'immortaliser, tu fais de vains efforts ;  
Apollon te la doit, ouvre-lui tes thrésors.

En Poëtes fameux rends nos climats fertiles ;

Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.

Que d'illustres témoins de ta vaste bonté

Vont pour toi déposer à la postérité !

Pour moi qui sur ton nom déjà brûlant d'écrire,

Sens au bout de ma plume expirer la satire,

Je n'ose de mes vers vanter ici le prix ;

Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits

Des ans injurieux peut éviter l'outrage,

Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage ;

Et comme tes exploits étonnant les lecteurs,

Seront à peine crus sur la foi des auteurs,

Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,

On dira quelque jour pour les rendre croyables :

Boileau qui dans ses vers pleins de sincérité,

Jadis à tout son siècle a dit la vérité,

Qui mit à tout blâmer son étude & sa gloire,

A pourtant de ce Roi parlé comme l'histoire,



---

## CHAPITRE XIX.

### *Du Poëme Didactique.*

**L**E Poëme Didactique est ainsi nommé d'un mot qui veut dire, enseigner. C'est un ouvrage uniquement destiné à l'instruction, & qui a pour objet d'exposer les principes d'une science ou d'un art.

L'intention du Poëte Didactique, est d'ôter aux préceptes ce qu'ils ont par eux-mêmes de sec & de rebutant, en y répandant les charmes de la Poësie & les graces de la Versification. Son intention est encore d'imprimer plus fortement ses instructions dans la mémoire, parce que les vers étant assujettis à une mesure régulière, sont plus aisés à retenir que la prose.

Mais tout Poëme Didactique est froid & ennuyeux, s'il est uniforme dans sa matière & dans son style. Il faut pour piquer la curiosité, que le Poëte, par rapport à la matière, présente sans cesse de nouveaux objets ; qu'il y entremêle des récits

DE LA POÉSIE FRANÇOISE. 115  
intéressants, des descriptions amu-  
santes, & que par des peintures gra-  
cieuses & toutes différentes les  
unes des autres, il promene agréa-  
blement l'esprit du Lecteur, & le  
rende attentif à ses enseignemens.  
Ce sera une galerie de peinture, où  
l'on verra tour-à-tour des payfages,  
des portraits & des tableaux d'his-  
toire.

Le style du Poëme Didactique ne  
demande pas moins de variété. Ou-  
tre que l'harmonie du vers doit être  
tantôt douce, coulante & légère,  
tantôt vive, forte & frappante; il  
faut que tout y soit animé par la  
hardiesse des figures & par la vivacité  
de l'expression. Les Géorgiques de  
Virgile qui contiennent des pré-  
ceptes pour le ménage de la cam-  
pagne, ont toujours passé pour le  
chef-d'œuvre de la Poësie Latine.  
L'art Poétique de Boileau, est peut-  
être ce que nous avons de plus par-  
fait dans la Poësie Françoise, & il  
n'y a point d'ouvrage plus propre à  
former le goût, soit qu'on y consi-  
dère la solidité des préceptes, la  
justesse des pensées & des raisonne-

mens ; soit qu'on fasse attention à la beauté du style , & au merveilleux talent qu'a eu le Poète , de donner l'exemple de chaque précepte, par la manière de l'exprimer. Les Géorgiques de Virgile firent les délices d'Auguste. Louis XIV. prit beaucoup de plaisir à entendre réciter l'art Poétique de Boileau, & se fit même répéter quelques endroits qui l'avoient le plus frappé. Ces deux Grands Princes avoient reçu en naissant un jugement exquis , & un goût sûr & vif, pour tout ce qu'il y a de beau & de vrai dans les ouvrages d'esprit.

---

## CHAPITRE XX.

### *De l'Elégie.*

**L**Es pleurs qui accompagnent les funérailles, ont donné naissance à l'Elégie. Ce mot signifie, une plainte, un discours qui tend à exciter la compassion.

La plaintive Elégie en longs habits de deuil,  
Sçait les cheveux épars gémir sur un cercueil,

Ainsi ce petit Poëme par sa nature doit être négligé dans ses ornemens, & cherche moins à plaire qu'à toucher.

On a aussi employé l'Elégie à exprimer les plaintes douloureuses des Amans maltraités, ou les transports de leur joye lorsqu'ils se sont cru heureux. C'est un ouvrage de pur sentiment, & le cœur seul doit y parler. Son objet sera donc de peindre la douleur douce, tendre & passionnée d'une ame mélancholique, & l'on n'y admettra ni fureur, ni emportement. De-là, il s'ensuit que son style doit être simple, facile, naturel & délicat, sans apprêt & sans affectation.

Les Grecs & les Latins avoient pour l'Elégie un vers particulier, qu'ils nommoient Elégiaque. Ce vers qui est de cinq mesures, marche immédiatement après un vers de six mesures, & cette inégalité avoit fait donner à l'Elégie le nom de boiteuse. En effet, ce vers court qui suit un vers plus long, produit une cadence mollé & languissante, comme d'une personne abattue, &



qui a de la peine à se soutenir.

L'Elégie Françoisse n'a point eu jusqu'ici d'espèce de vers qui lui fût propre. On n'y a employé que des vers héroïques ou de six mesures , ce qui lui donne une marche trop soutenue, & contraire à l'air de langueur & de négligence qu'elle doit avoir : mais il ne faut s'en prendre ni à la Langue, ni à la Poësie Françoisse ; car il étoit aisé de donner à notre Elégie une marche inégale & boiteuse , en joignant un vers court à un vers plus long , comme dans cet extrait d'une pièce où Malherbe console un ami sur la mort de sa fille :

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses

Ont le pire destin ;

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,  
L'espace d'un matin.

La cadence de ces vers ressemble à celle des Elégies Grecques & Latines.



---

---

CHAPITRE XXI.*Du Sonnet.*

LE Sonnet est né en France , & les Italiens ont fait de vains efforts pour s'en approprier l'origine. Ce Poëme n'est que de quatorze vers ; mais les règles en sont si sévères , qu'il n'y a guères d'ouvrage plus difficile , & rien de si rare qu'un Sonnet sans défaut. C'est , selon toute apparence , ce qui l'a fait abandonner , car on n'en fait presque plus. Il ne doit rouler que sur une pensée , qu'on y développe de manière qu'on réserve pour la fin ce qu'elle a de plus fort & de plus piquant. Les quatorze vers doivent être partagés en deux Quatrains & deux Tercets. Le Quatrain , est un assemblage de quatre vers , qui renferment un sens complet , & les rimes y sont croisées. Le Tercet est , un assemblage de trois vers , qui doivent aussi former un sens complet , ou presque complet. Les deux Quatrains ont les mêmes rimes , & le

dernier vers du premier Tercet doit rimer avec le second vers du second Tercet. Au reste, on ne souffre dans ce petit Poëme ni un vers foible, ni la répétition d'un même mot, ni aucune sorte de négligence. Cependant, quelque contrainte qu'imposent les loix du Sonnet, il faut que tout y paroisse libre, aisé, naturel, & qu'on n'y sente point le travail.

La matière ordinaire des Sonnets est la morale ou la galanterie. Le style doit en être noble, élégant, harmonieux, & l'on y emploie ordinairement les vers Alexandrins ou de douze syllabes. On a fait aussi des Sonnets enjoués & badins, mais ce sont des exceptions de la règle générale. On rapportera pour exemples, deux Sonnets d'une grande réputation, l'un de Malherbe, & l'autre de Malleville.

Beaux & grands bâtimens d'éternelle structure,

Superbes de matière & d'ouvrages divers,  
Où le plus digne Roi qui soit dans l'univers,  
Aux miracles de l'art fait céder la nature.

Beau

DE LA POÉSIE FRANÇOISE. 121

Beau parc & beaux jardins , qui dans votre clô-  
ture ,

Avez toûjours des fleurs & des ombrages verts,  
Non sans quelque démon qui défend aux hyvers  
D'en effacer jamais l'agréable peinture.

Lieux , qui donnez aux cœurs tant d'aimables  
désirs ,

Bois , fontaines , canaux , si parmi vos plaisirs  
Mon humeur est chagrine, & mon visage triste,

Ce n'est pas qu'en effet vous n'ayez des appas ;  
Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point  
Caliste ,

Et moi je ne vois rien , quand je ne la vois pas.

LA BELLE MATINEUSE.

Le silence régnoit sur la terre & sur l'onde ,  
L'air devenoit serein , & l'Olympe vermeil ,  
Et l'amoureux Zéphyre affranchi du sommeil ,  
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'aurore déployoit l'or de sa tresse blonde ,  
Et semoit de rubis le chemin du Soleil ;  
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil  
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde ,

Quand la jeune Philis au visage riant ,  
Sortant de son palais plus clair que l'orient ,  
Fit voir une lumière & plus vive & plus belle.

\* L

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux,  
 Vous parûtes alors aussi peu devant elle,  
 Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

---

## CHAPITRE XXII.

*De l'Epigramme & du Madrigal.*

**L'**ÉPIGRAMME & le Madrigal qui termineront ce Traité de la Poësie Françoisè, ne peuvent être regardés comme de vrais Poèmes, parce qu'il ne faut, pour ces petits ouvrages, qu'un peu d'imagination, & que ce sont plutôt des productions du hasard que du génie. Mais il faut dire aussi, que le hasard qui fait faire une bonne Epigramme, ou un bon Madrigal, n'arrive qu'à un homme d'esprit.

L'Epigramme, dans son origine, signifioit une Inscription, comme celles qu'on voit dans la galerie de Versailles, dans les Places des Victoires & de Louis le Grand, sur les Médailles, & sur les Frontispices des Monumens publics. Ces Inscriptions doivent être conçûes en termes no-

bles, simples & concis. Elles admettent également la prose & les vers, & l'on doit surtout en bannir les ornemens recherchés.

L'Épigramme est aujourd'hui le nom d'un petit ouvrage en vers qui roule sur une plaisanterie, sur un bon mot ingénieusement tourné, dont la chute, qu'on appelle la pointe, doit avoir quelque chose qui pique & qui surprenne. Sa principale qualité est d'être fort courte comme celles-ci :

Ci gît ma femme, oh qu'elle est bien.  
Pour son repos & pour le mien.

Voulez-vous vous en défaire ?  
Ne cherchez point d'assassins ;  
Donnez-lui deux Médecins,  
Et qui soient d'avis contraire.

On abuse de l'Épigramme quand on s'en sert pour mordre & pour déchirer la réputation de celui qui en est l'objet. Alors elle est moins une marque d'esprit, que de mauvais cœur.

Le Madrigal finit aussi par une chute, mais elle doit être douce, simple, & avoir tout à la fois quelque

224 T R A I T É A B R E G É , &c.  
chose de noble & de gracieux ; com-  
me celui-ci qui fut fait lorsque le feu  
Roi donna la paix à toute l'Europe :

Dès que tu fais un pas, l'Europe est en allarmes,  
Et contre l'effort de tes armes  
Rien ne la pourroit soutenir.

Mais dans un calme heureux tu gouvernes la  
terre.

Quand on peut lancer le tonnerre,  
Qu'il est beau de le retenir !

TRAITÉ  
DE  
L'ÉLOQUENCE.





# T R A I T É D E L'É L O Q U E N C E.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*De l'Eloquence en général.*

**L'**ELOQUENCE considérée en général, embrasse toutes les matières qui peuvent être l'objet de nos discours, & n'appartient pas plus à la Prose qu'à la Poësie, aux discours publics, soit dans la chaire, soit au barreau, soit dans les conseils, qu'aux négociations particulières, aux lettres, & même aux conversations ; car quelque occasion qu'on ait de parler aux hommes, on

se propose ou de les instruire , ou de les persuader , ou de les toucher ; de louer , ou de blâmer ; de reprendre , de consoler , de calmer la colère , de réprimer l'orgueil , &c. Or il est certain que l'homme éloquent remplira facilement ces objets , & que sans l'Eloquence , il est impossible de les bien remplir. Cette Eloquence qu'on appelle avec raison la Reine des volontés , se réduit à deux points principaux , dont le premier consiste à découvrir sur quelque sujet que ce soit , les choses qu'il faut dire ; & le second , à les dire comme il faut , en les revêtant des ornemens qui leur sont propres.

Les recherches , pour découvrir ce qu'il faut dire , doivent toujours tendre à la vérité , & la première qualité qu'on exige de l'homme éloquent , c'est qu'il soit homme de bien ; mais pour présenter avec fruit la vérité , il faut lui donner une parure convenable , la dépouiller de ce qu'elle a de triste & d'austère , & l'insinuer dans les cœurs en flattant l'oreille , dont le jugement superbe & délicat , n'admet que ce qui est

assaisonné de douceur & d'agrément. Il faut imiter le Médecin , qui pour faire boire à un enfant malade le suc amer de l'absynthe , arrose de miel les bords du vase , & par cette innocente tromperie , l'invite à prendre le breuvage qui doit le guérir.

---

## CHAPITRE II.

*S'il y a un art pour l'Eloquence.*

ON demande si l'Eloquence est nécessairement un don de la nature , & si elle peut se passer de règles & de préceptes. On peut répondre que l'étude seule , sans le secours d'un génie riche & fécond , ne peut rien produire que de médiocre & d'imparfait ; mais que d'un autre côté , on ne doit attendre du génie le plus heureux , qu'une abondance stérile , & une aveugle impétuosité , s'il n'est nourri de connoissances solides , & dirigé par les préceptes de l'art.

Il y a un art pour l'Eloquence , il n'en faut point douter ; & cet art n'est autre chose qu'un recueil d'ob-

servations , que des hommes d'esprit & de bon sens ont faites d'après ceux qui parloient ou qui écrivoient bien. Leurs remarques ont servi de règles pour bien penser & pour bien parler, & ces remarques rassemblées & mises en ordre , ont formé ce qu'on appelle la Rhétorique , ou autrement l'art de parler.

---

### CHAPITRE III.

#### *De l'origine de la Rhétorique.*

**L**ES Anciens avoient une si haute idée de la Rhétorique , qu'ils ne pouvoient se persuader qu'elle fût une invention humaine , & regardoient cet art comme le plus riche présent qu'ils eussent pû recevoir des Dieux. Ils contoient qu'au commencement, les hommes vivoient épars dans les campagnes, broutant l'herbe comme les bêtes sauvages , & se retirant comme elles , dans des cavernes , ou dans le fond des forêts. La raison ne les éclairoit pas assez , pour leur faire connoître l'avantage

qu'ils trouveroient à former entre-eux des sociétés. Ils se faisoient au contraire une guerre cruelle, & combattoient sans cesse, ou pour le gland dont ils se nourrissoient, ou pour les objets de leurs passions. Dépourvus de tout secours, & attaqués de tous côtés par les lions, les tigres & autres bêtes féroces, ils périssoient dans un stupide silence, & c'étoit fait de la race humaine, si Prométhée ne se fût rendu son intercesseur auprès de Jupiter. Il lui expose dans les termes les plus pathétiques la misère & les besoins des hommes; le Souverain des Dieux est touché de compassion, & après avoir délibéré sur les différens moyens de les soulager, il se détermine à leur envoyer la Rhétorique. Son premier effet devoit être de leur persuader de s'unir pour leur défense commune, & de leur inspirer l'amour de la justice, qui seule pouvoit établir entre-eux une société durable. Après cette délibération, Jupiter appelle Mercure, & lui ordonne de porter la Rhétorique aux hommes, non pour leur être donnée à tous générale-

ment, car il n'étoit pas nécessaire qu'ils eussent tous une portion de ce présent ; mais son intention étoit qu'il choisît ceux, qui par leurs dispositions naturelles, feroient le plus capables d'en faire un bon usage, soit pour leur propre conservation, soit pour celle de leurs semblables. Mercure exécute les ordres de Jupiter, & à peine la Rhétorique se fut-elle montrée aux hommes, qu'ils ouvrirent les yeux sur leur misère, & eurent honte de cette vie brutale qu'ils passoient au milieu des animaux. Ils cessent de se faire la guerre, & se rapprochent peu-à-peu les uns des autres. Bien-tôt ils descendent des montagnes, & s'assemblent par troupes en différents cantons. Ils ne parviennent pas tout d'un coup à se construire des logemens, mais leurs idées se développent, & leur industrie s'augmente à mesure que la Rhétorique leur fait entendre sa voix. Ils bâtissent des villes, & en partagent les habitans en plusieurs classes ; ils établissent des loix, sous l'autorité desquelles ils puissent vivre en sûreté, & nomment des Magistrats pour les

faire observer. Ensuite réfléchissant sur l'heureux changement de leur condition , ils levent les mains au Ciel d'où leur vient un si grand bien, & pénétrés de la plus vive reconnaissance envers les Dieux , ils leur offrent dans des Cantiques d'actions de graces , les prémices de l'art de parler.

En dépouillant ce récit de ce qu'il a de fabuleux , on trouvera dans la Poësie la premiere origine de l'Eloquence , car on a écrit en vers avant que d'écrire en prose ; la nature qui est notre premiere maîtresse , nous a elle-même appris à nous exprimer avec des paroles mesurées & cadencées , comme elle a appris aux oiseaux à chanter. L'utilité porta ensuite les hommes à cultiver ce présent de la nature ; la réflexion & l'expérience le perfectionnerent peu-à-peu , & il s'en forma un art avec le secours duquel les Législateurs & les Fondateurs des villes , ont commencé à faire sentir aux hommes le pouvoir de la parole , en les amenant , sans les contraindre , sous le joug de la loi & de la raison , en les faisant con-



sentir à obéir volontairement à leurs semblables , & à concourir tous par différentes voies , à l'avantage commun de leurs Concitoyens.

---

## CHAPITRE IV.

### *De la Grammaire.*

**L**E soin de polir le langage & d'en adoucir la rudesse, fit naître les préceptes de la Grammaire, dont l'étude est le premier degré pour s'élever à la parfaite Eloquence, & comme le fondement de ce bel édifice.

Elle comprend une suite d'observations sur la qualité des mots, sur leur signification & sur leur usage ; sur la construction des phrases, sur les différentes formes qu'il faut leur donner, afin qu'elles puissent affecter agréablement l'oreille, ce qui est un point essentiel dans l'Eloquence. Car envain nous présenteroit-on les plus sublimes pensées, & les plus beaux sentimens ; l'ame qui n'en reçoit l'impression que par l'organe de l'ouïe, comme par un canal qui

les lui transmet , les rejette avec mépris , si l'oreille est blessée par des sons rudes , par un style trop coupé , trop sec & trop uniforme.

On a établi en conséquence, la nécessité de parler purement , correctement & élégamment. On parle purement, quand on se sert de mots qui sont du bon usage , & l'on appelle le bon usage en fait de langue , ce qui est conforme à la façon de parler des honnêtes gens qui ont l'esprit cultivé ; comme en fait de mœurs , on appelle le bon usage , ce qui a l'approbation des gens de bien. Le vice contraire à la pureté du langage, est le barbarisme , qui consiste à employer des mots trop vieux , impropres ou estropiés , ou des mots empruntés , soit du jargon des provinces , soit d'une langue étrangère , & qui n'ayent pas encore été adoptés par les bons Ecrivains , ni par les gens qui parlent bien.

On parle correctement , lorsque la construction des phrases est régulière , que le tour en est clair , & n'a rien de louche , d'obscur ou d'équivoque ; le vice contraire est ce qu'on

appelle solécisme , & consiste dans les constructions mal faites , & dans des assemblages de mots qui ne soient pas liés entre-eux par un sens suivi.

Ces deux premières qualités du langage conduisent à l'élégance du discours , qui demande un heureux choix de mots propres & du bel usage , & une manière de les arranger qui rende les phrases coulantes , légères , & agréables à l'oreille , soit par leur variété , soit par l'harmonie qu'on leur donne ; mais cette troisième qualité du langage appartient principalement à la Rhétorique , & l'on en parlera plus amplement dans la suite.

---

## CHAPITRE V.

### *Des parties de la Rhétorique.*

**O**N considère dans tout ouvrage d'esprit , de quelque nature qu'il soit , trois parties principales ; l'Invention , qui consiste à trouver les pensées , les preuves , & les raisonnemens qui doivent faire le fonds d'un discours ;

discours ; la Disposition, dont le propre est de bien distribuer les pensées, les preuves & les raisonnemens ; & l'Elocution , qui constitue essentiellement l'Eloquence , & qui est à son égard, à peu-près ce que le coloris est à l'égard de la peinture. Nous allons traiter séparément ces trois parties.

---

## CHAPITRE VI.

### *De l'Invention.*

L'INVENTION est l'ame de l'Eloquence , & n'a pas seulement pour objet, de trouver facilement les pensées qui doivent entrer dans un discours , ce qui est l'ouvrage de l'imagination ; mais il faut de plus en faire un bon choix & les bien assortir entre-elles , ce qui appartient au jugement. La facilité de trouver des pensées ne manque à personne pour peu qu'on ait l'esprit cultivé par la lecture. Il y a même une dangereuse fertilité qu'on décore mal-à-propos du nom de génie , qui ne sert qu'à étouffer les bonnes semences par le

mélange des mauvaises herbes, & à rendre l'esprit stérile en pensées vraies, justes & raisonnables.

Le vrai génie, l'Invention proprement dite, consiste à démêler entre les pensées qui se présentent à l'imagination, celles qui sont les plus convenables au sujet qu'on traite, les plus naturelles, les plus nobles & les plus solides; à rejeter celles qui sont fausses, frivoles ou triviales; à considérer le tems, le lieu où l'on parle, ce qu'on se doit à soi-même, & ce qu'on doit à ceux qui écoutent; en un mot, à dire ce qu'il faut, & ce que demande la bienséance: car il y a une bienséance à observer pour les pensées qu'on emploie dans chaque genre d'ouvrage, comme il y en a une pour les expressions, pour tous les ouvrages de l'art, en un mot, pour toutes les actions de la vie. Il faut des pensées différentes pour chaque état, chaque condition, chaque âge & chaque circonstance des tems & des lieux. On manqueroit, par exemple, à la bienséance, si dans de petits sujets on employoit les pensées les plus nobles & les plus relevées, ou

si l'on en employoit de basses & de rampantes, lorsqu'il seroit question de traiter des sujets qui par eux-mêmes ont de la grandeur & de la majesté. On pêcheroit contre la bienséance, si l'on faisoit agir & penser un scélérat comme un homme de bien, & un fou comme un homme sensé. En un mot, la bienséance résulte de la proportion, de la convenance & de l'assortiment qu'on doit appercevoir dans les discours d'Eloquence, comme dans la Poësie, dans la Peinture, &c. Ce fut l'observation de cette convenance qui attira tant d'éloges à ce Peintre de l'antiquité qui peignit le sacrifice d'Iphigénie. Après avoir donné à Calchas un air fort triste, & à Ulysse un air plus triste encore, il représenta Menelas fondant en larmes; & ayant ainsi épuisé les plus fortes expressions de la tristesse & de l'affliction, il crut qu'il convenoit de couvrir d'un voile la tête d'Agamemnon; car autrement il n'eût pû exprimer avec la proportion & la vérité convenables, l'excès de la douleur où devoit être plongé ce pere infortuné.

J'ai parlé dans le Traité de la Poësie , des différens caractères de pensées , & l'on peut de plus consulter sur cette matière , la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit par le P. Bouhours ; mais comme on présente les pensées sous différentes formes ou tournures , il est à propos de les expliquer : c'est ce qu'on appelle les figures de pensées.

---

## CH A P I T R E VII.

### *Des Figures de pensées.*

CES figures ne sont autre chose que des expressions de la nature. Quand notre âme est agitée de quelques mouvemens ou de quelques passions , elle les fait éclater au dehors , même dans la conversation , pour peu qu'elle soit animée , par des exclamations , par des interrogations , des exagérations , & autres figures de toute espèce.

Ces figures servent à donner au discours , non-seulement de la variété , mais encore de la vivacité , de la force , & de l'agrément , quand elles

se présentent naturellement, quand on les place à propos, & que l'artifice de l'Orateur ne s'y montre pas trop à découvert.

Je vais en parcourir les principales.

## ARTICLE PREMIER.

### *De l'Apostrophe.*

L'APOSTROPHE se fait, quand l'Orateur interrompant le fil de son discours, adresse tout-à-coup la parole à des personnes soit présentes, soit absentes, mortes ou vivantes, & quelquefois à des choses inanimées.

C'est ainsi que dans l'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, M. Bossuet termine l'éloge qu'il fait des vertus de Charles I. par une apostrophe à la Reine sa femme, toute morte qu'elle est :

« Grande Reine, je satisfais à vos  
 » plus tendres desirs quand je célé-  
 » bre ce Monarque ; & ce cœur qui  
 » n'a jamais vécu que pour lui, se  
 » réveille, tout poudre qu'il est, &  
 » devient sensible, même sous ce



» drap mortuaire, au nom d'un époux  
» si cher. »

C'est ainsi que M. Fléchier, en louant la charité de la Duchesse d'Aiguillon, apostrophe jusqu'aux Hôpitaux :

« Retraites sombres, où la honte  
» renferme la pauvreté, combien de  
» fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous  
» ses consolations & ses aumônes ?  
» Inquiète de vos besoins & de vos  
» chagrins, & plus soigneuse de ca-  
» cher ses charités, que vous ne l'é-  
» tiez de cacher votre misère. »

## A R T I C L E II.

### *De l'Exclamation.*

CETTE figure est l'effet d'un mouvement de joie, de douleur, de surprise, de colère, &c.

Telle est cette exclamation :

« O ciel ! ô terre ! étonnez-vous à  
» ce prodige nouveau, c'est que par-  
» mi tant de témoignages de l'amour  
» divin, il y ait tant d'incrédules &  
» d'insensibles ! »

Ou celle de Cornélie, lorsqu'on

lui apprend que César a versé des larmes en voyant la tête de Pompée son mari :

O soupirs, ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre  
Le sort d'un ennemi lorsqu'il n'est plus à crain-  
dre !

## ARTICLE III.

### *De l'Interrogation.*

**L**ES interrogations dans les discours d'éloquence, ont moins pour objet de questionner ceux à qui on parle, que de les convaincre ou de les confondre.

« Ne voulez-vous jamais faire autre chose, dit Démosthène aux Athéniens, qu'aller par la ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez ? Un homme de Macédoine se rend maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Grece. Philippe est-il mort ? dira l'un ; Non, répondra l'autre, il n'est que malade. Hé, que vous importe, Messieurs, qu'il vive, ou qu'il

» meure ? Quand le ciel vous en au-  
 » roit délivrés, vous vous feriez bien-  
 » tôt vous-mêmes un autre Philippe.»

On a remarqué que rien n'imité mieux les passions , que ces fortes d'interrogations & de réponses; elles causent naturellement une certaine émotion à ceux qu'on interroge; on les trompe par cette adresse , & ils prennent les discours les plus médités pour des choses dites sur le champ , & dans la chaleur de la passion.

Cette figure qui est d'un grand usage dans le sublime & dans le pathétique , se trouve fréquemment dans les Poètes & dans les Orateurs.

#### A R T I C L E I V.

##### *Des Descriptions.*

**L**E s Descriptions dans les ouvrages d'Eloquence , s'appellent aussi peintures ou images , & sont , d'un côté très-propres à rendre un discours brillant & fleuri ; de l'autre , à lui donner du poids , de la magnificence & de la force. Ce sont des  
 - pensées

pensées qui par leur assemblage, peignent les objets à l'esprit, ou les mettent sous les yeux de ceux qui écoutent, comme dans cet exemple, où Josabeth parle de Joas qu'on avoit sauvé des mains des soldats qui l'égorgeoient :

Hélas ! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,  
 Revient à tout moment effrayer mon esprit.  
 De Princes égorgés la chambre étoit remplie ;  
 Un poignard à la main , l'implacable Athalie  
 Au carnage animoit ses barbares soldats,  
 Et poursuivoit le cours de ses assassinats.  
 Joas laissé pour mort , frappe soudain ma vue.  
 Je me figure encor sa nourrice éperdue ,  
 Qui devant les bourreaux s'étoit jettée envain ,  
 Et foible le tenoit renversé sur son sein.  
 Je le pris tout sanglant ; en baignant son visage,  
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;  
 Et soit frayeur encore , ou pour me caresser ,  
 De ses bras innocens je me sentis presser.

Si l'on s'attache à peindre les mœurs & le caractère d'un personnage, la description se nomme *Ethopée*, comme dans ce passage de M. Bossuet, en parlant de Cromwel :

« Un homme s'est rencontré d'une  
 » ne profondeur d'esprit incroyable.

» Hypocrite raffiné autant qu'habile  
 » Politique , capable de tout entre-  
 » prendre & de tout cacher. Egale-  
 » ment actif & infatigable dans la  
 » paix & dans la guerre ; qui ne  
 » laissoit rien à la fortune de ce qu'il  
 » pouvoit lui ôter par conseil & par  
 » prévoyance ; d'ailleurs si vigi-  
 » lant & si prêt à tout, qu'il n'a ja-  
 » mais manqué aucune des occasions  
 » qu'elle lui a présentées. Enfin un  
 » de ces esprits remuans & audacieux  
 » qui semblent être nés pour changer  
 » le monde. »

Mais s'il est question de représen-  
 ter les qualités extérieures , ce sera  
 un portrait comme celui-ci :

Entre ces vieux piliers dont l'affreuse grand'-  
 salle,

Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale ;  
 Est un pilier fameux des plaideurs respecté ,  
 Et toujours de Normands à midi fréquenté.  
 Là sur des tas poudreux de sacs & de pratique ;  
 Hurle tous les matins une Sibylle étique ;  
 On l'appelle Chicane , & ce monstre odieux ;  
 Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.  
 La Disette au teint blême , & la triste Famine ,  
 Les Chagrins dévorans , & l'infâme Ruine ,

Enfans infortunés de ses raffinemens,  
Troublent l'air d'alentour de longs gémisse-  
mens.

Sans cesse feuilletant les loix & la coutume,  
Pour consumer autrui, le monstre se consume,  
Et dévorant maisons, châteaux, palais entiers,  
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de  
papiers.

Sous le coupable effort de sa noire insolence,  
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.  
Incessamment il va de détour en détour ;  
Comme un hibou souvent il se dérobe au jour ;  
Tantôt les yeux en feu, c'est un lion superbe,  
Tantôt humble serpent, il se cache sous l'herbe.

Si l'image est assez vive & assez  
frappante pour causer de l'émotion,  
de la surprise & de l'étonnement,  
on l'appelle *Hypotypose*, comme lori-  
qu'Oreste poursuivi par les Furies  
vengereuses, s'écrie :

Mère cruelle, arrête ; éloigne de mes yeux  
Ces filles de l'enfer, ces spectres odieux.  
Ils viennent, je les vois ; mon supplice s'ap-  
prête.

Quels horribles serpents leur sifflent sur la tête ?

On peut ajouter à cet article des  
descriptions, les portraits parallèles

de deux personnages dont on compare les qualités différentes ou opposées. Tel est ce parallèle de M. le Prince de Condé & de M. de Turenne.

« Vit-on jamais en deux hommes  
» les mêmes vertus , avec des caractères si divers, pour ne pas dire si  
» contraires ? L'un paroît agir par  
» des réflexions profondes , & l'autre par de soudaines illuminations ;  
» celui-ci par conséquent plus vif ,  
» mais sans que son feu eût rien de  
» précipité ; celui-là d'un air plus  
» froid, sans jamais rien avoir de lent ;  
» plus hardi à faire qu'à parler ; résolu  
» & déterminé au dedans , lors même  
» qu'il paroïssoit embarrassé au dehors.  
» L'un , dès qu'il paroît dans les armées , donne une haute idée de sa  
» valeur , & fait attendre quelque  
» chose d'extraordinaire, mais toutes  
» fois s'avance par ordre , & vient  
» comme par degrés aux prodiges qui  
» ont fini le cours de sa vie ; l'autre  
» comme un homme inspiré , dès sa  
» première bataille , s'égale aux maîtres  
» les plus consommés ; l'un par  
» de vifs & continuels efforts , em-

» porte l'admiration du genre hu-  
 » main , & fait taire l'envie ; l'autre  
 » jette d'abord une si vive lumière ,  
 » qu'elle n'oseroit l'attaquer ; l'un en-  
 » fin par la profondeur de son génie,  
 » & les incroyables ressources de son  
 » courage , s'élève au-dessus des plus  
 » grands périls , & sçait même profi-  
 » ter de toutes les infidélités de la  
 » fortune ; l'autre , & par l'avantage  
 » d'une si haute naissance , & par ces  
 » grandes pensées que le ciel envoie,  
 » & par une espèce d'instinct admi-  
 » rable dont les hommes ne connois-  
 » sent pas le secret , semble né pour  
 » entraîner la fortune dans ses des-  
 » seins , & forcer les destinées. »

## ARTICLE V.

*De la Prosopopée.*

**L**A Prosopopée est un discours ,  
 où par un mouvement extraordinaire  
 de l'ame, qu'on appelle enthousiasme,  
 on fait parler les morts , & l'on  
 donne de l'action & du sentiment aux  
 choses inanimées , comme lorsque



Phédre déchirée par les remords de  
ses crimes , dit :

Il me semble déjà que ces murs , que ces  
voûtes

Vont prendre la parole , & prêts à m'accuser ,  
Attendent mon époux pour le désabuser.

Ou dans l'Oraison funebre de la Rei-  
ne Marie-Thérèse :

« Chrétiens , laissez-vous fléchir ,  
» faites pénitence, appeaisez Dieu par  
» vos larmes. Ecoutez la pieuse Reine  
» qui parle plus haut que tous les Pré-  
» dicateurs. Ecoutez-la, Princes , é-  
» coutez-la , peuples , écoutez-la ,  
» Monseigneur , plus que tous les  
» autres. Elle vous dit par une bou-  
» che & par une voix qui vous est  
» connue , Que la grandeur est un  
» songe , la joie une erreur , la jeu-  
» nesse une fleur qui tombe , & la  
» santé un nom trompeur. Amassez  
» donc les biens qu'on ne peut per-  
» dre , &c. »

Quelquefois pour donner plus  
d'autorité & plus de force au discours,  
on fait parler Dieu lui-même, comme

DE L'ELOQUENCE. 151  
dans ce passage de la Tragédie d'Atthalie :

Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche ;  
Voici comme ce Dieu vous parle par ma bouche :

Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?  
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?  
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?  
Ai-je besoin du sang des boucs & des genisses ?  
Le sang de vos Rois crie, & n'est point écouté.  
Rompez , rompez tout pacte avec l'impiété ;  
Du milieu de mon peuple exterminatez les crimes ,  
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

## ARTICLE VI.

### *Des Transitions imprévûes.*

CETTE figure, selon le Philosophe Longin , se fait lorsque dans une occasion où le tems presse , un Ecrivain quitte tout-à-coup sa narration , & prend , sans en avertir , la place de celui qui parle , ce qui marque l'impétuosité de la passion ; comme dans cet exemple :

Mais Hector de ses cris remplissant le rivage ,  
Commande à ses soldats de quitter le pillage ,

D'aller droit aux vaisseaux sur les Grecs se jeter ;

Car quiconque mes yeux verront s'en écarter ,  
Moi-même dans son sang j'irai laver sa honte.

Ce discours eût languï si l'on y eût entremêlé ces mots , *Hector dit alors* ; au lieu que par cette transition brusque & imprévûe , il prévient le Lecteur , & la transition est faite avant que l'Ecrivain même ait songé qu'il la faisoit.

Demosthène dans une forte invective , a employé cette figure d'une maniere différente , mais extrêmement véhémence & pathétique : « Et » il ne se trouvera personne parmi » vous , dit cet Orateur , qui ait du » ressentiment & de l'indignation de » voir un impudent , un infâme vio- » ler insolemment les choses les plus » saintes ? Un scélérat , dis-je , qui... » . . . . O le plus méchant de tous les » hommes ! rien n'a pû arrêter ton » audace effrénée ; je ne dis pas ces » portes , je ne dis pas ces barreaux » qu'un autre pouvoit rompre comme » toi , &c. »

Il a laissé sa pensée imparfaite , &

DE L'ELOQUENCE. 153  
après une forte de suspension , il a  
tourné contre celui qu'il accusoit ,  
ce même discours qu'il sembloit avoir  
laissé là , ce qui fait sur les Auditeurs  
une plus forte impression.

## ARTICLE VII.

### *De l'Amplification.*

ON entend par cette figure un accroissement , ou si l'on veut , un entassement de pensées qu'on peut tirer de toutes les circonstances particulières des choses qu'on veut amplifier. Cet accroissement remplit le discours , & doit le fortifier, en chargeant de plus en plus ce qui a été dit d'abord. L'effet de cette figure est de grossir les objets , de les aggrandir , de les étendre , de les exagérer , & rien n'est plus propre à éclairer , à émouvoir , ou à étonner les Auditeurs.

On amplifie , ou par un amas de pensées qui tendent à faire voir un objet dans toutes ses faces ; ou par une gradation de pensées qui enchérissent les unes sur les autres ; ou par la comparaison de deux choses ,

dans l'intention de relever l'une au-dessus de l'autre , ou au moins de les égaier toutes deux.

Exemples.

M. Fléchier veut accroître l'idée de la sagesse , avec laquelle M. de Turenne entretenoit l'union des soldats avec leur Chef, leur inspiroit un esprit de force , de courage & de confiance , & rendoit enfin des hommes grossiers capables de gloire. Il considère une armée dans toutes ses faces , & développe en détail l'idée qu'on en doit avoir. « Car, qu'est-  
 » ce qu'une armée ? dit-il. C'est un  
 » corps animé d'une infinité de pas-  
 » sions différentes, qu'un homme ha-  
 » bile fait mouvoir pour la défense  
 » de la patrie; c'est une troupe d'hom-  
 » mes armés , qui suivent aveuglé-  
 » ment les ordres d'un Chef, dont  
 » ils ne savent pas les intentions ;  
 » c'est une multitude d'âmes, pour la  
 » plupart viles & mercénaires , qui ,  
 » sans songer à leur propre réputa-  
 » tion , travaillent à celle des Rois &  
 » des Conquérans ; c'est un assem-  
 » blage confus de libertins , qu'il faut  
 » assujettir à l'obéissance , de lâches

» qu'il faut mener au combat , de té-  
 » méraires qu'il faut retenir , d'imp-  
 » patients qu'il faut accoutumer à la  
 » constance. Quelle prudence ne  
 » faut-il pas pour conduire & réunir  
 » au seul intérêt public , tant de vûes  
 » & de volontés différentes ? &c. »

Homere amplifie par une exag-  
 gération dont la gradation est sensible ,  
 l'idée qu'il veut donner de Polyphé-  
 me. « Il ne ressembloit pas , dit-il ,  
 » à un homme qui se nourrit des fruits  
 » de la terre , mais à un promontoire  
 » couvert de forêts ; on l'eût pris  
 » pour une haute montagne , qui s'é-  
 » levoit au - dessus des autres mon-  
 » tagnes. »

S'il s'agit d'amplifier par compa-  
 raison, on exposera, par exemple, les  
 grands talens d'Annibal , pour mon-  
 trer que Scipion lui a été supérieur  
 dans ces mêmes talens ; on exaltera  
 la valeur des anciens Gaulois , pour  
 mettre dans un plus grand jour l'ha-  
 bileté & le courage de César qui les a  
 subjugués ; on comparera une action  
 de clémence avec une action de va-  
 leur , pour donner la préférence à  
 l'une sur l'autre ; ou enfin on présen-

tera l'idée qu'on doit avoir de la vertu, en faisant considérer ses charmes & ses heureux effets, pour l'opposer à celle du vice, dont on fera connoître la noirceur, & les désordres où il précipite ceux qui s'en laissent infecter.

---

## CHAPITRE VIII.

*Des preuves & des raisonnemens.*

ON ne parle que pour dire quelque chose, & dans toutes les occasions que nous avons de parler, nous souhaitons qu'on croie que les choses sont comme nous les disons, c'est-à-dire, que nous souhaitons convaincre & persuader. Mais il ne suffit pas toujours d'exposer simplement la vérité, parce que ceux à qui nous parlons, peuvent être entraînés d'un autre côté, par leurs passions, par leurs préjugés, par un esprit d'opiniâtreté, ou même d'incrédulité. Alors pour les convaincre, ou du moins pour les confondre, il faut recourir à la voye des preuves & des raisonne-

mens ; ce qui se fait en établissant la vérité que nous voulons persuader, sur des principes certains & indubitables.

Je suppose, par exemple , qu'on ne veuille pas me croire, lorsque je dis, que tôt ou tard les méchans sont punis, & les bons récompensés ; j'établis d'abord ce principe qu'on ne peut me contester :

Dieu est un Estre souverainement juste.

J'y applique ensuite cette proposition.

Un Estre souverainement juste  
ne peut laisser le crime impuni,  
ni la vertu sans récompense.

Et je conclus d'après le principe que j'ai posé, que

Tôt ou tard les méchans sont  
punis, & les bons récompensés.

Ce raisonnement est ce qu'en termes de Logique, on appelle un *Syllogisme*, & il contient, comme on



voit , trois propositions , dont les deux premières se nomment les *Prémises* , & la troisième, la conclusion.

On donne différentes formes au Syllogisme , & l'on n'emploie guères d'autre façon de raisonner dans les Ecoles de Philosophie & de Théologie ; mais elle seroit insupportable au barreau, dans la chaire, & dans les discours ordinaires , parce qu'elle est sèche , froide , languissante , & contient un verbiage inutile & dégoûtant. Le grand mérite d'un raisonnement est de dire beaucoup en peu de paroles , & la plupart des Syllogismes sont noyés dans un tas de paroles superflues. Des trois propositions qu'ils contiennent , il y en a presque toujours au moins une qu'on peut supprimer , parce qu'elle est si claire que l'esprit la supplée aisément ; comme dans ce Syllogisme.

1. Celui qui peut conserver ,  
peut faire périr ,
2. Or j'ai pû vous conserver ,
3. Donc je pourrai vous faire  
périr.

En retranchant la première de ces

trois propositions , que l'esprit ne manquera pas de suppléer , on fera entendre ainsi toute la pensée.

1. J'ai pû vous conserver ;
2. Je pourrai donc vous faire périr.

On se sert le plus communément dans l'Elòquence & dans les discours ordinaires, de cette seconde manière pour exprimer un raisonnement , & c'est ce qu'on appelle un *Enthymème*. Le syllogisme y est entier pour le sens quoiqu'il soit imparfait pour l'expression , parce que la proposition qu'on supprime est assez claire pour être suppléée.

La suppression dans un syllogisme, tombe sur la premiere ou sur la seconde proposition , & quelquefois sur la conclusion , selon la manière dont le Syllogisme est construit. Le discours en devient plus fort & plus vif. D'ailleurs, nous sommes flattés qu'on nous laisse découvrir par nous-mêmes la proposition supprimée.

Quelquefois pour ferrer davantage un raisonnement , on le réduit à une simple proposition , qu'on appelle

Sentence *Enthymématique*, & qui renferme tout à la fois le Syllogisme & l'Enthymème.

Voici par exemple un Syllogisme :

1. L'homme qui est mortel , ne doit pas conserver une haine immortelle ,
2. Or vous êtes mortel ,
3. Donc vous ne devez pas conserver une haine immortelle.

On réduit ce Syllogisme en Enthymème :

1. Vous êtes mortel ,
2. Que votre haine ne soit donc pas immortelle.

Et pour le réduire à une Sentence *enthymématique* , on dit :

Mortel , ne gardez pas une haine immortelle.

Telle est encore cette Sentence dans Racine :

Mortelle , subissez le sort d'une mortelle :

qu'on

qu'on peut tourner en Enthymème & en Syllogisme.

Mais dans les discours d'Eloquence, on peut, suivant l'occasion, employer le Syllogisme d'une manière qui donne aux preuves de la force & de l'agrément.

Lorsqu'une première proposition peut souffrir quelque difficulté, on y joint immédiatement la preuve avant que de passer à la seconde proposition ; & on en fait autant pour la seconde, si elle a besoin d'être prouvée, après quoi vient la conclusion. Par-là on évite de placer de suite plusieurs Syllogismes détachés, qui feroient languir l'Auditeur, & lui causeroient de l'impatience & du dégoût. On veut, par exemple, prouver l'utilité de la Philosophie, & l'on raisonne ainsi,

L'étude, dont l'objet est de former l'esprit & le cœur, est sans contredit la plus digne de l'homme, & par conséquent la plus utile ; car peut-on concevoir un plus grand bien que d'acquérir les lu-

mières nécessaires pour distinguer la vérité du mensonge , & d'apprendre à contenir nos passions dans les bornes que prescrit la droite raison ? Or s'il est vrai que la Philosophie opère ces effets , & qui pourroit en douter , puisque ses préceptes ne tendent qu'à conduire notre esprit à la connoissance de la vérité , & à nous inspirer l'amour de la vertu ; il faut donc nécessairement conclure que rien n'est plus utile à l'homme que l'étude de la Philosophie.

Ce raisonnement où les preuves se trouvent ainsi rassemblées, se nomme *Epicherème*.

On se sert encore quelquefois dans la Rhétorique, comme dans la Logique, d'un argument qu'on appelle *Dilemme*. C'est un raisonnement , où après avoir divisé un tout en ses parties, on conclut du tout en affirmant ou en niant , ce qu'on a conclu de chaque partie. Un exemple fera entendre cette définition.

Si l'on veut prouver que les Evêques qui ne travaillent pas au salut des âmes qui leur sont confiées, sont inexcusables devant Dieu, on peut le faire par ce Dilemme :

*Ou ils sont capables de cette charge, ou ils ne le sont pas. Il n'y a pas de milieu, & la division est exacte.*

*S'ils en sont capables, ils sont inexcusables de n'en pas remplir les devoirs ; s'ils en sont incapables, ils sont inexcusables d'avoir accepté une charge dont ils ne peuvent s'acquitter.*

*Par conséquent, de quelque manière qu'on examine la chose, ils sont inexcusables devant Dieu, s'ils ne travaillent pas au salut des âmes qui leur sont confiées.*

On peut observer qu'il n'est pas nécessaire d'exprimer toutes les propositions qui entrent dans un Dilemme, & qu'on peut, par exemple, réduire celui qu'on vient de proposer à ces paroles de S. Charles Borromée :

*S'ils sont incapables de remplir*  
Q. ij,

une charge si importante ,  
pourquoi ont-ils tant d'ambition ? S'ils en sont capables ,  
pourquoi y apportent-ils tant  
de négligence ?

Le raisonnement qu'on appelle *Gradation* , autrement *Sorite* ou *Entassement* , consiste dans une suite de propositions , qui s'éclaircissent l'une & l'autre , de maniere que la seconde dépende de la premiere ; la troisième de la seconde ; & ainsi des autres , jusqu'à la derniere qui forme la conclusion ; comme dans cet exemple , où l'on prouve que les ambitieux ne sont pas heureux :

Les ambitieux sont pleins de  
desirs & de craintes ;

Ceux qui sont pleins de desirs  
& de craintes , éprouvent un  
tourment continuel ;

Ceux qui éprouvent un tour-  
ment continuel , ne jouissent  
jamais d'aucun repos ;

Ceux qui ne jouissent jamais  
d'aucun repos , ne peuvent  
être heureux :

Donc les ambitieux ne sont pas  
heureux.

Une Gradation est bonne & conclut bien , lorsque les termes n'ont point d'ambiguïté , qu'ils sont bien liés entre-eux , & forment des propositions vraies.

A toutes ces espèces de raisonnemens , on peut ajouter celui qu'on appelle *Induction*. Il se fait lorsque par la recherche & par le dénombrement de plusieurs choses particulières , on parvient à établir une vérité générale. Ainsi l'on prouve par cette Induction, que l'étude de la Philosophie est utile :

La Philosophie comprend quatre parties principales , la Logique , la Métaphysique , la Physique & la Morale.

L'objet de la Logique est de conduire notre raison dans les différentes opérations de notre esprit.

La Métaphysique nous élève à la connoissance des premiers principes , des idées universelles , & des substances intelligentes.

Nous apprenons dans la Phy-



sique à dévoiler les secrets de la nature , & à considérer dans ses effets , l'admirable spectacle qu'elle offre sans cesse à nos yeux.

Enfin la Morale nous enseigne à régler nos mœurs , & à rapporter nos actions à la fin pour laquelle Dieu nous a créés.

Toutes ces parties de la Philosophie ont une utilité évidente.

Il est donc utile de s'appliquer à l'étude de la Philosophie.

Les règles que donnent le Logique & la Rhétorique , pour bien raisonner , ne sont que de judicieuses observations sur ce que la nature nous fait faire ; car nous raisonnons naturellement , & la raison aidée de la lecture & de la réflexion , peut suffire pour nous guider dans nos raisonnemens. Mais il y auroit trop d'orgueil à penser qu'on n'a pas besoin du secours des règles pour s'assurer qu'on use bien de sa raison ; car il est certain que la considération des préceptes , en excitant notre attention ,

peut nous aider à découvrir les erreurs où nous pourrions tomber, nous mettre en état d'en démêler plus facilement les causes, & de mieux connoître la nature des opérations de notre esprit.

---

## CHAPITRE IX.

*Des mauvais raisonnemens qu'on appelle  
Sophismes & Paralogismes.*

LES mots de Sophisme & de Paralogisme s'employent ordinairement comme synonymes ; on peut pourtant les distinguer en disant, que le Paralogisme est un faux raisonnement qu'on fait par ignorance ou par défaut d'attention ; & le Sophisme, un faux raisonnement qu'on fait par malice, & dans le dessein de tromper. Il nous est important d'en connoître les principales sources, tant pour éviter d'en faire nous-mêmes, que pour nous garantir des pièges qu'on pourroit nous tendre, en abusant de l'Eloquence, pour donner au mensonge les couleurs & l'apparence de la vérité.

La premiere espèce de Sophisme consiste à prouver autre chose que ce qui est en question, soit lorsqu'on ignore ce qu'on doit prouver, soit lorsque la chaleur de la dispute le fait perdre de vûe ; ce qui arrive souvent dans les contestations, où l'on raisonne sans qu'on s'entende les uns & les autres. La passion & la mauvaise-foi s'y mêlent de manière, qu'on impute à son adversaire ce qu'il ne pense pas, & qu'on tire de ce qu'il dit, des conséquences qu'il désavoue.

La seconde espèce, est de supposer pour vrai ce qui est en question. Rien n'est plus contraire à la droite raison ; car dans tout raisonnement, ce qui sert de preuve, doit être plus clair que ce qu'on veut prouver. D'un autre côté il est absurde de prouver une chose inconnue ou incertaine, par quelque chose d'inconnu ou d'incertain.

La troisième, est de prendre pour la cause d'une chose, ce qui n'en est pas la cause. Ce Sophisme a ordinairement sa source dans la vanité. Un sçavant présomptueux croira se deshonorer s'il paroît ignorer quelque chose,

chose, & lorsqu'on lui demande la cause de quelques effets, il aimera mieux en donner de chimériques, que de n'en point donner du tout. C'est par cette espèce de Sophisme, que les Astrologues attribuent tout aux influences du Ciel & des Astres, & imposent ridiculement à la multitude ignorante. Delà, cette crainte puérile des Eclipses, des Comètes, des Aurores Boréales; delà, cette criminelle folie d'aller consulter les diseurs de bonne aventure, & les faiseurs d'horoscope.

La quatrième, est de juger d'une chose par ce qui ne lui convient que par accident, comme lorsque l'on condamne sans restriction l'Eloquence comme dangereuse, parce qu'on a quelquefois abusé du talent de la parole, pour séduire & pour tromper. Ainsi les hérétiques ont fait rejeter aux peuples, dont ils ont surpris la crédulité, l'invocation des Saints, & la vénération pour les Reliques, parce qu'il s'est quelquefois glissé des abus & de la superstition dans ces saintes pratiques, que l'Eglise a autorisées de tous les tems.

Outre les Sophismes qui ont rapport à la science , il s'en fait d'autres par amour propre , par intérêt , par humeur, ou par quelque autre passion. Ce sont même les plus communs dans les discours ordinaires, & les plus dangereux pour la conduite de la vie.

Premierement , il arrive que l'amour propre , l'intérêt ou la passion , nous attache à une opinion plutôt qu'à une autre , sans nous laisser la liberté d'examiner si elle est raisonnable. Alors nous jugeons des choses , non par ce qu'elles sont en elles-mêmes , mais par ce qu'elles sont à notre égard. Nous aurons conçu de l'aversion contre une personne ; dès ce moment-là , nous ne reconnoîtrons en elle aucune bonne qualité. Quelqu'un nous aura contrarié dans nos sentimens & dans nos desirs ; cela suffit pour nous le faire regarder comme un téméraire , un orgueilleux , un ignorant , un homme sans honneur & sans foi. Celui que nous aimons est sans défauts ; ce que nous désirons est juste & facile , & il n'y a d'autre cause de ces jugemens & de

ces raisonnemens, que la passion dont nous sommes préoccupés.

2°. L'envie, la jalousie & la malignité nous précipitent dans de faux raisonnemens. Si quelqu'un a quelque avantage sur nous, & si nous y prenons garde, nous désirons en avoir sur tout le monde, nous nous livrons, souvent sans nous en appercevoir, à une passion secrète de le rabbaïsser, ce qui nous porte à combattre sans raison ses opinions & ses discours; de-là vient l'esprit de contradiction & de pédanterie, qui a sa source dans un sot orgueil & dans une basse malignité.

3°. Il y a au contraire une sorte de complaisance, qui nous porte à tout louer & à tout approuver indistinctement. On en contracte l'habitude; & cette habitude qui corrompt le discours, par une suite nécessaire, corrompt l'esprit. Cette profusion de louanges confond les idées & le langage; les mots ne sont plus les signes de nos pensées; mais une simple civilité qui ne signifie pas plus qu'une révérence.

4°. Il y a dans la plûpart des cho-

ses un mélange de vice & de vertu , de perfection & d'imperfection. On ne s'applique pas toujours à les discerner pour se mettre en état , comme le veut la raison , de juger des choses par ce qu'elles ont de meilleur. On dira , par exemple , qu'un homme est éloquent , lorsque ses périodes sont bien harmonieuses , & que ses mots sont bien choisis. On l'écoute sans faire attention au fonds des choses ; & le faux éclat dont on se laisse éblouir , dérobe la vûe des mauvais raisonnemens , qui se sont glissés dans un discours. D'autres fois l'autorité & la réputation nous imposent , & trop de déférence pour les gens en qui l'on reconnoît de l'esprit & de la science , nous fait faire de faux jugemens. On sera de même porté à croire qu'un homme raisonne juste , parce qu'il est homme de condition , parce qu'il est riche ou constitué en dignité. On s'empressera d'applaudir à tout ce qu'il dira , & l'on ne daignera pas seulement écouter un homme obscur. C'est ce que nous représente ce passage de l'Ecclésiaste : *Si le riche parle , tout le monde se tait ,*

*Et son élève s'es paroles jusques aux nues ; si le pauvre parle , on demande qui est cet homme-là ?*

Mais il faut avouer que si la flatterie & la complaisance ont beaucoup de part à l'approbation qu'on donne aux actions & aux discours des personnes de condition , elles se l'attirent souvent par certaines graces extérieures , par des manières d'agir & de parler nobles , simples & naturelles , qu'il n'est pas facile d'imiter. C'est une sorte d'éloquence qui peut être d'un grand secours pour persuader , quand elle est jointe à celle des pensées & des expressions. Par-là ces personnes méritent des éloges , & l'on ne doit blâmer que ceux , qui par une sorte de bassesse d'ame, louent sans examen tout ce que font & disent les Grands ; ou ceux qui , trop remplis de l'idée qu'ils se sont faite de leurs richesses ou de leur élévation , les regardent comme des titres pour avoir toujours raison , & pour se croire aussi supérieurs aux autres par l'esprit & par le jugement , qu'ils le sont par la naissance ou par la fortune. Ils se gardent bien de



considérer que ces avantages sont étrangers à l'ame, & qu'ils peuvent avoir le jugement aussi foible que d'autres, & aussi capable de se tromper ; mais ils ne s'en doutent pas, & leur amour propre écarte loin d'eux toutes les réflexions humiliantes, pour ne leur laisser voir que leur mérite & leur grandeur.

---

## CHAPITRE X.

### *Des Mœurs & des Passions.*

L'O B J E T de la Philosophie est de conduire à la vérité, mais sans se mettre en peine d'en faire connoître les charmes, & de vaincre les obstacles qui empêchent de l'aimer & de l'embrasser ; elle débite séchement & froidement ses instructions ; elle se contente de convaincre par des raisonnemens sans réplique, & suppose dans ceux qui écoutent, assez d'attention & de docilité, pour n'avoir pas besoin qu'on employe d'autres armes, pour subjuguier l'esprit, & captiver la volonté.

L'Eloquence se fait aussi un principal devoir d'instruire par la voie des preuves & des raisonnemens ; mais elle tourne ses preuves en sentimens , parce qu'elle veut plaire en présentant la vérité avec les couleurs les plus propres à la faire goûter ; parce qu'elle veut toucher en triomphant de la résistance de ses Auditeurs , & qu'elle ne souffre en eux , ni langueur , ni indifférence. D'un côté , elle étudie leurs génies , leurs mœurs & leurs caractères , pour y conformer ses discours , & par-là s'insinuer doucement dans les esprits ; d'un autre côté , elle s'applique à exciter les passions , & remue les cœurs de tant de façons , qu'elle y allume enfin le feu dont elle-même est embrasée.

Le propre de la Philosophie , est de convaincre , en assujettissant l'esprit à la vérité ; l'Eloquence ne se borne pas à la conviction de l'esprit , elle s'efforce de persuader , en assujettissant la volonté.

On a fait connoître les différentes formes des preuves & des raisonnemens , dont se sert l'Eloquence pour

convaincre ; on va examiner les deux espèces de ressorts qu'elle met en usage pour persuader. Le premier article traitera des Mœurs , & le second des Passions.

## ARTICLE PREMIER.

### *Des Mœurs.*

**L**Es Mœurs sont l'image de nos inclinations , de nos habitudes , & de notre conduite. On les découvre dans le discours , dans la manière d'agir , même dans le geste ; & l'on se prévient pour ou contre les personnes , selon les mœurs qu'elles laissent appercevoir. Ainsi rien n'est plus important pour celui qui veut persuader , que d'inspirer à ceux qui l'écoutent , des sentimens favorables , par les mœurs qu'on découvre en sa personne ; car chacun se peint dans ses paroles , & l'on ne peut se flatter de plaire & de s'insinuer dans les esprits , qu'autant que l'impression qu'on donne de ses mœurs , est agréable & avantageuse. C'est par-là qu'on dispose ceux qui écoutent à souhai-

ter que celui qui parle ait raison , & par conséquent à se laisser persuader. De-là , ce principe général , que la véritable éloquence est fondée sur la probité ; car on n'écoute avec plaisir que ceux qu'on estime ; & l'opinion qu'on a de leur prudence & de leur sagesse , fait souvent autant d'impression que les preuves les plus convaincantes.

La modestie est encore une qualité nécessaire pour gagner les esprits ; elle consiste à ne point parler avantageusement de soi ; car rien n'est plus capable de révolter ceux qui écoutent , qu'une fierté ridicule & une vanité mal-entendue. On s'attache , au contraire , à relever ceux qui ne s'en font point accroire , & qui s'abbaissent volontairement ; mais cette modestie ne doit rien avoir de bas , ni de rampant , & n'est point incompatible avec la fermeté , ni même avec l'intrépidité qu'il faut faire paroître , lorsqu'il est question de montrer son zèle pour la vérité. Il faut de plus que la modestie puisse s'accommoder au rang & à la condition des personnes qui parlent ; un

Roi, un Prince, peuvent, sans cesser d'être modestes, parler avec la dignité, & la majesté qui conviennent à leur élévation. Un Magistrat, un Evêque, un Ministre de l'Evangile, doivent parler avec une noble assurance & avec un ton d'autorité capable d'inspirer le respect.

Un troisième moyen de gagner les hommes, est de leur faire sentir, en leur parlant, qu'on les aime, & qu'on est animé d'un véritable zèle pour leurs intérêts ; on peut tout dire à ceux qui sont convaincus qu'on les aime, & ils entendent raison sur les défauts dont on les reprend, quand ils sont persuadés de l'affection de ceux qui les reprennent.

Ce sont-là les mœurs qu'on doit appercevoir dans la personne de l'Orateur ; mais si d'un autre côté, il veut gagner les esprits en faveur de ceux dont il parle, ou des vérités qu'il veut persuader, il faut qu'il peigne les personnes de manière à leur concilier l'estime & la bienveillance des Auditeurs, soit en faisant valoir leurs bonnes qualités, soit en excusant leurs fautes, par la considération

de ce qu'ils ont d'ailleurs de bon & de louable ; ou si l'on ne peut dissimuler ces fautes, ni les diminuer, en invitant à les pardonner, & dans ce dernier cas, il n'est plus question d'inspirer de la bienveillance & de l'estime pour celui dont on parle, mais de recourir à d'innocens artifices, pour ramener un homme irrité, pour le calmer & pour le fléchir.

Ces artifices n'ont rien de mauvais quand on les employe pour des vûes honnêtes, & l'on ne peut en produire d'exemples plus sensibles, que ceux qu'employa Cicéron pour fléchir César justement irrité contre Ligarius, qui avoit marqué le plus grand déchaînement contre lui dans le tems de la guerre civile. Cicéron, sans désavouer la faute, sçut triompher par une douce violence, qui est l'effet de l'expression des mœurs, de la résolution que César avoit prise de ne lui point pardonner.

Il faut donc prendre les hommes par la douceur, & par une complaisance qui n'ait rien de bas ni de servile, quand on peut par ce moyen, leur faire recevoir la vérité. Il faut

en conséquence la leur présenter avec tous ses charmes , leur peindre les vertus de maniere à leur en faire connoître les avantages , & à leur faire sentir le bonheur qu'ils éprouveront en les pratiquant ; peindre le vice avec des couleurs contraires ; & capables d'en inspirer de l'horreur , en mettant dans un beau jour les maux où il précipite ceux qui s'y laissent entraîner. Mais si ceux à qui l'on parle sont opiniâtres , ou livrés à des passions qu'il soit difficile de détruire ; alors il faut recourir à la force & à la véhémence ; il faut par des foudres & par des éclairs , les étonner , les confondre , & par des passions contraires , étouffer en eux les passions dont ils sont prévenus.

## A R T I C L E I I.

### *Des Passions.*

**L**ES passions sont des mouvemens dans l'ame qui la poussent vers un bien vrai ou apparent ; ou qui la détournent de ce qu'elle croit un mal. Elles sont bonnes en elles-mêmes , & nécessaires à l'homme pour le faire

agir, pour le tirer d'une dangereuse indolence, & l'animer à surmonter ce qui l'empêche de chercher son vrai bonheur. Elles ne deviennent mauvaises & criminelles, que lorsqu'elles nous poussent au mal, lorsqu'elles sont excessives & déréglées, & qu'elles nous aveuglent jusqu'à troubler notre raison.

On ne peut conduire les hommes que par les passions ; c'est le seul moyen de donner à l'ame une sorte de branle, & de la porter où l'on veut, malgré sa résistance. On ne peut guérir un avare de la soif de l'or & de l'argent, qu'en faisant naître en lui l'espérance, & le desir d'acquérir des richesses plus dignes de son amour. On ne détournera le voluptueux de sa passion pour les plaisirs criminels, qu'en lui faisant fortement envisager la crainte des douleurs dont il sera la proie. Le grand effet de l'Eloquence, est d'inspirer tour-à-tour, ou tout à la fois, selon le besoin, la colère, l'indignation, la pitié, l'amour, la crainte, la frayeur, l'admiration, & les autres passions dont l'homme est susceptible. C'est



par-là qu'elle se rend maîtresse des volontés , qu'elle-étonne l'Auditeur, qu'elle le transporte hors de lui même, & le remplit de l'enthousiasme dont elle est saisie. C'est alors qu'elle déploie toutes ses richesses, qu'elle amplifie, qu'elle exagere, & que par des peintures nobles, vives & animées d'un beau feu ; elle élève l'ame, l'échauffe, l'entraîne, & en triomphe invinciblement.

Mais envain voudrions-nous toucher ceux qui nous écoutent , si nous ne sommes touchés nous-mêmes ; nous ne ferions que refroidir l'Auditeur , bien loin de le remuer & de l'embraser. Si l'Acteur qui représente sur le théâtre un rôle feint , n'inspire aux Spectateurs les passions qu'il imite , qu'autant qu'il paroît lui-même en être agité, il est encore plus vrai que l'Orateur imitera ridiculement la colère, l'indignation , la tristesse, si ces passions ne paroissent que sur son visage , sans que son cœur y ait aucune part.

M. Bossuet eût-il pû inspirer à ses Auditeurs, l'étonnement & la tristesse, à la vûe de la représentation funébre

du Prince de Condé, si son ame n'eût été réellement pénétrée des mêmes sentimens ?

« Venez , peuples , venez , Sei-  
gneurs & Potentats ; & vous , qui  
» jugez la terre ; & vous , qui ouvrez  
» aux hommes les portes du Ciel ; &  
» vous , plus que tous les autres , Prin-  
ces & Princesses , nobles rejettons  
» de tant de Rois , lumieres de la  
» France , aujourd'hui obscurcies &  
» couvertes de votre douleur , com-  
me d'un nuage. Venez voir le peu  
» qui nous reste d'une si auguste nais-  
sance , de tant de grandeur , de tant  
» de gloire. Jetez les yeux de tou-  
tes parts , voilà tout ce qu'a pû faire  
» la magnificence & la piété pour ho-  
norer un héros. Des titres , des ins-  
criptions , vaines marques de ce qui  
» n'est plus ; des figures qui semblent  
» pleurer autour d'un tombeau , & de  
» fragiles images d'une douleur que  
» le tems emporte avec tout le reste.  
» Des colonnes qui semblent vou-  
loir porter jusqu'au ciel le magni-  
fique témoignage de notre néant ,  
» & rien enfin ne manque à tous ces  
» honneurs , que celui à qui on les

rend. Pleurez donc sur ces foibles  
restes de la vie humaine ; pleurez  
donc sur cette triste immortalité  
que nous donnons aux héros. O !  
vous , qui courez avec tant d'ar-  
deur dans la carrière de la gloire ;  
ames guerrières & intrépides , quel  
autre fut plus digne de vous com-  
mander ? Pleurez ce grand Ca-  
pitaine , & dites en gémissant ;  
Voilà celui qui nous menoit dans  
les hazards , &c.

On va voir dans cet autre exem-  
ple , le concours de différentes pas-  
sions mises en œuvre dans la bouche  
de Burrhus , pour détourner Néron  
de l'horrible dessein qu'on lui avoit  
inspiré , de faire mourir Britannicus.

Et ne suffit-il pas , Seigneur , à vos souhaits  
Que le bonheur public soit un de vos bien-  
faits ?

C'est à vous à choisir , vous êtes encor maître ,  
Vertueux jusqu'ici , vous pouvez toujours l'être.  
Le chemin est tracé , rien ne vous retient plus ;  
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.  
Mais si de vôt flatteurs vous suivez la maxime ,  
Il vous faudra , Seigneur , courir de crime en  
crime ,

Soutenir

Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,  
 Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.  
 Britannicus mourant excitera le zèle  
 De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.  
 Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,

Qui même après leur mort auront des successeurs.

Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre ;  
 Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre ,

Toujours punir , toujours trembler dans vos projets ,

Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.  
 Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience  
 Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence ?  
 Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?  
 Dans quel repos, ô Ciel , les avez-vous coulés !  
 Quel plaisir de penser & de dire en vous-même :  
 Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime,  
 On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer ,

Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer ,

Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage,  
 Je vois voler partout les cœurs sur mon passage.  
 Tels étoient vos plaisirs ; quel changement , ô Dieux !

Le sang le plus abject vous étoit précieux.

Q

Un jour, il m'en souvient, le Sénat équitable  
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable ;

Vous résistiez, Seigneur, à leur sévérité,  
Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté,  
Et plaignant les malheurs attachés à l'Empire,  
Je voudrois, disiez-vous, ne sçavoir pas écrire.  
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur,  
Ma mort m'épargnera la vûe & la douleur.  
On ne me verra point survivre à votre gloire,  
Si vous allez commettre une action si noire.

*Il se jette à genoux.*

Me voilà prêt, Seigneur, avant que de partir,  
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.  
Appellez les cruels qui vous l'ont inspirée,  
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.  
Mais je vois que mes pleurs touchent mon Empereur,  
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.  
Ne perdez point de tems, nommez-moi les perfides

Qui vous osent donner ces conseils parricides,  
Appellez votre frere, oubliez dans ses bras.....

Le Pere Bourdaloue est rempli  
d'exemples de passions bien maniées,  
& c'est ce qui lui donne ce caractère  
de force & de véhémence qui l'élève  
au-dessus de tous les Prédicateurs.

L'admiration qu'excitent les grandes vertus & les talens supérieurs, fait naître dans l'esprit de l'Orateur de hautes & de sublimes pensées ; au contraire l'ignorance & l'erreur ne lui donnent que des idées de mépris. L'admiration porte à grossir les objets & à les faire paroître extraordinaires ; le mépris tend à les diminuer & à les rabaisser. Il y a encore une manière de présenter les objets dans l'intention de faire rire & de réjouir ; c'est celle qu'emploient la Satyre & la Comédie ; mais elles ne doivent s'en servir que pour inspirer aux hommes de la honte de leurs défauts, & les porter à s'en corriger. Quelquefois même dans les affaires les plus sérieuses, une plaisanterie bien placée fera plus d'effet que les plus forts raisonnemens : témoins ces jeunes gens de la ville de Tarente, qui, dans la chaleur du vin, s'étant dit en confidence tout le mal qu'ils pensoient de Pyrrhus, furent trahis, & mandés le lendemain pour rendre compte de leur entretien. Ils ne pouvoient nier le fait ni l'excuser, & ils se sauverent par une plaisanterie qui leur vint fort à propos

dans l'esprit. *Vraiment, dire, dit l'un d'eux, nous en aurions bien dit davantage, si le vin ne nous eût manqué.*

La grande Eloquence peut admettre quelquefois la plaisanterie ; mais sa place la plus naturelle est dans les Dialogues , dans les lettres & dans les conversations ; l'usage en est difficile , parce qu'elle demande beaucoup de prudence , de retenue & de bienséance. Elle dégénère aisément en bouffonnerie, & il n'y a qu'un pas à faire , pour tomber de la bonne plaisanterie dans la mauvaise.

On peut comprendre dans l'idée de plaisanterie, ce que les Romains appelloient *urbanité*. Ils entendoient par ce mot une façon de s'exprimer , où l'on découvre dans le choix des termes , dans la manière de les tourner, & dans le son de la voix, un certain goût que donnoit à Rome une bonne éducation , & qu'assaisonnaient une légère teinture d'érudition , prise dans le commerce des gens de lettres. C'étoit, en un mot, le contraire de la rusticité. Et cette urbanité se faisoit encore mieux sentir quand il s'y joignoit un enjouement délicat, & de

ces graces naturelles, qui se répandent comme imperceptiblement dans tout un discours. Leur effet est de causer une joye douce, d'attacher ceux qui écoutent, & de leur faire aimer ce qu'on leur dit. Il en est à peu près de même, de ce que les Grecs entendoient par l'Atticisme, ou autrement le sel Attique. Il est directement opposé à ce qu'on appelle *insipide*, & il se fait remarquer par je ne sçais quoi de piquant qui réjouit, qui réveille l'auditeur, & le préserve de l'ennui. C'est ce sel Attique que les Athéniens ont si bien connu, sur-tout Démosthene, tout sérieux & tout austère qu'il étoit naturellement, & quelque peu de disposition qu'il eût à ce qu'on appelle *raillerie*.

Ce dernier mot signifie pour l'ordinaire, une parole piquante, accompagnée d'un sourire malin; il est dangereux de s'y livrer, & il y a très-peu de railleries qui ne soient offensantes, parce qu'elles marquent presque toujours du mépris pour ceux à qui on les fait; mais si elles sont innocentes, & ne roulent que sur un pur badinage d'esprit, elles peuvent avoir.



bonne grace dans la conversation , dans le Dialogue , & même dans les discours les plus sérieux , où l'on a quelquefois besoin d'égayer l'Auditeur pour le délasser.

---

## CHAPITRE XI.

### *De la Disposition.*

**T**O U T discours doit avoir un commencement , un milieu , & une fin. Une sage distribution des parties qui le composent , y répand la clarté , & en augmente la force. Il faut que les pensées y soient liées entre-elles naturellement & dans une exacte proportion , comme les pierres qui entrent dans un édifice régulier. C'est ce qui leur donne le degré de lumière qu'elles doivent avoir , pour mettre ceux qui écoutent en état de suivre , sans effort , la marche de l'Orateur , & de ne rien perdre de ce qu'il veut faire entendre. Cet ordre est un don de la nature , & l'on trouve beaucoup d'Ecrivains , dont les pensées , faute d'être liées & bien

suivies, sont toujours enveloppées de nuages & d'obscurité. C'est ce qu'on peut remarquer dans les écrits de quelques nations, qui ont d'ailleurs des Sçavans capables de bien approfondir les matières qu'ils traitent.

Mais le défaut d'ordre vient aussi de ce qu'on n'a pas toujours assez médité son sujet, pour pouvoir le bien développer, & en faire considérer séparément toutes les parties.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,  
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Ainsi avant que de parler, il faut apprendre à penser, & se faire l'habitude de bien réfléchir sur ce qu'on doit dire. C'est la règle générale qu'on doit observer dans tout genre de discours. Mais il y a des préceptes particuliers, pour ce qu'on appelle *Disposition oratoire*, dans les discours destinés à la Chaire & au Barreau. Ces préceptes regardent l'Exorde & la Proposition, la Narration, les preuves qui contiennent la Confirmation & la Réfutation, & enfin la Conclusion ou Peroration.

## ARTICLE PREMIER.

*De l'Exorde.*

L'ORATEUR a trois choses à faire en débutant ; gagner la faveur de ceux qui l'écoutent , exciter leur attention , & les rendre dociles. Il peut gagner leur faveur , en leur faisant connoître son zèle pour leurs intérêts , la pureté de ses intentions , & son amour pour la vérité ; il les rendra attentifs , lorsqu'il sçaura piquer leur curiosité , en leur présentant ce qu'il y a de plus noble , de plus important & de plus intéressant , dans le sujet qu'il va traiter ; & ils deviennent dociles , lorsqu'ils sont prévenus pour l'Orateur , & que la bonne opinion qu'ils ont de lui & du mérite des choses qu'il va dire , leur inspire le désir de le suivre dans les routes où il veut les mener.

S'il est utile de frapper d'abord l'Auditeur par de grandes idées , il faut pouvoir soutenir ce ton jusqu'au bout , & ne pas promettre au-delà de ce qu'on pourra tenir , ni s'exposer ridiculement à ramper sur la terre , après s'être élevé jusqu'aux nuës. Il faut

Il faut bien se garder aussi de tonner dès le début , & de se tourmenter pour émouvoir l'Auditeur , avant qu'il sçache si le sujet mérite qu'on fasse tant de bruit. Ce seroit faire comme ceux qui ouvrent une grande bouche , pour souffler dans une petite flûte.

Il sied bien d'être modeste en commençant , & quelquefois de paroître timide. C'est marquer de l'attention & du respect pour ceux qui nous écoutent , & un moyen sûr de nous concilier leur bienveillance ; mais on ne peut pas prescrire de règles générales pour chaque espèce d'Exorde ; la nature du sujet doit guider l'Orateur , & il est de sa prudence de considérer ce qui convient , ou ne convient pas.

Voici un Exorde où l'Orateur débute avec une noblesse & une grandeur capables de faire d'abord beaucoup d'impression sur l'esprit des Auditeurs ; & on y voit un rapport bien naturel avec l'importance du sujet dont il est question. C'est le commencement de l'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre , par M. Bossuet.

« Celui qui régné dans les Cieux ,  
» & de qui relèvent tous les Empires ,

\* R

» à qui seul appartient la gloire , là  
» Majesté & l'indépendance , est  
» aussi le seul qui se glorifie de faire la  
» loi aux Rois , & de leur donner ,  
» quand il lui plaît , de grandes & de  
» terribles leçons. Soit qu'il élève  
» les thrônes , soit qu'il les abbaisse ;  
» soit qu'il communique sa puissance  
» aux Princes , soit qu'il la retire à  
» lui-même , & ne leur laisse que leur  
» propre foiblesse ; il leur apprend  
» leurs devoirs d'une maniere souve-  
» raine & digne de lui. Car , en leur  
» donnant sa puissance , il leur com-  
» mande d'en user comme il fait lui-  
» même pour le bien du monde ; &  
» il leur fait voir en la retirant , que  
» toute leur majesté est empruntée ,  
» & que pour être assis sur le thrône ,  
» ils n'en sont pas moins sous sa  
» main , & sous son autorité suprê-  
» me. C'est ainsi qu'il instruit les Prin-  
» ces , non-seulement par des dis-  
» cours & par des paroles , mais en-  
» core par des effets & par des exem-  
» ples , &c. »



## ARTICLE II.

*De la Proposition.*

**L'E**xorde doit être immédiatement suivi de la Proposition , qui consiste à présenter bien nettement le sujet dont on va parler ; s'il est simple , en le définissant ; s'il est composé , en divisant exactement ses parties , pour les traiter séparément. On définit une chose , quand on la fait connoître par ce qu'elle a d'essentiel , de maniere qu'on ne puisse la confondre avec une autre ; & pour faire une bonne définition , il est nécessaire d'avoir une connoissance claire & distincte de la chose qu'on définit. Il y a des définitions courtes , qui appartiennent proprement à la Logique , mais que l'Eloquence ne rejette pas , comme celle-ci : *Qu'est-ce qu'esprit ? Raison assaisonnée.* Il y a de longues définitions que l'Eloquence employe plus volontiers , parce qu'elles présentent les objets dans toutes leurs faces , & frappent l'esprit par un plus grand nombre

d'images. Telle est cette définition de la vraie valeur.

« La vraie valeur est une hardiesse  
 » sage & réglée , qui s'anime à la  
 » vue des ennemis , qui dans le pé-  
 » ril même , pourvoit à tout , & prend  
 » tous ses avantages , mais qui se  
 » mesure avec ses forces ; qui entre-  
 » prend les choses difficiles , & ne  
 » tente pas les impossibles ; qui n'a-  
 » bandonne rien au hasard de ce qui  
 » peut être conduit par la vertu ; ca-  
 » pable enfin de tout oser , quand  
 » le conseil est inutile , & prête à  
 » mourir dans la victoire , ou à sur-  
 » vivre à son malheur en accomplis-  
 » sant ses devoirs. »

Telle est encore cette définition :

Je définis la Cour , un pays où les gens  
 Tristes , gais , prêts à tout , à tout indifférens,  
 Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent  
 l'être ,

Tâchent au moins de le paroître.

Peuple caméléon, peuple singe du maître.

Si l'on divise un sujet en plusieurs parties , on définit , & l'on traite séparément chaque partie , de manière

que chacune soit placée en son rang, & que l'une ne rentre point dans l'autre. La Division contribue à la clarté du discours, & soulage également ceux qui parlent & ceux qui écoutent : pour cela elle doit être entière, c'est-à-dire, qu'elle doit embrasser toute l'étendue du sujet ; & il faut, autant qu'on peut, faire en sorte que le second point d'une division enchérisse sur le premier, & le troisième sur le second, afin que le discours aille toujours en croissant. La Division est d'un usage général dans tous les Sermons, & y répand un grand jour, quand elle a les qualités qu'on vient d'exposer. On a donné de grands éloges à cette Division de Cicéron, dans son Plaidoyer pour la défense de Murena, qu'on avoit accusé d'avoir brigué le Consulat.

« Tout ce qu'on vous a dit, Messieurs, contre ma partie, se réduit à trois points. Premièrement, on attaque Murena sur ses mœurs ; en second lieu, on a dit qu'il étoit inférieur en naissance, en mérite & en dignité, à Sulpitius son Compétiteur ; troisièmement, on a sou-



» tenu , que pour obtenir le Confu-  
 » lat , il avoit fait une brigue con-  
 » traire aux loix. Je vais répondre à  
 » ces trois chefs d'accusation. »

Il n'est pas inutile d'observer , que  
 la Proposition tient quelquefois lieu  
 d'Exorde , comme dans ce début de  
 l'Eneïde de Virgile.

Je chante les combats & cet homme pieux ,  
 Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Aufo-  
       sonie ,  
 Aborda le premier les champs de Lavinie.

### A R T I C L E   I I I .

#### *De la Narration.*

**L**A Proposition amene la Narration  
 d'un ou de plusieurs faits , selon la  
 nature de l'affaire. On la place quel-  
 quefois après l'Exorde , quelquefois  
 après la Proposition , & son objet est  
 d'instruire les juges de ce qui fait le  
 fonds d'un procès. Elle doit être sim-  
 ple , courte , claire & vraisemblable.  
 La simplicité la rend plus croyable ,  
 & une Narration pompeuse & trop  
 brillante , donneroit de la défiance  
 aux juges qui croiroient qu'on veut

les surprendre & les éblouir; mais elle peut être touchante & pathétique, & il faut sur tout éviter qu'elle soit languissante & ennuyeuse.

Pour cela elle doit être ou paroître courte, c'est-à-dire, qu'on ne la chargera point de circonstances inutiles, & qu'on ne dira que ce qu'il faut dire. On peut y concilier la brièveté avec l'étendue, quand on dit ce qui est nécessaire, & qu'on supprime le superflu.

C'est par là qu'elle deviendra claire, car ce qu'on dit de trop ne peut que l'embarasser & l'obscurcir.

Enfin la Narration doit être vraisemblable, car on ne croit pas toujours le vrai, si l'on n'a soin d'en écarter les circonstances qui pourroient le rendre suspect, pour y substituer celles qui le rendent probable.

#### ARTICLE IV.

##### *De la Confirmation & de La Réfutation.*

Ces deux parties ont lieu dans les plaidoyers & dans les discours de la chaire. Elles tendent à établir les preuves des vérités qu'on veut per-

suader, & à détruire la fausseté qu'on leur oppose. Pour y réussir, il faut que les raisonnemens soient fondés sur des principes clairs, & incontestables, & que les conséquences qu'on en peut tirer, aient une liaison nécessaire avec ces principes. C'est ce qu'on a tâché de développer ci-dessus, en parlant des preuves & des raisonnemens qu'employent la Logique & la Rhétorique.

### A R T I C L E V.

#### *De la Peroraison, ou Conclusion du Discours.*

CETTE partie se nomme aussi Epilogue. Comme le discours a eu un commencement, il faut qu'il ait une fin qui s'y rapporte, ce qui se fait en rappelant sommairement ce qu'on s'est proposé d'établir.

La Peroraison a deux fonctions ; la première, de faire une courte récapitulation des principales preuves ; & la seconde, d'exciter dans l'ame de ceux qui écoutent, les sentimens & les passions qui peuvent achever la persuasion. L'Orateur doit y ramasser

toutes ses forces , soit qu'il faille enflammer les Juges de colère , soit qu'il faille les attendrir , les porter à la rigueur , ou les tourner vers la clémence. En un mot, la Peroraison doit frapper l'Auditeur par ce qu'il y a de plus vif & de plus animé. Cicéron excelloit dans les Peroraisons , & l'on peut donner le même éloge au P. Bourdaloue ; mais souvent un Orateur médiocre épuise d'abord tout son feu, & tombe en finissant dans une langueur qui refroidit & glace ses Auditeurs.

Il est difficile de bien juger du mérite d'une Peroraison, qu'on ne se rappelle tout ce qui a précédé. On peut cependant s'en faire une idée dans celle qui termine l'Oraison funèbre du Premier Président de Lamoignon.

« N'attendez pas , Messieurs , que  
 » je fasse ici un dernier effort pour  
 » vous émouvoir à la pitié & à la  
 » douleur. J'offenserois cette ame  
 » sainte , qui après avoir lavé dans le  
 » sang de Jesus-Christ , ces taches  
 » que le péché laisse en nous après  
 » notre mort , jouit , sans doute , d'un  
 » bonheur éternel dans les Taber-

» nacles du Dieu vivant. Vous le sça-  
» vez, mon Dieu, & je ne fais que le  
» présumer; mais tant de graces que  
» vous lui fîtes, & tant de vœux qu'on  
» vous a faits; Jesus-Christ tant de  
» fois invoqué, tant de fois immolé  
» sur l'Autel, sans entrer trop avant  
» dans vos jugemens, me donne cet-  
» te confiance.

» Puisse-t-il avoir reçu de vos mains  
» cette couronne de justice, que vous  
» donnez à ceux qui vous aiment !  
» Puissent ces flambeaux que la piété  
» chrétienne a rallumés, être les mar-  
» ques de sa gloire, plutôt que les  
» ornemens de ses funérailles ! Puisse  
» ce Sacrifice d'expiation qu'on offre  
» pour lui, être aujourd'hui un Sacri-  
» fice d'action de graces ! Et vous,  
» Messieurs, puissiez-vous faire re-  
» vivre après sa mort les vertus qu'il  
» a pratiquées, afin d'arriver à la gloi-  
» re qu'il s'est acquise. »



---

---

## CHAPITRE XII.

### *Des trois genres d'Eloquence.*

**L**ES parties du discours qu'on vient d'expliquer, peuvent avoir lieu dans les trois genres qu'on distingue dans l'Eloquence ; sçavoir, le genre judiciaire, le genre délibératif, & le genre démonstratif.

### ARTICLE PREMIER.

#### *Du genre Judiciaire.*

**C**E genre a pour objet les Plaidoyers qu'on prononce devant les Juges, pour demander, pour accuser, ou pour défendre. On peut y ajoûter les Sermons des Ministres de l'Evangile où ils attaquent les vices, & citent les pécheurs au Tribunal du souverain Juge, soit pour les faire trembler, en leur annonçant les jugemens ; soit pour les rassûrer, en leur inspirant une juste & salutaire confiance en sa miséricorde.

Les règles pour le fonds de ces

discours , ont été développées ci-dessus, dans les Chapitres qui traitent de l'Invention & de la Disposition. On parlera dans la suite des différens caractères d'élocution qui leur sont propres.

Démosthène & Cicéron se sont exercés dans le genre Judiciaire , & ont laissé bien loin derriere eux tous les autres Orateurs. On trouve aussi d'excellens modèles pour la chaire , dans quelques Sermons des Saints Peres , dans ceux du P. Bourdaloue, du P. Cheminais , de l'Evêque de Clermont , & autres. De simples extraits ne suffiroient pas pour les faire bien connoître , & il faut les lire entier , surtout les harangues de Démosthène & de Cicéron.

## A R T I C L E I I.

### *Du genre Délibératif.*

**O**N délibere sur ce qui est honnête ou utile, avantageux ou préjudiciable, dans les conseils des Rois , dans un Sénat, dans les assemblées d'un peuple , dans les conférences entre par-

iculiers , ou enfin dans des Congrès généraux. Des ministres sont chargés d'instruire de la nature des affaires qu'on met en délibération , & d'employer les moyens les plus propres à persuader ou à dissuader ; en quoi il faut considérer le plus ou le moins d'importance des choses dont il s'agit , le caractère & la disposition d'esprit des personnes qui demandent conseil , & enfin ce que peuvent & doivent se permettre ceux qui sont consultés , selon les différens degrés d'autorité & de confiance qu'ils auront acquis. Un Roi, un chef de République, peut aussi proposer ses vûes, ses projets , & les appuyer plus ou moins, selon le plus ou le moins d'avantages qu'il y peut faire envisager. On doit régler ce qu'on doit dire , & la manière de le dire , selon l'importance ou la médiocrité des affaires ; mais en général, l'Eloquence doit y être simple, noble & pleine de dignité. On peut encore dans l'occasion , y faire usage des passions, soit qu'il faille exciter la haine , l'indignation , la défiance & la crainte ; soit qu'on veuille calmer la colère , attendrir , inspirer



l'amour de la paix , & porter à la conciliation , à la clémence & à la pitié.

Les prières & les exhortations appartiennent aussi au genre délibératif ; car on s'y propose ou de persuader ce qui est avantageux , soit par rapport à l'honneur , soit par rapport à l'intérêt ; ou de détourner de ce qui est contraire à l'un ou à l'autre. On ne peut citer de plus parfaits modèles pour ce genre de discours , que Démosthène & Cicéron ; mais on peut en connoître la nature dans cette exposition que fait Mithridate à ses enfans, du projet qu'il a formé contre les Romains :

Approchez, mes enfans, enfin l'heure est venue  
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vûe.

A mes nobles projets je vois tout conspirer ;  
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.

Je suis , ainsi le veut la fortune ennemie.

Mais vous sçavez trop bien l'histoire de ma vie,  
Pour croire que long-tems soigneux de me ca-  
cher ,

J'attende en ces déserts qu'on me vienne cher-  
cher.

La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgraces.

Déjà , plus d'une fois retournant sur mes traces,

Tandis que l'ennemi par ma fuite trompé ,  
 Tenoit après son char un vain peuple occupé ,  
 Et gravant en airain ses frêles avantages ,  
 De mes états conquis enchaînoit les images ;  
 Le Bosphore m'a vû par de nouveaux apprêts ,  
 Ramener la terreur du fond de ses marais ;  
 Et , chassant les Romains de l'Asie étonnée ,  
 Renverser en un jour, l'ouvrage d'une année .  
 D'autres tems, d'autres soins. L'Orient accablé  
 Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.

Il voit plus que jamais, ses campagnes couver-  
 tes  
 De Romains que la guerre enrichit de nos per-  
 tes.

Des biens des nations ravisseurs altérés ,  
 Le bruit de nos thrésors les a tous attirés ;  
 Ils y courent en foule ; & jaloux l'un de l'autre,  
 Désertent leur pays pour inonder le nôtre.  
 Moi seul je leur résiste. Ou lassés , ou soumis ,  
 Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.  
 Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.  
 Le grand nom de Pompée assure sa conquête.  
 C'est l'effroi de l'Asie. Et loin de l'y chercher ,  
 C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.  
 Ce dessein vous surprend , & vous croyez peut-  
 être

Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.  
 J'excuse votre erreur. Et, pour être approuvés ,  
 De semblables projets veulent être achevés.

Ne vous figurez point que de cette contrée,  
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.  
Je sçais tous les chemins par où je dois passer,  
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,  
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,  
Je vous rends dans trois mois au pied du Capi-  
tole.

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux  
jours,  
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?  
Que du Scythe, avec moi l'alliance jurée,  
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?  
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs sol-  
dats,

Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.  
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,  
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.  
Vous avez vû l'Espagne, & sur-tout les Gaulois  
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,  
Exciter ma vengeance, & jusques dans la Grece,  
Par des Ambassadeurs accuser ma paresse.  
Ils sçavent que sur eux, prêt à se déborber,  
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder ;  
Et vous les verrez tous, prévenans son ravage,  
Guider dans l'Italie, & suivre mon passage.

C'est-là qu'en arrivant, plus qu'en tout le  
chemin,

Vous trouverez par-tout l'horreur du nom Ro-  
main ;

Et

Et la triste Italie encore toute fumante  
 Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.  
 Non, Princes, ce n'est point au bout de l'univers  
 Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers ;  
 Et de près inspirant les haines les plus fortes ,  
 Tes plus grands ennemis , Rome , sont à tes  
 portes.

Ah ! s'ils ont pû choisir pour leur libérateur ,  
 Spartacus , un esclave , un vil gladiateur ,  
 S'ils suivent au combat des brigands qui les  
 vengent ,

De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se  
 rangent

Sous les drapeaux d'un Roi long-tems victo-  
 rieux ,

Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses ayeux ?  
 Que dis-je ? en quel état croyez-vous la sur-  
 prendre ?

Vuide de légions qui la puissent défendre ,  
 Tandis que tout s'occupe à me persécuter ,  
 Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'ar-  
 rêter ?

Marchons, & dans son sein rejettons cette  
 guerre

Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre,  
 Attaquons dans leurs murs ces conquérans si  
 fiers ;

Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres  
 foyers.

Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme ,

Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome :

Noyons-la dans son sang justement répandu,  
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu,  
Détruisons ses honneurs , & faisons disparaître  
La honte de cent Rois , & la mienne peut-être ;  
Et, la flamme à la main , effaçons tous ces noms  
Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.

Voilà l'ambition dont mon ame est saisie.  
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,  
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.  
Je sçais où je lui dois trouver des défenseurs.  
Je veux que d'ennemis par-tout enveloppée ,  
Rome rappelle envain le secours de Pompée.  
Le Parthe des Romains, comme moi la terreur,  
Consent de succéder à ma juste fureur.

Les réponses de l'un de ses fils pour le détourner de sa résolution , & de l'autre pour l'y confirmer, sont encore du genre délibératif.

On peut lire aussi dans la Tragédie de Cinna une délibération d'Auguste avec Maxime & Cinna , sur le parti qu'il doit prendre, ou de quitter l'Empire , ou de le garder.



## ARTICLE III.

*Du genre Démonstratif.*

**L**A louange & le blâme font la matière ordinaire du genre démonstratif, ainsi nommé parce qu'on y *démontre*, & qu'on y expose avec une sorte d'apparat & d'ostentation, les vertus & les vices qui en font l'objet.

On loue les grands hommes qui se sont distingués, ou par leur valeur & leur conduite dans la guerre, ou par d'importans services dans la paix; les Rois, les Princes dont on se fait un devoir d'orner & d'amplifier les vertus & les talens; les Saints dont on exalte les bonnes actions à la face des autels, pour inviter à les imiter.

Les louanges personnelles qu'on donne aux grands hommes, se tirent ou des biens de l'ame, c'est-à-dire, des qualités du cœur & de l'esprit, ou des avantages extérieurs, comme de la beauté, du crédit, des richesses, de la puissance, des dignités. Homère vante dans Achille les graces

de la figure jointes à une valeur extraordinaire ; & dans Agamemnon , la puissance , les richesses , la bonne mine & l'air de majesté. On doit observer que les biens qui sont hors de nous , & que la fortune dispense à son gré , ne sont recommandables que par le bon usage qu'on en fait ; que le crédit & le pouvoir , en nous donnant les moyens de faire ou beaucoup de bien , ou beaucoup de mal , mettent les mœurs à l'épreuve la plus forte & la plus délicate ; qu'ainsi c'est mériter de grandes louanges , que d'en bien user ; ce qui a son principe dans les qualités du cœur & de l'esprit , qui seules méritent de vrais éloges , & fournissent la plus ample matière aux Panégyriques.

C'est ce qu'ont excellemment pratiqué Péliſſon & Racine, dans les éloges qu'ils ont faits de Louis XIV , & Boileau dans les Epîtres qu'il a adressées à ce grand Prince : mais il faut que les éloges soient toujours fondés sur le vrai ; car on feroit rougir ceux à qui , par une basse flatterie , on attribuerait des vertus qu'ils n'ont pas ; ils ne se révolteroient pas moins con-

tre les louanges mal apprêtées ; mais le vrai mérite souffre une louange adroite & délicatement tournée ; c'est un tribut que la reconnoissance lui paye avec justice , & la récompense la plus flatteuse que les hommes puissent attendre de leurs vertus. Il est bon d'observer encore que dans les louanges qu'on donne aux vivans, on doit avoir égard au lieu où l'on est , & connoître la disposition de ceux qui écoutent , leurs sentimens , leurs préjugés , & leurs mœurs ; parce qu'il faut que l'estime que nous voulons inspirer , s'accommode au jugement du Public , & que la bonne réputation de ceux que nous louons , autorise nos éloges.

On doit avoir la même attention, quand on loue les morts dans les Oraisons funébres, dont le propre est de relever avec pompe & avec adresse , leurs vertus & leur bonne conduite , en dissimulant , s'il est possible , les fautes & les foiblesses qui terniroient l'éclat ; ou si l'on est obligé de les avouer , en les couvrant de quelques ombres , pour mieux faire sortir ce qui doit être éclairé : c'est



ainsi qu'en a usé M. Bossuet dans les Oraison funébres de la Princesse Palatine, & du grand Prince de Condé.

L'usage des Eloges funébres est très-ancien, & paroît avoir commencé en Egypte. Quand on avoit embaumé un corps, on annonçoit aux Juges préposés pour examiner la conduite du mort, le jour de sa sépulture; & on avertissoit sa famille & ses amis. Les Juges, au nombre de quarante venoient s'asseoir sur un tribunal, & là il étoit permis à tout le monde de porter des plaintes contre le mort. Si l'on prouvoit qu'il avoit tenu pendant sa vie une mauvaise conduite, les Juges déclaroient publiquement par leur sentence, qu'il étoit indigne de la sépulture qu'on lui avoit destinée; mais l'accusateur subissoit de rigoureuses peines, s'il étoit convaincu de calomnie, & alors les parens quittoient les marques de deuil, & louoient le défunt. On commençoit son éloge par son éducation; on parcouroit toute la suite de sa vie dans ses différens âges; on relevoit sa piété, sa justice, son courage, & l'on finissoit par une prière aux Dieux des

Enfers, de le recevoir dans le séjour des bienheureux.

Les Grecs adoptèrent en partie cette coutume, & les Athéniens la restreignirent à l'éloge public des Citoyens qui étoient morts pour le service de la patrie. On nommoit tous les ans un Orateur pour faire cet éloge, & on lui donnoit tout le tems de se préparer. Toute l'antiquité a vanté l'Oraison funebre que Periclès avoit prononcée après la guerre de Samos, & on la trouva si admirable, que lorsqu'il eut cessé de parler, les meres & les femmes de ceux qu'il avoit loués, coururent l'embrasser, & lui donnerent des couronnes, comme à un Athlète victorieux.

Voici l'idée que Platon a donnée de ces discours, & l'on appercevra dans ce qu'on y pratiquoit, les règles qu'on doit suivre encore aujourd'hui dans ce genre d'Eloquence. L'Orateur n'étoit point obligé d'y cacher son artifice, & pouvoit sans crainte, étaler dans son discours, toutes les fleurs & toutes les richesses d'une Eloquence aussi brillante que pompeuse. Il s'agissoit de louer les Athé-

niens en général sur la noblesse de leur origine , & sur les qualités qui les distinguoient des autres peuples de la Grèce ; de célébrer la vertu & le courage de ceux qui avoient généreusement sacrifié leur repos & leur vie , pour le service de leurs Concitoyens ; d'élever leurs exploits au-dessus de ce que leurs ancêtres avoient jamais fait de plus grand & de plus glorieux ; de les proposer pour exemple aux vivans , d'inviter leurs enfans & leurs freres à se rendre dignes d'eux , & de mettre en usage , pour la consolation des peres & des meres , les raisons les plus capables de diminuer le sentiment de leurs pertes. Le beau choix des expressions , la variété des tours & des figures , la brillante harmonie des phrases , faisoient sur l'ame des Auditeurs une impression de joye & de surprise , qui tenoit de l'enchantement ; & à la faveur des plus doux sons , ces discours pénétroient jusqu'au fond de l'ame , & y caufoient d'admirables transports.

L'usage des Oraisons funébres passa chez les Romains. Elles étoient une  
des

des fonctions des premiers Magistrats , qui souvent en étoient chargés par des Arrêts du Sénat ; quelquefois même les particuliers obtenoient la permission de monter sur la tribune aux harangues , pour y honorer publiquement par des discours funébres , leurs proches parens ou leurs amis. Mais la France a produit les plus grands modèles pour ce genre d'Eloquence, dans Messieurs Bossuet & Fléchier , dans M. Massillon , dans le P. Bourdaloue , & dans le P. de la Rue. Ces trois derniers ont aussi donné d'excellens panégyriques des Saints.

On peut encore rapporter au genre Démonstratif , les complimens qu'on fait aux Princes & aux Puissances , & les discours Académiques. Il est extrêmement difficile d'y réussir , parce que tout y semble épuisé depuis long-tems ; souvent , pour donner du nouveau , on se jette mal-à-propos dans le galimathias ; on débite des phrases vuides de sens , & l'on cherche à se sauver par des lueurs trompeuses , & par de faux brillans ,

qui sont directement contraires à la vraie & à la solide Eloquence.

Il reste à parler du blâme qui appartient au genre Démonstratif , & qu'on tire du même fonds que la louange ; c'est-à-dire, des qualités du cœur & de l'esprit. L'ame a ses défauts aussi-bien que ses perfections, & l'on observe le même ordre pour les peindre ; la différence n'est que dans les couleurs qu'on employe. Mais on ne se permet guères de blâmer, que dans les Plaidoyers , où il est quelquefois utile d'exposer au jour les vices & les crimes de ceux qu'on accuse. Les Satyres personnelles sont aussi du même genre , mais elles sont toujours odieuses , & les loix ont établi des peines pour les réprimer.

On peut encore placer ici les réprimandes , & l'on en peut donner pour exemple , celle que dans Racine , Mardochée fait à Esther , sur le peu de zèle & de courage qu'elle montre pour sauver la nation Juive , qu'Assuérus veut proscrire par le conseil d'Aman.

Quoi ? lorsque vous voyez périr votre patrie ,  
Pour quelque chose , Esther , vous comptez vo-  
tre vie !

Dieu parle , & d'un mortel vous craignez le  
courroux !

Que dis-je ? votre vie , Esther , est-elle à vous ?  
N'est-elle pas au Sang dont vous êtes issue ?  
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ?  
Et qui sçait , lorsqu'au trône il conduisit vos pas ,  
Si pour sauver son peuple , il ne vous gardoit  
pas ?

Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choi-  
sie

Pour être un vain spectacle aux peuples de  
l'Asie ,

Ni pour charmer les yeux des profanes hu-  
mains ;

Pour un plus noble usage il réserve ses Saints.  
S'immoler pour son nom , & pour son héritage ,  
D'un enfant d'Israël , voilà le vrai partage.  
Trop heureuse , pour lui , de hasarder vos jours !  
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?  
Que peuvent contre lui tous les Rois de la  
terre ?

Envain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;  
Pour dissiper leur ligue , il n'a qu'à se mon-  
trer ;

Il parle , & dans la poudre il les fait tous ren-  
trer.

Au seul son de sa voix la mer fuit , le ciel trem-  
ble ;

Il voit comme un néant tout l'Univers en-  
semble ,

Et les foibles mortels , vains jouets du trepas ,  
Sont tous devant ses yeux , comme s'ils n'é-  
toient pas.

S'il a permis d'Aman l'audace criminelle ,  
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zèle.  
C'est lui , qui m'excitant à vous oser chercher ,  
Devant moi , chere Esther , a bien voulu mar-  
cher ,

Et s'il faut que sa voix frappe envain vos oreilles,  
Nous n'en verrons pas moins éclater ses mer-  
veilles.

Il peut confondre Aman , il peut briser nos  
fers

Par la plus foible main qui soit dans l'Univers.  
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace,  
Vous périrez peut-être , & toute votre race,



---

## CHAPITRE XIII.

### *De l'Elocution.*

**A**P R È S avoir examiné ce qui regarde l'Invention & la Disposition , il reste à parler de l'Elocution , qui est le troisième objet des préceptes de l'Eloquence ; mais qui en est l'objet le plus difficile & le plus important. C'est principalement par l'Elocution , que les pensées acquièrent de la force , de la douceur , du brillant , de la magnificence ; c'est par le choix des mots , par leur industrieux arrangement , & par les divers genres d'harmonie qui en résultent , que l'Orateur , tantôt se répandant comme une douce rosée , pénètre , amollit , & s'ouvre insensiblement le chemin du cœur ; tantôt se repliant , pour ainsi dire , sur lui-même , & ramassant tout ce qu'il a de forces , les déploie tout-à-coup , & tel que la foudre , frappe & renverse par sa violence , en même-tems qu'il éblouit par ses éclairs ; c'est par



les différens tours d'expression, & par les différentes figures, que l'homme vraiment éloquent, attache l'Auditeur, qu'il l'échauffe, qu'il l'amuse, qu'il le remue, qu'il enlève son admiration. Enfin, sans l'Elocution, le mérite de l'Invention disparoît; les meilleures pensées sont comme l'épée renfermée dans le fourreau, & l'on ne tient d'ailleurs aucun compte de l'ordre le plus régulier; parce qu'il ne paroît demander, ni un grand talent, ni un grand sçavoir.

Un Ecrivain peut avoir un style dur, sec, ennuyeux, dégoûtant, & n'être pas pour cela dépourvû de raison & de jugement, dans ce qui regarde le choix & la distribution des pensées & des raisonnemens; mais on ne soutiendra pas la lecture de ses ouvrages; tandis qu'un Ecrivain frivole, à la faveur d'une Elocution fleurie, brillante, harmonieuse, entraînera tous les suffrages, & fera oublier l'irrégularité de son plan dans la construction de son ouvrage, la bifarrerie & la fausseté de ses pensées Romanesques, & directement contraires au bon sens.

Mais en vantant le prix d'une belle Elocution, on n'a garde de prétendre qu'il faille s'occuper uniquement des mots ; car c'est le reproche que font aux Ecrivains soigneux de bien écrire, quelques Philosophes pointilleux, & trop prompts à rejeter sur l'Eloquence même, les défauts de ceux qui en abusent. Peut-on concevoir, disent-ils, une plus frivole occupation, que celle de mesurer des syllabes, & d'arranger des mots ? & ne suffit-il pas de s'appliquer à penser & à perfectionner la raison ? On conviendrait de la vérité de ce reproche, si l'Eloquence n'avoit effectivement pour objet qu'un pompeux étalage de mots bruyans & vuides de sens ; mais elle veut que les ornemens qu'elle employe, soient toujours subordonnés aux pensées & aux raisonnemens, & ne servent qu'à leur donner plus de force & plus d'éclat. Elle est fondée sur les mêmes principes que la Logique, ou l'art de penser ; mais au lieu que la Logique réduit l'expression des idées à une précision sèche & rigoureuse, & n'en montre, pour ainsi dire, que

le simple trait , l'Eloquence ajoute à la justesse que demande l'Invention , & à la régularité de la distribution , les couleurs qui donnent aux pensées le relief , le mouvement & la vie.

C'est dans l'heureux accord de ces trois parties , que consiste la vraie & la solide Eloquence. La nature elle-même nous y conduit , & l'on ne peut s'en écarter qu'on ne tombe dans un faux goût , qui par des manières séduisantes , passe de l'esprit jusqu'au cœur , & y porte la corruption.

C'est sur ce fondement, que Platon vouloit qu'on maintînt sévèrement dans une République, le goût & le caractère de la Musique qui y étoit établie. L'idée de la Musique avoit alors plus d'étendue qu'elle n'en a aujourd'hui. Elle n'étoit pas bornée à de frivoles combinaisons de sons artistement distribués , & qui n'ont d'autre effet que d'étourdir l'oreille par un vain bruit ; elle étoit faite pour accompagner des paroles , mais des paroles pleines de sens , & l'on n'y admettoit point alors ces lieux communs de galanterie , ni cette poésie

molle qui a énérvé notre Musique. Elle tendoit à enseigner la morale & la politique , par conséquent à former les mœurs ; & les sons qu'on marioit aux instructions , servoient non-seulement à les rendre plus agréables , mais à les mieux graver dans la mémoire par le moyen du chant. Ainsi Platon soutenoit avec raison , que tout changement qu'on souffriroit dans une Musique de cette espèce , entraîneroit nécessairement celui des mœurs & des loix ; car dans la Musique , disoit-il , ( & il en faut dire autant de l'Eloquence & de tout autre genre de littérature , ) l'esprit d'innovation se présente sous un dehors flatteur , & s'insinue , comme par manière de badinage , sans faire d'abord aucun mal. Ses premiers progrès sont insensibles , & il se glisse , sans qu'on s'en apperçoive , dans les mœurs & dans les inclinations. Devenu plus fort , il se communique plus hardiment , & se répand dans les différentes sociétés ; mais bientôt il ne garde plus de mesures , & attaquant ouvertement les loix , les mœurs , & les constitutions d'une

République, il ne s'arrête point qu'il ne les ait détruites & anéanties.

Ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin ces réflexions, sur les désordres où peut précipiter l'esprit d'innovation. Je passe à l'examen des différens caractères de style qu'emploie l'Eloquence, suivant les matières qu'elle se propose de traiter.

---

## CHAPITRE XIV.

*Des différens caractères de l'Elocution.*

**O**N en compte trois principaux, le Style simple, le Style sublime, & le Style moyen qui participe des deux autres, & qu'on appelle aussi le Style tempéré.

### ARTICLE PREMIER.

*Du Style simple.*

**L**E Style simple tire son principal mérite de la pureté du langage, de la clarté & de la netteté. Il évite de paroître nombreux, & n'emploie

qu'avec beaucoup de circonspection , ces circuits de paroles qu'on appelle Périodes. S'il fait usage de quelques ornemens, ils sont toujours modestes , & n'ont rien de fastueux ni d'éclatant. Il a un air de négligence qui lui sied , mais qui est le fruit d'une grande attention à cacher tout ce qui peut sentir l'art & le travail. On ne s'imagine pas qu'il demande beaucoup de génie & d'habileté , & les moins éloquents se croient capables de l'imiter ; mais s'ils en font l'essai , ils s'apperçoivent après bien des efforts , qu'ils ont travaillé inutilement pour y parvenir. C'est l'éloge que Cicéron fait des Commentaires de César. Ils sont écrits dans ce Style simple , & ils lui firent autant d'honneur que ses harangues dans le Sénat de Rome , où il avoit employé la plus haute Eloquence. Le Style simple n'admet que des mots communs , & pris dans l'usage ordinaire , & il ne connoît , ni la pompe , ni l'ostentation ; mais il rejette les mots bas , & ne s'accommode , ni de la platitude Bourgeoise , ni du langage burlesque , & qui vise

au bouffon & au bas comique. En un mot, on peut le comparer à ces tables frugales, où l'œil n'est ébloui par aucune sorte de magnificence, mais où régner l'élégance & la propreté. Ce Style est propre aux Récits historiques, aux Mémoires, aux Dialogues, aux Ouvrages faits pour instruire, & aux conversations polies.

Il est bon de remarquer que ce style simple demande, selon les sujets & les personnes, de la noblesse & de la dignité. Alors, il devient le Style des Rois dans leurs dépêches, dans les lettres qu'ils écrivent aux Souverains, & dans les discours où ils expliquent publiquement leurs volontés.

On peut associer au genre simple ce qu'on appelle le Style naïf, tel que celui des Fables de la Fontaine, de quelques Chançons qui roulent sur un élégant badinage, & de notre ancien langage qu'on appelle Gaulois ; comme dans cette Epigramme :

Amour trouva celle qui m'est amère,  
Et j'y étois, j'en sçais bien mieux le compte :  
Bon jour, dit-il, bon jour, Venus ma mere,  
Puis aussi-tôt il voit qu'il se mécompte,

Dont la rougeur au visage lui monte,  
 D'avoir failli, honteux, Dieu sçait combien.  
 Non, non, Amour, lui dis-je, n'ayez honte,  
 Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien.

Voici encore une Epigramme du même tems dans le genre naïf :

Di-moi, ami, que vaut-il mieux avoir,  
 Beaucoup de biens, ou beaucoup de sçavoir ?  
 Je n'en sçais rien, mais les sçavans je voi  
 Faire la cour à ceux qui ont de quoi.

## ARTICLE II.

### *Du Style Sublime.*

**L**E Style Sublime a un air de grandeur & de majesté qui impose, & pour l'ordinaire ses mouvemens animés d'une noble ardeur, tendent à soumettre les esprits & les cœurs. Il faut que tout cède à sa fécondité, à sa force, à son adresse, à sa promptitude & à sa véhémence. Il est propre à élever l'ame & à la remplir d'admiration. Il faut observer qu'on distingue le Style Sublime, de ce qu'on appelle proprement le Sublime ou le Merveilleux dans le discours, & qui ne consiste pas toujours dans la ma-



gnificence des expressions, mais qui peut se trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un tour de paroles simples & communes ; comme, *Dieu dit que la lumière se fasse, & la lumière se fit.* Ce Sublime suppose une manière de penser noble, grande, magnifique, & marque par conséquent dans celui qui parle ou qui écrit, un esprit qui n'ait rien de bas ni de rampant, mais qui soit rempli de sentimens généreux, & de je ne sçais quelle noble fierté qui se fasse sentir en tout. Cette élévation d'esprit doit être l'image & l'effet de la grandeur d'ame. Darius offroit à Alexandre, pour avoir la paix, la moitié de l'Asie, & sa fille en mariage : *Si j'étois Alexandre, lui disoit Parménion, j'accepterois ces offres : Et moi aussi,* repliqua ce Prince, *si j'étois Parménion.*

Il faut observer encore que le Style Sublime n'est pas toujours impétueux & véhément. Il peut être élevé sans être rapide, & sans faire de bruit, comme une grande rivière qui roule majestueusement ses eaux, & qui porte partout où elle passe, l'abondance & la fertilité.

On peut remarquer en général, que la noblesse des pensées entraîne ordinairement celle des paroles, qui à leur tour servent infiniment à relever les pensées.

On connoîtra facilement par des exemples, le vrai caractère du Style Sublime. Tel est ce commencement de l'Oraison funèbre de M. de Turenne, où M. Fléchier parle ainsi de Judas Machabée : « Cet homme qui » défendoit les villes de Juda, qui » domptoit l'orgueil des enfans d'Am- » non & d'Esaü, qui revenoit chargé » des dépouilles de Samarie, après » avoir brûlé sur leurs propres Autels, » les Dieux des Nations étrangères ; » cet homme que Dieu avoit mis au- » tour d'Israël, comme un mur d'ai- » rain, où se briserent tant de fois » toutes les forces de l'Asie, & qui, » après avoir défait tant de nombreu- » ses armées, déconcerté les plus » fiers & les plus habiles Généraux » des Rois de Syrie, venoit tous les » ans, comme le moindre des Israë- » lites, réparer avec ses mains triom- » phantes, les ruines du Sanctuaire, » & ne vouloit d'autre récompense

» des services qu'il rendoit à sa pa-  
» trie, que l'honneur de l'avoir ser-  
» vie : ce vaillant homme poussant  
» enfin avec un courage invincible ;  
» les ennemis qu'il avoit réduits à une  
» fuite honteuse, reçut le coup mor-  
» tel, & demeura comme enseveli  
» dans son triomphe. Au premier bruit  
» de ce funeste accident, toutes les  
» villes de Judée furent émûes ; des  
» ruisseaux de larmes coulerent des  
» yeux de tous ses habitans ; ils fu-  
» rent quelque tems saisis, muets ,  
» immobiles. Un effort de douleur  
» rompant enfin ce long & morne  
» silence, d'une voix entrecoupée de  
» sanglots que formoient dans leurs  
» cœurs la tristesse, la pitié, la crain-  
» te, ils s'écrierent : Comment est  
» mort cet homme puissant qui sau-  
» voit Israël ? A ces cris Jérusalem  
» redoubla ses pleurs, les voûtes du  
» temple s'ébranlerent, le Jourdain  
» se troubla, & tous ses rivages re-  
» tentirent du son de ces lugubres  
» paroles ; Comment est mort cet  
» homme puissant qui salvoit le peu-  
» ple d'Israël ? »

Voici un autre exemple du Style  
Sublime

Sublime dans cette prophétie , que Racine met dans la bouche du Grand-Prêtre Joad :

Cieux, écoutez ma voix, Terre, prête l'oreille.  
Ne dis plus , ô Jacob , que ton Seigneur sommeille ;

Pêcheurs , disparaissez , le Seigneur se réveille.  
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il  
changé ?

Quel est dans le lieu saint ce Pontife égorgé ?  
Pleure , Jérusalem , pleure , cité perfide ,  
Des Prophètes divins malheureuse homicide ;  
De ton amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé,  
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

Où menez-vous ces enfans & ces femmes ?  
Le Seigneur a détruit la Reine des cités ;  
Ses Prêtres sont captifs , ses Rois sont rejetés ,  
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.  
Temple, renverse-toi, cédres jettez des flammes.

Jérusalem , objet de ma douleur ,  
Quelle main en ce jour t'a ravi tous tes charmes ?  
Qui changera mes yeux en deux sources de lar-  
mes ,

Pour pleurer ton malheur ?

Le Style Sublime perd toute sa grandeur quand il est outré , & qu'il tombe dans une enflûre ridicule qu'on a justement comparée à celle des hy-

dropiques ; qu'on l'examine au grand jour , ce qui paroïssoit merveilleux devient tout-à-coup une puérilité & une extravagance. C'est ce qui arrive quand on veut aller au-delà du grand ; on s'embarasse dans des phrases pompeuses qui n'ont que du vent , on se guinde pour se hausser , & l'on se perd dans les nuës. Le fameux Corneille n'est pas exempt de ce défaut. Il avoit l'esprit naturellement porté au sublime , & ses Tragédies en fournissent des traits d'une beauté merveilleuse ; mais il ne se soutient pas toujours , & assez souvent il s'égare dans de vaines imaginations, qu'on nomme du Phebus & du galimathias.

Emilie occupée d'un violent désir de venger son pere , qu'Auguste avoit fait proscrire , débute dans la Tragédie de Cinna par ces vers :

Impatients desirs d'une illustre vengeance ,  
 A qui la mort d'un pere a donné la naissance ,  
 Enfans impétueux de mon ressentiment ,  
 Que ma douleur séduite embrasse aveuglément ,  
 Vous rénez sur mon ame avecque trop d'empire ,  
 Pour le moins un moment souffrez que je respire.

On ne s'exprime point dans la douleur en termes si empoulés , & ils ne seroient pas supportables même dans une situation tranquille.

Corneille avoit pris cet air gigantesque dans les Ecrivains Espagnols qui avoient été les premiers maîtres , & dont les ouvrages se sentent presque par tout de ce caractère de fierté qui leur a fait dire tant de rodomontades. L'un de leurs plus fameux Poëtes croit les bien louer en disant :  
 « C'est une fiere nation que l'Es-  
 » gnole ; quand elle a une entreprise  
 » à cœur , la mer tremble devant elle ,  
 » la mort la fuit , j'en atteste Numance  
 » qui coûta si cher aux Romains. »

Un autre Auteur Espagnol croit s'exprimer grandement, quand au lieu de dire qu'un monde seul ne suffisoit pas au courage & à l'ambition d'Alexandre , il charge la pensée en disant  
 « que le cœur d'Alexandre étoit un  
 » Géant , que c'étoit un archi-cœur ,  
 » dans une partie duquel ce monde  
 » pouvoit loger commodément , &  
 » qu'il y restoit de la place pour six  
 » autres mondes. »

C'est à l'imitation des Espagnols

que Corneille fait dire à Chimene ,  
dans un moment où elle ressent la plus  
vive douleur pour la mort de son pere  
que son amant a tué :

Pleurez , pleurez , mes yeux , & fondez-vous  
en eau ,

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ,  
Et m'oblige à venger , après ce coup funeste ,  
Celle que je n'ai plus , sur celle qui me reste.

Et auparavant , lorsqu'elle deman-  
de justice au Roi de la mort de son  
pere :

Sire , mon pere est mort , mes yeux ont vu son  
sang

Couler à gros bouillons de son généreux flanc ;  
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles ,  
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batail-  
les ,

Ce sang qui tout sorti , brûle encor de courroux .  
De se voir répandu pour d'autres que pour vous :

On pardonne à Corneille ce faux  
Sublime , en faveur du véritable qu'il  
sçavoit merveilleusement saisir , par  
la force & par l'élévation de son gé-  
nie. Il faut dire en général que le Sty-  
le Sublime déplaît , quand il s'éloigne

DE L'ELOQUENCE. 237  
de la nature & de la vérité , & qu'il fatigue & ennuye quand il est continu , sans mélange & sans variété ; car quelque beauté qu'ait un ouvrage , il dégoûte à la longue , s'il est uniforme & toujours sur le même ton , comme on peut le remarquer dans le Télémaque de M. l'Archevêque de Cambrai.

### ARTICLE III.

#### *Du Style moyen ou tempéré*

**L**E Style qu'on appelle moyen , est plus abondant , plus riche & plus nourri que le Style simple , mais moins pompeux & moins élevé que le Style sublime. Il ne se refuse ni aux figures brillantes , ni aux cadences nombreuses. Son but est d'attirer les regards par une parure bien entendue , & de s'insinuer dans les cœurs par la douceur.

Ce Style , quand il est manié avec habileté , rend le discours plus agréable , & même plus propre à persuader , parce qu'on ne s'y borne pas , comme dans le Style simple , à se faire entendre ; on veut toucher , & pour réussir ,



il faut chercher le moyen de plaire, car le plaisir aide à la persuasion, & l'on est disposé à croire ce que l'on trouve agréable.

Le Style moyen est le plus propre pour l'Histoire, pour les ouvrages de Morale, où rien n'est plus important que d'orner la vérité, pour la mieux faire goûter; mais il faut que les ornemens y soient distribués avec sagesse & avec sobriété; que tout y soit naturel, judicieux, & qu'on y apperçoive, non de la bouffissure, mais un véritable embonpoint.

On peut se permettre plus d'indulgence dans quelques Panégyriques, & dans les Discours Académiques, parce que tout y est pour l'ostentation, qu'on a la liberté de montrer l'art à découvert, & d'étaler tout ce que l'Eloquence a de pompe & de magnificence. Les auditeurs ne viennent que pour entendre un beau Discours, & on n'obtient leurs suffrages, qu'autant qu'ils y voient d'élégance & de beauté.

Il faut pourtant prendre garde d'y prodiguer les fleurs de l'Eloquence jusqu'à en rassasier les auditeurs, &

sur-tout de courir après ces faux brillans qui n'ont qu'un vain éclat ; ils peuvent ébloûir pour quelques instans , mais ils disparaissent dès qu'on les expose aux rayons du jugement & du bon sens.

Les vices du Style fleuri , sont l'affectation & le raffinement , d'autant plus dangereux , qu'on les recherche avec soin , pendant qu'on évite les autres. On reproche aux Ecrivains d'Italie d'avoir trop donné dans ces excès , & il n'y en a guères qui s'en soient garantis. L'exemple d'une même pensée différemment traitée par Térence & par le Tasse , fera sentir ce que c'est qu'affectation.

Dans Térence , un jeune homme cherche par tout une personne dont la beauté extraordinaire l'avoit frappé , & dit : « Elle ne paroît point, où la chercherai-je ? à qui pourrai-je m'en informer ? quel chemin prendre ? Une seule espérance me reste, c'est qu'en quelque lieu qu'elle soit, elle ne peut être long-tems cachée. »

Tout cela est naturel & délicat ; mais le Tasse est affecté en traitant la

même pensée , & il la gâte pour vouloir l'exprimer avec trop de délicatesse. Après avoir dit que la modeste Sophronie se déroboit dans sa retraite aux regards des hommes , il ajoute :  
 « Mais il n'y a point de retraite qui  
 » puisse entièrement cacher une beauté  
 » digne de paroître , & d'être admirée.  
 » Tu ne le permets pas , amour ;  
 » & tu la découvres aux desirs empressés  
 » d'un jeune homme ; Amour , qui tantôt  
 » aveugle & tantôt Argus , couvre tantôt  
 » tes yeux d'un bandeau ; tantôt les ouvre ,  
 » les tourne , & les promènes de tous  
 » côtés. »

Le raffinement est un excès de finesse & de subtilité. Le trop est vicieux partout , & la finesse a ses bornes aussi-bien que la grandeur & l'agrément. Dans un combat où Tancrède tue Clorinde sans la connoître , le Tasse lui fait faire dans son désespoir , cette apostrophe à sa main :  
 « Perces - moi avec l'épée que tu  
 » tiens , & mets mon cœur en pièces ;  
 » mais peut-être , qu'acoustumée à des  
 » actions atroces & impies , tu crois que  
 » ce seroit faire un acte  
 » de

« de piété , de faire mourir ma douleur. »

Les Espagnols ne sont pas moins sujets que les Italiens à passer le but, pour vouloir aller plus loin que les autres. Un Poëte Espagnol, pour louer des yeux noirs, dit qu'ils portent le deuil de ceux qu'ils font mourir. Un autre Poëte Espagnol, qui avoit un ennemi dont il vouloit se défaire, demande gravement à une Dame, ses yeux pour le tuer. Mais les Espagnols & les Italiens ne sont pas les seuls qui ayent des pensées si alambiquées, & il n'y a aujourd'hui que trop d'Ecrivains François, qui donnent dans l'affectation & dans le raffinement.

---

---

## CHAPITRE XV.

### *Du choix des Mots.*

**L**ES mots sont les signes de nos pensées, & ceux qui les représentent le mieux à l'esprit, sont sans contredit les meilleurs. Il faut en conséquence choisir ceux qui sont les plus propres, les plus clairs & les plus significatifs; c'est ce qui donne aux écrits, de la grandeur, de l'élégance, de la netteté, de la force & de l'agrément.

Pour se mettre en état de les bien choisir, il est nécessaire d'étudier avec soin sa langue, & de se faire, soit par la lecture des bons ouvrages, soit par le commerce des gens de lettres, un amas de riches expressions, qu'on puisse trouver au besoin, & qui tombent en quelque façon sous la plume, sans qu'on soit obligé de prendre trop de peine pour les chercher. De tous nos Ecrivains, Boileau est peut-être le plus heureux dans le choix des mots, & la gran-

de attention qu'on sçait historique-  
ment qu'il y donnoit, n'y laisse rien  
voir qui sentê la contrainte ni le tra-  
vail ; c'est même par-là que ses mots  
paroissent toujours venir se placer  
d'eux-mêmes, *comme dans leurs ni-  
ches, & de ses vers heureux remplir les  
hémistiches.* On peut après lui citer  
Racine, Messieurs Bossuet, Fléchier,  
Périsson, & plusieurs autres Ecrivains  
du premier ordre, qui dans le der-  
nier siècle, ont tant contribué à per-  
fectionner la langue Françoisse, &  
l'ont rendue la langue universelle de  
l'Europe. On n'en rapporte point  
d'exemples, parce qu'il suffit de lire  
leurs écrits, pour y trouver une fou-  
le d'expressions bien choisies, soit  
lorsqu'ils ont voulu parler avec viva-  
cité, avec force & avec énergie,  
soit qu'ils aient eu dessein de répan-  
dre dans leurs écrits, les fleurs d'une  
Eloquence douce, agréable & bril-  
lante.

Il n'est pas nécessaire de recom-  
mander d'éviter les mots bas & trop  
populaires. On sçait que rien n'est  
plus capable d'avilir un discours, &  
ne sent plus la mauvaise éducation.

On doit aussi éviter, autant qu'on le peut, les mots rudes & choquans pour l'oreille, ou si l'on est obligé de les employer, il faut tâcher de les enchasser de manière qu'on en fasse disparaître la rudesse & le désagrément; mais on doit sur-tout proscrire ceux qui présentent des idées contraires à la pudeur & aux bonnes mœurs.

---

## CHAPITRE XVI.

### *De l'arrangement des Mots.*

**L**ES mots arrangés d'une certaine façon, donnent aux phrases une cadence & une sorte d'harmonie qui flatte l'oreille, & qui produit dans l'ame un sentiment agréable. Le contraire arrive s'ils sont mal arrangés, & les plus ignorans y sentent le défaut d'harmonie, quoiqu'ils ne puissent pas en dire la raison. Cet arrangement consiste à lier les mots de manière, que leur assemblage donne à la phrase une sorte d'arrondissement, & que par la proportion qui

se trouve entre toutes les parties, il en résulte un concert qui n'ait rien de discordant. Il y faut du soin & de l'attention, mais sans que le travail s'y fasse trop sentir; car une trop scrupuleuse exactitude feroit penser qu'on est moins occupé des choses que des mots. On acquiert par l'usage & par un fréquent exercice, la facilité d'arranger les mots, & comme, lorsqu'on lit, on voit d'un coup d'œil les syllabes qui précèdent & celles qui suivent; de même, un Ecrivain exercé dans la composition, apperçoit d'une seule vûe de l'esprit, l'emplacement qu'il doit donner à chaque mot, & sçait éviter la rencontre des mauvais sons, qui par leur dureté, & par leur rudesse, choqueroient une oreille sensible à l'harmonie.

Cicéron connoissoit si bien la nécessité de rendre les phrases harmonieuses, & l'effet que doit produire une marche nombreuse & cadencée, qu'il ne comprenoit pas qu'on pût y être insensible. *Je ne conçois rien, dit-il, à la conformation de leurs oreilles, & je ne sçais à quoi reconnoître qu'ils sont hommes.*



Qu'on entende , par exemple , prononcer ces vers :

La belle antiquité fut toujours vénérable ,  
 Mais je ne crus jamais qu'elle fut adorable.  
 Je lis les anciens sans plier les genoux.  
 Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme  
                                 nous ;  
 Et l'on peut comparer, sans craindre d'être in-  
                                 juste ,  
 Le siècle de Louis au beau siècle d'Auguste.

On s'apperçoit tout d'un coup que les mots ne s'y soutiennent point les uns & les autres , que le tissu en est lâche & traînant , que la marche & la cadence en sont molles & languissantes ; en un mot , qu'il n'y a aucune sorte d'harmonie , & il est certain qu'une suite de pareils vers , causeroit aux Lecteurs beaucoup d'ennui & de dégoût.

Qu'on entende au contraire ceux-ci :

On diroit que pour plaire, instruit par la Nature,  
 Homere ait à Venus dérobé sa ceinture.  
 Son livre est d'agrémens un fertile trésor.  
 Tout ce qu'il a touché , se convertit en or.  
 Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace.  
 Partout il divertit , & jamais il ne lasse.

L'oreille est flattée par l'harmonie que produit dans ces vers l'arrangement des mots , qui sont liés entre eux avec une admirable proportion , & ont un arrondissement qui remplit la bouche quand on les prononce.

Voici d'autres vers d'une rudesse bien choquante , & qui vient du mauvais arrangement des mots.

De l'un à l'autre bout la déplorable France  
Aux heureux révoltés prêtoit obéissance ,  
Et Marne , & Seine , & Loire à peine en leurs  
courans ,  
Trouvoient un boulevard franc du joug des tyrans.

Orléans seul encor de tant de places fortes ,  
Se pouvoit dire libre au-dedans de ses portes ,  
Bien qu'entre cent terreurs, il vît de toutes parts  
Une armée innombrable entourer ses remparts.

On peut y opposer des vers forts ,  
& qui peignent des objets terribles ,  
mais sans avoir rien de rude ni de  
choquant pour l'oreille.

Déjà grondoient les horribles tonnerres  
Par qui sont brisés les remparts ;  
Déjà marchoit devant les étendarts  
Bellone les cheveux épars ,  
Et se flattoit d'éterniser les guerres  
Que sa fureur souffloit de toutes parts.

Les mots sont comme une cire molle , & peuvent prendre entre les mains d'un bon Ecrivain , toutes les formes qu'il voudra leur donner. Ceux qui n'ont pas le talent de les façonner comme il faut , se gardent bien d'avouer leur stérilité ou leur incapacité ; ils aiment mieux s'en prendre à la langue Françoisse , & rien n'est plus commun que le reproche qu'on lui fait sur sa foiblesse & sur sa pauvreté ; mais ce reproche est bien injuste , & pour s'en convaincre , il ne faut que jetter les yeux sur les grands Ecrivains , qui ont illustré le règne de Louis le Grand. La langue dans leurs ouvrages est riche , abondante , harmonieuse ; ils n'ont jamais été embarrassés pour exprimer leurs pensées , soit avec force , soit avec élégance , sur quelque matière qu'ils se soient exercés ; & quoique dans ses constructions , notre langue suive l'ordre naturel , & soit fort sévère sur la transposition des mots , elle ne laisse pas de se plier à toutes sortes de styles , & de bien saisir tous les caractères des pensées qu'on veut exprimer , ou en prose , ou en vers.

Son génie est naturellement noble ; elle a de la dignité sans faste & sans orgueil ; elle a des graces légères , naïves & touchantes ; elle aime surtout la décence , & ne souffre ni l'affectation , ni le raffinement , ni une ridicule mignardise.

On va examiner en détail dans les Chapitres suivans , comment on doit arranger les mots , pour produire les différentes espèces d'harmonie, dont on peut frapper l'oreille, selon la nature des pensées qu'on peut exprimer.

---

## CHAPITRE XVII.

### *Des Périodes.*

COMME on distingue dans la Poësie différentes mesures de vers, les unes plus longues, les autres plus courtes ; ainsi l'on distingue dans la prose des parties qu'on appelle Membres , dont l'effet est de suspendre la marche du discours , en l'interrompant par de fréquentes pauses ; autrement il courroit sans s'arrêter jusqu'à

faire perdre haleine , & par sa continuité suffoqueroit ceux qui parlent & ceux qui écoutent.

Les Membres doivent renfermer une pensée ; quelquefois elle est entière , comme celle-ci :

*Le propre de la vertu est de se faire respecter même de ses ennemis.* Quelquefois le Membre n'embrasse pas la pensée toute entière , mais une partie entière de cette pensée ; comme , *Rome en effet triomphe , & Mithridate est mort.* Le premier Membre , *Rome en effet triomphe* , exprime une partie entière de la pensée ; il en est de même de l'autre Membre , *& Mithridate est mort.*

Les Membres ne doivent pas être trop longs , car on auroit de la peine à les suivre ; ils ne doivent pas non plus être trop courts , car on tomberoit dans ce qu'on appelle le Style sec , comme dans cet exemple , *la vie est courte , l'étude longue , le tems rapide.* Ce Style trop coupé , & comme haché par morceaux , seroit insupportable , même dans les lettres & dans la conversation.

Les Membres peuvent être longs

dans le grand Style, & lui donnent de la majesté. Par exemple; *C'est Dieu qui dirige & conduit, comme par la main, la révolution de cet Univers.* Car le discours semble s'accroître & s'élever à proportion que le Membre acquiert d'étendue. C'est pour cette raison que les grands vers sont appelés Héroïques, & conviennent pour chanter les actions des Héros. Mais si les objets sont petits, il faut que les Membres soient courts. Comme :

La Cigale ayant chanté  
 Tout l'Été,  
 Se trouva fort dépourvûe,  
 Quand la bise fut venue ;  
 Pas un seul petit morceau  
 De mouche ou de vermisseau.

On peut encore faire usage de Membres courts dans la véhémence d'une passion, où l'on dit rapidement beaucoup de choses en peu de mots ; comme, lorsqu'on fait dire à Phédre :

Ils s'aiment ! par quels charme ont-ils trompé  
 mes yeux ?

Comment se font-ils vûs ? dans quels têmes ?  
 dans quels lieux ?

Tu le sçavois ; pourquoi me laissois-tu séduire ?

On peut remarquer que les Lacédémoniens affectoient la brièveté , pour donner plus de force à ce qu'ils disoient. Le Style de commandement est court & précis , & un Maître impérieux parle volontiers par monosyllabes , au lieu qu'on est long dans les prières & dans les lamentations. Voici un exemple de ce Style concis des Lacédémoniens , qui a donné le nom au Style Laconique. Philippe , Roi de Macédoine , leur avoit écrit pour les sommer de se soumettre à sa puissance. Ils lui répondirent ces mots : *Denys à Corinthe*. Une réponse si courte avoit bien plus de force , que si en l'étendant , ils eussent écrit : *Souviens-toi que Denys , Tyran de Syracuse , qui comme toi étoit un puissant Souverain , réduit aujourd'hui à une condition privée , fait sa demeure à Corinthe*. Ce discours ainsi allongé eût perdu sa véhémence , & le ton de fierté & d'indignation qu'on remarque dans ces deux mots , *Denys à Corinthe*.

Cette brièveté dans le discours se nomme *Comma* ou *Incise*. On appelle *Incise* ce qui est plus court que le

Membre ; comme ces maximes des Sages : *Connois-toi toi-même ; hâte-toi lentement ; rien de trop.* Car la brièveté est sententieuse , & cherche à renfermer beaucoup de sens en peu de mots.

L'enchaînement de ces membres & de ces Incises forme ce qu'on appelle une Période, qu'on a ainsi nommée , à cause de sa ressemblance avec les routes qui vont en tournant. On peut la définir , un assemblage de membres ou d'incises qui ont un retour naturel sur eux-mêmes , & dont le circuit embrasse exactement la pensée qui en est le sujet. Comme , « Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle du Prince de Condé , je me sens confondu non-seulement par la grandeur du sujet , mais , s'il m'est permis de l'avouer , par l'inutilité du travail. » La liaison des trois membres de cette Période est sensible , & l'on voit qu'elle prend , pour finir , une espèce de tournant qui la ramène sur elle-même. Ce n'est autre chose qu'un arrangement de mots ; car si on les délie , il n'y aura plus de Période , & les pensées demeureront les mê-



mes; comme si on disoit : *J'entreprends de célébrer la gloire immortelle du Prince de Condé, & dans ce moment je suis confondu par la grandeur du sujet, & s'il faut l'avouer, par l'inutilité du travail.*

Il faut observer qu'un discours qui seroit entièrement tissu de périodes, produiroit ce qu'on appelle une Elocution tortueuse, & deviendroit fatiguant pour l'Auditeur. Il y a aussi une Elocution qu'on appelle décousue, dont les parties sont détachées, & n'ont entre elles presque aucune liaison. Elle est sèche & désagréable par elle-même. C'est un tas de membres qu'on jette au hasard les uns auprès des autres; comme un tas de pierres qu'on décharge, & qui n'ont encore aucune liaison pour s'étayer l'une & l'autre. Au lieu que les membres périodiques peuvent être comparés à ces pierres, qui par leur assemblage régulier, embrassent & soutiennent les édifices faits en forme de dôme.

Un discours ne doit être ni tout enchaîné de périodes, ni entièrement décousu; mais en l'entremêlant de périodes & de membres détachés, il paroîtra simple, sans avoir l'air né-

DE L'ELOQUENCE. 255  
gligé, & n'aura ni la platitude du langage populaire, ni l'affectation du Style empoulé.

Les plus courtes périodes sont de deux membres, les plus longues de quatre. Ce qui est au-delà, n'est plus dans la juste mesure de la période.

Exemple d'une période de deux membres :

*Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appas de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom.*

Période de trois membres :

*Quelque vains & quelque injustes que nous supposons les jugemens du monde, nous n'en craignons pas tant après tout l'iniquité & la malignité, que nous en craignons la vérité.*

Période de quatre membres :

*Si le Héros dont je fais l'éloge, n'avoit sçu que combattre & que vaincre, sans que sa valeur & que sa prudence fussent animées d'un esprit de foi & de charité, content de le mettre au rang des Scipions & des Fabius, je laisserois à la vanité le soin de louer la vanité, & je ne parlerois de sa gloire, que pour déplorer son malheur.*

Un membre seul qui auroit de l'étendue , & où l'on appercevroit une sorte de circuit & de suspension jusqu'à la fin, pourroit être regardé comme une période simple. Par exemple, *Le Royaume du Ciel ne peut être emporté que par la violence. Ou, Dans ce monde il n'est point de parfaite sagesse. Ou, Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.*

Dans les périodes composées de plusieurs membres , le dernier doit être communément le plus long , & embrasser en quelque façon tous les autres. Alors la période aura de la magnificence & de la dignité , à cause de l'étendue & de la noblesse du membre qui la termine ; autrement elle seroit comme écourtée, & paroîtroit boiteuse. Exemple :

« Quand Dieu laisse sortir du puits  
 » de l'abyssine la fumée qui obscurcit  
 » le soleil , selon l'expression de l'A-  
 » pocalypse ; c'est-à-dire , l'erreur &  
 » l'hérésie ; | Quand pour punir les  
 » scandales , ou pour réveiller les peuples & les pasteurs , il permet à l'esprit de séduction de tromper les  
 » âmes hautaines , & de répandre par  
 » tout

» tout un chagrin superbe, une in-  
 » docile curiosité, & un esprit de ré-  
 » volte, | Il détermine dans sa sagesse  
 » profonde les limites qu'il veut don-  
 » ner aux malheureux progrès de l'hé-  
 » résie, & aux souffrances de son  
 » Eglise. »

Si l'on abrégéoit ainsi le dernier  
 membre, *il marque à l'hérésie des limi-  
 tes* ; la chute de cette longue pério-  
 de seroit précipitée, & lui feroit per-  
 dre sensiblement ce qu'elle a de pom-  
 pe & de magnificence..

On distingue trois genres de pé-  
 riodes, l'historique, l'oratoire, &  
 celle qui est propre au Dialogue.

La période historique n'est ni trop  
 régulière dans son circuit, ni trop  
 négligée ; elle doit garder un juste  
 milieu, de manière que par un grand  
 circuit, elle ne paroisse pas trop ora-  
 toire, ce qui lui ôteroit l'air de vé-  
 rité qu'elle doit avoir ; car elle tire  
 de sa simplicité même toute sa di-  
 gnité, & le caractère historique.

Exemple :

*La guerre que j'entreprends d'écrire, &  
 que les Romains soutinrent pendant seize  
 ans contre Hannibal, est la plus mémo-*

*nable qui fût jamais , & la plus fertile en grands événemens.*

La période oratoire se replie sur elle-même , & demande que pour la prononcer , la bouche s'arrondisse en quelque sorte , & que la main suive le mouvement & le circuit des paroles. Exemple :

« S'il y a une occasion au monde, où  
» l'ame pleine d'elle-même , soit en  
» danger d'oublier son Dieu , c'est  
» dans ces postes éclatans , où un  
» homme devient comme le Dieu  
» des autres hommes , & rempli de  
» gloire en lui-même, remplit le reste  
» du monde d'amour, d'admiration  
» ou de frayeur. »

La période propre au Dialogue , est encore plus simple & plus négligée que la période historique. A peine laisse-t-elle entrevoir qu'elle est une période. Exemple :

*Eudoxe & Phitanthe sont deux hommes de lettres que la science n'a point gâtés , & qui n'ont guères moins de politesse que d'érudition ; quoiqu'ils aient fait les mêmes études , le caractère de leur esprit est bien différent , &c.*

Pour résumer en peu de mots ce

qui vient d'être dit de la période, il faut y observer ces conditions :

1°. Que la plus longue n'ait, autant qu'on le peut, que la mesure de sept ou huit grands vers, ce qui fait à peu près la durée de la respiration, pour ne pas fatiguer par une longueur excessive celui qui parle & celui qui écoute.

2°. Que la Période soit claire, & qu'elle se développe de manière qu'on l'entende aisément.

3°. Qu'elle soit nombreuse, coulante & facile à prononcer.

Enfin qu'elle n'ait rien de trop peigné ni de trop ajusté, car l'affectation est vicieuse en tout.

Une Période est nombreuse quand les membres qui la composent ont entre eux une juste proportion, & que la variété de leurs sons & de leurs mesures, forme un concert qui flatte l'oreille, comme la plus excellente musique. C'est sur-tout à la fin de la Période, que cette harmonie se fait le plus sentir, quand la chute en est heureuse, & qu'elle se termine par des mots qui aient du poids & du soutien.

Malherbe fut entre les Poètes françois le premier qui donna aux vers

cette proportion & cette cadence  
qui les rend si nombreux. On en  
pourra juger par cet exemple :

Ainsi quand Mausole fut mort ,  
Artemise accusa le sort ,  
De pleurs se noya le visage ,  
Et dit aux astres innocens  
Tout ce que fait dire la rage ,  
Quand elle est maîtresse des sens.

.....

De combien de jeunes maris  
Dans la querelle de Paris  
Tomba la vie entre les armes ,  
Qui fussent retournés un jour ,  
Si la mort se payoit de larmes ,  
A Mycènes faire l'amour.

.....

Le tems d'un insensible cours ,  
Nous porte à la fin de nos jours ;  
C'est à notre sage conduite ,  
Sans murmurer de ce défaut ,  
De nous consoler de sa fuite ,  
En le ménageant comme il faut.

Balzac , contemporain de Malher-  
be , fit de son côté pour la prose ,  
ce que Malherbe avoit fait pour les  
vers ; il donna aux périodes une mar-

che nombreuse & cadencée. On disoit de son tems ; qu'il n'étoit point de mortel qui parlât comme lui ; mais il passa le but , & ne scut ni varier son style, ni le proportionner aux matières qu'il traitoit , ni placer à propos les ornemens. En un mot , il ne connut point cette bienséance , qui consiste à dire les choses comme il faut , selon les lieux , les tems & les personnes ; & au lieu de conserver un air simple & naturel , il ne s'étudia qu'à s'en éloigner , comme s'il eût craint que ses ouvrages parussent lui avoir trop peu coûté. On a dit de lui qu'il n'écrivoit rien pour l'ame , mais qu'il n'écrivoit que pour l'imagination & pour les oreilles , & que le jugement qui l'accompagnoit toujours en ce qui concernoit le choix & l'arrangement des mots , le nombre & le tour harmonieux d'une période , l'abandonnoit très-souvent en ce qui regardoit la pensée. Cependant il faut avouer qu'il a été pour son siècle un maître & un modèle digne à beaucoup d'égards d'être imité , & que s'il y a eu des Ecrivains qui n'ont pris en lui que ce qu'il avoit



d'extraordinaire & de singulier, d'autres ont sçû démêler dans ses ouvrages le bon & le mauvais, & ont tourné à leur profit ses défauts mêmes, en réduisant la période Françoisë à sa juste mesure, & en plaçant à propos les ornemens qu'il leur a indiqués. Ces ornemens consistent en partie, dans la manière de figurer les mots, & ils vont faire la matière du Chapitre suivant.

---

## CHAPITRE XVIII.

### *Des Tropes & des Figures de Mots.*

**O**N appelle Trope, tout changement par lequel on transporte un mot de sa propre signification, à une autre qui le rend plus expressif, ou plus agréable; comme quand je transporte le mot de *Sel* de sa signification naturelle, à une autre qui exprime ce qui pique & réjouit dans les ouvrages d'esprit, le *Sel Attique*, le *Sel* de la plaisanterie.

On appelle figure de mots, une manière de tourner les expressions &

les phrases, qui s'éloigne de la façon commune de parler, & dont l'effet est de donner au discours, ou plus de force, ou plus de grace, ou plus d'éclat, comme quand au lieu de dire simplement *Dieu*, je dis, par une circonlocution, *Celui qui met un frein à la fureur des flots.*

## ARTICLE PREMIER.

*Des Tropes.*

**D**E tous les Tropes qu'on peut employer en parlant, le plus commun & le plus beau, est sans contredit, la métaphore. Elle est si naturelle que nous l'employons, même sans y penser, dans les conversations les plus familières; elle répand dans un discours une vive lumière, quand elle est bien maniée, parce qu'elle présente à la fois deux idées qui s'éclaircissent l'une & l'autre; elle est d'ailleurs d'une grande ressource pour enrichir une langue, quand elle a besoin d'emprunter un mot pour exprimer une pensée dont le mot propre lui manque, ou dont le mot propre est choquant, & qu'on veut pour la bien-

féance , l'échanger avec un autre.

Ainsi la Métaphore consiste à transporter un mot de l'endroit où il étoit propre , à un autre où le mot propre manque , ce qui est de nécessité , & où le mot transporté vaut mieux que le mot propre , ce qui est de bienféance.

La Métaphore est fondée sur la nécessité , lorsque pour exprimer , par exemple , le besoin que la terre a d'être arrosée , nous disons que la terre est *altérée* ; on dit de même que la campagne est *riante* , qu'un arbre est *malade* , que la vigne *pleure* ; & ces Métaphores sont si naturelles que les gens de la campagne ne parlent pas autrement. Nous disons aussi par la même nécessité , *un petit génie* , *un esprit vaste* , *un caractère dur* , *une humeur douce* ; parce qu'il n'y a pas d'autres noms pour exprimer ces qualités de l'ame , & qu'on a été obligé de les emprunter de celles du corps.

Mais ce qui a été inventé par la nécessité , a été tourné en ornement par de bons Ecrivains , soit pour donner plus de force au discours , soit pour l'embellir. On lui donne plus de  
force

force, quand au lieu de dire qu'un homme est en colère, on dit qu'il *est enflammé de colère*; quand on dit qu'un voluptueux *est plongé dans les délices*, qu'un prodigue *est abîmé de dettes*.

On embellit le discours quand on dit, qu'un Orateur *a déployé toutes les richesses de son éloquence*, que S. Augustin *a été une des plus brillantes lumières de l'Eglise*.

La Métaphore sert encore à expliquer certaines choses qu'on ne pourroit pas dire honnêtement, ou qui présenteroient des idées dégoûtantes, comme on dit *dévoiyement*, au lieu du mot propre. Il en est de même de *garderobe*, &c.

On distingue plusieurs espèces de Métaphores; la première, lorsqu'en parlant de choses vivantes & animées, on employe un mot pour l'autre; par exemple, au lieu du mot *Jardinier*, Boileau a dit, *gouverneur de mon jardin*; pour caractériser un Ministre, on l'appelle *un sage Pilote*, & un Evêque, *un Pasteur*.

La seconde, lorsque dans des choses inanimées, on prend le mot

qui exprime l'une pour exprimer l'autre. Comme, *prendre le timon des affaires ; donner un frein à la mer.*

La troisième, lorsque pour exprimer des choses animées, on prend des termes de choses qui ne le sont pas ; comme, *le fer des moissonneurs, le glaive du Seigneur les extermina.*

La quatrième enfin, lorsqu'en parlant d'une chose inanimée, on emploie des mots qui marquent de la vie & de l'action. Comme, *le plomb vole ; la mer irritée, courroucée ; la voix du tonnerre s'est fait entendre.*

Cette dernière espèce de Métaphore est la plus hardie, & pour cette raison, la plus propre au Style sublime.

Il faut observer qu'autant que les Métaphores contribuent à l'ornement d'un discours, quand elles sont bien ménagées & placées à propos, autant elles le déparent quand elles sont trop fréquentes, parce qu'elles le rendent obscur, & fatigant pour l'esprit ; car les Enigmes ne sont autre chose que des Métaphores entassées l'une sur l'autre. Il ne faut pas non plus qu'elles soient trop hardies,

comme celle d'un Poëte Italien , qui pour exprimer une violente passion qui enflamme un de ses personnages, dit, *que sa poitrine est un mont Gibel.*

Un autre défaut des Métaphores, est d'être tirées de trop loin , comme quand on a appelé le comble du bonheur, *l'Apogée du bonheur* ; quand on a dit qu'un homme étoit *au Zénit de la fortune.* Car elles ne peuvent être claires & agréables, qu'autant qu'elles sont tirées d'endroits semblables à ceux où on les transporte ; comme, *cent canons tonnerent de tous côtés.*

Il y a deux moyens de remédier aux Métaphores , qui paroîtroient trop dures & trop hardies ; l'un en se servant de ces correctifs , *pour ainsi dire, s'il m'est permis de le dire* ; comme dans cet exemple de M. Bossuet : *Lorsque ( la Reine d'Angleterre, ) venant prendre possession du Sceptre de la Grande Bretagne , voyoit , pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle, & soumettre leurs vagues à la dominatrice des mers.*

Le second moyen d'adoucir les Métaphores, est de les tourner en images ou en comparaisons ; car la

Métaphore n'est par elle-même qu'une comparaison abrégée. Ainsi quand je dis, *qu'un guerrier s'est battu comme un lion*, je fais une comparaison ; quand je dis que *ce guerrier est un lion*, c'est une Métaphore. On peut dire métaphoriquement dans le Style sublime, que *l'Angleterre est inondée par un effroyable débordement de mille Sectes bizarres*. Je tournerai la Métaphore en image, en disant, que l'Angleterre est *comme inondée* par un effroyable débordement de mille Sectes bizarres.

Il ne faut pas oublier ici un autre genre de Métaphore, qu'on appelle Métonymie, ou changement de nom, & qui consiste à mettre un nom à la place d'un autre, comme quand on marque la cause par l'effet qu'elle produit ; *la pâle maladie, la triste vieillesse, une aveugle colère* ; quand on met l'Inventeur, pour l'Invention, *Bacchus*, pour dire *le vin*, *Cérès*, pour dire *le bled*, &c. Ce qui contient pour ce qui est contenu ; comme, *pleure, Jérusalem, pleure, Cité perfide*, pour, *pleurez, habitans de Jérusalem*. *La France est en armes*, pour *les François*.

L'Allégorie est une continuation de Métaphores, dont le propre est de dire une chose, & d'en signifier une autre. Elle renferme par sa nature un sens caché ; mais il faut qu'il soit aisé à découvrir. Horace voulant peindre aux Romains les funestes effets des guerres civiles, & leur inspirer l'amour de la concorde & de la paix, leur présente l'image d'un vaisseau battu par d'affreuses tempêtes, & qui ne peut éviter le naufrage qu'en regagnant au plutôt le port.

Les Paraboles, dont il y a beaucoup d'exemples dans l'Écriture, sont à peu-près de la même espèce.

Il y a des Allégories plus courtes, & les exemples en sont communs. Telle est celle-ci de M. Bossuet :  
 « Ces terres trop remuées, & deve-  
 » nues incapables de consistance,  
 » sont tombées de toutes parts, &  
 » n'ont fait voir que d'effroyables pré-  
 » cipices. J'appelle ainsi tant d'er-  
 » reurs téméraires & extravagantes,  
 » qu'on voyoit paroître tous les jours  
 » en Angleterre. »

En voici une autre de Cicéron plus étendue : « Quelle mer pensez-vous,



» Messieurs , qui soit aussi orageuse  
 » que l'assemblée du peuple ? Non ,  
 » l'une dans son flux & dans son re-  
 » flux , n'a pas plus de flots , plus de  
 » variation & d'agitation , que l'autre  
 » dans ses suffrages , a d'inconstance ,  
 » de troubles & de mouvemens di-  
 » vers. Souvent il ne faut que l'es-  
 » pace d'un jour ou d'une nuit , pour  
 » donner aux affaires une nouvelle  
 » face. Quelquefois même la moin-  
 » dre nouvelle , le moindre bruit qui  
 » se répand est un vent qui se le-  
 » vant subitement , change les es-  
 » prits , & renverse les délibéra-  
 » tions. »

Il faut conserver dans l'Allégorie  
 le même genre de Métaphore , par  
 lequel on a commencé ; car celui qui  
 après avoir fait rouler ses Métaphores  
 sur une tempête , les finiroit par un  
 incendie , commettrait une grande  
 faute de jugement. C'est pourquoi  
 on a justement repris cette Allégo-  
 rie de Malherbe :

Prends ta foudre, Louis, & vas comme un lion,  
 Donner le dernier coup à la dernière tête  
 De la Rébellion.

Ces trois Métaphores sont tirées, l'une de la foudre, l'autre d'un lion, l'autre de l'Hydre du marais de Lerne qu'Hercule combattit.

Quand l'Allégorie est trop obscure, elle devient une Enigme, ce qui est un grand vice, puisque sa perfection est d'être intelligible.

Le Trope qu'on appelle Catachrese, sert à donner un nom aux choses qui n'en ont point, en empruntant le nom d'une chose contraire à celle qu'on veut signifier, comme on diroit, *un cheval ferré d'argent ; aller à cheval sur un bâton*. La nécessité fait passer ces expressions, quelque abusives qu'elles soient, & l'on n'est point trompé à la contradiction qu'elles renferment.

L'Antonomasie est un Trope, par lequel on met un équivalent à la place du nom propre, comme on a dit, *le destructeur de Carthage*, pour dire, Scipion ; *le Poète favori d'Auguste*, pour dire, Horace.

Ce Trope ressemble à la périphrase qu'on peut aussi nommer Circonlocution, & qui sert à expliquer par un détour, & en plusieurs paroles,

ce qu'on pourroit dire en un seul mot, ou en très-peu de mots. Comme au lieu de dire des canons, on dit, *ces foudres de bronze, que l'Enfer inventa pour la destruction des hommes*. On s'en sert quelquefois pour exprimer des choses qu'on ne pourroit pas dire avec bienséance ; quelquefois pour l'ornement du discours, soit qu'on veuille exprimer plus noblement des choses communes, soit qu'on veuille adoucir par un circuit de paroles, des propositions qui choqueroient. Boileau, pour dire poëtiquement & noblement qu'il avoit 58. ans, s'exprime ainsi :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,  
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute che-  
nue,  
A jetté sur ma tête avec ses doigts pésans,  
Onze lustres complets surchargés de trois ans.

Voici un exemple d'une Périphrase où il s'agit d'adoucir une proposition capable de révolter. Thémistocle, aux approches de l'armée de Xerxès, conseilloit aux Athéniens d'abandonner leur ville, & pour ne les pas effarou-

**cher**, il les exhorta seulement à *mettre leur ville en dépôt entre les mains des Dieux*. On peut voir l'exemple d'une pareille Periphrase, dans ce passage où M. Bossuet veut adoucir l'idée de l'emprisonnement & de la révolte du Prince de Condé : « Ce Prince que » l'on regardoit comme le Héros de » son siècle, rendu inutile à sa patrie » dont il avoit été le soutien, & enfui- » te, je ne sçais comment, contre sa » propre inclination, armé contre » elle. »

La Répétition est un Trope dont l'usage est fort commun. On s'en sert, par exemple, dans la colère, dans la douleur, & dans les autres passions de l'ame, ou quand on insiste fortement sur une chose pour la faire mieux sentir. Exemples :

Hélas ! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems ?

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan & sur  
elle

Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur,  
De la chute des Rois funeste avant-coureur.

La Répétition donne beaucoup de force à ce discours de Joad à Josabeth :

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat  
pour nous ?

Dieu qui de l'orphelin protège l'innocence ,  
Et fait dans la foiblesse éclatter sa puissance ;  
Dieu qui hait les tyrans , & qui dans Jérusale  
Jura d'exterminer Achab & Josabel ;  
Dieu qui frappant Joram le mari de leur fille ,  
A jusque sur son fils poursuivi sa famille ;  
Dieu , dont le bras vengeur pour un temps sus-  
pendu ,  
Sur cette race impie est toujours étendu.

## A R T I C L E I I.

### *Des Figures de Mots.*

L'IRONIE peut être regardée comme un Trope, quand elle est courte, & comme une figure quand elle est étendue. Elle consiste à tourner ce qu'on dit de manière qu'on entende le contraire de ce que les paroles signifient. Le ton de la voix, & la connoissance qu'on a de celui sur qui tombe l'Ironie, en facilite l'intelligence, comme si on disoit en se moquant d'un scélérat connu, *c'est un grand homme de bien* ; d'un libertin, *c'est un Caton*. L'effet ordinaire de l'Ironie est de faire remarquer par des louanges évi-

demment fausses, le mépris qu'on a pour quelqu'un.

Elle est ou amère ou enjouée.

Hermione outrée de dépit contre l'infidélité de Pyrrhus, dissimule sa fureur, & lui tient ce discours plein d'amertume :

Seigneur, dans ce discours dépouillé d'artifice,  
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez  
justice ;

Et que voulant bien rompre un nœud si solennel,  
Vous vous abandonniez au crime en criminel.  
Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'a-  
baisse

Sous la servile loi de garder sa promesse ?

Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter,  
Et vous ne me cherchiez que pour vous en van-  
ter.

Quoi ! sans que ni serment ni devoir vous re-  
tienne ,

Rechercher une Grecque, amant d'une Troyen-  
ne ,

Me quitter, me reprendre, & retourner encor  
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector ;

Couronner tour à tour l'esclave & la Princesse ,  
Immoler Troye aux Grecs , au fils d'Hector la  
Grece !

Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi.  
D'un héros qui n'est point esclave de sa foi, &c.

On donne encore à cette sorte d'Ironie, le nom de Sarcasme.

L'Ironie enjouée est plus propre à la Comédie & à la Satyre. Boileau dans sa 9<sup>e</sup>. Satyre, feint agréablement qu'il veut se réconcilier avec les Poëtes qu'il a maltraités :

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire ,

Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis ,  
Réparer en mes vers , les maux qu'ils ont commis.

Puisque vous le voulez, je vais changer de style.  
Je le déclare donc , Quinault est un Virgile ;  
Pradon comme un Phénix en nos ans a paru ;  
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru ;  
Cotin à ses sermons traînant toute la terre ,  
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire ;  
Sofal est le Phénix des esprits relevés ;  
Perrin... Bon, mon esprit, courage, poursuivez.

Il y a encore dans Boileau plusieurs autres exemples de cette figure, & un entre autres dans sa 12<sup>e</sup>. Epître. On en trouve aussi dans Cicéron & dans les autres Orateurs.

Les discours de Socrate étoient une Ironie continuelle. Il se donnoit

pour ignorant ; & feignant d'admirer la doctrine & les principes de ceux avec qui il conversoit, dans l'intention de leur en faire avouer à eux-mêmes la fausseté & le ridicule , il les y amenoit peu à peu par des questions simples en apparence , & dont ils ne se défioient point. Platon a suivi cette méthode dans tous ses Dialogues , & comme Socrate y joue toujours le principal rôle , cette manière d'interroger est devenue célèbre , sous le nom d'Ironie de Socrate.

On peut encore regarder comme Ironie, ce qu'on appelle des contre-vérités, comme quand on dit en badinant d'un homme d'esprit, qu'*il n'a pas le sens commun*, d'une belle personne, qu'*elle est horrible*, &c. On entend tout d'un coup ce qu'on dit, ou plutôt ce qu'on ne dit pas, & à la faveur de l'Ironie, ces mensonges deviennent des vérités.

L'Hyperbole est pareille-même une exagération outrée, & qui va au-delà du vrai. Elle est propre à amplifier les objets, comme a fait Homère, en parlant de la Discorde, qui a, dit-il,



La tête dans les cieux , & les pieds sur la terre.

La Fontaine , à son exemple , pour exprimer la force & la violence du vent , dit :

Le vent redouble ses efforts ,  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête aux cieux étoit voisine ,  
Et dont les pieds touchoient à l'empire des  
morts.

Ces Hyperboles ont beaucoup de grandeur , & n'ont rien qui révolte , parce que l'intention des deux Poëtes n'a point été de nous tromper , mais de nous représenter les objets d'une manière qui nous en fît concevoir une grande idée , ce qu'ils n'eussent pû faire avec les termes ordinaires. Ils ont dit plus , dans la crainte de ne pas dire assez , & ils n'ont voulu par ces mensonges apparens , que nous amener à la vérité. Mais il faut bien prendre garde d'abuser de cette figure ; car si on la porte trop haut , on la détruit , & elle fait un effet tout contraire à ce que nous voulons. C'est ainsi qu'un Poëte Italien nous

donne une puérilité, dans cette Hyperbole au sujet des fusées volantes : *Il semble*, dit-il, *qu'elles s'élancent pour aller embraser la Sphère du feu, pour foudroyer les foudres mêmes, & pour sonner l'alarme contre les étoiles.* Il a crû faire passer ces vaines exagérations, en disant, *il semble* ; mais cet adoucissement ne suffisoit pas pour corriger ce qui va si loin au-delà des bornes.

Au reste, il y a plusieurs Hyperboles, qui toutes hardies qu'elles sont, peuvent être employées avec succès, lorsqu'on les prépare, & qu'on les amène peu-à-peu ; comme celle d'Homère au sujet du Cyclope Polyphème, dont ce Poëte a eu soin de décrire la taille énorme, avant que de lui faire dévorer les compagnons d'Ulysse ; soit lorsqu'on les adoucit par ces mots, *il semble, on diroit, on croiroit* ; comme a fait Virgile en parlant des flottes d'Auguste & d'Antoine à la bataille d'Actium : *à les voir on diroit que ce sont les Isles Cyclades qui flottent sur les eaux.*

Il y a même des Hyperboles qui n'ont plus besoin d'adoucissements, parce que l'usage les a autorisées, &

en a fait des façons de parler communes. On dit qu'un homme *va plus vite que le vent*, qu'une femme est *plus blanche que la neige*, qu'elle est *la beauté même, la sagesse même*. Mais il faut observer, que comme il y a des Hyperboles qui augmentent & aggrandissent les objets, il y en a aussi qui les diminuent ; comme on dit d'un homme maigre, *qu'il n'a que la peau & les os* ; d'un autre, *qu'il est plus noir qu'une taupe* ; ou d'un homme foible, *qu'un souffle le jetteroit par terre*.

Les ignorans comme les sçavans, usent tous les jours d'Hyperboles, parce qu'on est naturellement porté à faire les choses plus grandes qu'elles ne sont, & que personne ne se contente du vrai, sur-tout quand on parle avec passion ; mais l'abus de cette figure est dangereux, & n'est que trop commun dans les panégyriques, dans les complimens, & sur-tout dans les Romans, où, le Héros est toujours sans pareil,

Et fût-il louche & borgne, est réputé soleil.

L'Antithèse, qu'on nomme en  
François

François Opposition, consiste à opposer un mot à un mot, une pensée à une pensée, une phrase à une phrase ; comme :

Si je veux dire blanc, la quinteuse dit noir, !  
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un  
froc.

Quand cette figure est bien ménagée, elle donne au discours de l'agrément & de la clarté. Mais si elle roule principalement sur les mots, & que la symmétrie en soit trop remarquable, elle ne peut guères convenir qu'à l'Epigramme ; comme,

Pauvre Didon, où ta réduite  
De tes maris le triste sort ;  
L'un en mourant, cause ta fuite,  
L'autre en fuyant cause ta mort.

Ou comme Corneille au sujet du Cardinal de Richelieu :

En parle qui voudra du fameux Cardinal,  
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.  
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;  
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Ainsi l'on ne peut approuver dans un discours sérieux, cette Antithèse de M. Fléchier, en parlant de M.

de Turenne : « Il a eu dans la jeunesse , toute la prudence d'un âge avancé ; & dans un âge avancé , toute la vigueur de la jeunesse. » Et un peu plus bas : « Comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse & dans la volupté , il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oisiveté & dans la foiblesse. » Ces mots qu'on fait rimer à dessein , & ces membres de période trop compassés , ont un air d'affectation & de badinage peu séant dans une matière aussi grave que l'est une Oraison funèbre , & seroient encore plus déplacés dans un Sermon.

Mais l'Antithèse peut trouver place , même dans la plus haute éloquence , quand elle paroît se présenter naturellement , & qu'elle n'a rien d'étudié. M. Bossuet , tout sublime & tout austère qu'il étoit , ne s'est pas refusé cet agrément , quand il l'a trouvé sous sa main , & qu'il ne lui a point fallu faire d'effort pour le chercher ; comme lorsqu'il dit de Charles I. Roi d'Angleterre :

« Pour suivi à toute outrance par  
« l'implacable malignité de la fortu-

» ne, trahi de tous les siens, il ne s'est  
 » pas manqué à lui-même. Malgré  
 » le mauvais succès de ses armes in-  
 » fortunées, si on a pu le vaincre,  
 » on n'a pu le forcer ; & comme il  
 » n'a jamais refusé ce qui étoit rai-  
 » sonnable étant vainqueur, il a tou-  
 » jours rejeté ce qui étoit foible &  
 » injuste, étant captif, »

L'usage fréquent des Antithèses est  
 un grand vice dans tout discours,  
 surtout quand elles sont entassées les  
 unes sur les autres. M. Fléchier n'a  
 pris aucun soin pour s'en garantir,  
 & comme il a été plus aisé de l'imi-  
 ter dans ces figures brillantes & dans  
 ce jeu des paroles, que dans la pure-  
 té, dans l'élégance, & dans les gra-  
 ces de son style, on les a depuis pro-  
 diguées à l'excès, & on en a infec-  
 té toute l'éloquence.

Voici un exemple d'Antithèses en-  
 tassées dans l'Oraison funèbre de la  
 Duchesse d'Aiguillon :

« On la vit souffrir, mais on ne  
 » l'entendit pas se plaindre ; elle fit  
 » des vœux pour son salut, & n'en  
 » fit pas pour sa santé. Prête à vivre  
 » pour achever la pénitence, prête

» à mourir pour consommer son sa-  
 » crifice ; soupirant après le repos de  
 » la patrie , supportant patiemment  
 » les peines de son exil. Entre la dou-  
 » leur & la joye , entre la possession  
 » & l'espérance , se réservant toute  
 » entiere à son Créateur , elle atten-  
 » dit tout ce qui pouvoit arriver , &  
 » ne souhaita que ce que Dieu vou-  
 » droit faire d'elle. »

L'Orateur n'a songé qu'à plaire dans cet endroit , où il ne devoit être question que de toucher ses Auditeurs.

On pourroit encore mettre au nombre des Tropes ou des figures , les épithetes dont on accompagne les mots , pour donner aux pensées qu'ils présentent , plus de force & plus d'agrément. L'effet qu'une épithete doit produire , est d'ajouter quelques traits frappans à la chose dont on parle , sans quoi elle paroîtroit trop simple & trop nue.

On auroit pu dire , *Dieu pour punir l'instabilité de ces peuples* ( on parle des Anglois ) *les a livrés à leur curiosité*. Mais l'image est devenue plus noble & plus vive par les Epithetes dont on l'a ornée. *Dieu pour punir l'irreligieuse insta-*

*bilité de ces peuples , les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité.*

Les Poètes usent des épithètes beaucoup plus librement que les Ecrivains en Prose ; elles leur servent à rendre leurs pensées avec plus de précision , de vivacité & d'énergie , surtout quand les épithètes sont métaphoriques , comme la *honteuse* Indigence , l'*aveugle* Jalousie ; mais si elles sont froides , & ne disent rien ; si le discours en est trop chargé , ce n'est plus qu'un verbiage fastidieux & embarrassant , qu'on a justement comparé aux bouches inutiles dans une armée , qui ne font que l'affoiblir par leur nombre , au lieu de la fortifier.

On ne finiroit point , si l'on vouloit parcourir toutes les figures dont on use , soit en parlant , soit en écrivant. On s'est borné à celles dont l'usage est le plus fréquent & le plus connu. Elles sont toutes des expressions naturelles de nos passions , qui se diversifiant à l'infini , se montrent dans le Discours , sous une infinité de formes différentes.



## CONCLUSION.

LES préceptes de la Rhétorique nous apprennent à faire un usage raisonnable des ornemens du discours, & à juger sainement de l'usage qu'en font les Ecrivains en tout genre. Un Auteur, avant que de s'attacher à la composition, doit s'être bien nourri de ces préceptes, & avoir lû les bons modèles; il doit s'être rendu capable de découvrir du premier coup d'œil, ce qu'il faut dire sur quelque matière que ce soit, & comment il faut le dire, selon les tems, les lieux & les personnes; car s'il falloit qu'à mesure qu'il travaille, il consultât les préceptes l'un après l'autre, & allât, pour ainsi dire, frapper à leur porte, pour sçavoir, par exemple, quelle sorte de période ou de figure il doit employer en chaque place, il ne feroit que des ouvrages informes, sans goût, sans ame & sans vie; l'art s'y montreroit trop grossièrement, & l'on y chercheroit envain la nature & la vérité.

F I N.

NOUVELLE HISTOIRE  
POËTIQUE.

---

*PREMIERE PARTIE.*



NOUVELLE HISTOIRE  
POËTIQUE,  
ET DEUX  
TRAITÉS<sup>1</sup> ABREGES,  
L'UN  
DE LA POËSIE,  
L'AUTRE  
DE L'ÉLOQUENCE;  
*Composés pour l'usage de MESDAMES.*  
PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez { JACQUES GUERIN, Libraire - Imprimeur  
de Mesdames, rue du Foin.  
DESPREZ, CAVELIER, rue S. Jacques,  
à S. Prosper & aux trois Vertus.

---

M. D C C. L I.  
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE 1

1.1.1

1.1.2

1.1.3

1.1.4

1.1.5

1.1.6

A

*MADAME.*

MADAME,

APRÈS avoir osé mettre ces  
Ecrits sous vos yeux, je dois  
moins craindre de les exposer au  
grand jour. Vous avez daigné ,  
a iij

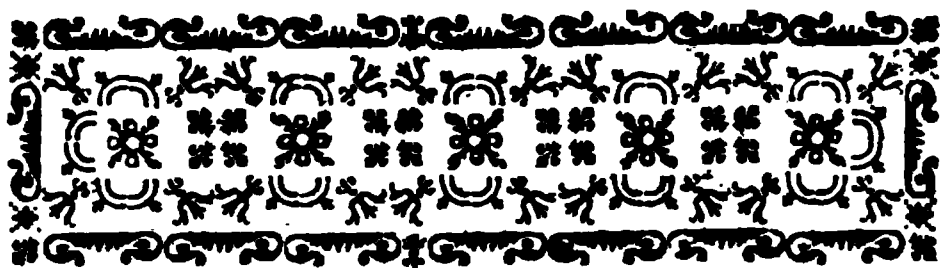
**MADAME ;** honorer de votre

*ce goût sage ; toujours guidé par  
une exacte raison , & qui s'allie ,  
MADAME , si parfaitement avec  
ces graces nobles & touchantes  
que toute la France admire en vo-  
tre Auguste Personne.*

*Je suis avec un très-profond  
respect ,*

**MADAME ,**

*Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur ,  
HARDION.*



## P R E F A C E.

**L**ORS QUE je me suis proposé d'écrire cette nouvelle Histoire Poétique, j'ai dû, par respect pour les Augustes & Pieuses Princesses à qui j'ai l'honneur d'être attaché, donner ma principale attention à me renfermer dans les bornes de la plus scrupuleuse bienséance. C'est peut-être le seul mérite qu'elle aura auprès du Public; & c'est aussi le seul où j'ai senti qu'il m'étoit permis d'aspirer.

Uniquement occupé de mon objet, je n'aurois point pensé à la faire imprimer, si l'on ne m'eût fait entendre qu'elle pourroit être utile aux jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, dont on doit, en tra-



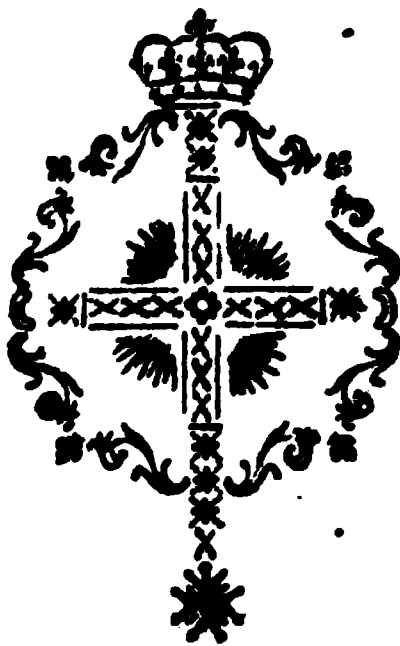
vaillant à leur éclairer l'esprit ,  
mettre, avant toutes choses, les  
mœurs en sûreté.

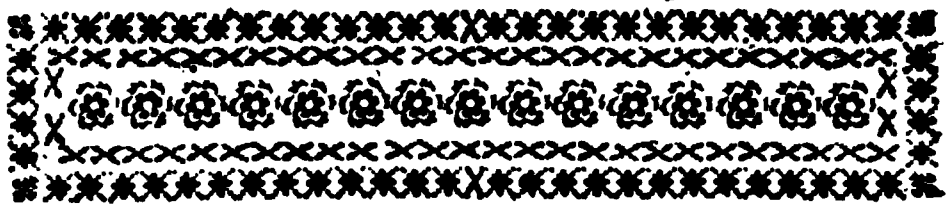
A la suite de l'Histoire Poétique ,  
on trouvera un Traité de la Poësie  
Françoise, & une Rhétorique abrégée.  
Ces trois Ouvrages ont été  
pour *MES DAMES*, comme une  
préparation à des études plus pro-  
fondes , où leur goût naturel pour  
tout ce qui tend à perfectionner la  
raison , & une pénétration singu-  
lière, leur ont fait faire des progrès  
plus réels que vraisemblables.

Je me suis borné dans les deux  
Traités de la Poësie & de l'Élo-  
quence , à recueillir les préceptes  
ordinaires, des plus grands Maîtres  
anciens & modernes. Si je n'ai pas  
fait usage de ceux qu'une nouvelle  
Métaphysique a introduits depuis  
quelque tems , ce n'est pas que je  
prétende les condamner ; mais on  
ne peut les adopter , que lorsqu'ils  
auront été en quelque sorte con-

*P R E F A C E. ix*

facrés par des écrits , qu'on puisse  
comparer avec les chef-d'œuvres  
en tout genre , où l'on a suivi les  
anciennes règles , & qui nous rap-  
pellent tout à la fois , les beaux fié-  
cles d'Alexandre , d'Auguste & de  
Loüis le Grand.





# T A B L E

## DES CHAPITRES ET ARTICLES

de la Première Partie.

**O** RIGINE du Monde selon les  
Poètes , page 1

CHAPITRE I. Des Dieux du  
Ciel , 14

ARTICLE I. *Uranus & Saturne*, ibid.

ART. II. *Cybèle* , 17

ART. III. *Jupiter* , 20

ART. IV. *Junon* , 26

ART. V. *Pallas ou Minerve, & Bellone* ,

30

ART. VI. *Mars & la Victoire* , 33

ART. VII. *Venus, Cupidon & les Graces* ,

37

ART. VIII. *Vulcain & les Cyclopes* , 42

ART. IX. *Mercure & Iris* , 46

ART. X. *Apollon & Phaëton* , 52 , 63.

ART. XI. *Diane , ou la Lune , l'Aurore*

& la Nuit , 69

# T A B L E.

	xj
ART. XII. <i>Bacchus</i> ,	74
ART. XIII. <i>Les Muses</i> ,	80
CHAP. II. <i>Des Divinités de la Mer, des Fleuves &amp; des Fontaines</i> ,	
	87
ART. I. <i>l'Océan &amp; Téthys</i> ,	91
ART. II. <i>Neptune &amp; Amphitrite</i> ,	93
ART. III. <i>Nérée, les Néréides, &amp; les Tritons</i> ,	98
ART. IV. <i>Protée</i> ,	102
ART. V. <i>Phorcus &amp; ses Filles</i> ,	107
ART. VI. <i>Palémon, &amp; Leucothoé</i> ,	110
ART. VII. <i>Glaucus</i> ,	115
ART. VIII. <i>Scylla &amp; Charybde</i> ,	118
ART. IX. <i>Les Nymphes de la Mer</i> ,	121
ART. X. <i>Eole &amp; les Vents</i> ,	123
ART. XI. <i>Les Sirènes</i> ,	126
CHAP. III. <i>Divinités de la Terre</i> ,	
	130
ART. I. <i>Cérès</i> ,	135
ART. II. <i>Le Dieu Terme</i> ,	144
ART. III. <i>Le Dieu Pan</i> ,	147
ART. IV. <i>La Déesse Palès, &amp; quelques autres Divinités Champêtres</i> ,	149
ART. V. <i>Les Nymphes de la Terre, les Satyres, les Faunes, les Sylvains, &amp; Silène</i> ,	151

ART. VI. *Flore, Pomone, Vertumne,* 157

ART. VII. *Les Dieux Pénates, Les Dieux Lares, & les Génies,* 160

CHAP. IV. *Les Divinités des Enfers,* 164

ART. I. *Les Fleuves des Enfers,* 171

ART. II. *Charon,* 174

ART. III. *Cerbère,* 176

ART. IV. *Les Juges des Enfers,* 177

*Minos,* 179

*Rhadamante,* 180

*Æacus,* 181

ART. V. *Pluton, Proserpine, & Plutus,* 186

ART. VI. *Les Furies,* 189

ART. VII. *Les Parques, le Destin, la Fortune, & Némésis,* 191

ART. VIII. *Le Sommeil, la Mort, & les Dieux Manes,* 197

ART. IX. *Les Supplices de quelques fameux Criminels dans le Tartare,* 201

CHAP. V. *Autres Divinités particulières,* 206

ART. I. *Comus & Momus, Dieux des Festins & de la Joie,* 207

ART. II. *Esculape, Hygiée ou la Déesse de la Santé, & Télésphore,* 207

# T A B L E. xiiij

## ART. III. *Les Vertus, les Passions, les Biens & les Maux érigés en Divinités,*

	215
La Piété.,	215
La Miséricorde.,	216
La Vertu & l'Honneur.,	ibid.
La Vérité ,	217
La Concorde & la Paix ,	218
La Foi , la Liberté ,	219
La Pudeur , le Silence , la Providence ,	220
La Sécurité , la Justice & l'Equité ,	221
ART. IV. <i>Les Oracles ,</i>	223
L'Oracle de Dodone ,	224
L'Oracle de Jupiter Ammon ,	226
L'Oracle de Delphes ,	227

Fin de la Table de la première Partie.





## A P P R O B A T I O N.

**J'**A I lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé : *Nouveaux Traités de la Fable, de la Poësie & de l'Eloquence* ; il m'a paru que ces trois Ouvrages remplissoient parfaitement les vûes qu'on s'y est proposées ; & qu'après avoir servi si utilement aux Augustes Princeesses pour lesquelles ils ont été composés, les jeunes Personnes de toute sorte d'état pourroient s'y former l'esprit & le goût. A Paris, ce 15. Novembre 1750.]

V A T R Y.

---

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux conseillers les gens tenans nos cours de parlement, maîtres des requêtes ordinaires de notre hôtel, grand-conseil, prévôt de Paris, baillifs, sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos justiciers qu'il appartiendra, S A L U T, Notre amé JACQUES GUERIN le jeune, Imprimeur Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa communauté ; Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public, un ouvrage qui a pour titre : *Nouvelle Histoire Poétique, avec un Traité de la Poësie & de l'Eloquence, composés pour l'usage de MESDAMES* : s'il Nous plaisoit lui accorder nos lettres de privilége pour ce nécessaires ? A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, d'imprimer ledit ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre royaume, pendant le tems de six années consécutives à compter du jour de la date des présentes : faisons

défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces présentes seront enrégistrées tout au long sur le registre de la communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contre-scel des présentes; que l'impétrant se conformera en tout aux réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10<sup>e</sup> Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal chevalier chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre bibliothèque publique, un dans celle de notre château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal chevalier chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal chevalier Garde des Sceaux de France le sieur DE MACHAULT, commandeur de nos ordres; le tout à peine de nullité des présentes: Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre



Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le dixième jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent cinquante-un & de notre regne le trente-sixième. Par le Roi en son Conseil. Signé S A I N S O N.

*Registré ensemble la Cession sur le Registre Douze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 542. fol. 415. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. à Paris le 16. Février 1751. Signé, LEGRAS, Syndic.*

J'ai cédé à Messieurs Desprez & Cavelier fils, la moitié au présent Privilège. A Paris ce 16. Février 1751. Signé, J. GUERIN.



NOUVELLE

# NOUVELLE HISTOIRE POËTIQUE.



## PREMIERE PARTIE.

---

*Origine du Monde , selon les Poètes.*

**L**E culte des Idoles com-  
mença dans l'Assyrie ,  
dans l'Egypte & dans la  
Phœnicie ; delà fut in-  
troduit dans l'Europe par  
les Colonies que les Phœniciens &  
les Egyptiens transporterent dans la  
Grèce, lorsqu'ils eurent inventé l'art  
de construire des vaisseaux, & que  
sur la foi des étoiles, ils osèrent s'é-  
loigner des côtes & traverser les  
mers. Le premier soin des chefs de

*I. Partie,*

*\* A*

## 2 NOUVELLE HISTOIRE

ces Colonies , fut de rassembler les peuples qui vivoient dispersés dans les campagnes & dans les forêts , sans loix & sans religion. Ils adoucirent peu-à-peu les mœurs de ces peuples sauvages , établirent parmi eux des loix & le culte de la Divinité , & leur inspirèrent le goût des sciences & des Arts , que l'on cultivoit sur-tout dans l'Egypte & dans la Phœnicie. Mais à peine furent-ils civilisés, qu'ils voulurent se faire une religion qui leur appartînt , & en conservant les noms de quelques-uns des Dieux qui leur étoient venus d'Egypte , ils leur donnerent une origine Grecque. Les Poètes qui furent leurs premiers Théologiens , ajoutèrent aux Dieux étrangers une infinité d'autres Divinités dont ils peuplerent le Ciel, les Astres, la Mer, la Terre & les Enfers. On ne pouvoit rien concevoir de plus absurde que cette multitude de Dieux ; mais l'imagination y trouvoit de quoi s'amuser, & se promenoit agréablement dans des enchantemens continuels. Etoit-on sur le bord d'un fleuve, on voyoit un Dieu penché sur son urne, &

couronné de roseaux ; les fontaines étoient des grottes tapissées de verdure , où des Nymphes , appelées *Nayades* , faisoient leur demeure. Les *Oreades* habitoient les montagnes ; & dans la solitude des forêts , on se trouvoit parmi les Faunes , les Satyres , les *Dryades* ; on entendoit leurs chansons , & l'on voyoit leurs danses. En un mot , la Poësie avoit transformé en Divinités tous les Etres qui concourent à former & à embellir l'Univers. Et pour commencer par ce qu'ils avoient imaginé sur l'origine du monde ; voici à peu près de quelle maniere ils l'avoient conçue , ou , plutôt , de quelle maniere ils avoient défiguré le récit qu'a fait Moïse des merveilles de la création de l'Univers.

Avant que la mer , la terre & le ciel qui les environne , eussent été produits , la Nature entière n'étoit qu'une masse informe. C'est ce que les Grecs appelloient le *Cahos*. Tous les élémens étoient mêlés les uns dans les autres ; le Soleil n'éclaireroit point , la Lune n'avoit ni son croissant ni son décours , la Terre n'é-

#### 4 NOUVELLE HISTOIRE

toit point suspendue au milieu des airs, & la Mer étoit sans rivages. Le froid & le chaud, le sec & l'humide, les corps durs & les corps mous, les pesants & les légers, s'entrechoquoient continuellement, lorsque Dieu ou la Nature elle-même, termina ces combats, en séparant le ciel d'avec la terre, la terre d'avec les eaux, & l'air le plus pur d'avec l'air le plus grossier. Le cahos ayant été ainsi débrouillé, Dieu établit chaque corps dans le lieu qu'il devoit occuper. Le feu qui est le plus léger des élémens, fut placé dans la région la plus élevée, l'air fut mis au-dessous du feu, la terre, toute pesante qu'elle étoit, trouva son équilibre au milieu de l'Univers, & les eaux occuperent les parties les plus basses. Dieu arrondit ensuite la surface de la terre, & répandit les eaux par-dessus ; il permit aux vents d'agiter les mers ; mais il prescrivit aux flots des bornes qu'ils ne purent passer. Il forma les fontaines, les étangs, les lacs, & les fleuves. Il commanda aux campagnes de s'étendre, aux arbres de se couvrir de feuilles, aux montagnes de s'élever, aux vallées de s'abaisser. La terre fut

P O E T I Q U E.

5  
partagée en cinq zones qui répon-  
doient à celles qui partageoient le  
ciel. Celle du milieu étoit inhabi-  
table par sa grande chaleur, celles  
des extrémités toujours couvertes  
de neiges & de frimats, les deux  
autres tempérées par le mélange du  
chaud & du froid. Les brouillards,  
les nuages & les tonnerres, se for-  
moient dans la région de l'air. Les  
vents y avoient leurs routes mar-  
quées, sans quoi ils eussent bien-tôt  
bouleversé tout l'Univers. L'Eurus  
fut établi dans les pays où se lève  
l'Aurore; le Zéphyre, du côté où  
se couche le Soleil; l'Aquilon où  
Borée s'empara des climats glacés  
du septentrion; & l'Auster ou vent  
du midi, qui amène les nuages & les  
pluies, regna dans les parties op-  
posées. Enfin, l'Ether ou l'air le plus  
subtil devint la matière dont le ciel  
fut composé. Les astres brillèrent  
dans la voute céleste sous des formes  
divines; les poissons habiterent les  
eaux; les quadrupèdes eurent la terre  
pour demeure; les oiseaux volèrent  
dans l'air, & y firent entendre leurs  
chants harmonieux. Il manquoit à

## 6 NOUVELLE HISTOIRE

L'Univers un Être plus parfait. Prométhée forma l'homme à la ressemblance des Dieux, avec un peu de terre qu'il détrempa dans l'eau : & au lieu que tous les autres animaux ont la tête penchée vers la terre, l'homme seul la lève vers le ciel. Dès le premier instant l'âge d'or commença. L'homme vécut dans la justice & dans la bonne foi, sans y être contraint par les loix. Les villes, sans murailles ni fossés, étoient un asyle inviolable ; les trompettes, les casques & les épées n'étoient point en usage, & l'on n'avoit pas besoin de soldats pour assurer la vie des citoyens. La terre, sans le secours de la charrue, fournissoit libéralement les alimens nécessaires aux hommes. Ils se contentoient des fruits sauvages qu'elle leur présentait, & des glands qui tomboient des chênes. Le printemps étoit perpétuel. Les zéphirs caressoient les fleurs qui sortoient du sein de la terre, sans avoir été semées. On voyoit de toutes parts des ruisseaux de lait & de nectar serpenter dans les plaines, & le miel couloit en abondance du creux des arbres.

Tel fut l'état du genre humain sous le regne de Saturne ; mais lorsque Jupiter son fils l'eut précipité dans le Tartare & se fut emparé de l'empire du monde, on vit paroître le siècle d'argent , moins heureux que le premier , mais plus précieux que le siècle d'airain qui le suivit. Jupiter abrégé le Printemps , forma l'Été , l'Automne & l'Hyver. Les hommes , pour se garantir des grandes chaleurs , ou du froid excessif , se retirèrent dans des antres , dans le creux des buissons , ou sous des cabanes construites de branches d'arbres ; la terre eut besoin d'être cultivée , & les taureaux gémirent sous le joug de la charrue.

A ce second âge succéda celui d'airain. Les hommes , devenus plus insociables , ne respirèrent que la guerre ; mais ils ne se livrèrent pas encore aux crimes qui caractérisent le siècle de fer , qui suivit bientôt. Ce fut alors que tous les vices inonderent la terre , que la pudeur , la bonne foi & la vérité en furent bannies , & firent place à la fraude , à la violence & à l'avarice. Les ar-



## 8 NOUVELLE HISTOIRE

bres furent changés en vaisseaux, & allèrent affronter la fureur des mers. Les hommes peu contents des biens que la terre leur offroit, fouillèrent dans ses entrailles, pour y chercher l'or, le fer & les autres métaux. La Discorde fit entendre de tous côtés le bruit des armes; les freres, les parens se redouterent; les enfans abrégèrent les jours de leurs peres; le mari attenta sur la vie de sa femme, & la femme sur celle de son mari. La piété fut méprisée, & de toutes les Divinités qui habitoient sur la terre, Astrée fut la dernière qui en abandonna le séjour.

Cependant le Ciel même ne fut pas à couvert de l'insulte des Géants, fils de la Terre, qui tenterent de l'escalader: pour y parvenir, ils entasferent montagnes sur montagnes; \* mais Jupiter, armé de sa foudre, détruisit leurs vains projets, mit les montagnes en poudre, & ensevelit les Géants sous leurs ruines. La terre abreuvée de leur sang en fit naître d'autres hommes aussi méchans que

\* Le mont Pélion & le mont Ossa sur le mont Olympe.

les premiers, & qui firent gloire de mépriser toute Religion. Jupiter, dans son courroux, assemble les Dieux dans son palais; la route qui y conduit s'appelle la voie lactée; à droite & à gauche sont les demeures des Dieux du premier rang; les Divinités inférieures habitent plus loin, & l'assemblage de tous ces palais, compose la Cour céleste. Quand les Dieux furent assemblés, Jupiter placé sur un thrône élevé, & appuyé sur son sceptre d'ivoire, secoue la tête, & du mouvement de ses sourcils, fait trembler le ciel, la terre & la mer; il expose en termes qui expriment son indignation, les crimes des habitans de la terre. « Je les ai tous, » dit-il, pour ennemis, & je dois » les perdre tous, si je veux regner. » Lorsqu'une plaie est incurable, il » faut y appliquer le feu, pour garantir » les parties saines. J'ai sous mon » empire les demi-Dieux, les Nymphes, les Faunes, les Satyres, les » Silvains & les autres Divinités » champêtres; s'ils ne jouissent pas des » honneurs du Ciel, du moins qu'ils » habitent en sûreté sur la Terre. »

## 10 NOUVELLE HISTOIRE

A ce discours les Dieux frémissent d'horreur; plusieurs d'entr'eux exhortent Jupiter à exterminer le genre humain; les autres demandent ce que deviendra le monde, lorsqu'il ne sera plus habité; s'il livrera la terre aux bêtes sauvages, & s'il n'y restera plus d'habitans pour faire fumer l'encens sur les autels des Dieux. Jupiter leur promet de la repeupler d'une race meilleure, & dont l'origine aura quelque chose de merveilleux. Son premier dessein fut de lancer ses foudres sur la Terre; mais il craignit que le Ciel n'en fût embrasé. Il se souvint qu'il avoit lû dans les livres du Destin, qu'un jour le Ciel, la Terre & la Mer seroient en feu, & que tout l'Univers périroit dans un embrasement général. Il prend le parti d'ensevelir tous les hommes sous les eaux. Il renferme sur le champ dans les antres d'Eole, l'Aquilon & les autres vents qui écartent les nuées, & ne laisse en liberté que le vent du Midi, qui vole avec ses ailes humides, le visage couvert de nuages, & la barbe chargée de brouillards. Iris la messagère de Ju-

non amène de nouvelles eaux , & Neptune , frere de Jupiter , lui prête le secours de ses ondes ; il frappe la terre de son trident : aussi-tôt l'eau sort impétueusement de ses gouffres les plus profonds. Les fleuves débordés inondent les campagnes , entraînent les bleds , les arbres , les troupeaux & les hommes , renversent les temples , les maisons & les tours les plus élevées. Les Néréides sont étonnées de voir sous les ondes des villes & des forêts. L'inondation avoit couvert toutes les montagnes , à l'exception du Parnasse ; \* Deucalion s'y réfugia sur une petite barque , avec sa femme Pyrrha. Tous deux avoient toujours vécu dans la justice & dans la piété. Jupiter voyant qu'ils sont seuls , & que le reste des hommes a été submergé , ordonne à l'Aquilon de dissiper les nuages. L'air devient serein , la terre se découvre. Neptune ordonne à un Triton de sonner de sa conque , pour faire retirer les eaux , & obliger les fleuves de rentrer dans leurs lits.

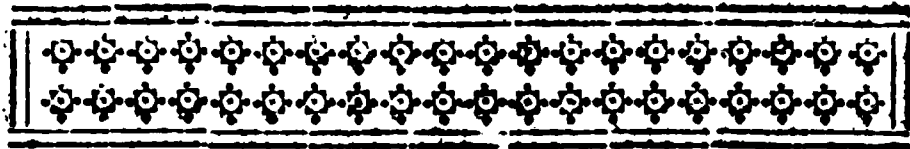
\* Dans la Phocide , entre l'Attique & la Béotie.

## 12 NOUVELLE HISTOIRE

Deucalion affligé de voir la terre entièrement déserte , ne put retenir ses larmes. Il implore avec sa femme le secours du Ciel ; ils vont au temple de Themis qui rendoit des oracles au pied du Parnasse , & la prient de leur enseigner les moyens de réparer le genre humain ; ils en reçurent cet oracle : « Sortez du temple , voilez-  
» vous le visage , détachez vos cein-  
» tures , & jetez derrière vous les  
» os de votre grand-mère. » Après avoir cherché long-temps le sens de cet oracle , ils prennent des pierres & les jettent derrière leur dos , en observant les cérémonies qui leur avoient été prescrites. Ils voient les pierres s'amollir , & prendre peu à peu la figure d'hommes. Ce qu'elles avoient d'humide & de terrestre fut changé en chair , & les parties dures en os ; leurs veines ne changèrent ni de forme ni de nom : les pierres que Deucalion avoit jetées , devinrent des hommes , & les femmes furent formées de celles que jeta Pyrrha. De là vient la dureté qui caractérise les mœurs de l'homme & sa patience dans les travaux. La ter-

re , ainsi repeuplée , vit renaître les arts & le culte des Dieux.

On distinguoit les Dieux du ciel , de la mer , de la terre & des enfers , les demi-Dieux & les Héros. Il est temps de les faire connoître , en commençant par les Dieux du Ciel.



## CHAPITRE PREMIER.

### *Des Dieux du Ciel.*

---

#### ARTICLE PREMIER.

##### *URANUS ET SATURNE.*

**U**RANUS, qui signifie le Ciel, fut la grande Divinité des Phœniciens, qui transporterent son culte dans la Grèce. On lui donne pour femme Titée, la même que Vesta ou la Terre, dont il eut deux fils, Titan & Saturne. Celui-ci obligea son frere de lui céder son droit d'aînesse, mais il accepta, en même temps, la condition de ne point élever d'enfans mâles. En exécution de ce traité, Saturne dévorait tous ses enfans, sans exception, au moment de leur naissance. Déjà Vesta sa fille aînée, Cérès, Junon & Neptune avoient été dévorés, lorsque Cybèle ou Rhea étant grosse & voulant sauver

son enfant, s'en alla en l'Isle de Crète, où elle accoucha de Jupiter, qu'elle fit nourrir secrettement par deux Nymphes du pays : elle recommanda son enfance aux Curètes ou Corybantes, car on leur donne ces deux noms. C'étoient des Prêtres fort sçavans dans la religion & dans le métier des armes. Ces Curètes dansoient autour de l'autel où Jupiter étoit caché, & en frappant leurs boucliers avec leurs lances, faisoient assez de bruit pour empêcher que Saturne ne pût entendre ses cris. Cependant Cybèle, pour mieux tromper Saturne, qui sçavoit qu'elle étoit accouchée, lui fit avaler, au lieu de l'enfant, une pierre qu'elle avoit emmaillottée.

Jupiter devenu grand, fit prendre à Saturne un breuvage qui lui fit vomir tous les enfans qu'il avoit dévorés.

Titan ayant découvert qu'on n'avoit pas exécuté le traité, déclara la guerre à Saturne, le vainquit & l'enferma avec Cybèle, dans une étroite prison ; mais après quelques années, Jupiter les remit en



16 NOUVELLE HISTOIRE  
liberté. Cependant Saturne avoit des inquiétudes sur son fils ; car le destin lui avoit appris que ce même Jupiter , qui l'avoit délivré de prison , lui enleveroit son Royaume ; il chercha d'abord à le faire périr' secrètement , & lui fit ensuite une guerre ouverte ; Jupiter eut la victoire & chassa son pere du Ciel. On a même dit qu'il l'avoit précipité dans le Tartare. Les Romains publioient qu'il étoit venu se réfugier en Italie , dans le lieu même où , depuis , Rome avoit été bâtie ; que cette contrée avoit été appelée *Latium* , d'un mot qui signifie *se cacher* , d'où est venu le mot de *Latins* ; que Janus , Roi du pays , reçut honorablement Saturne , & que , par reconnoissance , ce Dieu lui accorda le don de prévoir l'avenir & de se ressouvenir du passé. C'est pour cela qu'on le représentoit avec deux visages.

Numa Pompilius , second Roi de Rome , lui fit bâtir un temple qu'on tenoit ouvert pendant la guerre , & fermé pendant la paix. Il faut observer, que pendant sept cent ans, il n'a été fermé que deux fois.

Tant

Tant que Saturne habita sur la terre, la paix, l'innocence, les bonnes mœurs & les beaux arts furent en honneur ; Astrée ou la Déesse de la justice, établit alors son séjour parmi les hommes.

Janus, après sa mort, fut mis au nombre des Dieux. On le représentoit avec une baguette dans une main, parce qu'il présidoit aux grands chemins, & une clef dans l'autre main, parce qu'on le regardoit comme l'inventeur des portes & des serrures. Il a donné son nom au mois de Janvier ; car il ouvroit, pour ainsi dire, l'année avec sa clef.

## A R T I C L E I I.

### C Y B E L E.

LES Poètes & les Historiens ont donné à Cybèle différens noms, la plupart tirés des lieux où elle étoit adorée. On l'a confondue avec Vesta qui étoit le nom de la femme d'Uranus. On l'appelloit aussi la mère des Dieux, la bonne Déesse, la Grand-mère, &c. quelquefois on la désigne sous le nom de Rhea.

*I. Partie.*

**B**

On la représentoit tantôt assise , pour exprimer la pesanteur & l'immobilité de la terre , dont elle étoit la figure. On lui donnoit un tambour , dont la forme ronde imitoit celle du globe terrestre. On lui couronnoit la tête de tours , ce qui designoit les Villes. Enfin , on mettoit à ses pieds un lion qui paroissoit privé , pour marquer qu'il n'y a point de terre si stérile , qu'on ne puisse domter en la cultivant. On l'a aussi représentée dans un char traîné par des lions. Elle étoit honorée principalement dans la Phrygie , & ce fut de ce pays-là , que son culte se répandit dans la Grèce & dans l'Italie. Les Prêtres de Cybèle s'appelloient Corybantes , & ils célébroient ses fêtes avec un grand bruit de tambours & d'instrumens d'airain. Ils frapportoient leurs boucliers avec des lances , s'agitoient comme des furieux , & pouffoient des hurlemens affreux , pour exprimer leur douleur pour la mort d'Atys , dont Cybèle avoit été amoureuse , & qui avoit péri malheureusement. Voici le trait d'histoire qu'on en conte. Cybèle

étoit fille d'un Roi de Phrygie ; elle conçut une violente passion pour un jeune homme nommé Atys. Le Roi, pour venger l'honneur de sa famille, le fit mourir, après lui avoir fait souffrir les plus cruels traitemens. Cybèle au désespoir, devint folle, & se mit à courir le pays comme une forcenée, hurlant & battant du tambour. Delà étoit venu l'usage des Corybantes, de courir çà & là comme des insensés, & même de se déchiqueter le corps avec des épées, pour imiter les cruels traitemens qu'on avoit faits à Atys.

On célébroit à Rome les fêtes de Cybèle avec beaucoup de cérémonies. On lui consacra des jeunes filles sous le nom de Vestales ; car Cybèle s'appelloit aussi Vesta, comme on l'a vu plus haut. Ces Vestales étoient chargées d'entretenir dans son temple & sur son autel, un feu perpétuel. Elles faisoient vœu de chasteté, pour le temps où elles devoient s'occuper du culte de la Déesse, & si elles manquoient à leur vœu, on les entendoit toutes vives. L'histoire Romaine en fournit plu-

20 NOUVELLE HISTOIRE  
sieurs exemples. Elles subissoient le même supplice , si elles laissoient éteindre le feu sacré , qu'on ne pouvoit rallumer qu'avec les rayons du soleil. Ce malheur annonçoit , selon l'opinion des Romains , quelque grande calamité , & toutes les affaires cessoient , jusqu'à ce que le feu eût été rallumé. On choissoit les Vestales dans les premières maisons de Rome , & on les prenoit dès l'âge de dix ans. Elles passaient les dix premières années à s'instruire ; & sans faire aucunes fonctions de Prêtresses ; pendant les dix années suivantes , elles exerçoient ; & dans les dix dernières années , elles étoient chargées de l'instruction des jeunes Vestales. Elles avoient , au bout de trente ans , la liberté de sortir , & même de se marier , sans qu'on pût leur en faire un crime.

### ARTICLE III.

#### JUPITER.

ON a vû que Saturne avoit été menacé par le Destin d'être déthrôné par Jupiter son fils ; que

Cybèle l'avoit fait élever secrètement dans un antre de l'Isle de Crète. Il y fut nourri par une chèvre nommée Amalthée. Cette chèvre fut placée parmi les astres, & d'une de ses cornes, les Poètes ont fait leur corne d'abondance. On a dit aussi, qu'une aigle avoit soin de fournir l'ambrosie au jeune Jupiter, & que pour récompense, ce Dieu lui donna le glorieux emploi de porter sa foudre. Cependant Saturne ne put changer le cours des destinées. Jupiter devenu grand, lui fit la guerre, le vainquit & le chassa du Ciel. Il disposa ensuite de l'Empire de l'Univers, prit pour sa part le Royaume du ciel & de la terre, donna l'Empire de la mer à Neptune son frere, & celui des enfers à Pluton son autre frere. Il ne fut pas tranquille dans les commencemens de son regne; les Titans, fils de la Terre & d'Uranus, se révolterent & tentèrent de le déthrôner. Jupiter les voyant s'approcher, appella tous les Dieux à son secours; la plupart furent saisis d'épouvante, & abandonnerent le Ciel pour se réfugier en

## 22 NOUVELLE HISTOIRE

Egypte , où ne se croyant pas assez en sûreté , ils se cachèrent sous des formes différentes , de plantes & d'animaux ; delà vint le culte que rendoient les Egyptiens aux animaux & aux plantes.

On vit le Peuple fou , qui du Nil boit les eaux ,  
Adorer les serpens , les poissons , les oiseaux ;  
Aux chiens , aux chats , aux boucs , offrir des sacrifices ;  
Conjurer l'ail , l'oignon , d'être à leurs vœux propices ,  
Et croire , follement , maîtres de ses destins ,  
Ces Dieux nés du fumier porté dans ses jardins.

Parmi les Géants qui causèrent le plus d'épouvante aux Dieux , on compte principalement , Encelade , Briarée & Egeon , qui avoient chacun cent bras & cent mains , avec lesquels ils lançoient tout à la fois , contre le Ciel , les plus gros rochers ; Typhée ou Typhon demi-homme & demi-serpent ; Otus , Ephialte , Mimas , Porphyryon & plusieurs autres. Bacchus fut , dit-on , le seul qui n'abandonna pas Jupiter. Il prit , pour le défendre , la figure d'un lion terrible. D'autres disent , qu'Apollo , Diane & Hercule se joignirent à Bacchus. Enfin , après un combat

qui fut longtemps douteux, Jupiter acheva leur défaite, en lançant sur eux tous ses foudres. Les uns furent précipités dans les Enfers, & d'autres furent enterrés sous le mont Etna dans la Sicile, d'où ils vomissoient sans cesse des flammes contre le Ciel.

Jupiter eut bien-tôt après un autre sujet de chagrin. Prométhée, fils de Japer, prit du limon, & en forma les hommes; pour les animer, il s'éleva jusqu'aux Cieux, & s'étant approché du char du Soleil, il déroba quelques-uns de ses rayons. Jupiter, pour punir sa témérité, donna ordre à Vulcain, forgeron des Dieux, de l'attacher sur le mont Caucase avec de grosses chaînes de fer. De plus, Jupiter envoya une aigle ou un vautour, qui dévorait chaque jour une partie du foie de ce malheureux, & chaque nuit le foie renaissait, de manière que le vautour y trouvoit continuellement une nouvelle pâture, & perpétuoit ainsi la durée du supplice. Les Dieux furent touchés de cette punition, & pour en adoucir la rigueur, ils lui formerent une



24 NOUVELLE HISTOIRE  
femme qu'ils appellerent Pandore,  
c'est-à-dire, *assemblage de tous les dons*.  
Mais Jupiter, pour tromper leur es-  
pérance, ordonna à cette femme,  
d'aller trouver Epiméthée, frère de  
Prométhée, & de lui remettre une  
boîte qui renfermoit tous les maux.  
Epiméthée eut la curiosité de voir  
ce qu'elle contenoit ; il l'ouvrit, &  
sur le champ, les maladies, les pei-  
nes, les soucis & tous les autres maux  
qui tourmentent les hommes, sorti-  
rent en foule de la boîte fatale, & se  
répandirent sur la terre ; il ne resta  
au fond que l'espérance, unique res-  
source des malheureux.

Jupiter délivré de tous ses enne-  
mis, s'abandonna, sans retenue, à  
toutes ses passions, & prit différen-  
tes formes pour séduire les femmes.  
C'est ainsi que les Payens crurent  
pouvoir autoriser leurs désordres,  
par l'exemple de leurs Dieux. Il se  
transforma en aigle, pour enlever  
Ganymède, fils de Tros roi des  
Troyens, à qui il donna la fonction  
de verser aux Dieux le nectar. Hébé,  
Déesse de la jeunesse, étoit aupara-  
vant chargée de cet emploi. Il prit  
la

la forme d'un taureau , pour enlever Europe , fille d'Agénor roi de Phœnicie. Il se transforma en pluie d'or , pour corrompre Danaé , fille d'Acrisius roi d'Argos : en cygne pour corrompre Leda , femme de Tyndare roi de Sparte , mere de Castor & de Pollux. On parlera dans la suite plus en détail de toutes ces fables. Il eut un grand nombre de femmes. La dernière & la plus considérable fut Junon sa sœur.

On représentoit Jupiter de plusieurs manieres , mais la plus ordinaire étoit sous la figure d'un homme majestueux , & avec une barbe longue & épaisse , assis sur un thrône , tenant la foudre de la main droite , & de l'autre la figure de la Victoire ; il avoit à ses pieds une Aigle dont les ailes étoient éployées ; quelquefois cette Aigle portoit la foudre dans ses serres ; d'autres fois elle étoit posée sur le haut du sceptre.

Les habitans de l'Isle de Crète , représentoient Jupiter sans oreilles , & vouloient marquer par là que Jupiter n'écoutoit personne par préférence , & répandoit ses bienfaits éga-

26 NOUVELLE HISTOIRE  
lement sur tous les hommes. Les  
Lacédémoniens au contraire lui don-  
noient quatre oreilles, afin qu'il fût  
plus en état d'entendre les prières  
qui lui venoient de tous côtés.

#### ARTICLE IV.

##### JUNON.

**J**UNON femme & sœur de Jupiter,  
étoit regardée comme la principale  
Déesse du Paganisme. Plusieurs pays  
se disputoient l'honneur de lui avoir  
donné le jour, surtout la ville d'Ar-  
gos & l'Isle de Samos, où elle étoit  
en effet honorée d'un culte particu-  
lier. Elle fut nourrie par l'Océan &  
par Téthys sa femme. Les Heures  
prirent soin de son éducation, car  
les Heures étoient regardées comme  
des Déeses, dont les fonctions  
étoient d'ouvrir le Ciel & de le fermer  
au moyen d'une trape qu'elles le-  
voient & baissoient.

Lorsque Jupiter épousa Junon, il  
donna ordre à Mercure d'inviter à  
ses nêces tous les Dieux, tous les  
hommes & tous les animaux. Une  
seule Nymphe nommée *Cheloné* qui

n'approuvoit pas ce mariage, chercha des prétextes pour n'y pas assister. Mercure, pour la punir, la précipita dans un fleuve, & la changea en l'animal appelé *Tortue* de son nom, l'obligea de porter sa maison sur son dos, & la condamna de plus à un silence éternel. C'est de-là qu'on a regardé la *Tortue* comme le symbole du silence.

Jupiter, comme on l'a vû, étoit fort déréglé dans ses mœurs, & Junon se brouilla plusieurs fois avec lui au sujet de ses maîtresses. Les Poëtes font souvent mention de sa jalousie, de ses emportemens & de l'aigreur de son esprit. Elle prit à tâche de persécuter tous les enfans de Jupiter, Hercule, Bacchus, & les autres.

On donne à Junon quatre enfans, Hébé Déesse de la jeunesse, Lucine qui présidoit aux accouchemens, Vulcain le forgeron des Dieux, & Mars le Dieu de la guerre; mais ces quatre enfans n'avoient pas Jupiter pour pere.

Mercure étoit le messager de Jupiter, & Iris ou l'Arc-en-Ciel; la

**28 NOUVELLE HISTOIRE**  
messagère de Junon. Vulcain étoit boîteux , & cet accident étoit venu de ce qu'à sa naissance, Jupiter l'avoit trouvé si difforme & si hideux, qu'il le précipita du ciel en terre , & dans cette chute il se cassa une jambe dont il fut toujours estropié. Pour le consoler de sa disgrâce , Jupiter lui donna la charge de forger ses foudres ; il avoit pour compagnons de son travail les Cyclopes, sorte de Demi-Dieux, d'une taille & d'une figure monstrueuses , & qui n'avoient qu'un œil au milieu du front. Les plus renommés d'entre ses ouvriers étoient Bronté, Stéropé & Pyracmon. Ils avoient leurs principales forges dans l'Isle de Lemnos, dans celle de Lipari, & dans les cavernes du mont Etna en Sicile.

Junon ayant enfanté Mars le Dieu de la guerre, Jupiter à son exemple enfanta Pallas, qu'on appella aussi Minerve ; & elle fut tout à la fois Déesse de la guerre, sous le premier nom, & Déesse des sciences & des beaux arts, sous celui de Minerve. Pallas fut conçue dans le cerveau de Jupiter qui donna ordre à Vulcain

de lui ouvrir la tête avec une hache , pour la faire paroître au jour. Elle sortit armée d'un casque , d'une cuirasse , d'une lance & d'un bouclier. Comme Déesse des sciences , on lui consacra l'Olivier , symbole de la paix & de l'abondance.

Cependant Junon que la conduite de Jupiter inquiétoit sans cesse , le fit épier par un homme nommé Argus qui avoit cent yeux , dont cinquante veilloient pendant que les cinquante autres dormoient.

Jupiter qu'un espion si vigilant incommodoit , chargea Mercure de l'en délivrer , ce qu'il fit en l'endormant par les charmes d'une flûte douce qui lui fit fermer tous ses yeux. Il le tua ; & Junon , pour immortaliser sa mémoire , attachâ ses yeux à la queue d'un Paon , & voulut que cet oiseau lui fût consacré. On la représentoit sous la figure d'une femme assise sur un trône , tenant d'une main un sceptre , de l'autre un fuséau , avec une couronne de rayons sur la tête , & un Paon à ses pieds. Elle avoit en partage , comme femme de Jupiter , les royaumes , les

30 NOUVELLE HISTOIRE  
empires & les richesses ; & c'est ce  
qu'elle offrit au berger Paris , lors-  
que les trois Déeses , Junon , Mi-  
nerve & Venus , le prirent pour juge  
de leur beauté.

## ARTICLE V.

### *PALLAS OU MINERVE ;*

#### *ET BELLONE.*

CETTE Déesse à qui les Poètes  
donnoient un des premiers rangs  
dans le Ciel , étoit sortie , comme  
on l'a dit , toute armée du cerveau de  
Jupiter : c'étoit la plus commune  
opinion ; car on varie beaucoup sur  
sa naissance. Les uns lui donnent  
pour pere & pour mere , Neptune &  
la Nymphe d'un marais d'Afrique ap-  
pellée Tritonis ; d'autres la disent fille  
de Cécrops premier Roi d'Athènes.  
Comme elle étoit venue d'Egypte  
où les sciences florissoient , & qu'elle  
étoit elle-même très-scavante , elle  
fut honorée après sa mort , comme la  
divinité qui préside aux sciences &  
aux beaux arts ; mais elle avoit aussi  
les talens propres pour la guerre , &

l'on en fit en conséquence une Déesse guerrière, sous le nom de Pallas : son sçavoir, son courage & sa prudence, ont fait naître la pensée qu'elle étoit née du cerveau de Jupiter.

On l'honoroit particulièrement à Athènes & à Rhodes. Les Athéniens tiroient vanité de porter son nom ; car le mot *Athéné* en grec signifie *Minerve*. On prétend à ce sujet qu'elle & Neptune s'étoient disputé l'honneur de nommer cette ville ; que les douze principaux Dieux furent choisis pour juger ce différend, & déciderent que celui des deux qui donneroit à cette ville la chose la plus utile, lui feroit porter son nom ; que Neptune d'un coup de son trident, fit sortir de terre un cheval, symbole de la guerre, & que Minerve ayant produit un Olivier, symbole de la paix, la victoire lui fut adjugée.

Elle eut un autre différend avec *Arachné* fille d'Idmon de la ville de Colophon dans l'Asie mineure. Cette fille prétendoit mieux travailler que Minerve en toile & en tapisserie, & lui fit un défi que la Déesse accepta ; mais ayant vû l'ouvrage de sa rivale



qui étoit d'une beauté parfaite , elle lui jeta de dépit sa navette à la tête , ce qui affligea tellement Arachné , qu'elle se pendit de désespoir. Les Dieux par pitié , la changerent en araignée , & sa métamorphose ne lui ôta point le goût du travail en tapisserie.

Le culte que la ville de Rhodes rendoit à Minerve , étoit fondé sur ce que cette ville qui s'étoit mise sous la protection de cette Déesse , excella dans l'art de faire des statues ; & comme cet art en enrichit les habitans , ils publièrent que le jour de la naissance de Minerve , il étoit tombé dans leur Isle une pluie d'or.

On la représentoit , comme on l'a dit ailleurs , le casque en tête , tenant une pique d'une main , & un bouclier de l'autre , avec une cuirasse sur sa poitrine , qu'on appelloit l'*Egide* , sur laquelle étoit gravée la tête de Méduse environnée de Serpens , & qu'on ne pouvoit regarder sans être saisi d'épouvante.

La Choüette , oiseau nocturne , lui étoit particulièrement consacrée ; c'étoit le symbole de la Sagesse qui

ne s'endort jamais. Les monnoies des Athéniens portoient l'empreinte d'une Choüette.

On a souvent confondu Pallas avec Bellone , mais les plus anciens Auteurs les distinguent , & disent que Bellone étoit fille de Phorcus Dieu marin , & de Ceto. On ajoûte qu'elle étoit soeur de Mars. Les Poëtes la dépeignent comme une Divinité guerriere qui préparoit le char & les chevaux de Mars , lorsqu'il partoît pour la guerre. Elle avoit quelquefois dans la main un foüet sanglant qu'elle faisoit claquer avec grand bruit pour animer les guerriers dans les combats , & d'autres fois une torche ardente.

## ARTICLE VI.

### *MARS ET LA VICTOIRE.*

**L'**HISTOIRE de Mars & de la Victoire doit suivre naturellement celle de Bellone & de Pallas. Ce Dieu étoit fils de Junon , & sa mere le fit élever par l'un des Titans fils de la Terre , qui lui apprit , dans ses premières années , la danse & les autres

### 34 NOUVELLE HISTOIRE

exercices du corps , pour le préparer aux instructions qu'il devoit lui donner sur le métier de la guerre , & il en fit en effet un grand & redoutable général.

Il faut observer qu'il y avoit plusieurs Dieux de ce nom. Celui de l'Assyrie , qui pouvoit être le même que Belus : il fut l'inventeur des armes , & de l'art de ranger les troupes en bataille. Le Mars d'Egypte ; celui de Thrace ; celui des anciens Gaulois , qu'ils appelloient *Hesus* ; & enfin celui de la Grèce , à qui les Grecs ont attribué les aventures de tous les autres.

Alcipe fille de Mars ayant été insultée par un fils de Neptune nommé *Alirrhottius* , Mars lui ôta la vie , & Neptune irrité de la mort de son fils , fit appeller Mars en jugement au fameux tribunal d'Athènes nommé l'*Aréopage*. Douze Dieux du premier rang présidoient à ce tribunal : Mars y fut absous , & cet événement qui fait une époque considérable dans l'histoire fabuleuse , arriva sous le règne de Cranaüs successeur de Cérops. Ces douze Dieux qui rendirent

Le jugement, étoient vraisemblablement douze Athéniens , distingués par leur naissance, & renommés par leur intégrité.

Les Romains, peuple guerrier, étoient fort attachés au culte de Mars. Ils le faisoient passer pour le pere de Romulus leur fondateur. Numa Pompilius, second Roi de Rome, institua en son honneur un collège de Prêtres nommés Saliens ; & voici à quelle occasion. Un Bouclier étant, dit-on, tombé du Ciel, on consulta les devins sur ce prodige, & ils répondirent que l'empire du monde étoit destiné à la ville où l'on conserveroit ce Bouclier. Numa Pompilius en fit faire onze semblables, parmi lesquels il mêla le Bouclier fatal, afin qu'on ne pût le reconnoître, ni le voler, & les mit tous en dépôt dans le temple de Mars. Les Prêtres Saliens portoient ces Boucliers en procession dans une fête qu'on célébroit tous les ans le premier de Mars, & qui duroit treize jours. Ils couroient dans toute la ville de Rome, sautant, dansant, & chantant des hymnes qui avoient rapport à la

### 36 NOUVELLE HISTOIRE

solemnité. Pendant ces treize jours il n'étoit permis de vacquer à aucune affaire sérieuse ; on ne pouvoit ni se marier ni voyager , ni entreprendre aucune expédition militaire ; ce qui s'observa long-temps avec beaucoup de régularité.

On représentoit Mars sous la figure d'un homme armé d'un casque, d'une pique & d'un Bouclier, tantôt nud, tantôt avec l'habit militaire ; quelquefois barbu, le plus souvent sans barbe ; quelquefois avec le bâton de commandement à la main, & presque toujours dans l'attitude d'un homme qui marche à grands pas.

Il étoit pour l'ordinaire, accompagné de la Victoire, dont les Grecs avoient fait une divinité, qu'ils disoient fille du Styx & de Pallante, ou de l'Achéron. Elle fut d'un grand secours à Jupiter dans le combat des Géants. Les Grecs & les Romains lui avoient consacré un grand nombre de temples, & ils la représentoient sur leurs monnoies, & sur les monumens publics, sous la figure d'une femme ailée, prenant son vol dans les airs, avec une couronne de

laurier, ou une palme dans la main. On la voit quelquefois debout sur un globe dans les médailles des Empereurs, qui par là vouloient faire entendre qu'ils se regardoient comme les maîtres du monde ; ou sur une proue de navire, pour désigner une bataille navale.

## ARTICLE VII,

### *V E N U S,*

#### *C U P I D O N E T L E S G R Â C E S.*

**L**E C U L T E de Vénus étoit venu originellement de Phœnicie, où cette Déesse étoit honorée sous le nom d'Astarté. On la connoissoit en Grèce sous deux noms principaux. On appelloit l'une *Vénus Uranie*, ou *Vénus Céleste*, & celle là présidoit aux amours honnêtes ; l'autre appelée *Vénus Terrestre*, présidoit aux dérèglemens du cœur. Pour les distinguer, quoique ce ne fût qu'une même divinité honorée sous différents noms, on disoit que l'une des deux étoit née de l'écume de la mer, près de l'Isle de Cythère, & que l'autre étoit

38 NOUVELLE HISTOIRE  
fille de Jupiter & de Dioné.

Jupiter chargea les Heures de l'éducation de cette Déesse : elles la conduisirent dans le Ciel , où les Dieux épris de sa beauté , la demanderent en mariage. Vulcain le plus difforme de tous l'épousa , elle se deshonora ensuite par ses galanteries , avec Mars , Mercure & Adonis. Les Isles de Chypre , de Cythère , de Paphos & la ville de Cnide , lui étoient particulièrement consacrées. La rose étoit sa fleur favorite , parce qu'elle avoit été teinte du sang d'Adonis qu'une de ses épines avoit blessé ; ce qui lui avoit donné la couleur rouge , car jusques-là elle avoit été blanche. Le Myrthe lui étoit dédié , parce qu'il vient ordinairement sur le bord de la mer , où cette Déesse étoit née. Elle faisoit ses voyages sur un char tiré par des Cygnes , par des Pigeons , ou par des moineaux. On la représentoit d'une infinité de manieres différentes. En qualité de Vénus Uranie , on lui mettoit un globe à la main. Elle paroissoit quelquefois assise sur un Dauphin , tenant un pigeon sur ses genoux , d'autres fois sur une

coquille portée par deux Tritons , Dieux marins , ou sur un char attelé de deux chevaux marins , accompagnée d'une troupe d'Amours , & de Néréïdes Nymphes de la mer.

Vénus n'alloit guère sans l'Amour, autrement nommé *Cupidon*. Quoique l'amour ne fût pas un personnage réel , mais une chimère forgée dans l'imagination des Poètes , on n'a pas laissé de lui donner des peres & des meres. On a même compté plusieurs Amours ou Cupidons ; on disoit l'un fils de Mercure & de Diane , un autre de Mercure & de Vénus , un autre de Vénus & de Mars ; mais on en distinguoit deux principaux , l'un céleste qui accompagnoit Vénus Uranie , & l'autre qui accompagnoit la Vénus Terrestre,

On représentoit ordinairement l'amour comme un jeune enfant aveugle , ou avec un bandeau sur les yeux , tenant un arc dans sa main , & sur son épaule un carquois garni de flèches. On lui rendoit un culte pareil à celui dont on honoroit Vénus : il avoit , comme elle , des temples , des autels , les mêmes



40 NOUVELLE HISTOIRE  
sacrifices , & on lui adressoit les mêmes vœux.

Les Graces étoient le plus brillant ornement de la cour de Vénus. Les Poètes ne pouvoient rien imaginer de si charmant que ces Déeses ; elles étoient la source de tout ce qu'il y avoit d'aimable dans la nature , & donnoient aux personnes , aux ouvrages & aux lieux , ce qui embellit toutes les autres perfections. On n'est pas trop d'accord sur leur naissance ; mais l'opinion générale leur donne pour pere & mere , Jupiter & Eurynome fille de l'Océan. Elles étoient trois sœurs , & on les nommoit *Aglaïe*, *Ithalie* & *Euphrôsine*. Quelques auteurs les ont multipliées ; & en effet leur nombre seroit infini , si l'on personnfioit tous leurs attributs. On ne représentoit d'abord ces trois Déeses que par de simples pierres ; bientôt on leur donna des figures humaines , habillées d'une simple gaze , & ensuite toutes nues , pour faire entendre que rien n'est plus aimable que la simple nature. On les peignoit jeunes , parce que les Graces sont communément le partage de la jeunesse. On leur donnoit

donnoit l'attitude de personnes qui dansent & qui se tiennent par la main sans se quitter, ce qui étoit le symbole de l'union entre les sœurs. Il n'y avoit point de peuples qui n'eussent bâti des temples en leur honneur; & le premier qui régla ce qui concernoit leur culte, fut Étéocle Roi d'Orchomène dans la Bœotie; c'étoit un pays charmant arrosé par le fleuve Céphise, & où les Graces se plaisoient plus qu'en aucun autre endroit de la terre. Le Printems leur étoit particulièrement consacré; c'étoit proprement la saison des Graces, & c'étoit alors qu'elles se paroient de roses, leur fleur favorite. Leur pouvoir s'étendoit à tous les agrémens de la vie; elles dispensoient non-seulement la bonne grace, la gaieté, l'égalité d'humeur, & les autres qualités qui font le charme de la société; mais encore l'éloquence, la sagesse & la libéralité; elles présidoient aux bienfaits & à la reconnoissance, & l'on s'est servi dans tous les tems de leur nom pour exprimer la reconnoissance & le bienfait.

42 NOUVELLE HISTOIRE  
ARTICLE VIII.

*VULCAIN ET LES CYCLOPES.*

**V**ULCAIN étoit le Dieu du feu. On compte plusieurs Vulcains ; le premier qu'on disoit fils du Ciel , le second qui avoit reçu la naissance du Nil , & qui étoit en grande vénération chez les Egyptiens , & le troisième fils de Junon. Les Grecs regardoient celui-ci comme le Dieu des forgerons , & comme forgeron lui-même , parce qu'il étoit l'inventeur des ouvrages qui se fabriquent avec le fer , l'airain , l'or & l'argent. Il avoit établi ses premières forges dans l'Isle de Lemnos , parce que cette Isle est sujette aux tremblemens de terre , & qu'elle jettoit des flammes par des volcans , ou parce qu'on y a inventé la fabrique des armes. Il a eu aussi des forges dans le mont Etna en Sicile , & dans les Isles qu'on appelloit de son nom *Vulcaniennes* , surtout dans celle qu'on nomme aujourd'hui *Lipari* ; en un mot dans tous les lieux où il y avoit des volcans. On lui attribuoit tous les ou-

vrages qui passoient pour des chefs-d'œuvres, tels que le palais du Soleil; Pandore cette femme si accomplie, & qui tenoit dans une boëte tous les maux qui affligent les hommes; les armes d'Achille, celles d'Enée, &c. L'établissement des forges de Vulcain dans l'Isle de Lemnos avoit donné lieu de dire qu'il y avoit été précipité du Ciel par Jupiter.

Le culte de ce Dieu étoit venu d'Egypte où il avoit un temple superbe, & une statue haute de 75. pieds. Les Romains lui avoient bâti un temple; Romulus lui consacra des quadriges d'airain, c'est-à-dire, un char attelé de quatre chevaux de front. On avoit coutume dans ses sacrifices, de faire consumer par le feu les victimes, sans en rien réserver pour le festin sacré. Tarquin le vieux, Roi de Rome, après avoir défait les Sabins, fit brûler en l'honneur de ce Dieu, leurs armes & leurs dépouilles.

Les chiens étoient destinés à garder ses temples, & le Lion lui étoit particulièrement consacré. Entre les fêtes qu'on avoit établies en son hon-

neur, la principale étoit celle où l'on couroit avec des torches allumées qu'il falloit porter jusqu'à un certain but, sans les éteindre, sous peine d'infamie.

Dans les monumens où il est représenté, on le voit avec de la barbe, les cheveux négligés, vêtu d'un habit qui ne lui descend que jusqu'au dessus des genoux, portant sur la tête un bonnet pointu, dans la main droite un marteau, & des tenailles dans la gauche.

Les Cyclopes étoient d'anciens habitans de la Sicile, aux environs du mont Etna, & parce qu'on ne connoissoit pas leur origine, on les disoit enfans de Neptune, &, selon d'autres, fils du Ciel & de la terre. Ils étoient brutaux, féroces, & ennemis de toute société. On les nommoit Cyclopes, à cause d'un œil rond qu'ils avoient au milieu du front. On les a dit ouvriers de Vulcain, parce qu'ils habitoient près du mont Etna, où ce Dieu avoit ses principales forges; & le bruit que les feux souterrains font dans l'intérieur de cette montagne, s'attribuoit aux coups redoublés

que ces ouvriers donnoient sur leurs enclumes. Ils furent employés à forger les foudres dont Jupiter se servoit pour combattre les Géants. Ils avoient aussi fabriqué le Trident de Neptune, la fourche & le casque de Pluton, & une infinité d'autres ouvrages. Les Grecs les mirent au nombre des Dieux, & il est fait mention d'un temple qu'ils avoient à Corinthe, & d'un autel sur lequel on leur offroit des sacrifices. Le plus célèbre d'entre eux s'appelloit *Polyphème* ; il avoit sur eux un empire absolu, & les anciens Poètes l'ont représenté comme un Géant d'une taille énorme, mais plus monstrueux encore par ses mœurs & par sa cruauté que par sa taille. Cependant il s'étoit laissé séduire aux charmes d'une Nymphe de la mer appelée Galatée qu'il s'efforça en vain de fléchir, en jouant d'un flageolet, composé de sept tuyaux d'inégale longueur. Il avoit pour rival un jeune Prince nommé Acis. Dans un transport de jalousie, il l'accabla sous un rocher qu'il avoit déraciné, & les Dieux transformèrent ce malheureux en un fleuve de

46 NOUVELLE HISTOIRE  
son nom , & qui avoit sa source dans  
le mont Etna.

## ARTICLE IX.

### *MERCURE ET IRIS.*

**D**E tous les Dieux du Paganisme ,  
Mercure est celui à qui l'on a donné  
le plus de fonctions. Il étoit l'inter-  
prète & le messager des Dieux , mais  
particulièrement attaché au service  
de Jupiter , & en cette qualité , il  
étoit perpétuellement en course ; il  
ne se faisoit rien où son ministère  
n'intervînt , & il n'y avoit point de  
traités de paix & d'alliance , où sa  
présence ne fût nécessaire. Une autre  
de ses fonctions ordinaires , étoit de  
conduire dans les enfers les ames des  
morts , & de les ramener au jour  
quand elles revenoient habiter d'au-  
tres corps , ce qui lui donnoit beau-  
coup d'occupation. Il étoit outre  
cela le Dieu de l'éloquence , des  
marchands , des voyageurs , & mê-  
me des filoux. Tous ces emplois si  
différens , ont fait penser qu'il y  
avoit eu plusieurs Mercures , & qu'on  
avoit appliqué à un seul , les attributs

de plusieurs Dieux du même nom. L'un étoit fils de Jupiter & de Maia, l'une des Pleïades filles d'Atlas ; le second , fils du Ciel & du jour ; le troisième de Bacchus & de Proserpine ; le quatrième de Jupiter & de la Nymphé Cylléne. Celui-ci tua Argus & s'enfuit en Egypte , où il porta , dit-on , la connoissance des lettres.

Le principal parmi les Grecs étoit le fils de Jupiter & de Maïa ; c'est à lui qu'ils bâtirent des temples , & dresserent des statues. En recherchant ce que la fable de Mercure peut avoir d'historique , on découvre qu'il étoit de la race de Titan , fils d'Uranus & frere de Saturne ; que c'étoit un Prince rusé , artificieux , fourbe & dissimulé ; qu'il avoit fait plusieurs voyages en Egypte , pour s'instruire dans les mœurs , dans les coutumes & dans les sciences des Egyptiens , surtout dans la magie à laquelle ils étoient fort adonnés ; qu'il avoit ensuite regné dans l'Italie , dans les Gaules & dans l'Espagne , & avoit enseigné à ces peuples le culte que les Dieux vouloient qu'on leur rendît sur la terre , & que c'est



## 48 NOUVELLE HISTOIRE

pour cela qu'on l'a fait passer pour l'interprète des Dieux. Il contribua beaucoup par son éloquence, & par la douceur de ses mœurs, à cultiver l'esprit des nations qu'il gouverna ; il les unit par les liens de la société & du commerce, établit des loix sages pour réprimer le vice, & inventa ou perfectionna plusieurs arts utiles. Il fut aussi employé par Jupiter, dans les guerres qu'il eut à soutenir, & dans les négociations de paix : ce qui l'a fait regarder comme le Dieu de la paix & des alliances. On lui a fait honneur de l'invention de la lyre, des lettres, de la musique, de la lutte, du commerce, de la magie & de plusieurs autres sciences & arts.

On le peignoit quelquefois avec la moitié du visage de couleur noire, & l'autre moitié de couleur blanche, parce qu'il étoit tantôt sur la terre, & tantôt dans les enfers, où il conduisoit, comme on l'a dit, les âmes des morts. Les Egyptiens le représentoient avec une tête de chien sous le nom d'*Anubis*, pour marquer sa vigilance ; on lui donnoit dans la main un caducée, c'est-à-dire, une  
verge

verge où deux Serpens étoient entrelacés, de maniere que leurs têtes s'élevoient en haut. On prétend que Mercure ayant rencontré deux Serpens qui se battoient, les sépara en les frappant de sa baguette, autour de laquelle ils s'entortillerent; & que pour cela le caducée avoit été regardé comme le symbole de la paix & de la réconciliation. On attribuoit en conséquence au caducée, la vertu de charmer & d'assoupir ceux qui en étoient touchés, & Mercure s'en servit pour endormir Argus aux cent yeux; mais cette vertu d'assoupir n'étoit autre chose qu'un genre de musique que ce Dieu avoit inventé, & dont l'effet étoit de calmer les sens.

Mercure étoit le Dieu du commerce & des voleurs. On dit qu'étant encore enfant, il avoit volé le Trident de Neptune, les flèches d'Apollon, l'épée de Mars & la ceinture de Vénus. Cette fable étoit fondée sur ce qu'il étoit grand navigateur, brave dans les combats, adroit à tirer de l'arc, & qu'à ces qualités il joignoit tous les agrémens du dis-

50 NOUVELLE HISTOIRE  
cours. Cependant il fut chassé du Ciel pour ses filouteries , & obligé de garder les troupeaux , dans le même tems qu'Apollon qui avoit encouru la disgrâce de Jupiter , fut obligé d'exercer sur la terre la même profession. On dit qu'un jour Mercure lui vola ses Bœufs ; que le berger Batus , le seul qui l'avoit vû , & qui lui avoit promis le secret , lui ayant manqué de parole , fut changé en pierre de touche.

On offroit à Mercure en sacrifice, les langues des victimes, comme au Dieu de l'éloquence. On lui offroit aussi du miel & du lait , pour désigner la douceur & le charme de ses discours ; de plus on lui sacrifioit des coqs symboles de la vigilance. On a de lui un grand nombre de figures & de statues. Comme Dieu des marchands & des voleurs , on le représente ordinairement avec une bourse à la main ; comme interprète & négociateur des Dieux , il porte le caducée , & on lui donne des ailes sur son bonnet , à ses pieds & à son caducée , pour marquer sa promptitude à exécuter les ordres des Dieux.

Les bergers l'avoient aussi choisi pour un de leurs patrons , & c'est pour cela qu'on l'a quelquefois représenté avec un béliet à ses pieds ; & comme il avoit inventé un instrument de musique qui avoit la forme d'une écaille de tortue , on le voit quelquefois représenté avec une tortue à ses pieds ; enfin on lui donnoit la figure d'un jeune homme , beau de visage , d'une taille leste & dégagée , avec un manteau sur les épaules qui ne le couvroit qu'à demi.

Iris étoit la messagère de Junon , comme Mercure étoit le messager de Jupiter. Ce n'est autre chose que ce météore qu'on appelle l'Arc-en-ciel ; mais comme les Grecs personnifioient tous les êtres , ils en avoient fait une Divinité qu'ils représentoient sous la figure d'une jeune personne , vêtue d'un habit de différentes couleurs , assise auprès du trône de Junon , & toujours prête à exécuter ses ordres ; & comme il falloit lui faire une généalogie , on a dit qu'elle étoit fille de Thaumas , mot qui signifie *admiration* , ce qui caractérise la beauté de l'Arc-en-ciel. Les Poètes font

52 NOUVELLE HISTOIRE  
mention de plusieurs de ses messages ,  
& sur-tout de l'emploi qu'elle avoit  
de couper le cheveu fatal des fem-  
mes , au moment qu'elles alloient  
mourir.

## ARTICLE X.

### APOLLON.

**I**L N'Y A point de Divinité dans le Paganisme sur laquelle l'imagination des Poètes se soit autant exercée que sur Apollon. Il avoit été originairement distingué du Soleil , l'un des premiers objets du culte des Idolâtres; mais les Grecs les confondirent peu-à-peu, & n'en firent qu'une même Divinité. Ils le disoient fils de Jupiter & de Latone. Junon toujours appliquée à persécuter ses rivales, suscita contre celle-ci, un monstre nommé le serpent Python, qui se mit à sa poursuite de manière qu'elle ne put trouver sur la terre aucun endroit où elle pût faire tranquillement ses couches. Neptune touché de son état, d'un coup de son trident, fit sortir du fond de la mer, une Isle qu'on nomma *Délos*. Latone s'y ré-

Fugia , & mit au monde Apollon & Diane. Cette Isle étoit flottante , & dans la suite Apollon la fixa entre deux petites Isles de son voisinage , qu'on appelloit *Mycone* & *Gyare* , & qui font partie de celles qu'on nomme *Cyclades* dans la mer Egée.

Le premier soin d'Apollon fut de venger sa mere des persécutions que lui avoit fait essuyer le serpent Python. C'étoit, selon la fable, un monstre produit du limon qui étoit resté sur la terre , après l'écoulement des eaux du déluge de Deucalion , & qui faisoit beaucoup de ravages aux environs du mont Parnasse ; mais selon l'histoire , c'étoit un brigand qui s'étoit établi aux environs de Delphes , & qui détrouffoit ceux qui alloient avec de riches offrandes y consulter l'oracle d'Apollon. Cette victoire du fils de Latone fut célébrée dans la suite par l'établissement des jeux Pythiens qui revenoient tous les quatre ans. On s'y exerçoit principalement à chanter , à danser & à jouer des instrumens , & une couronne de laurier étoit le prix des vainqueurs. Le laurier étoit la plante favorite d'A-

54 NOUVELLE HISTOIRE  
pollon. Il aimoit Daphné jeune  
Nymphé fille du fleuve Pénée, &  
n'en étoit point aimé. Un jour,  
pour se dérober à ses poursuites,  
Daphné implora le secours de son  
pere, & dans l'instant elle fut chan-  
gée en l'arbre qui de son nom fut  
appelé *Laurier*. Apollon voulut que  
cet arbre lui fût consacré ; il en  
couronna sa tête, & en orna sa lyre  
& son carquois. Il établit aussi que  
dans la suite les généraux Romains  
en seroient couronnés, lorsqu'ils  
iroient en triomphe sacrifier au Capi-  
tole, & ordonna que les feuilles de  
cet arbre conserveroient toujours  
leur verdure.

Apollon excella dans la Poësie,  
dans la Musique & dans l'éloquence;  
& il présidoit aux concerts des Muses  
sur le Parnasse. Aucun des Dieux ne  
possédoit, comme lui, la connoissan-  
ce de l'avenir, & il rendoit lui seul plus  
d'oracles que tous les autres ensem-  
ble ; à ces dons il joignoit la science  
de la médecine, & une grande con-  
noissance des plantes propres à four-  
nir des remèdes contre les maladies.  
Ses talens le firent passer pour le pere

d'Esculape , Dieu de la médecine ; d'Orphée & de Linus , célèbres musiciens ; en un mot , tous ceux qui cultivoient les beaux arts , étoient regardés comme ses favoris , entre autres Hyacinthe & Cyparisse.

Hyacinthe étoit un jeune Prince de la Laconie fils d'Æbalus , fort appliqué aux sciences , & sur-tout à la poésie. Un jour pendant qu'il jouoit avec Apollon , il fut frappé à la tête d'un coup de palet , & l'on attribua ce malheur à la jalousie de Borée qui détourna le palet , & le poussa contre la tête du jeune Hyacinthe. Apollon employa envain pour le guérir , les plantes qui avoient le plus de vertu ; le coup étoit mortel , & Apollon , pour consacrer sa mémoire , le changea en une fleur de son nom.

Cyparisse étoit un autre jeune homme de l'Isle de Cos qui avoit beaucoup de talent pour la poésie. Il y avoit un cerf consacré aux Nymphes de la campagne, que Cyparisse aimoit particulièrement ; il le conduisoit dans les meilleurs pâturages , le faisoit boire dans les fontaines les plus pures , & ornoit son bois de guirlandes



56 NOUVELLE HISTOIRE  
de fleurs. Un jour que ce cerf s'étoit  
couché sur l'herbe pour se reposer à  
l'ombre, Cyparisse qui ne le recon-  
nut point, le perça d'un coup de  
flèche. Cette méprise lui causa un si  
grand désespoir, qu'il résolut de se  
laisser mourir; & il fut sourd à tout  
ce qu'Apollon put lui dire pour le  
consoler. Les larmes qu'il versoit  
continuellement, eurent bientôt des-  
séché son sang. Son corps prit une  
couleur verdâtre, ses beaux cheveux  
se hérissèrent & s'éleverent vers le  
Ciel en forme de pyramide; ce qui  
forma l'arbre appelé *Cyprès*. Apollon  
affligé de cette métamorphose, or-  
donna que le *Cyprès* seroit le sym-  
bole du deuil; qu'il accompagneroit  
les funérailles; & qu'on ne planteroit  
point d'autres arbres auprès des tom-  
beaux.

Si Apollon eut le malheur de voir  
périr quelques-uns de ses favoris, il  
fut plus heureux contre ceux qui vou-  
lurent lui disputer la gloire d'exceller  
dans la musique. Tels furent le Dieu  
Pan, le Roi Midas & le satyre Mar-  
syas.

Midas étoit fils de Gordius, & de

Cybèle, & regnoit dans la ville de Célènes capitale de la grande Phrygie. Ce Prince étoit fort riche, car le Pactole qui roule de l'or dans son sable, traversoit ses états; on disoit que tout ce qu'il touchoit se convertissoit en or. C'étoit un don qu'il avoit reçu de Silène, nourricier de Bacchus, mais qui lui étoit devenu fort à charge: car il ne pouvoit rien toucher qui ne devînt or, jusqu'au pain, au vin & aux viandes qu'on lui servoit; mais comme en vertu de sa richesse, il vouloit tout sçavoir, & qu'il étoit aussi stupide qu'ignorant, on imagina la métamorphose de ses oreilles en oreilles d'âne, & voici à quelle occasion. Le Dieu Pan voulant un jour, en présence de quelques jeunes Nymphes, faire valoir la beauté de sa voix & les doux sons de sa flûte, eut la témérité de les préférer à la lyre & aux chants d'Apollon; il alla même jusqu'à lui faire un défi, & prit pour arbitre le vieux Tmolus; c'étoit une montagne de la Lydie près de Sardes, fort haute & fort escarpée. Pan s'assit sur le sommet de cette montagne; Tmolus, pour

## 58 NOUVELLE HISTOIRE

mieux entendre, écarta tous les arbres qui l'environnoient, & ne garda qu'une couronne de chêne dont les glands pendoient sur son front. Aussitôt Pan joua sur sa flûte un air rustique, dont Midas qui se trouvoit présent, fut enchanté. Lorsque Pan eut fini, Apollon couronné de laurier & vêtu d'une robe de couleur de pourpre, se mit à chanter & s'accompagna de sa lyre, avec tant de goût & de finesse, que Tmolus, charmé de ses accens, décida que la flûte de Pan devoit céder à la lyre d'Apollon. Midas osa contredire ce jugement, & Apollon ne voulant pas que des oreilles si grossières conservassent plus long-tems la figure de celles des autres hommes, les lui allongea, les couvrit de poil, & les rendit semblables de tout point à des oreilles d'âne. Midas, pour cacher cette difformité, couvroit toute sa tête d'une tiare magnifique; le barbier qui avoit soin de ses cheveux, s'en étoit apperçû, mais il n'avoit osé en parler; cependant comme ce secret lui pesoit trop, il va dans un lieu écarté, fait un trou en terre,

s'en approche le plus qu'il peut, & dit d'une voix basse, que Midas son maître a des oreilles d'âne; après quoi il rebouche le trou, & se retire. Quelque tems après, il sortit de cet endroit une grande quantité de roseaux, qui ayant été agités par le vent, rendoient en se heurtant les uns contre les autres, les paroles du barbier, & publièrent ainsi que le Roi Midas avoit des oreilles d'âne.

Le Satyre Marfyas fut cruellement puni pour avoir osé lutter contre Apollon, pour le prix de la musique. C'étoit un joueur de flûte, fils d'Hya-gnis musicien célèbre de la ville de Célènes en Phrygie. Il joignoit à un beau génie beaucoup de sçavoir, & ce fut lui qui perfectionna la flûte douce. Il rencontra un jour Apollon, & trop rempli de la bonne opinion qu'il avoit de ses talens, il lui fit un défi que le Dieu accepta, mais à condition que celui qui demeureroit vainqueur, feroit à son concurrent le traitement qu'il lui plairoit. Apollon eut la victoire, & le fit écorcher vif; on ajoute que son sang fut métamorphosé en un fleuve de son nom,

60 NOUVELLE HISTOIRE  
dont en effet les eaux étoient rou-  
geâtres.

On représentoit Apollon sous la figure d'un jeune homme sans barbe, avec un carquois sur le dos, garni de flèches, & ces flèches n'étoient autre chose que les rayons du soleil; delà on lui attribuoit les morts subites & les maladies épidémiques causées par les chaleurs de l'Été. L'exemple le plus remarquable du pouvoir de ses flèches, est ce qui arriva aux enfans de Niobé. Cette femme qui étoit fille de Tantale & sœur de Pélops, étoit venue avec son frere dans le Péloponnèse, & avoit épousé Amphion, Prince aussi distingué par son éloquence, que par l'autorité qu'il avoit acquise sur les habitans de Thèbes. Elle en avoit eu douze enfans, six garçons & six filles; fiere de sa fécondité, elle méprisoit Latone, qui n'avoit eu que deux enfans, Apollon & Diane, & croyant mieux mériter les honneurs divins, elle couroit dans les rues de Thèbes, pour faire cesser les sacrifices qu'on offroit à Latone. Cette Déesse engagea ses enfans à la venger. Apollon se char-

gea de tuer les garçons avec ses flèches , & Diane fit mourir les filles ; c'est-à-dire , que la peste causée par les ardeurs du soleil , ravagea la ville de Thèbes , & enleva tous les enfans de Niobé. Cette mere infortunée quitta le séjour de Thèbes , après la mort de ses enfans , & celle de son mari qui s'étoit tué de désespoir , retourna dans la Phrygie , & finit ses jours près du mont Sipyle , sur lequel on voyoit une roche qui , regardée de loin , ressembloit à une femme affligée , ce qui fit publier qu'un tourbillon de vent avoit transporté cette malheureuse mere sur cette montagne , & qu'elle avoit été changée en rocher. La vérité est que son affliction l'avoit rendue muette & immobile comme une pierre , ce qui est l'effet ordinaire des grandes douleurs.

Ces mêmes flèches d'Apollon lui furent funestes dans une autre occasion. Jupiter irrité de ce qu'Esculape, Dieu de la médecine & fils d'Apollon, avoit ressuscité Hippolyte, fils de Thésée & de l'Amazone Antiope , frappa ce téméraire médecin d'un

## 62 NOUVELLE HISTOIRE

coup de foudre , pour avoir voulu usurper sur lui le droit de ressusciter les morts. Apollon , pour se venger , tua les Cyclopes qui avoient fabriqué la foudre dont Jupiter s'étoit servi , & fut chassé du Ciel. Réduit à gagner sa vie , il alla dans la Theffalie , & se mit au service d'Admète , pour garder ses troupeaux.

Apollon armé de flèches , étoit considéré comme le soleil ; & en cette qualité on lui donnoit une couronne de rayons. C'est ainsi que le représentoient les Rhodiens , dont le soleil étoit la principale Divinité , & qui lui avoient érigé cette statue de bronze si renommée sous le nom de *Colosse de Rhodes*. Elle passoit pour une des sept merveilles du monde , & avoit été fondue par un nommé Charès. Elle étoit haute de 70. coudées , ou 105 pieds. On l'avoit placée de manière que ses deux pieds avoient pour base les deux moles qui formoient le port de Rhodes , & les vaisseaux passaient à pleines voiles entre ses jambes. Il y avoit peu de personnes qui pussent embrasser un des pouces de ce Colosse. Il ne

subsiſta pas long-tems ſur ſa baſe ; un tremblement de terre le renverſa environ 80 ans après qu'il eut été élevé , & il demeura enſeveli dans l'endroit où il étoit tombé juſques vers le milieu du ſeptième ſiècle , que les Sarraſins s'étant rendu maîtres de Rhodes , ſe mirent peu en peine de conſerver ce précieux monument de l'antiquité. Ils le vendirent à un Juif qui le fit mettre en pièces , & chargea neuf cens chameaux de la matiere dont il étoit compoſé.

## P H A E T O N.

C'EST ici le lieu de placer la malheureuſe aventure de Phaëton. Io , fille du fleuve Inachus , ou plutôt d'Inachus premier Roi d'Argos , avoit eu de Jupiter un fils nommé Epaphus. Phaëton étoit fils d'Apollon & de Clymène , fille de Téthys , & l'une des Nymphes de la mer. Ils étoient tous deux jeunes , & tous deux fort préſomptueux. Dans un différend qu'ils eurent enſemble , Epaphus dit à Phaëton , qu'il ſe van-  
toit mal à propos d'être fils du Soleil , & que ſa mere Clymène en avoit



## 64 NOUVELLE HISTOIRE

faussement fait courir le bruit. Phaëton piqué au vif de ce reproche, s'en plaignit à sa mere, qui lui dit d'aller lui-même au palais du Soleil, & de lui demander des preuves certaines qu'il étoit son pere. Le palais du Soleil, soutenu par de hautes colonnes, étoit tout brillant d'or & de pierres précieuses; les lambris étoient d'ivoire, & les portes d'argent massif, sur lesquelles étoient représentés les douze signes du Zodiaque. Le Soleil ayant embrassé son fils, le rassûra autant qu'il put sur sa naissance, & pour lui ôter toute inquiétude, »  
» Vous pouvez, lui dit-il, me de-  
» mander toutes les preuves que vous  
» voudrez, je ne vous refuserai rien,  
» & j'en prends à témoin le Styx, ce  
» fleuve redoutable des enfers, par  
» lequel les Dieux jurent, sans pou-  
» voir jamais révoquer leur serment. »  
À peine le Soleil eut-il parlé, que Phaëton le pria de lui donner pendant un jour la conduite de son char, pour éclairer le monde. Le Soleil fut également surpris & affligé d'une demande si téméraire, & se repentit trop tard de son serment; il voulut  
envain

envain le détourner d'une si funeste résolution , en lui représentant que Jupiter lui-même pourroit succomber dans une pareille entreprise. Phaëton persévéra dans sa demande , & le Soleil le conduisit au lieu où étoit son char ; c'étoit l'ouvrage de Vulcain. L'essieu , le timon & les roues étoient d'or , & les rayons des roues étoient d'argent. Les pierres de toutes couleurs dont il étoit enrichi , réfléchissoient de tous côtés la plus vive lumière. Cependant l'Aurore vêtue de pourpre ouvre son palais semé de roses ; les étoiles disparoissent , & le Soleil commande aux heures d'atteler ses courriers qui se nommoient *Pyroïs* , *Eoïs* , *Æthon* & *Phlégon*. Il répand sur le visage de son fils une essence céleste , pour le garantir de l'ardeur des feux que le char élançoit de toutes parts , & lui couronne la tête de ses rayons ; il lui donne ensuite des instructions dont une partie a été ainsi exprimée par un ancien Poëte.

Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie,  
Ne t'emporte au-dessus de l'aride Libye.  
Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé ,

*I. Partie.*

**F**

## 66 NOUVELLE HISTOIRE

Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.

Et ensuite :

Aussitôt devant toi s'offriront sept étoiles.

Dresse par-là ta course & sui le droit chemin.

Phaëton à ces mots prend les rênes en main.

De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles ,

Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles :

Ils vont , le char s'éloigne , & plus prompt qu'un éclair

Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.

Le Pere cependant plein d'un trouble funeste ,

Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;

Lui montre encor sa route , & du plus haut des Cieux ,

Le suit , autant qu'il peut , de la voix & des yeux ;

Va par là , lui dit-il , revien , detourne , arrête.

Cependant les chevaux sentent qu'ils n'ont pas leur poids ordinaire ; ils quittent leur route , & bientôt Phaëton n'en est plus le maître. Il n'avoit encore fourni qu'une partie de la carrière , & il voit avec douleur ce qui lui reste d'espace à parcourir ; il se trouble , & quitte les rênes ; les chevaux s'emportent , & tantôt s'élèvent jusqu'aux étoiles , tantôt se précipitent jusqu'auprès de la terre ; la Lune est étonnée de voir le char de son frere au-dessous du sien. La terre devient aride, les villes entieres avec leurs habitans , sont dévorées par les flammes ; l'univers s'embrase de toutes

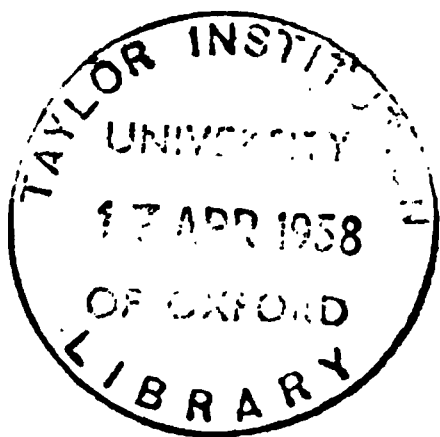
parts ; Phaëton ne peut plus soutenir la chaleur qui le brûle. Enfin la terre qui se voit périr , implore le secours de Jupiter , & ce Dieu , après avoir pris à témoin les autres Dieux , & le Soleil lui-même , de la nécessité où il se trouve de remédier à un si pressant danger , monte au plus haut de l'Olympe , & lance sa foudre sur Phaëton. Ce malheureux tombe du haut du Ciel , & se noie dans l'Eridan ( le Pô. ) Les Nymphes de l'Hespérie , ayant trouvé son corps , lui rendirent les devoirs funébres , & Clymène , après l'avoir cherché de tous côtés , le trouva enfermé dans un tombeau , sur un rivage étranger. Les Héliades , sœurs de Phaëton , font entendre leurs cris & leurs gémissemens , & passent les jours & les nuits à pleurer auprès du tombeau de leur frère. Au bout de quatre mois , elles furent métamorphosées en peupliers ; leurs larmes qui ne cessoient point de couler , furent converties en autant de grains d'ambre qui tombèrent dans l'Eridan.

Cycnus fils de Sthénélee , & Roi de Ligurie , étoit uni à Phaëton par

## 68 NOUVELLE HISTOIRE

la parenté du côté de sa mere, & plus encore par une tendre amitié. La douleur qu'il ressentit de la mort de son ami, lui fit abandonner ses états, pour venir le pleurer sur les bords de l'Eridan. Il y mourut de langueur, & fut changé en Cygne; mais se souvenant sans cesse de la foudre dont Phaëton avoit été frappé, pour s'être trop élevé vers le Ciel, il se contente de voler près de terre, & la haine qu'il a conçue pour le feu, lui fait choisir pour sa demeure les lacs & les étangs.

Cependant le Soleil étoit inconsolable de la mort de son fils, & refusoit de remonter sur son char pour éclairer l'Univers. Il se rendit enfin aux prieres des Dieux, & aux ordres de Jupiter. La fable qui fait usage de tout, a dit que ce fut à l'occasion de l'embrasement causé par Phaëton, que le sang des Ethiopiens brûlé par une chaleur si excessive, se répandit sur leur peau, & leur donna cette noirceur qu'ils ont encore.



POÉTIQUE. 69  
ARTICLE XI.

*DIANE OU LA LUNE,*

*L'AUREORE ET LA NUIT.*

**D**IANE étoit sœur d'Apollon, fille de Latone & de Jupiter, suivant l'opinion des Grecs. Son culte étoit venu d'Egypte, où cette Déesse étoit honorée sous le nom d'*Isis*. Elle avoit divers noms, suivant la diversité de ses emplois & de ses demeures. Dans le Ciel, on l'appelloit la Lune, Diane sur la terre, & Hécate dans les enfers. Elle aimoit passionnément la chasse, ce qui la faisoit regarder comme la Déesse des forêts. L'amour qu'elle avoit pour la chasteté, lui avoit fait donner des Nymphes pour compagnes, & elle punissoit avec beaucoup de sévérité celles dont la conduite n'étoit pas régulière. Entre autres exemples, elle chassa de sa cour Calisto, fille de Lycaon, Roi d'Arcadie, que Junon changea en ourse, & qui depuis fut mise au nombre des Constellations sous le nom de la grande Ourse.

## 70 NOUVELLE HISTOIRE

Actéon, célèbre chasseur, petit-fils de Cadmus, fut métamorphosé en cerf, pour l'avoir vûe dans le bain, & ensuite dévoré par ses chiens. Elle aima Endymion, qui, selon les uns, étoit un Roi d'Elide, & selon d'autres, un berger du mont Latmus près de Milet dans l'Asie mineure. Cet Endymion étoit adonné à l'astronomie, & avoit fait ses principales observations sur le cours & sur les différens mouvemens de la Lune : ce qui a fait dire, que pendant son sommeil, Diane venoit le visiter. On attribuoit aux sorciers le pouvoir de faire descendre la Lune sur la terre ; par la force de leurs enchantemens ; ils se persuadoient qu'elle répandoit une écume d'une grande vertu sur les herbes qu'ils employoient pour leurs maléfices. On l'invoquoit alors sous le nom d'*Hécate*, Déesse des enfers ; & en cette qualité, on la confondoit avec Proserpine. Elle présidoit aussi aux accouchemens sous le nom de *Lucine*, & alors elle passoit pour la fille de Junon. Enfin ses trois résidences dans le ciel, sur la terre, & dans les enfers, l'avoient

fait représenter avec trois visages. Il est aisé de la reconnoître dans ses statues , ou par le croissant qu'elle a ordinairement sur la tête , ou par son habit de chasse , par son arc & son carquois , & par les chiens qui l'accompagnent. Elle étoit représentée à Ephèse dans l'Asie mineure , avec un grand nombre de mammelles , comme la mere nourrice du genre humain.

Le temple qu'elle avoit dans cette ville , a passé pour une des merveilles du monde. Toute l'Asie concourut pendant près de quatre cens ans , à l'orner & à l'enrichir. Il avoit 425. pieds de long , sur 200. de large , & tout l'édifice étoit soutenu par 126. colonnes hautes de 60. pieds , dont 36. étoient sculptées. Ce temple étoit d'une richesse immense , & il n'y en avoit point de plus célèbre dans la Grèce , par le concours infini de gens de tout pays , que la dévotion pour ce temple , ou le commerce attiroient à Ephèse. Une espèce de fanatique nommé Erostrate eut la fantaisie d'éterniser son nom , en mettant le feu à ce fameux temple.



## 72 NOUVELLE HISTOIRE

Les Éphésiens firent ce qu'ils purent ; mais inutilement , pour le faire oublier , en défendant sous peine de la vie , de prononcer un nom si funeste. Cet incendie arriva la même nuit que nâquit Alexandre le Grand.

Plusieurs peuples se distinguèrent par le culte qu'ils rendirent à Diane , & par les temples qu'il lui consacrerent.

Les Payens avoient fait encore une Divinité de l'Aurore ; ils la disoient soeur du Soleil & de la Lune ; de son mariage avec Persé , elle eut les Vents , & d'un autre mariage avec Tithonus , fils de Laomédon , elle eut Memnon qui fut tué par Achille au siège de Troie. Jupiter , à la priere de l'Aurore , avoit accordé l'immortalité à son mari , mais il avoit oublié de l'exempter de la vieillesse. Il devint infirme , & la vie lui fut insupportable ; il pria Jupiter de retirer le don de l'immortalité , mais le destin ne le permettoit pas , & Jupiter par grace le changea en cigale.

Ce mariage de Tithonus avec l'Aurore , est fondé sur ce que ce Prince aimoit éperdûment la chasse , & qu'il  
se

se levoit tous les jours avec l'Aurore , pour aller dans les bois. Comme il abandonna la Phrygie pour se retirer en Perse , on publia que l'Aurore l'avoit enlevé. On représentoit cette Déesse sur un char lumineux , parsemé de rubis & de roses , pour exprimer les brillantes couleurs dont elle est ornée quand elle paroît. De-là ces expressions , *l'Aurore aux doigts de roses , au teint de roses , &c.*

La nuit , selon les anciens , étoit fille du Cahos. On la représentoit sur un char précédé des astres du firmament , & environnée d'un voile noir , parsemé d'étoiles & qui voltigeoit sur sa tête. On lui mettoit à la main un flambeau tourné en bas comme pour l'éteindre. On lui donne quelquefois des aîles comme à la Victoire. On a compté parmi ses enfans, la Douleur, la Crainte, l'Amour, l'Envie & la Vieillesse ; & son mari s'appelloit l'Erébe , qui veut dire le Dieu de l'obscurité.

74 NOUVELLE HISTOIRE  
ARTICLE XII.

*BACCHUS.*

**L**A NAISSANCE miraculeuse de Bacchus, & le présent qu'il avoit fait aux hommes, en leur donnant l'usage du vin, l'ont rendu un des plus célèbres Dieux du Paganisme, & il a été dans tous les tems un sujet inépuisable pour les chansons consacrées à la joie des festins. Son culte étoit très-ancien en Egypte, & Orphée l'ayant apporté dans la Grèce, il fallut lui chercher une généalogie dans une famille Grecque. On lui donna pour mere Semelé, fille de Cadmus fondateur de Thèbes; & pour le rendre plus respectable, on dit que Jupiter étoit son pere. Voici ce qu'on a raconté du prodige qui accompagna sa naissance. Junon toujours jalouse de Jupiter, entreprit de faire périr Semelé; elle lui apparut sous la figure de Béroé sa nourrice, & lui fit entendre qu'on la trompoit sous le nom de Jupiter, & que pour s'assurer de la vérité, elle devoit exiger de ce Dieu qu'il la vînt voir armé de sa foudre &

avec tout l'appareil de la souveraine majesté. Elle l'obtint, & au moment que Jupiter parut, la foudre mit le feu au palais, & Semelé périt dans cet incendie. Jupiter sauva l'enfant qu'elle portoit dans son sein, & qui n'avoit que sept mois. Il l'enferma, dit-on, dans sa cuisse jusqu'à ce qu'il fût à terme. Dès qu'il parut au jour, Mercure eut ordre de le remettre aux Nymphes du mont Nyssa dans l'Arabie, qui prirent soin de le nourrir, & le vieux Silène fut chargé de son éducation.

Il se montra digne de sa naissance par sa valeur & par ses conquêtes, dont la plus mémorable fut celle des Indes, où il mena une armée composée d'hommes & de femmes. Cette conquête donna lieu à l'institution de ces fêtes, appelées Orgies & Bacchanales, où l'on se livroit sans retenue, aux débauches les plus outrées; elles étoient célébrées par des filles, des femmes & des hommes. Les filles étoient armées de Thyrses, espèce de demi-pique ornée de lierre & de pampre de vigne, & paroissoient saisies d'enthousiasme;

## 76 NOUVELLE HISTOIRE

les femmes partagées en différentes bandes , & couronnées de lierre , couroient comme des forcenées, les cheveux épars , & faisant les plus hideuses grimaces ; elles y joignoient un grand bruit de tambours & d'instrumens appelés *Cymbales* , & invoquoient avec d'horribles cris le nom de Bacchus. Au milieu de cette troupe , on voyoit des gens ivres , vêtus en faunes , en satyres & en silènes , couronnés de lierre , comme les femmes, & faisant toutes les contorsions qu'on peut imaginer dans ces momens d'une licence qui n'a point de frein. Ensuite venoit une troupe d'hommes montés sur des ânes , suivie de femmes & de Bacchantes , ou Ménades qui pouffoient des hurlemens affreux. A leur suite on portoit des statues de la Victoire, des autels qui avoient la forme de seps de vigne , entortillés de lierre , plusieurs chariots chargés de Thyrses , de couronnes , de tonneaux , de cruches & autres vases. De jeunes filles suivoient ces chariots , & portoient des corbeilles couvertes de pampre & de lierre , où étoit ren-

fermé ce qu'il y avoit de mystérieux , & ce qu'on n'eût pu exposer au jour , sans s'attirer ce que la fureur de Bacchus pouvoit faire craindre de plus funeste.

Bacchus fut honoré de son vivant comme un Dieu ; & on raconte plusieurs prodiges qui attesterent sa prétendue Divinité. Le devin Tirésias s'étoit rendu célèbre à Thèbes par ses prédictions : il étoit devenu aveugle pour s'être attiré la colère de Junon ; & Jupiter , pour le consoler , lui avoit révélé l'avenir. Il contribua par l'autorité qu'il avoit acquise parmi ses compatriotes , à établir le culte de Bacchus. Penthée , Roi de Thèbes , & petit-fils de Cadmus , voulut abolir un culte qui ne tendoit qu'à corrompre les mœurs de ses sujets , & méprisa les menaces que lui fit Tirésias , d'être déchiré par ses propres parens. Il alla sur le mont Cythéron dans le tems qu'on y célébroit les Orgies ou fêtes de Bacchus ; Agavé , sa mere , fut la première qui l'apperçut ; elle courut sur lui avec son thyrsé , & dans les transports où elle étoit , elle le frappa sans le re-

78 NOUVELLE HISTOIRE  
connoître ; elle appella ses sœurs  
Ino & Autonoe, & les autres Bac-  
chantes. Toutes ensemble se jette-  
rent sur Penthée, & l'ayant mis en  
pièces, disperferent ses membres  
dans la campagne.

Les filles de Minyas osèrent con-  
damner la célébration des Orgies,  
& au lieu d'y assister, comme les autres  
femmes de Thèbes, elles se tinrent  
renfermées, pour travailler à des  
ouvrages de tapisserie dont Minerve  
leur avoit enseigné l'art. Pendant  
que, pour abrégér la journée, elles  
s'amusoient à faire des contes, elles  
furent étonnées d'entendre tout-à-  
coup dans la chambre où elles tra-  
vailloient, un grand bruit de tam-  
bours, de flûtes & de trompettes,  
sans pouvoir deviner d'où venoit ce  
bruit. Une odeur charmante se ré-  
pandit autour d'elles. Leur tapisserie  
se couvrit de verdure, & prit la forme  
du pampre & du lierre. Le fil qu'elles  
venaient d'employer fut changé en  
seps chargés de raisins de couleur  
de pourpre. La nuit commençoit à  
répandre ses ténèbres, & la maison  
fut tout-à-coup éclairée de flam-

beaux & d'autres lumieres qui brilloient de tous côtés , & l'on entendit des hurlemens semblables à ceux des bêtes féroces. Les Minéïdes effrayées allerent se cacher, & pendant qu'elles cherchent les lieux les plus retirés, leurs corps se couvrent d'une membrane fine & déliée ; des ailes transparentes & sans plumes, s'étendent sur leurs bras , elles s'élèvent en l'air, & voulant parler, il ne sort de leur gosier qu'un son foible & aigu qui ressemble à un murmure plaintif. Elles fréquentent les maisons , & fuyant la lumiere , elles ne volent que la nuit. On leur a donné le nom de *Chauve-Souris*.

Les Prêtres de Bacchus affectoient de publier plusieurs autres merveilles pour faire recevoir des fêtes qui tournoient à leur profit, & le culte de ce Dieu s'établit malgré les efforts que firent les gens sensés pour l'abolir.

On représentoit quelquefois Bacchus sous la figure d'un vieillard avec une barbe épaisse , le plus souvent comme un jeune homme sans barbe , ou même comme un enfant entre les bras de Silène son nourricier, ou sur



80 NOUVELLE HISTOIRE  
les épaules du Dieu Pan.

Les symboles qu'on lui donne le plus souvent, sont le thyrsé, le lierre, le pampre, des grappes de raisin, une peau de chèvre, ou celle d'une panthère qui rappelloit sa conquête des Indes, ou la peau d'un lion dont il avoit pris la figure, lorsqu'il vint au secours de Jupiter contre les Géants qui escaladoient le Ciel. Son char étoit ordinairement attelé de tigres ou de panthères ; on le voit quelquefois monté sur un tigre.

On lui sacrifioit des ânes & des boucs, parce que les morsures de ces animaux font périr la vigne. Il avoit épousé Ariane, fille de Minos Roi de Crète, que Thésée avoit laissée dans l'Isle de Naxe, comme on le verra dans la suite.

### ARTICLE XIII.

#### *LES MUSES.*

**L**E MONT Parnasse dans la Phocide, avoit deux sommets, dont l'un étoit le principal séjour d'Apollon & des Muses, l'autre étoit consacré à Bacchus, que les Poètes honoroient

cômmes un de leurs protecteurs , parce qu'ils croyoient tenir de lui cette espèce d'ivresse & d'enthousiasme qui produit les bons vers.

Il y avoit neuf Muses, suivant la plus commune opinion , & elles étoient filles de Jupiter & de Mnémofyne. On les nommoit *Piérides*, parce qu'elles avoient reçu la naissance dans la Piérie, province de Macédoine, ou plutôt à cause de leur victoire sur les filles de Piérus ; Jupiter les appelloit souvent auprès de lui sur l'Olympe où elles chantoient sa gloire & celle des autres Dieux, par des cantiques qu'elles accompagnoient de différens instrumens de musique. Ces concerts, où présidoit Apollon, faisoient le plus digne & le plus agréable amusement de la cour céleste ; mais les Muses avoient leur demeure ordinaire sur le Parnasse ; c'étoit là qu'Apollon leur dictoit ses chansons immortelles, où elles célébroient les grandes actions des Héros.

On leur donnoit à toutes différentes fonctions. Clio tenoit d'une main une espèce de guitarre, de l'autre

## 82 NOUVELLE HISTOIRE

main un petit bâton pointu & crochu qu'on appelloit *plectrum*, dont on se servoit pour pincer les cordes de cet instrument. La fonction de cette Muse étoit de transmettre à la postérité les belles actions des grands hommes.

Euterpé présidoit à la poësie pastorale, & se plaisoit à faire résonner les chalumeaux des bergers. Elle avoit, dit-on, inventé la flûte; on lui donne un masque dans la main gauche, & une massue dans la droite.

Thalie avoit inventé la comédie. On la représentoit appuyée sur une colonne avec un masque à la main.

Melpomène étoit la Muse de la tragédie, & dans ses statues, elle tient une lyre dans une main, apparemment à cause des chœurs de musique qui formoient les intermèdes des tragédies, dont la déclamation étoit d'ailleurs une espèce de chant qui avoit son accompagnement.

Terpsichore avoit pour fonction de régler les pas de la danse, & on la reconnoît dans ses statues, aux flûtes qu'elle tient dans ses mains.

Erato présidoit à la poësie galante,

& aux Epithalames qu'on chantoit pendant la célébration des mariages.

Polyhymnie étoit la Muse de la poésie lyrique, c'est-à-dire, des odes, des cantiques, & des chansons. C'est pour cela qu'on la représente avec une lyre.

Uranie avoit inventé l'astronomie, & elle tient un globe dans la main.

Calliope inspiroit les Poètes Héroïques, & on l'invoquoit comme la Muse de l'éloquence. Elle tient dans la main un rouleau de parchemin, ce qui désigne le Poëme épique.

Quoiqu'on leur ait donné à chacune des fonctions particulieres, cela n'empêche pas que les Poètes ne les invoquent, sans distinction, pour tous les genres de poésie. Ces sortes d'invocations étoient surtout nécessaires à la tête d'un poëme épique ; car ce poëme étant un tissu de fictions merveilleuses, le Poëte, pour les rendre vraisemblables, se déclare dès son début, inspiré par une Muse qui, en qualité de Déesse, n'ignore rien de ce qui se passe dans le Ciel, sur la terre, dans les enfers, & même dans les conseils des Dieux.

## 84 NOUVELLE HISTOIRE

Outre les symboles qu'on a donnés à chaque Muse , pour les distinguer , on les a aussi représentées toutes neuf avec des aîles ; & voici ce qui y avoit donné lieu. Un jour que les Muses alloient au Parnasse , elles rencontrèrent en chemin un Tyran nommé *Pyrénée* , qui s'étoit emparé de la Phocide avec des troupes qu'il avoit amenées du fond de la Thrace. Elles furent surprises par un orage , & *Pyrénée* leur offrit une retraite dans son Palais. Dès qu'elles y furent entrées , il voulut les y retenir par force ; pour se dérober à sa violence , elles prirent des aîles , & le Tyran étant monté sur le haut d'une tour , crut pouvoir voler comme elles ; mais il se précipita du haut de la tour , & fut écrasé de cette chute. On a expliqué cette fable , en disant que *Pyrénée* avoit voulu abolir dans ses états l'étude des belles-lettres , en détruisant les écoles publiques , & que pour le rendre odieux , on avoit publié qu'il avoit voulu faire violence aux Muses ; que les Dieux , pour les garantir , leur avoient donné des aîles , & que *Pyrénée* avoit

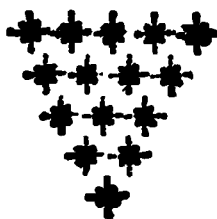
perdu la vie en les poursuivant.

Elles reçurent une autre insulte de la part des neuf filles de Piérus , Roi de Macédoine , connues sous le nom de Piérides ; elles se prétendoient supérieures aux Muses , par la beauté de la voix , & par le goût du chant. Elles leur firent un défi , & la condition fut que les Muses , si elles étoient vaincues , leur céderoient la fontaine Hippocrène & celle de Castalie ; mais que si elles avoient la victoire , les Piérides leur abandonneroient de leur côté , les délicieuses vallées de la Thessalie. On s'en rapporta au jugement des Nymphes du pays. L'aînée des Piérides chanta la guerre des Géants , & affecta de rabaisser le mérite de la victoire que les Dieux avoient remportée sur ces enfans de la terre. Les Muses chanterent à leur tour différentes aventures des Dieux , & les Nymphes établies pour juges , prononcerent toutes d'une voix en leur faveur. Les Piérides se vengerent par des injures , & voulurent même frapper les Muses ; mais dans l'instant elles furent changées en Pies , & allerent se percher sur les

arbres voisins. Elles ont conservé l'envie de parler, & se sont rendu odieuses par l'importunité de leur babil.

On a entendu par ces neuf filles de Piérus, les ouvrages que ce Prince avoit composés en vers, & qui faisoient honte aux Muses, parce qu'ils étoient remplis d'un verbiage digne d'être comparé au caquet des pies.

Les fontaines de Castalie & d'Hippocréne étoient, la première au pied du mont Parnasse, & l'autre à mi-côte. On prétend que le cheval Pégase avoit fait sortir l'Hippocréne d'un coup de pied. On parlera de ce fameux cheval, lorsqu'on en sera aux aventures de Persée. Au reste les eaux de ces deux fontaines avoient la vertu d'échauffer l'imagination des Poëtes ; & pour désigner un bon Poëte, on disoit qu'il s'étoit enivré de l'eau d'Hippocréne.





## CHAPITRE II.

*Des Divinités de la Mer , des  
Fleuves & des Fontaines.*

**L'**E A U étoit regardée par les anciens Philosophes comme le premier principe de la fécondité ; elle donnoit la nourriture aux plantes & aux arbres ; elle tempéroit l'ardeur du sang dans les animaux , & lui conservoit sa fluidité. En un mot , elle avoit été créée pour l'utilité des hommes , & c'en étoit assez dans les siècles du Paganisme , pour la faire honorer comme une Divinité bienfaisante. Les anciens Perses lui offroient des sacrifices , & leur respect pour cet élément alloit jusqu'à n'oser s'en servir pour laver leurs mains , ni pour éteindre le feu ; ils évitoient même de cracher ou de se moucher dans l'eau. Les Egyptiens avoient aussi pour l'eau considérée comme élément, une grande vénération , sur-tout pour l'eau du Nil qui portoit parmi eux le



nom d'*Océan*, & ce mot signifie *Mere nourrice*. Ils lui donnoient en particulier le nom de *Canope*, & ils le représentoient sous la forme d'un des vases ou cruches dont on se servoit pour purifier les eaux du Nil. Ces cruches étoient d'une terre fort poreuse, & pleine de trous imperceptibles, par lesquels l'eau filtoit; elles étoient chargées de figures hiéroglyphiques, & le haut de ces vases étoit ordinairement terminé par une tête d'homme ou de femme, avec deux mains, & quelquefois sans mains. Toutes ces figures étoient mystérieuses, & les Prêtres seuls en avoient l'intelligence. Dans certains jours, on remplissoit une de ces cruches, d'eau du Nil; on l'exposoit publiquement sur une espèce d'estrade; tout le peuple se prosternoit devant la cruche, levant les mains au Ciel pour remercier le Nil des biens qu'il lui procuroit. Il est vrai que ce Fleuve leur étoit d'une grande utilité; outre que l'eau en étoit très-salutaire, ses débordemens réguliers rendoient l'Égypte une des plus fertiles contrées de la terre. On avoit creusé des canaux

naux pour répandre ses eaux de tous côtés dans le tems de ses inondations qui commencent au mois de Juillet, & finissent vers la fin de Septembre. Le jour où l'on ouvroit ces canaux, étoit la plus grande fête des Egyptiens. Les anciens Rois d'Egypte assistoient à cette ouverture avec tous les grands du Royaume, & suivis d'une foule innombrable de peuple. On jettoit dans le fleuve de l'orge, du bled, du sucre & d'autres fruits, pour le remercier d'avance, par cette espèce de sacrifice, des biens que l'inondation alloit produire, quelquefois même, pour s'attirer plus efficacement la faveur du Dieu, on lui faisoit le sacrifice d'une jeune fille qu'on noyoit dans le fleuve. Cette cruelle coutume a duré longtemps ; & lorsque ce sacrifice a été enfin défendu, il a fallu, pour contenter le peuple, jeter dans le fleuve la figure d'une jeune fille.

La fête de l'ouverture des canaux, dure encore aujourd'hui en Egypte ; les Mahométans font au Nil les mêmes offrandes de fruits & de légumes, & on y célèbre, comme autrefois, mais

90 NOUVELLE HISTOIRE  
avec moins de magnificence, la fête  
de l'ouverture des canaux, pour la-  
quelle le grand Seigneur donne tous  
les ans au Bacha ou Gouverneur d'E-  
gypte, la somme de dix mille écus.  
Les Chrétiens mêmes des Eglises  
Coptes se mêlent à ces cérémonies,  
& leurs Prêtres qui sont fort igno-  
rans, croient sanctifier les eaux du  
Nil, en y jettant des grains de cha-  
pelet, ou quelques morceaux de  
croix.

Les Indiens idolâtres rendoient  
autrefois, & rendent encore aujour-  
d'hui un culte religieux au Gange,  
dont les eaux passaient pour sacrées.  
Les Princes qui regnent dans les pays  
que ce fleuve arrose, profitent de  
cette superstition, en faisant payer  
bien cher à leurs sujets, la permis-  
sion d'y puiser de l'eau, ou de s'y  
baigner.

De la Perse & de l'Egypte, le culte  
rendu à l'eau, passa dans la Grèce,  
dans l'Italie & chez les autres peu-  
ples de l'Occident. On faisoit des  
libations à l'Océan, aux autres mers  
& aux fleuves, & on ne s'embarquoit  
point pour un voyage, sans faire au-

paravant un sacrifice aux Dieux des eaux. Lorsque les Argonautes furent prêts de mettre à la voile , Jason leur chef, fit élever un autel sur le bord de la mer; un sacrificateur y répandit de la fleur de farine mêlée avec du miel & de l'huile ; il immola ensuite deux taureaux aux Dieux pour qui se faisoit le sacrifice , & les pria de favoriser leur navigation. On mettoit dans les temples, les statues des fleuves, des fontaines & des autres Divinités des eaux, dont le nombre pouvoit surpasser celui des Dieux du Ciel ; c'est ce que l'on verra par l'histoire particulière de ces Divinités, & l'on commencera par celles du premier rang.

## ARTICLE I.

### L' O C E A N E T T E T H Y S.

L'Océan étoit le principal Dieu des eaux, parce qu'en effet il les contient toutes dans son sein, & les distribue aux autres mers, aux fleuves & aux fontaines. Il étoit, selon les Poètes, fils du Ciel & de la Terre, & on lui donnoit plusieurs freres &

fœurs. On le regardoit assez généralement comme le pere des Dieux & des hommes , & ce sentiment étoit fondé sur ce que l'eau est nécessaire à la production de tous les Etres. Delà étoit venue l'opinion que tous les Dieux se faisoient un devoir de se rendre tous les ans en Ethiopie , pour y visiter l'Océan , & assister aux sacrifices qu'on lui offroit ; ces sacrifices duroient douze jours , & les Ethiopiens fort attachés au culte de d'Océan , portoient en procession les statues de tous les Dieux , & passaient tout le tems de la solennité en festins & en réjouissances. On lui donnoit pour femme Téthys , qu'il faut distinguer d'une autre Téthys , Nymphes de la mer & mere d'Achille. On écrit le nom de celle-ci par un *i* simple , & celui de l'autre par un *y* , qu'on prononçoit comme l'*v* françois. On prétend que Jupiter ayant été enchaîné par les autres Dieux , Téthys , aidée d'Egeon , l'un des Géants fils de la Terre , le remit en liberté ; mais la Nymphes Téthys , dans Homère , se fait honneur auprès de Jupiter même de cette déli-

France , & la lui rappelle dans la priere qu'elle lui fait en faveur d'Achille son fils.

On représentoit l'Océan sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes de la mer , tenant dans la main une pique , & auprès de lui un monstre marin.

## ARTICLE II.

### *NEPTUNE ET AMPHITRITE.*

DANS le partage qui fut fait entre Jupiter & ses freres , Neptune eut l'empire de la mer. Les Egyptiens ne le connoissoient pas , mais il fut honoré par les peuples de l'Afrique d'un culte particulier , & ce culte passa de chez eux dans la Grèce. On dit que d'un coup de son trident , il fit sortir le cheval du sein de la terre. On peut entendre par ce cheval , le vaisseau qui transporta dans la Grèce les premiers navigateurs qui y vinrent de l'Afrique. Neptune , selon l'histoire , étoit un Prince de la race des Titans , qui s'étant embarqué le premier sur la mer , en acquit l'empire par cette heureuse témérité , & en fut

## 94 NOUVELLE HISTOIRE

reconnu pour le Dieu. On donna ensuite le nom de *Neptune* à des Princes inconnus, qui avoient traversé les mers pour venir chercher des établissemens dans de nouveaux pays, & leurs différentes aventures furent attribuées à un seul. De-là vient le grand nombre de femmes, de maîtresses & d'enfans qu'on met sur le compte de ce Dieu, ses métamorphoses en taureau, en fleuve, en béliier, en cheval, en oiseau, en dauphin, parce qu'on distinguoit autrefois, comme on fait aujourd'hui, les vaisseaux par différentes figures d'animaux, de fleuves, &c. qu'on représentoit sur leurs poupes; de là les enlèvemens qu'il a faits, parce que la navigation commença par des pirateries. Enfin on l'a regardé dans les siècles fabuleux, comme l'auteur de tout ce qui s'étoit passé de mémorable sur la mer. Ainsi Neptune qui eut de la Nymphe Libye, Bélus & Agenor, l'un Roi d'Egypte, l'autre Roi de Phénicie, n'étoit autre chose qu'un Prince Egyptien, qui s'étoit adonné à faire la course sur mer. Un autre Neptune eut d'Aymone,

filles de Danaüs , Nauplius , pere de Palamède , l'un des chefs qui se trouverent au siège de Troye. Un autre fut le pere de Cercyon , cet insigne brigand dont Thésée purgea la terre. Un autre eut Pélidas , de Tyro fille de Salmonée. Un autre passa pour le pere de Thésée : un autre enfin pour le pere du fameux Polyphème le chef des Cyclopes ; mais le plus célèbre de tous , fut le Neptune , fils de Saturne & frere de Jupiter. On lui a donné pour femme Amphitrite , fille de l'Océan & de Doris. On dit que n'ayant pu faire consentir cette Nymphe à l'épouser , il se servit , pour la persuader , de l'éloquence d'un Dauphin , qui pour récompense d'un si grand service , fut placé parmi les astres. Les Poëtes le représentent sur un char qui roule sur la mer , & environné de toutes les Divinités des eaux.

Il attèle son char , & montant fièrement  
Fend les flots écumeux de l'humide élément.  
Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines ,  
D'aïse on entend sauter les pesantes Baleines.  
L'eau frémit sous le Dieu qui lui donne la loi ,  
Et semble avec plaisir reconnoître son Roi.



## 96 NOUVELLE HISTOIRE

Son sceptre , comme on l'a vû ,  
étoit un trident armé de trois poin-  
tes , dont il ébranloit la terre jusques  
dans ses fondemens ; car on lui attri-  
buoit les tremblemens de terre ; c'est  
ainsi que dans le combat des Dieux  
décrit par Homère

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.  
Pluton sort de son Thrône , il pâlit , il s'écrie :  
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour ,  
D'un coup de son trident ne fasse entter le jour ,  
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée ,  
Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;  
Ne découvre aux vivans cet empire odieux ,  
Abhorré des mortels , & craint même des Dieux.

Cependant Neptune encourut la  
disgrace de Jupiter son frere , pour  
avoir trempé dans la conspiration  
des Titans , & fut relégué sur la terre.  
Il se réfugia auprès de Laomédon ,  
Roi des Troyens , & convint avec  
lui d'une somme , pour lui bâtir les  
murailles de Troye , & les garantir ,  
par de fortes digues , des inonda-  
tions. Ce Prince avare lui refusa son  
payement , & ce Dieu non content  
de détruire ses ouvrages , fit sortir  
du fond de la mer un monstre marin  
pour dévorer Hésione , fille de ce  
Roi. Elle fut sauvée , comme on le  
dit

ditailleurs , par Hercule qui combattit & tua le monstre. Cette fable signifie que Laomédon s'étoit servi pour fortifier Troye, des trésors qui avoient été déposés , suivant l'ancien usage , dans un temple de Neptune, sans se mettre en peine de les remplacer. C'est ce qui a fait dire que Neptune irrité l'avoit puni de cette perfidie par la destruction des murailles de Troye.

Neptune avoit un grand nombre de temples dans la Grèce & dans l'Italie , surtout dans les lieux maritimes. On avoit institué en son honneur des fêtes & des jeux , dont les plus célèbres ont été ceux de Corinthe connus sous le nom de *Jeux Isthmiques* , & ceux du Cirque à Rome. Les Romains lui avoient consacré le mois de Février , & comme on croyoit qu'il avoit fait naître le premier cheval , on couronnoit les chevaux de fleurs pendant les fêtes de ce Dieu , & il n'étoit pas permis de les faire travailler.

On lui offroit pour victimes , le cheval & le taureau.

On le voit sur les monumens de  
*I Partie.* \* I

## 98 NOUVELLE HISTOIRE

l'antiquité, sous la figure d'un homme âgé, traîné dans un char en forme de conque marine, par deux chevaux marins, dont la partie inférieure se termine en queue de poisson. Quelquefois on le représente debout, quelquefois assis sur les flots, accompagné de deux dauphins qui nagent sur la surface de l'eau.

### ARTICLE III.

#### *NÉRÉE, LES NÉRÉIDES ET LES TRITONS.*

**N**ÉRÉE passoit communément pour le fils de l'Océan & de Téthys. On lui donne aussi la Terre pour mere, & quelques-uns ont dit qu'il étoit fils de Neptune; il épousa Doris l'une de ses sœurs, & en eut cinquante filles qui du nom de leur pere, prirent celui de Néréides.

Nérée étoit un Dieu bienfaisant, & il se distingua par ses connoissances, surtout par le don qu'il avoit de prédire l'avenir. Il instruisit Hercule du pays & du lieu où étoit le jardin des Hespérides. Ce Héros avoit eu

ordre d'Eurysthée, d'y aller enlever des pômes d'or gardées par un dragon.

Dans le tems que Paris emmenoit Hélène à Troye, Nérée qui faisoit son séjour ordinaire dans la mer Egée, lui apparut tout-à-coup au milieu de la traversée, pour lui annoncer les suites funestes de son crime, la ruine de Troye, la destruction de sa famille, le châtiment qu'il subiroit lui-même, & dont la protection de Vénus ne le garantiroit pas. Dans les promenades qu'il faisoit sur la mer, il étoit ordinairement accompagné des Néréïdes, qui prenoient soin de l'amuser par leurs chants & par leurs danses. Les Tritons, fils de Neptune & d'Amphitrite, se joignoient à leurs divertissemens ; leur chef se promenoit sur un char attelé de chevaux de couleur bleue, c'est-à-dire, de couleur d'eau de la mer. Il marchoit ordinairement devant Neptune, & sonnoit avec une espèce de trompette, faite d'une conque marine, pour annoncer la présence du Dieu des eaux.

On a pensé que le nom de Néréï-

100 NOUVELLE HISTOIRE  
des avoit été donné à des Prin-  
cesses qui habitoient dans les Îles de  
la mer Egée, ou sur les côtes de la  
Grèce, & qui s'étoient rendu célé-  
bres par les soins qu'elles avoient  
pris de faire fleurir le commerce. On  
les représentoit sous la forme de jeu-  
nes filles, portées sur des Dauphins,  
ou sur des chevaux marins. Elles te-  
noient ordinairement d'une main le  
trident de Neptune, de l'autre un  
Dauphin, quelquefois une figure de  
la Victoire ou une couronne : on les  
a aussi représentées moitié femmes &  
moitié poissons, & l'on a imaginé  
cette figure d'après la ressemblance,  
qu'on croyoit voir dans certains  
poissons avec la figure humaine. On  
a écrit qu'on avoit vû sur les côtes de  
la Lusitanie, aujourd'hui Portugal,  
une Néréide couverte d'écailles qui  
pouffoit en mourant des cris plain-  
tifs, qui furent entendus au loin par  
les habitans de la côte. Un Lieute-  
nant d'Auguste dans la Gaule avoit  
mandé à ce Prince qu'on voyoit sur  
les côtes un grand nombre de Né-  
réides mortes, que la mer y avoit jete-  
rées.

On a de pareilles histoires des Tritons. Des Chevaliers Romains avoient vû ou cru voir sur la mer des environs de Cadiz, un homme marin tout-à-fait ressemblant aux hommes ordinaires. Il montoit la nuit sur les navires, & son poids faisoit pancher le côté par où il montoit, de manière qu'il eût fait couler à fond le vaisseau, s'il y fût demeuré long-tems. Les habitans de la côte de Lisbonne avoient envoyé exprès à Tibère des députés pour lui apprendre qu'on avoit vû & entendu dans le fond d'une caverne, un Triton qui sonnoit avec une conque, & qu'il avoit la forme sous laquelle on connoissoit les Tritons, c'est-à-dire, moitié hommes & moitié poissons. On les représentoit ordinairement avec des cheveux de couleur verte, le corps en partie couvert d'écailles, une bouche large, des dents longues, des yeux bleus, & des nageoires au-dessous de l'oreille, sur la poitrine & sous le ventre.

On rendoit dans la Grèce à la plupart de ces Divinités, des honneurs

102 NOUVELLE HISTOIRE  
divins ; on leur consacroit , sur-tout  
aux Néréïdes , des temples , des au-  
tels & des bocages sur le bord de la  
mer.

#### ARTICLE IV.

##### PROTÉE.

**P**ROTÉE étoit né , selon les Grecs ,  
à Pallène , ville & presqu'Isle de la  
Macédoine. Les uns le disent fils de  
Neptune & de la Nymphe Phénicé ,  
d'autres de l'Océan & de Téthys.  
On lui donne pour femme la Nym-  
phe Psamathé. Deux de ses fils ,  
Tmylus & Télégone furent des mon-  
tres de cruauté. Ils égorgérent tous  
les étrangers qui logeoient chez eux ,  
& leur pere n'ayant pu les ramener à  
des sentimens d'humanité , prit le  
parti de se retirer en Egypte avec le  
secours de Neptune qui lui creusa un  
passage sous la mer. Il eut aussi des  
filles , & entre autres la Nymphe  
Eidothée , qui apparut à Ménélas  
lorsqu'en revenant de Troye , il fut  
poussé par les vents contraires sur la  
côte de l'Egypte , & lui enseigna ce  
qu'il avoit à faire , pour apprendre de

Protée son pere, les moyens de retourner dans sa Patrie.

Protée étoit le gardien des troupeaux de Neptune, qu'on appelloit *Phoques* ou *veaux marins*; & son pere, pour le récompenser des soins qu'il en prenoit, lui avoit donné la connoissance du passé, du présent & de l'avenir. Il n'étoit pas aisé de l'aborder, & il se refusoit à ceux qui venoient le consulter. Eidothée dit à Ménélas que pour le déterminer à parler, il falloit le surprendre pendant qu'il dormoit, & le lier de maniere qu'il ne pût s'échaper; car il prenoit toutes sortes de formes pour épouvanter ceux qui l'approchoient; celle d'un lion, d'un dragon, d'un léopard, d'un sanglier. Quelquefois il se métamorphosoit en eau, en arbre, & même en feu; mais si l'on persévéroit à le tenir bien lié, il reprenoit enfin sa premiere forme, & répondoit à toutes les questions qu'on lui faisoit. Ménélas suivit ponctuellement les instructions de la Nymphé; & ayant pris avec lui trois de ses plus braves compagnons, il entra dès le matin dans les grottes où Protée avoit



## 104 NOUVELLE HISTOIRE

coutume de venir se reposer au milieu de ses troupeaux. Eidothée leur avoit apporté quatre peaux de veaux marins pour les en revêtir, afin que Protée ne les reconnût pas ; mais comme l'odeur en étoit insupportable , elle leur versa dans les narines à chacun une goutte d'ambrosie, qui surmonta la puanteur de ces peaux. Ménélas saisit le moment où Protée dormoit , pour se jeter sur lui. Ses trois compagnons & lui le serrèrent étroitement entre leurs bras , & à chaque forme qu'il prenoit, ils le serroient encore plus fort , jusqu'à ce qu'ayant épuisé ses ruses, il revint à sa forme ordinaire, & donna enfin à Ménélas les éclaircissemens qu'il lui demandoit.

Aristée , fils d'Apollon & de Cyrene fille de Pénée , Roi d'Arcadie , avoit le premier enseigné l'usage du miel , & entretenoit une grande quantité d'abeilles qu'il avoit rassemblées dans des ruches. Les Nymphes d'Arcadie firent un jour périr toutes ses abeilles , pour le punir de ce qu'il avoit causé la mort d'Euridice , femme d'Orphée. Il al-

la , par le conseil de sa mere , consulter Protée sur les moyens de réparer ses effains , & eut recours aux mêmes artifices pour le faire parler.

Toute cette fable est fondée sur l'histoire. Protée étoit de Memphis capitale de la basse Egypte , & vivoit dans le tems de la guerre de Troye. Il regna dans cette partie de l'Egypte après Phéron ; & Paris en passant la mer avec Hélène qu'il avoit enlevée de Sparte , ayant été jetté par la tempête sur la côte d'Egypte , Protée se le fit amener. Quand il eut appris son crime , il retint Hélène pour la rendre à son époux ; mais pour ne pas violer les droits de l'hospitalité , il se contenta de chasser Paris de sa présence , & de lui ordonner de sortir dans trois jours de ses états.

Protée étoit un Prince sage & adroit. Sa prudence lui faisoit prévoir tous les dangers , ce qui avoit donné lieu de croire qu'il connoissoit l'avenir. Il étoit impénétrable dans ses secrets , & il falloit , pour ainsi dire , le serrer de bien près pour les découvrir. Il se montroit peu en public , & se promenoit à certaines heures au

milieu de ses courtisans , comme un pasteur au milieu de ses troupeaux. Il avoit beaucoup de souplesse dans l'esprit , & sçavoit prendre toutes sortes de formes pour éviter de se laisser pénétrer. D'ailleurs les Rois d'Egypte avoient coutume , pour marquer leur courage & leur puissance , de porter sur leur tête la dépouille d'un lion , d'un taureau ou d'un dragon , quelquefois des branches d'arbres , d'autres fois des cassolettes , où brûloient des parfums. Ces parures servoient en même tems à inspirer à leurs sujets une crainte superstitieuse.

Quelques auteurs ont dit que Protée étoit un orateur qui , par les charmes de son éloquence , tournoit comme il lui plaisoit , les esprits de ceux qui l'écoutaient ; d'autres en ont fait un Comédien , un Pantomime fort souple , qui se montrait sous une infinité de figures différentes. Enfin on l'a mis au nombre de ces enchanteurs dont l'Egypte étoit remplie , & qui par leurs prestiges fascinoient les yeux de la multitude ignorante. On en avoit fait un Dieu marin , fils de Neptune , parce qu'il étoit puissant :

sur la mer, & ses sujets, peuple maritime & fort adonné à la navigation, ont été appelés les troupeaux de Neptune.

## ARTICLE V.

### *PHORCUS ET SES FILLES.*

**P**HORCUS, Dieu marin, étoit fils de Pontus & de la terre; il eut de Céto sa femme & sa sœur, outre le dragon qui gardoit le jardin des Hespérides, & la Nymphé Thoosa, mère de Polyphème, cinq filles dont les deux aînées eurent le nom de *vieilles*, les trois cadettes celui de *Gorgones*. Il eut aussi d'Hécaté la terrible Scylla dont on parlera dans la suite. Phorcus avoit son habitation dans un antre sur le bord de la mer, & selon quelques-uns, c'étoit un Roi de l'Isle de Corse, qui perdit la vie dans un combat naval contre Atlas. Ceux qui échappèrent à cette déroute, publièrent à leur retour qu'il avoit été changé en Dieu de la mer. Selon d'autres, il étoit originaire de Cyrène dans la Libye, & possédoit trois Isles au-delà des colonnes d'Hercule, qui

**108 NOUVELLE HISTOIRE**  
pouvoient être les Orcades au Nord  
de l'Ecosse,

Les deux filles aînées de Phorcus, se nommoient Péphredo & Enyo, & on les appelloit les vieilles, parce qu'elles étoient venues au monde avec des cheveux blancs. On leur a donné une troisième sœur, qui s'appelloit Déino, & l'on a dit qu'elles n'avoient à elles trois qu'un œil & une dent, dont elles se servoient l'une après l'autre. Elles habitoient au-delà de l'Océan près du séjour de la mort, & jamais le Soleil ne les éclairoit de ses rayons. Non loin d'elles demeuroient les trois Gorgones leurs sœurs cadettes, qu'on nommoit Sthéno, Eurialé & Méduse. Cette dernière étoit mortelle, au lieu que ses deux sœurs n'étoient sujettes ni à la vieillesse ni à la mort. Elles avoient des aîles aux épaules, leurs têtes étoient hérissées de serpens, & elles tuoient les hommes d'un seul de leurs regards. Cependant Méduse avoit été d'abord d'une beauté surprenante, & Neptune épris de ses charmes, étoit parvenu à la rendre sensible. Minerve irritée contre elle

La punit , en lui donnant la figure la plus hideuse , & en changeant ses beaux cheveux en d'horribles serpents. Elle fut tuée par Persée , & l'on racontera dans l'histoire de ce héros , les circonstances & la suite de sa mort.

Les historiens sont partagés en différentes opinions sur les Gorgones. Les uns en font des femmes belliqueuses , & disent que Méduse leur Reine , après avoir soutenu une longue guerre contre les Amasones , fut vaincue dans un dernier combat ; & qu'ayant recouvré de nouvelles forces , elle céda enfin aux efforts de Persée , qui acheva d'exterminer toute sa nation.

D'autres prétendent que les Gorgones étoient des femmes sauvages , & d'une figure monstrueuse , qui faisoient d'horribles ravages dans la Libye où elles demeuroient , & que Persée en purgea la terre. D'autres enfin ont rapporté que c'étoient des filles opulentes , qui avoient de grands revenus dans trois Isles qu'elles avoient héritées de leur pere , au-delà des colonnes d'Hercule. Elles

110. NOUVELLE HISTOIRE  
vivoient séparément chacune dans  
son Isle, & n'avoient qu'un seul mi-  
nistre, homme fidèle & intelligent,  
qui administroit leurs biens, & qui  
passoit souvent d'une Isle dans une  
autre. C'est ce qui avoit fait dire des  
Gorgones, comme de leurs sœurs  
ainées, qu'elles n'avoient à elles  
trois qu'un œil qu'elles se prêtoient  
alternativement. Suivant quelques  
écrivains, les Gorgones étoient trois  
sœurs, dont la beauté faisoit sur  
ceux qui les regardoient des impres-  
sions si surprenantes, qu'elles les chan-  
geoient en rochers. Enfin, suivant  
d'autres, elles étoient si laides & si  
disgraciées de la nature, qu'on ne  
pouvoit les regarder sans être glacé  
jusqu'au fond du cœur.

## ARTICLE VI.

### *PALEMON ET LEUCOTHOË.*

**A**THAMAS, fils d'Eole & arriere-  
petit-fils de Deucalion, étoit Roi  
d'Orchomène dans la Boëotie. Il  
avoit eu de Néphelée sa première fem-  
me, Phryxus & Hellé; il la répudia  
pour épouser Ino, l'une des fil-

Les de Cadmus , Roi de Thèbes ,  
& en eut deux enfans , Léarque &  
Mélécerte. Les enfans du premier lit  
devoient hériter de la couronne &  
des biens d'Athamas ; Ino chercha  
les moyens de les faire périr , & ga-  
gna les Prêtres du temple d'Apollon  
à Delphes , pour obtenir un oracle  
favorable à son dessein. La ville de  
Thèbes étoit alors affligée de la fa-  
mine , & Apollon ayant été consulté ,  
répondit , que pour la faire cesser , il  
falloit sacrifier les enfans de Néphe-  
lé. Ils en furent avertis , & ayant  
enlevé les trésors de leur pere , ils se  
sauverent dans la Colchide auprès  
d'Æètès leur parent. Athamas instruit  
du cruel artifice de sa femme , en de-  
vint si furieux , qu'il tua d'abord Léar-  
que qu'elle aimoit tendrement , & la  
chercha elle-même pour l'immoler  
à sa fureur. Elle se sauva par la fuite  
avec Mélécerte son autre fils qu'elle  
tenoit dans ses bras , & se voyant  
poursuivie , elle se précipita dans la  
mer. On a feint que la jalouse Junon  
qui vouloit , à cause de Sémelé , me-  
re de Bacchus , perdre toute la fa-  
mille de Cadmus , ne put voir sans



112 NOUVELLE HISTOIRE  
colère, la prospérité d'Ino, tante &  
nourrice de Bacchus, & qui avoit  
concouru à lui faire rendre des hon-  
neurs divins. Elle descendit aux en-  
fers, & engagea Tisiphone, l'une des  
furies, à servir sa vengeance. Cette  
infernale Déesse prend sa torche,  
sa robe sanglante & un serpent  
pour lui servir de ceinture, vient au  
palais d'Athamas accompagnée de la  
crainte, de l'horreur, de la tristesse  
& de la fureur. Elle détache de ses  
cheveux deux des serpens qui y é-  
toient entortillés, & les jette dans  
le sein d'Athamas & d'Ino, où ils  
répandent un poison mortel. Elle  
avoit encore apporté avec elle une  
composition, où elle avoit mêlé  
toutes les drogues propres à inspirer  
la rage, l'oubli, le crime, les lar-  
mes, l'amour du meurtre & du carna-  
ge. Elle la versa sur ces deux malheu-  
reuses victimes, & ce funeste venin  
pénétra dans l'instant jusqu'au fond  
de leurs entrailles, après quoi la fu-  
rie s'en retourna triomphante dans  
le ténébreux Royaume de Pluton.  
A peine a-t-elle disparu, qu'Atha-  
mas, agité des plus violens transports,  
poursuit

**P**oursuit la Reine qu'il prend pour une  
 Bête féroce , arrache d'entre ses bras  
 L'éarque son fils , qui lui tendoit les  
 mains pour le caresser , & l'écrase  
 contre une muraille. Ino tourmentée  
 par le même poison , pousse des cris  
 affreux , & s'enfuit tout échevelée ,  
 portant dans ses bras le jeune Méli-  
 certe son second fils. Il y avoit sur  
 la côte un rocher fort escarpé &  
 tout hérissé de pointes qui s'éten-  
 doient fort avant dans la mer. Ino à  
 qui la fureur donnoit des forces , s'é-  
 lancé sur ce rocher , & se précipite  
 dans les flots avec son fils. Vénus ,  
 affligée du malheur de sa petite fille ,  
 car elle étoit mere d'Hermione, fem-  
 me de Cadmus , obtint de Neptune  
 que la mere & le fils seroient mis au  
 nombre des divinités de la mer , Ino  
 sous le nom de Leucothoé , & Mé-  
 licerte sous celui de Palémon. Ce-  
 pendant les Dames Thébaines qui  
 suivoient Ino , arrivent sur le rocher  
 d'où elle s'étoit précipitée ; dans  
 l'affliction où elles sont , elles déchi-  
 rent leurs robes , s'arrachent les che-  
 veux , & s'emportent en impréca-  
 tions contre Junon. La Déesse irri-

## 114 NOUVELLE HISTOIRE

tée de leurs plaintes , leur fait sentir à elles-mêmes de terribles effets de sa colère ; celle qui avoit été la plus attachée à Ino , devient immobile , & se trouve attachée au rocher ; une autre , pendant qu'elle se meurtrit le sein , sent que ses bras se roidissent , & n'ont plus de mouvement ; une troisième qui tendoit les bras vers la mer , reste dans la même position ; une dernière s'arrachoit les cheveux , & dans cet instant ses mains & ses cheveux sont changés en rocher. Toutes demeurent dans la même attitude qu'elles avoient au moment de leur métamorphose. D'autres compagnes d'Ino furent changées en oiseaux qui , depuis ce temps-là , voltigent sur la côte , & trempent dans la mer le bout de leurs ailes.

On rendit à Palémon & à Leucothoé des honneurs divins , & leur culte s'établit en plusieurs endroits. Palémon fut particulièrement honoré dans l'Isle de Ténédos , où l'on lui sacrifioit des enfans. On institua des jeux en son honneur dans l'Isthme de Corinthe , où l'on dit que son corps avoit été porté ; & ces jeux qu'on appelloit *Isthmiques* , furent célébrés

dans la fuite avec beaucoup de solemnité, non seulement par les Grecs, mais encore par les Romains. On y donnoit aux vainqueurs une couronne de feuilles de pin. Leucothoé eut un temple à Rome, où les Romains & principalement les Dames Romaines, alloient offrir des vœux pour les enfans de leurs frères ; elles n'osoient prier la Déesse pour les leurs, parce qu'elle avoit été trop malheureuse en enfans. L'entrée de ce temple étoit interdite aux femmes esclaves, & lorsqu'on y en trouvoit, on les assommoit de coups. Les Romains donnoient à Leucothoé le nom de *Matuta*, & à Palémon celui de *Portunus* ou *Dieu des ports de mer*.

## A R T I C L E VII.

## G L A U C U S.

ENTRE plusieurs personnages qui avoient anciennement le nom de Glaucus, celui dont il s'agit ici étoit honoré comme un Dieu de la mer, & un Poëte lui fait raconter ainsi la maniere dont il fut admis parmi les Divinités marines. « J'étois, dit-il,

## 116 NOUVELLE HISTOIRE

» un célèbre pêcheur de la ville d'An-  
» thedon dans la Boeotie , & je pas-  
» sois ma vie sur le bord de la mer ,  
» perpétuellement occupé tantôt à  
» tirer à terre les poissons qui s'étoient  
» laissé prendre dans mes filets , tan-  
» tôt à leur jeter dans la mer une lig-  
» ne au bout de laquelle j'avois atta-  
» ché un perfide hameçon. Le rivage  
» étoit bordé d'une prairie toujours  
» verte , où jamais ni les chèvres ni  
» les brebis n'avoient pris leur pâtu-  
» re. Les abeilles n'y venoient point  
» recueillir le suc des fleurs , & la  
» faulx l'avoit toujours épargnée. M'é-  
» tant assis sur l'herbe de cette prai-  
» rie , je faisois sécher mes filets , &  
» comptois les poissons que j'avois  
» pris , lorsque tout-à-coup je les vis  
» s'agiter & s'élancer sur la terre com-  
» me ils font dans l'eau. Pendant que  
» je m'arrête à considérer ce prodige,  
» tous se jettent dans la mer , & aban-  
» donnent leur nouveau maître. Je  
» ne sçavois si je devois attribuer ce  
» miracle à un Dieu , ou à la vertu de  
» l'herbe de la prairie ; j'en cueillis  
» quelques brins , & en exprimai le  
» suc en les mâchant ; aussi-tôt mes

» entrailles s'émurent, & je me sentis  
 » un violent désir de changer de na-  
 » ture & d'habitation. Adieu, terre,  
 » m'écriai-je, & sur le champ je me  
 » plongeai dans la mer. Les Dieux  
 » des eaux m'accueillirent, & m'ayant  
 » jugé digne de partager avec eux les  
 » honneurs divins, ils prièrent l'O-  
 » céan & Téthys de m'ôter ce que  
 » j'avois de mortel. Pour me purifier  
 » de mes souillures terrestres, on pro-  
 » nonça sur moi par neuf fois des pa-  
 » roles sacrées, & on m'ordonna de  
 » me présenter pour recevoir sur mon  
 » corps, les eaux de cent fleuves qui  
 » devoient me laver. Pendant cette  
 » opération je perdîs toute connois-  
 » sance, & lorsque je fus revenu à  
 » moi, je me vis tout autre par le  
 » corps, & mon esprit ne fut plus le  
 » même. J'apperçûs alors pour la pre-  
 » miere fois cette barbe & cette  
 » chevelure verte qui flotte au gré  
 » des ondes, ces larges épaules, ces  
 » bras de couleur d'eau, & enfin  
 » ces cuisses qui se terminent en  
 » queue de poisson. »

Glaucus, selon l'histoire, étoit en-  
 effet un pêcheur fort exercé au métier

118 NOUVELLE HISTOIRE  
de plongeur. Comme il demeuroit  
long-tems sous l'eau , il fit croire  
qu'il avoit de secrets entretiens avec  
les Dieux de la mer. Cependant il se  
noya , & pour honorer sa mémoire ,  
on publia qu'il avoit été métamor-  
phosé en Dieu marin. La ville d'An-  
thodon lui fit bâtir un temple , & lui  
offrit des sacrifices comme à un Dieu.  
On lui attribuoit la connoissance de  
l'avenir , & on dit que Nérée l'avoit  
fait son interprète. On a dit aussi  
qu'ayant enlevé Symé , fille d'Iale-  
mus & de Dotis , il alla s'établir dans  
une Isle déserte , sur la côte de l'Asie ,  
qu'il appella Symé du nom de sa fem-  
me. Quelques-uns ont rapporté qu'il  
étoit fils de Neptune & d'une Nym-  
phe Naïade ; car du moment qu'il  
fut honoré comme un Dieu , il fallut  
bien lui donner une naissance divine.

## ARTICLE VIII.

### *SCYLLA ET CHARYBDE.*

**G**LAUCUS nouveau Dieu de la  
mer , se trouva un jour sur les côtes  
de la Sicile , vis-à-vis du lieu où de-  
puis a été bâtie la ville de Messine.  
Il aperçut Scylla , jeune Nymphé ,

qui se promenoit sur le rivage. Près de là étoit une grotte où entroit l'eau de la mer, & la Nymphé, quand elle étoit lasse, alloit s'y baigner. Glaucus fut frappé de sa beauté, & lui proposa de l'épouser. Loin de l'écouter, elle prit la fuite, & Glaucus irrité de cet affront, alla trouver Circé, fille du Soleil célèbre magicienne qui habitoit sur un promontoire de la côte d'Italie. Elle connoissoit la vertu de toutes les plantes, & Glaucus lui demanda un breuvage propre à fléchir le cœur de Scylla. La magicienne, à la vûe de Glaucus, conçut pour ce Dieu une violente passion, & lui conseilla d'oublier une Nymphé qui le méprisoit, pour s'attacher à une Déesse, fille du Soleil, & plus digne que Scylla d'être l'objet de sa tendresse. Glaucus fut sourd à cette proposition, & Circé offensée forma le dessein de perdre sa rivale. Aussi tôt elle tire le suc des plantes les plus venimeuses, & prononce dessus, pour leur donner plus de vertu, quelques paroles magiques. Elle prend une robe bleue, & sort de son palais au milieu d'une troupe de bêtes



120 NOUVELLE HISTOIRE  
sauvages qui viennent la caresser. Elle descend sur les flots de la mer, & les traverse à pied sec ; elle arrive à la grotte où Scylla venoit prendre le frais. Circé y répand sur l'eau le poison qu'elle avoit préparé, & prononce neuf fois, à trois reprises, les mots mystérieux qu'elle avoit coutume d'employer, pour donner de la force à ses enchantemens. Scylla vient dans la grotte, & entre dans l'eau jusqu'à la ceinture. Sur le champ elle se voit entourée de monstres qui aboyent ; elle ne croit pas qu'ils fassent partie d'elle-même, & veut les fuir, mais elle les entraîne avec elle, & ne peut s'en séparer ; effrayée des hurlemens de tous ces chiens attachés à son corps, elle se précipite dans la mer qui depuis a porté son nom. On l'a mise au nombre des Déeses de la mer, & on a dit qu'elle étoit fille de Phorcus & d'Hécaté ; mais c'étoit une Divinité malfaisante, & qui cherchoit à se venger sur les navigateurs qui passaient auprès d'elle, de l'indigne traitement que lui avoit fait Circé. Cette fable réduite à sa valeur, est la peinture du  
bruit

Bruit que fait la mer dans le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie. Ce passage étoit regardé comme dangereux, parce que les courants y sont rapides, & que l'eau y tournoie entre des rochers, avec un bruit semblable à celui de plusieurs chiens qui aboient. Ce détroit est fort ferré, & les vaisseaux qui y entrent, paroissent de loin comme engloutis. C'est ce qui a donné lieu d'imaginer un autre monstre vis-à-vis de Scylla qu'on nommoit Charybde, & qui signifie un gouffre ; c'étoit la partie du détroit qui touche à la Sicile, & on donnoit aux rochers qui bordent la côte de l'Italie, le nom de *Scylla*. On appelle aujourd'hui ce détroit le Phare de Messine.

## ARTICLE IX.

### LES NYMPHES DE LA MER.

OUTRE les cinquante Néréïdes, Nymphes de la mer, dont on a parlé dans l'article de Nérée leur pere, les Payens avoient attaché à chaque fleuve & à chaque fontaine, une Nympe particuliere qui en prenoit soin ;

*1. Partie.*

\* L

122 NOUVELLE HISTOIRE  
& l'on donnoit à ces Nymphes le nom de *Naiades*, d'un mot qui signifie *couler*. Il y en avoit aussi pour les étangs & les marais, qu'on appelloit *Limniades*, d'un mot qui veut dire *Marais*. On les a fait naître de l'écume de la mer. D'autres ont dit qu'elles étoient filles de l'Océan, & meres des fleuves & des fontaines. La plupart de ces Nymphes n'étoient au fond que des femmes qui avoient établi leur demeure auprès d'une fontaine ou d'une rivière, & qui s'étoient rendues célèbres par quelques aventures. Telle étoit la Nymphé Egérie, que Numa Pompilius, second Roi de Rome, feignoit de consulter dans la forêt d'Aricie. Ce Prince, pour persuader à son peuple que les loix & le culte divin qu'il vouloit établir, lui étoient dictés par une Divinité, lui fit croire qu'il avoit un commerce particulier avec la Nymphé Egérie, & qu'elle l'instruisoit de la volonté des Dieux, sur la maniere dont ils vouloient qu'on les honorât. Après la mort de Numa, les Romains allerent chercher cette Nymphé dans le lieu où ce Prince se retiroit, &

n'y ayant vû qu'une fontaine, ils s'imaginèrent que la Nymphé avoit été changée en fontaine. Ce seul exemple peut faire connoître ce qu'on doit penser des Naiades & autres Nymphes des eaux. On leur attribuoit la vertu d'inspirer les devins, & même de rendre furieux ceux qui avoient le malheur de les offenser. On leur faisoit des offrandes d'huile & de lait.

A R T I C L E X.

E O L E E T L E S V E N T S.

E O L E étoit fils d'Hippotas & arriere petit-fils d'un autre Eole fils de Deucalion. Il demeuroit à Métaponte près de la ville de Tarente. Il en fut chassé avec un frere qu'il avoit, pour un meurtre qu'ils avoient commis. Il se retira auprès de Hyllus, Roi des Isles appellées *Vulcaniennes*, dont la principale étoit Lipari, & qui ont depuis porté le nom d'*Eoliennes*.

Vulcain avoit établi, comme on l'a vû, une de ses principales forges dans l'Isle de Lipari, parce qu'elle

124 NOUVELLE HISTOIRE  
étoit pleine de volcans. On a dit  
que cette Isle étoit flottante, envi-  
ronnée de murailles d'airain, & bor-  
dée de roches escarpées.

Eole épousa Menecle, fille de Hyl-  
lus, & devint l'héritier des états de  
son beau-pere. Il vivoit du tems de  
la guerre de Troye. Ce Prince re-  
nommé par sa sagesse, par sa pruden-  
ce & par son humanité envers les  
étrangers, s'étoit appliqué à obser-  
ver les vents, par l'inspection de la  
fumée qui sortoit des volcans de Li-  
pari ; & l'expérience l'avoit mis en  
état de prédire d'avance ceux qui de-  
voient souffler en certains jours & en  
certaines saisons. La navigation étoit  
alors fort imparfaite, & la crainte  
qu'on avoit de s'exposer aux tempê-  
tes, faisoit recourir à lui pour appren-  
dre les tems qui seroient favorables  
pour s'embarquer : & comme on se  
trouva bien de ses conseils, on le re-  
garda comme le Roi & le Dieu des  
vents. Delà les Poètes ont feint,  
l'un qu'il les tenoit renfermés dans  
un outre ou peau de bouc ; un autre  
qu'ils étoient resserrés dans un antre  
profond, & qu'Eole, qui habitoit

sur le sommet, les faisoit sortir ou rentrer à son gré. Pour en faire un Dieu, on lui a donné Jupiter pour pere, & les navigateurs l'ont invoqué avant que de s'embarquer pour leurs voyages. Mais on a fait le même honneur aux vents, & non seulement on leur a offert des sacrifices, mais on leur a bâti des temples, comme celui qu'Auguste fit élever dans les Gaules au vent appelé *Circius*, que nous appellons le vent de bise, & celui que l'un des Scipions érigea aux Tempêtes. Enée dans Virgile fait aux vents le sacrifice d'une brebis blanche. Ils passaient pour les fils d'Eole. Ce sont les douze enfans que lui donne Homère, six garçons & six filles. Eole avoit marié les freres avec les soeurs, & ils passaient leur vie auprès de leur pere & de leur mere dans des festins continuels. On respiroit dans le palais qu'ils habitoient des parfums délicieux; tout y retentissoit de cris de joie, l'on y entendoit pendant le jour une douce & charmante harmonie. La nuit on se reposoit sur de riches tapis & sur des lits magnifiques. On représen-

126 NOUVELLE HISTOIRE  
toit les vents sous la forme de jeunes hommes avec des ailes, dont les uns soufflent & d'autres versent de l'eau. On leur a quelquefois donné des oreilles de satyres.

## ARTICLE XI.

### LES SIRENES.

LE nom de Sirènes rappelle l'idée de la volupté, de la paresse & de l'oïveté. Leur nom vient d'un mot qui signifie *attirer*, & on en a fait des monstres d'autant plus dangereux, qu'ils se présentoient sous un extérieur agréable, pour perdre ceux qui se laissoient éblouir par leurs faux attraits, ou séduire par la douceur flatteuse de leurs chants. « Fuyez, dit un » ancien Poëte, fuyez l'oïveté cette » perfide sirène, ou prenez le parti » de renoncer à toute vertu. » C'étoit, dit-on, de jeunes filles d'une figure charmante qui habitoient dans une Isle bordée de rochers escarpés, & qui par l'harmonie de leurs chants, attiroient les passans pour les faire périr. Elles étoient filles du fleuve Acheloüs & de la Muse Terpsichore,

ou de Melpomène, ou de Calliope. Selon les uns, elles n'étoient que deux, d'autres en ont nommé jusqu'à cinq, ſçavoir, Leucosie, Ligie, Parthénope, Aglaophone & Molpé. On a feint qu'elles accompagnoient Proserpine, fille de Cérès, dans le tems qu'occupée à cueillir des fleurs, elle fut enlevée par Pluton; qu'elles la chercherent inutilement par toute la terre, & qu'elles prièrent Jupiter de leur donner des aîles & des pieds comme aux oîseaux, pour être en état de la chercher sur la mer; que leur prière fut exaucée, & que dans le moment leur corps fut couvert de plumes; mais qu'elles conserverent la beauté de leur visage, & le son de leur voix; enfin qu'étant désespérées de n'avoir pû la trouver, elles s'arrêterent sur des rochers, où elles se donnoient le cruel plaisir de voir échouer ceux qui y abordoient. Cependant lorsque les Argonautes passerent auprès de l'Isle qu'elles habitoient, elles firent de vains efforts pour les faire approcher d'elles. Orphée prit sa lyre, & les enchantades-mêmes à tel point, qu'elles devin-

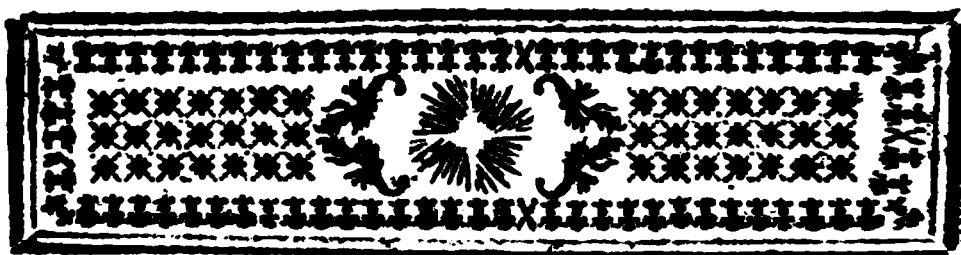


rent muettes , & jetterent dans la mer leurs instrumens de musique. Elles reçurent depuis un autre affront , lorsqu'elles voulurent séduire Ulysse. Il prit la précaution d'ordonner à ses compagnons de se boucher les oreilles avec de la cire , & il se fit lier au mât de son vaisseau , en recommandant de n'avoir aucun égard à ses ordres , s'il leur commandoit de le détacher , mais de le lier encore plus fortement. On ajoute que dans le désespoir où elles furent de n'avoir pu vaincre le prudent Ulysse , elles se précipiterent dans la mer , & que depuis on ne les a plus entendues.

Pour ramener cette fable à l'histoire , on a dit que les Sirènes étoient de jeunes Princesses qui habitoient sur les côtes de la mer de Toscane , près de l'Isle de Caprée ; qu'elles y tenoient une conduite fort déréglée , & que par leurs artifices elles attiroient les étrangers à leur cour , où elles les plongeient dans une vie molle , & dans une honteuse paresse. On en a fait des Divinités de la mer , & on les représentoit ordinairement sous la figure de jeunes filles , qui

de la ceinture en bas avoient la forme de poissons ; quelquefois on leur donne des ailes d'oiseaux.

Quelques voyageurs ont prétendu que des pêcheurs avoient pris des Sirènes dans la mer ; mais on peut comparer ces visions à celles qu'on a eues sur les Néréïdes & sur les Tritons ; & l'on a pris pour des Sirènes des poissons en qui l'on croyoit appercevoir quelque ombre de ressemblance avec des figures humaines.



## CHAPITRE III.

*Divinités de la Terre.*

**L**A TERRE qui étoit regardée comme la mere nourrice du genre humain , fut un des premiers objets du culte des hommes. On l'honoroit sous plusieurs noms , comme on l'a vû dans l'histoire des Dieux du Ciel. C'étoit Titée , femme d'Uranus , & mere des Titans ; Rhéa , femme de Saturne ; Vesta dont on avoit fait tout à la fois le symbole de la terre & celui du feu ; Cybèle qu'on appelloit la mere des Dieux ou la bonne Déesse : mais outre le culte qu'on rendoit à la Terre en général , chacune de ses parties avoit ses Divinités particulières. Il y en avoit pour les campagnes , pour les jardins , pour les montagnes , & pour l'intérieur des maisons. On attribuoit à ces Dieux de toute espèce des fonc-

tions qui leur étoient propres, & les honneurs qu'on leur rendoit, n'avoient rien de commun avec ceux qu'on rendoit à la Terre. On avoit même distingué de la Terre, un génie qui habitoit dans ses entrailles, & qu'on appelloit *Démogorgon*. On le représentoit comme un vieillard pâle & défiguré ; couvert de mousse & fort crasseux ; on le disoit pere de la Discorde, des trois Parques, de la Nuit & du Tartare. La crainte & l'ignorance avoient produit toutes ces chimères. Cette même crainte avoit fait imaginer dans les plus anciens tems, des femmes qu'on appelloit *Lamies*, qui sortoient du sein de la Terre, & qui venoient enlever les enfans pour les dévorer ; des phantômes nocturnes qu'on appelloit *Lémures* & qu'on nomme aujourd'hui des esprits ou des *revenans*, On croyoit que c'étoient les ombres des morts qui voltigeoient autour de leurs tombeaux, & qui venoient tourmenter les vivans ; on jettoit pendant la nuit des poignées de fèves en l'air, pour les écarter ; & pendant les sacrifices qu'on leur faisoit à Rome

dans le mois de Mai, on fermoit tous les temples, & personne n'eût osé se marier dans les jours qui leur étoient consacrés, car ces jours étoient réputés funestes & de mauvais augure. L'idolatrie pouvoit autoriser ces vaines terreurs, dont les imaginations foibles étoient vivement frappées; mais on ne doit les regarder aujourd'hui que comme des restes honteux de la superstition payenne.

Les Romains avoient établi dans les différentes saisons de l'année, des fêtes & des sacrifices en l'honneur de la Terre, soit pour la prier de favoriser les semences, soit pour lui demander de la pluie ou une chaleur modérée pour la conservation des fruits, soit enfin pour obtenir une bonne récolte.

La principale de ces fêtes étoit celle que les dames Romaines célébroient le premier de Mai en l'honneur de la Terre, sous le nom de la *Bonne Déesse*. Les Vestales se rendoient ce jour là dans la maison du Souverain Pontife, ou dans celle du principal magistrat, pour assister au sa-

erifice qui s'y faisoit. On prenoit soin de parer la maison de fleurs & de différens feuillages, dont on exceptoit le myrthe consacré à Vénus. On l'éclairoit d'une grande quantité de lumieres, parce qu'on célébroit la fête au milieu de la nuit. Les Dames seules y étoient admises ; le maître de la maison s'absentoit ce jour là ; on en faisoit sortir tous les hommes, & l'on n'y souffroit même que les femelles des animaux domestiques ; on couvroit les tableaux où il y auroit eu des hommes représentés, & l'on condamnoit les fenêtres par où les passans auroient pu jetter de profanes regards sur cette fête mystérieuse, dont l'objet étoit d'invoquer la bonne Déesse pour le salut & la prospérité du peuple Romain.

On célébroit aussi à Rome une autre fête en l'honneur de la Terre, sous le nom de la *Déesse de Pessinunte*, ville de Phrygie. Les Romains avoient découvert dans les vers des Sibylles, que leur Empire seroit éternel, & que les ennemis du dehors feroient de vains efforts pour le détruire, s'ils pouvoient faire venir dans l'en-

134 NOUVELLE HISTOIRE  
ceinte de leur ville, la Déesse de Pessinunte. Ils envoyèrent pour cet effet des Ambassadeurs au Roi de Pergame, & ce Prince les ayant menés lui-même à Pessinunte, leur remit une pierre qu'on croyoit descendue du Ciel, & que les habitans de cette ville appelloient la *Mere des Dieux*. Il leur permit de la transporter à Rome, & le vaisseau où elle fut embarquée, étant arrivé à l'embouchure du Tibre, s'arrêta tout-à-coup, sans qu'aucune puissance humaine pût le faire avancer. L'Oracle des Sibylles fut consulté, & l'on apprit qu'une Vierge seule auroit le privilège de faire marcher le vaisseau. Alors une Vestale nommée *Clodia*, dont la vertu étoit devenue suspecte, demanda hautement à prouver son innocence, en se chargeant de conduire le vaisseau jusqu'à Rome : elle l'obtint, & après avoir fait sa prière à la Déesse, elle attacha sa ceinture au vaisseau, & le fit marcher sans résistance, en le tirant avec la main. Ce spectacle causa autant de joie que de surprise, & les Romains admirèrent également la puissance de leur nouvelle

Déesse , & la vertu de la Vestale.

Après ces réflexions générales sur le culte rendu à la Terre , nous allons passer aux Divinités particulières des campagnes , des jardins , des forêts , &c.

## ARTICLE PREMIER.

### C E R E S.

**C**ÉRÈS étoit honorée chez les Grecs & chez les Romains comme la Déesse de l'agriculture & des moissons. On la disoit fille de Saturne & d'Ops qui est la même que la Terre ; & ce fut elle qui la première enseigna l'art de semer le blé , pour remplacer le gland dont les hommes se nourrissoient , & qui commençoit à leur manquer.

Selon quelques anciennes traditions , cette Déesse étoit une Reine de Sicile qui avoit mérité de la part de ses sujets les honneurs divins , pour leur avoir montré la manière de cultiver le bled , & de rendre leurs moissons plus abondantes. Elle fit le partage des terres , & donna des loix pour en assûrer la propriété à ceux



136 NOUVELLE HISTOIRE  
qui les possédoient. Elle faisoit son  
séjour ordinaire dans la ville d'Enna  
en Sicile. Près de là étoit le lac Per-  
gus couvert de cygnes, qui faisoient  
entendre jour & nuit leurs chants  
harmonieux. Les arbres dont il étoit  
environné, y entretenoient une a-  
gréable fraîcheur ; la campagne d'a-  
alentour étoit émaillée des plus bel-  
les fleurs, & il y regnoit un Prin-  
tems perpétuel. Cependant les  
Géants que Jupiter, après sa victoire,  
avoit enlevés sous le mont Etna,  
faisoient les plus grands efforts pour  
se délivrer du fardeau qui les acca-  
bloit. Les secousses qu'ils donnoient  
à la terre, en se remuant, la faisoient  
trembler jusques dans ses fondemens,  
& portoient l'épouvante dans le som-  
bre royaume de Pluton. Ce Dieu  
craignit que l'Enfer ne s'ouvrît, &  
que les ombres ne revissent la lumie-  
re du Soleil. Il sort de son thrône,  
& monte sur son char attelé de che-  
vaux noirs ; il veut examiner par lui-  
même les fondemens qui soutenoient  
la Sicile, & après avoir reconnu  
qu'ils étoient en bon état, il se  
promène dans la campagne avant  
que

que de reprendre la route des Enfers. Vénus l'ayant vû de dessus les sommets du mont Erix, engagea Cupidon son fils à le blesser d'un de ses traits les plus perçans. Aussitôt que Pluton en eut reçu l'atteinte, il aperçut Proserpine, fille de Cérès & de Jupiter, qui s'amusoit avec ses compagnes à cueillir des fleurs dans les riens bocages des environs d'Enna. Il en devint amoureux, & prit sur le champ le parti de l'enlever, car il ne pouvoit se flatter qu'elle l'épousât volontairement. Une Nymphé nommée *Cyané* qui demouroit dans un étang qui depuis a porté son nom, voulut l'arrêter dans son passage, & lui reprocha vivement l'enlèvement de la jeune Princeffe. Pluton, sans l'écouter, frappe la terre de son sceptre, & s'ouvre une route qui le conduit dans son Royaume. *Cyané* pénétrée de douleur, s'abandonne aux larmes, & à force de pleurer, toute sa personne se tourne en eau, & on la voit se fondre & disparoître dans l'étang dont elle étoit la Nymphé tutélaire.

Cependant Cérès cherche sa fille  
*I Partie.* M

138 NOUVELLE HISTOIRE  
de tous côtés. Elle allume des flam-  
beaux dans les fournaies du mont  
Etna, & va de l'Aurore au couchant  
sans se reposer ni le jour ni la nuit.  
Désespérée de n'apprendre aucune  
nouvelle, elle revient dans la Sicile,  
& apperçoit sur l'étang de Cyané la  
ceinture de sa fille; elle ne doute  
plus de son malheur, & la colère qui  
la transporte contre les hommes, lui  
fait haïr les présens qu'elle leur a faits,  
en leur donnant l'usage du blé. Dans  
l'instant elle brise les charrues, fait  
périr les bœufs, & condamne la terre  
à une éternelle stérilité. Une Naiade  
nommée *Aréthuse*, touchée de cette  
calamité, sort du fond des eaux, lui  
représente que la terre n'est point  
coupable de l'enlèvement de sa fille,  
& qu'elle s'est ouverte malgré elle,  
pour donner passage au ravisseur. Elle  
lui apprend que Proserpine a été en-  
levée par Pluton, & qu'elle regne  
avec lui dans le vaste empire des om-  
bres. A cette nouvelle, Cérès en-  
core plus désolée qu'auparavant,  
monte sur son char, & va trouver  
Jupiter dans l'Olympe, les yeux bai-  
gnés de larmes, & avec toutes les

marques du plus violent désespoir. Elle lui redemande sa fille qui étoit aussi la sienne. Le Souverain des Dieux fut sensible à la douleur de Cérès , & consentit au retour de Proserpine ; mais le Destin y avoit attaché une condition , & ses arrêts étoient irrévocables : il falloit qu'elle n'eût pris aucune nourriture depuis qu'elle étoit dans les Enfers. Proserpine , malgré sa douleur , avoit manqué à l'abstinence prescrite. En se promenant dans le jardin de Pluton , elle avoit cueilli une grenade , & en avoit sucé quelques grains. Ascalaphe fils de l'Achéron & d'Orphné , Nymphes du lac d'Averne , la vit manger , & l'alla dénoncer à Pluton , ce qui mit un obstacle invincible à son retour. Proserpine indignée de l'indiscrétion d'Ascalaphe , le changea en hibou , en lui jettant sur le visage de l'eau du Phlégéthon , & voulut que ses cris funébres inspirassent la crainte & l'horreur. Cependant Jupiter ménagea un accord entre Cérès & Pluton ; & la condition fut que Proserpine demeureroit six mois chaque année avec son époux , & six

mois avec sa mere. Cérès l'accepta  
& revint dans la Sicile. Son premier  
soin fut de marquer à la Nymphé Aré-  
thuse la reconnoissance qu'elle lui de-  
voit, & elle lui demanda ensuite par  
quelle aventure elle avoit fixé sa de-  
meure dans ses états. « Je suis de l'E-  
» lide, lui dit la Nymphé, & Pise  
» est le lieu de ma naissance. Entre les  
» Nymphes de la Grèce, il n'y en  
» avoit point qui eût plus de passion  
» pour la chasse, & quoiqu'on pût me  
» trouver quelques appas, je n'aspi-  
» rois point à la réputation d'être bel-  
» le ; je rougissois même des éloges  
» qu'on me donnoit, & je me faisois  
» un crime de plaire par d'autres  
» dons, que par ceux de l'esprit & du  
» cœur. Un jour que j'étois lasse &  
» accablée par la chaleur, je m'arrêtai  
» sur le bord d'un fleuve, dont les  
» eaux tranquilles étoient si transpa-  
» rentes, qu'on auroit pû compter  
» tous les cailloux qui en tapissoient  
» le fond. Des saules & des peupliers  
» toujours verts, ombrageoient ses  
» bords. J'entrai dans l'eau pour m'y  
» rafraîchir ; aussitôt j'entendis autour  
» de moi un murmure qui m'effraya.

» Je gagnai à l'instant la rive la plus  
 » prochaine , & je vis paroître le  
 » Dieu du fleuve. Il se nomme *Alphée* ;  
 » il vient à moi , & je suis comme la  
 » timide Colombe devant l'épervier.  
 » Je cours à travers les bois , les cam-  
 » pagnes & les rochers ; le Dieu me  
 » suit toujours : enfin ne pouvant  
 » plus marcher , j'implore la protec-  
 » tion de Diane ma Divinité tutélai-  
 » laire , & cette Déesse , touchée de  
 » mon ardente priere , m'enveloppe  
 » d'un nuage épais. Alphée me cher-  
 » che sans me découvrir ; il m'appel-  
 » le & ne peut se résoudre à s'éloi-  
 » gner du nuage. Je tremble comme  
 » la brebis qui entend le loup hurler  
 » autour de l'étable. Alors une sueur  
 » froide se répand sur tout mon corps ,  
 » les gouttes d'eau me tombent de tous  
 » côtés , je m'en vois inondée , & en  
 » moins de tems que je ne vous par-  
 » le , je suis transformée en fontaine.  
 » Alphée reconnoît le changement  
 » qui s'est fait en ma personne ; il  
 » quitte la figure humaine , & reprend  
 » celle de fleuve. Il s'attache encore  
 » à me poursuivre , & Diane m'ayant  
 » ouvert un passage sous terre , je suis

» venue me réfugier dans ce canton  
 » consacré à cette Déesse, sous le nom  
 » d'*Ortygie*, & j'y ai revû le jour, après  
 » avoir coulé long-tems sous la mer. »

Lorsqu'Aréthuse eut fini son récit, Cérès attela deux dragons à son char, & prenant sa route au milieu des airs, s'arrêta dans l'Attique près de la ville d'Eleusis. Elle y fut reçue avec les plus grands honneurs, par Triptolème fils de Céleus Roi de la contrée, & par reconnoissance, elle lui donna son char, avec ordre d'aller par toute la terre distribuer le blé, & enseigner aux hommes l'art de le semer & de le recueillir.

Triptolème part, & après avoir parcouru l'Europe & l'Asie, il arrive dans la Scythie où regnoit Lyncée. Il lui explique le sujet de sa mission, & ce Tyran voulant s'approprier la gloire de répandre parmi les hommes les dons de Cérès, résolut de le tuer pendant qu'il dormiroit; mais dans le tems qu'il s'approchoit pour lui percer le sein, Cérès le changea en Lynx ou loup-cervier. Elle ordonna ensuite à Triptolème de remonter sur son char, & de continuer d'aller de tous côtés répandre ses bienfaits.

Ce qu'on peut recueillir d'historique dans ces fables , se réduit à dire que le culte de Cérès qui étoit venu d'Egypte , fut introduit d'abord dans la Sicile , & ensuite dans la ville d'Eleusis près d'Athènes. Les Siciliens qui attribuoient à Cérès l'invention de l'agriculture , avoient établi en son honneur plusieurs fêtes pour célébrer ses bienfaits. Ils en avoient pour le tems des semences & pour le tems de la récolte; elles duroient plusieurs jours , & on les célébroit avec beaucoup de solennité.

Les Athéniens , non moins touchés du changement de leur nourriture dont ils se croyoient redevables à Cérès , avoient pareillement établi en son honneur des fêtes solennelles. Triptolème, Roi d'Eleusis, les institua ; à son exemple on les célébra dans toute la Grèce. On y mêla dans la suite , principalement à Eleusis , beaucoup de cérémonies mystérieuses que Musée ou Orphée avoient apportées d'Egypte.

On offroit à Cérès les prémices des fruits que produit la terre , & on lui sacrifioit une truie , parce que cet animal gâte les semences.



On la représente sous la figure d'une femme qui a beaucoup d'embonpoint, couronnée d'épics, & tenant à la main une tige de pavot.

## ARTICLE II.

## LE DIEU TERME.

CE DIEU est ainsi nommé du mot Latin *terminus* qui signifie *une borne*. Avant le regne de Jupiter, les champs n'avoient point de limites déterminées ; tout étoit en commun, & les hommes ne connoissoient pas encore le tien & le mien. L'avarice & la cupidité les portèrent à vouloir posséder des terres en propriété, & les usurpations qu'ils faisoient les uns sur les autres, excitoient entr'eux des guerres, des querelles & des procès qui ne finissoient point. Ce fut Cérès qui la première ordonna par une loi, que chacun distinguât son champ de ceux de ses voisins, par des arbres, par des pierres, ou par quelque autre marque qui en fit connoître l'étendue & les limites. On fit un Dieu de chaque borne ; on l'honora comme le protecteur des limites, & le ven-  
geur

teur des usurpations. Ce Dieu étoit peu connu chez les Grecs, & ce fut Numa Pompilius qui établit son culte à Rome. Il lui fit bâtir sur le mont Tarpéien, un temple qui étoit ouvert par le toit, parce qu'on ne croyoit pas qu'il fût permis de placer ce Dieu dans un temple fermé. Il institua des fêtes & des sacrifices en son honneur, & en régla les cérémonies. On le représenta d'abord sous la figure d'une pierre ou d'une souche; dans la suite on lui donna une tête humaine, qu'on plaçoit sur une borne taillée en forme de pyramide.

On donnoit aux fêtes de ce Dieu le nom de *Terminalia* ou *fêtes des bornes*; on les célébroit dans le mois de Février par des sacrifices publics & particuliers, d'abord sans effusion de sang; on lui faisoit seulement des libations de vin & de lait, on lui offroit des fruits, & des gâteaux de farine; dans la suite, on lui sacrifia des agneaux & de jeunes truies qui servoient aux repas qui suivoient le sacrifice.

On faisoit dans le temple les sacrifices publics. C'étoit là qu'on hono-

146 NOUVELLE HISTOIRE  
roit le Dieu Terme comme le protecteur des limites qui séparent les peuples , les villes & les Royaumes. Les sacrifices particuliers se faisoient dans la campagne entre les voisins , dont les champs se touchoient. Chacun venoit de son côté , orner la borne d'une guirlande de fleurs , l'arroser d'huile , & lui offrir des gâteaux. Le culte de ce Dieu s'accrédita beaucoup par un prétendu miracle que rapporte l'histoire Romaine. Tarquin le superbe , dernier Roi de Rome , voulant faire bâtir sur le Capitole un temple à Jupiter que Tarquin l'ancien avoit voué , il fallut en ôter les chapelles & les statues qui y étoient en grand nombre. Tous les Dieux par respect pour Jupiter , cédèrent le terrain que leurs chapelles occupoient ; il n'y eut que le Dieu Terme qui ne voulut pas sortir de sa place , quelque effort qu'on tentât , & il fallut le laisser dans le temple même qui fut construit. C'est de là vraisemblablement que les Romains donnerent au Dieu Terme le nom de *Jupiter* , avec le surnom de *Terminal* , *Jupiter Terminalis*.

## ARTICLE III.

## LE DIEU PAN.

**P**AN étoit le Dieu des bergers & des chasseurs. Il présidoit en général à tous les amusemens de la vie champêtre. Son culte étoit venu d'Egypte où il tenoit un des premiers rangs ; mais les Grecs l'ont fait naître en Arcadie sur le bord du fleuve Ladon, & il étoit, selon eux, fils de Mercure & de Pénélope. On lui attribuoit l'invention de la flûte pastorale, & l'on raconte ainsi ce qui y donna lieu. Il y avoit dans l'Arcadie une Nymphe Naiade, fille du fleuve Ladon, nommée *Syrinx*. Elle s'étoit consacrée au service de Diane, & avoit fait de la vertu de cette chaste Déesse, la règle de sa conduite. Elle passoit sa vie dans les exercices de la chasse, vêtue comme Diane, & on eût pû les prendre l'une pour l'autre, si ce n'est que l'arc de la Déesse étoit d'or, & celui de *Syrinx* de bois de cornouiller. Elle revenoit un jour du mont Lycée ; Pan la voit, & frappé de l'éclat de sa beauté, il

## 148 NOUVELLE HISTOIRE

veut la suivre. La Nymphé prend la fuite , & arrive au bord du fleuve Ladon ; mais se trouvant arrêtée au passage , elle prie les Naiades ses sœurs de la changer en eau. Pan s'approche , & au lieu de la Nymphé , il ne trouve que des roseaux. Il gémit , & le vent de ses soupirs ayant pénétré dans les roseaux , il en sort un son foible , & comme un murmure plaintif. Le Dieu charmé de la douceur de ces nouveaux sons , joint ensemble sept roseaux d'une longueur inégale , & en forme une flûte à sept embouchures , qui a conservé le nom de Syrinx. Ce Dieu étoit honoré principalement en Arcadie , & on lui avoit consacré le mont Lycée & le mont Ménale. Il se plaisoit à chasser sur ces montagnes , & à y répandre par de subites apparitions , la terreur parmi les bêtes qui les habitoient. De là est venue cette terreur panique qui surprend tout-à-coup , sans qu'on en sçache la cause ; & ce fut , selon les Grecs , le Dieu Pan qui causa une pareille terreur à l'armée des Gaulois qui , sous la conduite de Brennus , étoient venus pour piller le temple de Delphes.

Le culte de Pan fut porté dans l'Italie par Evandre , Roi d'Arcadie , qui ayant été obligé de quitter ses états , pour avoir tué imprudemment son pere , vint s'établir sur le bord du Tibre , où il fonda la ville de Palantium dans le lieu même où depuis Rome fut bâtie. Les Romains adopterent dans la suite les fêtes de ce Dieu , qu'on nommoit *Lupercales* , où les Prêtres appellés *Luperci* , couroient tout nus & comme des forcenés , par les rues de Rome. On célébroit cette fête sur le mont Aventin dans le mois de Février.

On offroit en sacrifice au Dieu Pan , du lait & du miel ; on le représentoit avec des cornes de bouc , des cuisses & des pieds de chèvre , & il portoit sur la tête une couronne de branches de pin , car cet arbre lui étoit particulièrement consacré.

#### ARTICLE IV.

##### *LA DEESSE PALES*

*& quelques autres Divinités champêtres.*

PALÉS étoit encore une Divinité des habitans de la campagne , & on l'hon-

150 NOUVELLE HISTOIRE  
horoit particulièrement comme la  
Déesse tutélaire des bergers & des  
pâturages. Les Romains célébroient  
la fête dans toutes les campagnes ,  
le premier de Mai , sous le nom de  
*Palilia* : c'étoit ce jour là que , selon  
leur calcul , Rome avoit été fondée.  
L'objet de cette fête étoit de prier la  
Déesse d'éloigner les loups des ber-  
geries , de préserver les troupeaux  
de maladies , & d'en favoriser la mul-  
tiplication. La fête consistoit à faire  
des effusions de lait nouveau , à offrir  
du fromage , du vin cuit & des gâ-  
teaux de millet ; après quoi on allu-  
moit de distance en distance des mon-  
ceaux de paille , sur lesquels les ber-  
gers sautoient , pour signaler leur  
adresse & leur légèreté. Ce même  
jour là on purifioit les troupeaux ,  
avec de la fumée de soufre , d'oli-  
vier , de laurier , de pin & de roma-  
rin. On ne connoît point de statues  
de la Déesse Palès , & l'on ignore  
sous quelle figure on la représentoit.

Mais les Romains avoient érigé  
dans le capitolé une statue à un  
Dieu de la campagne , qu'ils hono-  
roient sous le nom de *Bonus eventus* ,  
*heureux événement*. Il étoit représenté

avec une coupe dans la main droite , & dans la gauche un épi de blé & un pavot. Ils invoquoient aussi d'autres Divinités particulières pour la conservation des bœufs , des abeilles , des chevaux , des blés , des fruits , &c. Tous ces Dieux avoient leurs fêtes marquées dans le calendrier Romain , & leur culte n'étoit point connu des Grecs.

## A R T I C L E V.

*Les Nymphes de la Terre , les Satyres ,  
les Faunes , les Sylvains & Silène.*

LES Nymphes de la terre avoient différens noms , suivant la nature des lieux dont elles étoient les Déeses tutélaires. Outre celles des fleuves & des fontaines , il y en avoit pour les bois , pour les montagnes & pour les vallons. Celles des bois s'appelloient *Dryades* & *Hamadryades* : on les nommoit ainsi d'un mot qui signifie *chêne*. Les premières avoient l'inspection sur tous les bois en général , & les Hamadryades étoient attachées à chaque arbre en particulier ; elles naissoient avec l'arbre , & cessoient



152 NOUVELLE HISTOIRE  
d'exister , lorsque l'arbre mouroit.  
Les Oréades étoient les Nymphes  
des montagnes , & les Napées habi-  
toient les boccages & les vallons. On  
faisoit à ces Nymphes des offrandes  
de lait , d'huile & de miel ; on leur  
immoloit quelquefois des chèvres ,  
& on imploroit leur assistance pour la  
conservation des biens de la campa-  
gne. On ne les croyoit pas immor-  
telles , mais elles vivoient très-long-  
temps , & après leur mort , elles  
étoient assurées d'être reçues dans  
l'Olympe.

Les Satyres n'étoient comptés que  
pour des Demi-Dieux , & on leur  
attribuoit l'inspection sur les bois &  
sur les forêts. On les représentoit  
avec une figure humaine , des cornes  
sur la tête , & des pieds de chèvre ;  
ils étoient , dit-on , fils de Bacchus ,  
& d'une Nymphé , fille du fleuve  
Sangar dans la Phrygie. Leur occu-  
pation ordinaire étoit de rire & de  
danser , & ils avoient la réputation  
d'aimer la raillerie & les bons mots.  
L'histoire fait mention de plusieurs  
Satyres qu'on a rencontrés dans les fo-  
rêts. On compte que lorsque Sylla re-

vint en Italie pour combattre la faction de Marius, ont prit un Satyre qu'on trouva endormi, & qu'on le lui amena; qu'on fit venir plusieurs interprètes, pour sçavoir quelle langue il parloit; qu'il proféra quelques sons, mais qui n'avoient aucune ressemblance avec la voix humaine, & qui tenoient du hennissement des chevaux, & du cri des boucs.

Saint Jérôme rapporte dans la vie de S. Paul, Hermite, que S. Antoine rencontra dans un vallon un petit homme dont le nez étoit crochu; qu'il avoit des cornes sur le front, & que ses cuisses, ses jambes & ses pieds ressembloient à ceux des chèvres; qu'on lui demanda qui il étoit, & qu'il répondit qu'on voyoit en lui un de ces habitans des déserts, que les Gentils honoroient sous le nom de *Faunes* & de *Satyres*; que ses compagnons l'avoient député pour venir lui demander des prières auprès du maître commun, de qui ils avoient ouï dire qu'il étoit venu pour sauver le monde. S. Jérôme ajoute qu'on mena cet homme à Alexandrie, & que ce fut un grand spectacle pour

154 NOUVELLE HISTOIRE  
tout le peuple ; qu'après sa mort , on  
le mit dans le sel pour conserver son  
corps , & qu'on le transporta dans la  
ville d'Antioche , pour le faire voir  
à l'Empereur Constantin. On pour-  
roit croire que ce Satyre étoit un de  
ces Démons qui apparoissoient fré-  
quemment à l'hermite S. Antoine ,  
sous les formes les plus bizarres , &  
que ce jour là il s'étoit revêtu de la fi-  
gure d'un Satyre. On peut croire aussi  
que de pareils monstres , s'il y en a  
eu , étoient de ces jeux & de ces  
caprices de la nature qui peut produi-  
re quelquefois un homme qui ait des  
cornes , & dont les pieds ressemb-  
lent à ceux des chèvres. A l'égard des  
récits qu'on trouve dans quelques  
voyageurs , sur les Satyres qu'ils ont  
rencontrés dans les Indes & en Afri-  
que , il paroît qu'ils ont pris pour des  
hommes , de gros singes qui ressem-  
blent en effet aux Satyres , tels que  
les Poètes & les Peintres les repré-  
sentent.

Les Satyres étoient la terreur des  
bergers & des bergères , & l'on  
croyoit se les rendre favorables , en  
leur offrant les prémices des fruits &

des troupeaux. Les Faunes & les Sylvains ne différoient point des Satyres pour la figure. Les premiers, selon les Latins, étoient fils de Faunus, dont le pere nommé *Picus*, ancien Roi d'Italie, s'étoit rendu recommandable par sa sagesse & par sa valeur. Le fils hérita du thrône & des vertus de son pere, & comme il s'appliqua pendant son regne à faire fleurir l'agriculture, on le mit après sa mort au nombre des Divinités de la campagne, sous la ressemblance des Satyres. Il rendoit des oracles, & sa femme qui s'appelloit *Fatua*, avoit été pendant sa vie un modèle de toutes les vertus; elle fut aussi déifiée après sa mort: elle prédisoit l'avenir aux femmes, comme Faunus le prédisoit aux hommes.

*Sylvanus* est quelquefois confondu avec Faunus, & quelquefois on le dit son fils. On le représentoit, tantôt avec la figure d'un Satyre, tantôt avec une forme humaine. On lui mettoit dans la main une branche de Cyprés, à cause du souvenir de *Cyparisse* qui lui avoit été fort cher, & qu'*Apollon* avoit changé en Cy-

156 NOUVELLE HISTOIRE  
près, comme on l'a vû ailleurs. Ce Dieu étoit fort honoré en Italie ; il y avoit à Rome un collège de Prêtres consacrés à son culte , & qui étoient dans une grande considération.

Quand les Satyres étoient vieux, on leur donnoit le nom de *Silènes* , & on les représentoit ordinairement comme des gens ivres ; mais les Payens distinguoient un Demi-Dieu particulier qu'ils appelloient *Silène* , & qui avoit été le nourricier de Bacchus , & le fidèle compagnon de ses voyages. On le peignoit sous la figure d'un vieillard gros & charnu, d'une taille au-dessous de la médiocre, monté sur un âne avec l'air d'un homme ivre , & qui a de la peine à se soutenir. Cependant il passoit pour un Philosophe très-profond , & Virgile, dans une de ses Eglogues, le fait parler très-sçavamment sur la formation du monde , selon le système des Epicuriens. Il avoit des Temples dans la Grèce , & on lui rendoit des honneurs divins , comme aux Demi-Dieux & aux Héros.

## ARTICLE VI.

## FLORE, POMONE

## ET VERTUMNE.

**F**LORE étoit la Déesse des fleurs, & son nom vient du mot Latin qui signifie *fleur*. Elle étoit connue des Grecs sous le nom de *Chloris*, qui est formé d'un mot qui désigne la *verdure*. On avoit donné pour époux à cette Déesse, le vent appelé *Zéphyre*, parce qu'il vient au Printems réchauffer la terre par ses douces haleines, & fait renaître les fleurs & la verdure. Le culte de Flore étoit passé de la Grèce dans l'Italie ; mais dans la suite, les Romains honorèrent sous son nom, une femme qui, ayant amassé de grands biens par des voies honteuses & criminelles, avoit fait en mourant le peuple Romain son héritier. Le legs fut accepté ; mais pour couvrir ce qu'il avoit de deshonorant, on transforma la testatrice en Divinité sous le nom de *Flore* ; on institua en son honneur des jeux connus sous le nom de *Jeux floraux*, &

158 NOUVELLE HISTOIRE  
qu'on célébroit avec tant d'indécen-  
ce , que les honnêtes gens évitoient  
d'y assister.

Pomone étoit honorée des Latins  
comme la Déesse des fruits , & le mot  
*Pomum* signifie les fruits en général.  
C'étoit , dit-on , une Nymphé qui  
s'étoit particulièrement appliquée à  
la culture des arbres fruitiers. Elle ne  
se plaçoit que dans les vergers , & au  
lieu d'un javelot , elle portoit à la  
main une serpette. Elle s'occupoit à  
tailler les arbres , à les greffer & à les  
arroser. Elle en faisoit son unique  
étude , & vivoit seule dans les jardins  
entourés de murs. Tous les Dieux de  
la campagne la rechercherent en ma-  
riage , mais elle leur avoit interdit  
tout accès auprès d'elle. Le Dieu  
Vertumne fut le plus constant ; il pré-  
sidoit aux saisons , & pouvoit pren-  
dre à son gré toutes sortes de formes.  
Il employa plusieurs déguisemens  
pour parvenir à lui parler ; il prit suc-  
cessivement la figure d'un laboureur ,  
d'un vigneron , d'un moissonneur &  
d'un faucheur ; mais toujours inutile-  
ment. Enfin il se métamorphosa en  
vieille , & sous cette forme , il obtint

la liberté de voir Pomone & de l'entretenir. Son éloquence la persuada, & s'étant ensuite montré sous la figure d'un jeune homme, il fit consentir la Nymphé à l'épouser.

Pomone avoit à Rome des temples & des autels, & on lui offroit des sacrifices pour la conservation des fruits. On la représentoit sous la figure d'une jeune personne, assise sur un panier plein de fruits, & tenant sur son giron des pommes & des branches de pommier; quelquefois avec une serpette dans une main, & une branche d'arbre dans l'autre.

Vertumne est représenté dans ses statues sous la figure d'un jeune homme, couronné d'herbes de toutes sortes d'espèces, tenant des fruits dans la main gauche, & dans la droite une corne d'abondance. Les Romains lui avoient érigé plusieurs statues; une entre autres dans la place publique où se tenoit le marché.



460 NOUVELLE HISTOIRE  
ARTICLE VII.  
*LES DIEUX PENATES,*  
*LES DIEUX LARES*  
*ET LES GENIES.*

**O**UTRE les Divinités que les Payens honoroient d'un culte public, chaque ville, chaque maison, chaque particulier avoit ses Dieux domestiques, à qui on s'adressoit pour les affaires personnelles, & que chacun invoquoit, comme ses patrons, dans ses besoins, & dans les dangers où il se trouvoit. Ceux des villes s'appelloient Pénates; on donnoit le nom de *Lares* à ceux des maisons, & celui de Génies à ceux qui veilloient sur la vie & sur la conduite des particuliers.

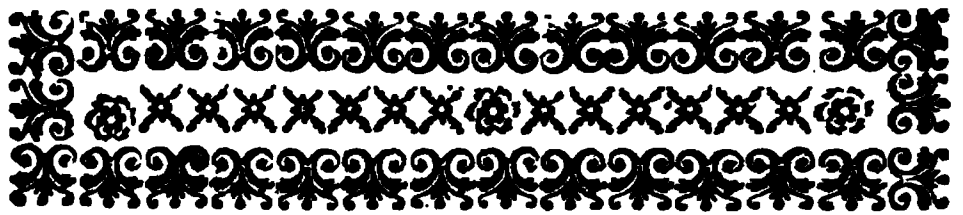
Les villes choisissoient communément leurs Pénates dans les différentes classes des Divinités du Ciel, de la mer, de la terre & des enfers. C'étoit Jupiter, Vesta, Neptune, Minerve & autres. Les Dieux Pénates qu'Enée avoit sauvés de l'embrasement de Troye, & qu'il apporta en  
Italie,

Italie, étoient le feu sacré, symbole de Vesta, & deux figures de jeunes hommes assis & armés chacun d'une lance. D'autres villes, d'autres territoires avoient aussi en particulier leurs Dieux Pénates, dont ils plaçoient les statues dans les lieux les plus secrets. On leur dressoit des autels devant lesquels on tenoit des lampes allumées; on leur offroit de l'encens, du vin; quelquefois on leur immoloit des agneaux & des brebis; on avoit grand soin de les tenir propres, & de les parfumer, surtout dans les jours où l'on les honoroit par quelque fête, ce qui arrivoit au moins tous les mois, souvent tous les jours, & même deux fois en un jour. Cependant on a quelquefois confondu les Dieux Pénates avec les Dieux Lares. Ceux-ci étoient les gardiens des rues, des chemins & des maisons. On les disoit fils de Mercure & d'une Naïade nommée *Lara* ou *Laronda*, fille du fleuve Almon qui se jette dans le Tibre près de Rome. On célébroit en l'honneur de ceux qui avoient soin des rues & des grands chemins, des fêtes ap-

162 NOUVELLE HISTOIRE  
pellées *compitalia*, ou fêtes des carrefours. A l'égard des Lares domestiques ou des maisons, chaque particulier en régloit le culte à sa volonté. On les représentoit, ou sous la figure d'un chien, ou revêtus d'une peau de chien, parce que cet animal veille à la garde des maisons. On leur offroit continuellement du vin, de l'encens, des fleurs & des fruits, & dans certains jours, on leur faisoit le sacrifice d'un porc ou d'une truie. On les plaçoit ordinairement près du foyer, ou derrière la porte, & l'on se persuadoit qu'ils garantissoient la maison de tout ce qui pouvoit nuire, surtout des Lémures ou esprits malfaisans.

Suivant la Théologie Payenne, chaque particulier avoit son Génie ou démon qui assistoit au moment de sa naissance, qui s'attachoit à lui pendant tout le cours de sa vie, sans le perdre de vûe, qui veilloit sur sa conduite, & connoissoit ses plus secrètes pensées, dont il rendoit après sa mort un compte exact, suivant lequel il étoit puni ou récompensé dans l'autre vie. Quelques anciens croyoient que chacun avoit un bon

& un mauvais génie ; que l'un portoit au bien, & que l'autre faisoit faire le mal. On s'appliquoit à mériter la protection de son génie, par des offrandes de vin, d'encens & de fleurs. On représentoit le Génie, tantôt sous la figure d'un serpent, tantôt sous des figures humaines, de différens âges. On attribuoit aussi à chaque lieu, à chaque canton, un Génie particulier à qui on faisoit les mêmes offrandes.



## CHAPITRE IV.

LES DIVINITÉS  
DES ENFERS.

AU MILIEU des épaisses ténébres du Paganisme, l'homme a conservé le sentiment intérieur de son immortalité, & a toujours été convaincu qu'il a en lui un principe distingué du corps, & qui est la plus noble portion de lui-même ; que ce principe doit avoir l'Empire sur les fonctions animales, & que le corps est fait pour lui obéir ; qu'il n'est sujet ni à la corruption, ni à la mort ; que par conséquent, lorsque l'ame est séparée du corps, où elle n'est renfermée que pour un tems, comme dans une obscure prison, elle ne fait que changer de demeure, sans cesser d'exister.

La demeure où les payens supposoient que les ames des morts avoient leur rendez-vous commun, étoit ce qu'ils appelloient les Enfers. Voici

la description qu'en fait Virgile d'après les plus anciens Poètes de la Grèce.

Enée conduit par la Sibylle de Cumès, arrive à une profonde caverne, dont l'entrée est d'une largeur immense. L'approche est d'un côté défendue par un lac dont les eaux sont noires & puantes, de l'autre par une forêt où le jour n'entra jamais. Les oiseaux ne pouvoient voler impunément au-dessus de cette caverne, à cause des exhalaisons mortelles qui en sortoient, & les Grecs lui avoient donné pour cela le nom d'*Averne*.

Lorsqu'Enée & la Sibylle eurent fait des sacrifices nocturnes à Hécate, à la mère des Euménides, à Proserpine, & au Dieu du Styx, ils s'élançerent dans l'horrible gouffre, & trouverent à l'entrée la douleur, les foudres rongeurs, les pâles maladies, la hideuse vieillesse, la crainte, la faim pernicieuse conseillère, & la honteuse indigence. Ils y virent aussi la mort, le travail, le sommeil frère de la mort, les fausses joies de l'ame, la guerre homicide, la discorde in-

166 NOUVELLE HISTOIRE  
sensible dont les cheveux sont autant  
de vipères nouées ensemble avec des  
bandelettes sanglantes. Au milieu de  
la route est un vieux orme, dont les  
branches s'étendent au loin. Là sont  
perchés les songes vains, & les feuil-  
les en sont toutes couvertes. Tout  
autour habitent des monstres de dif-  
férentes formes, les Centaures, les  
deux Scylla, le Géant Briarée aux  
cent bras, l'Hydre de Lerne qui fait  
entendre d'horribles sifflemens, la  
Chimère armée de flammes dévoran-  
tes, les Gorgones, les Harpies &  
l'ombre de Géryon aux trois corps.  
Ils s'avancent jusqu'au chemin qui  
conduit au fleuve Achéron, dont les  
eaux troubles & bourbeuses vont se  
jetter dans le Cocyte. Ce fleuve est  
gardé par le vieux Nautonnier Cha-  
ron dont la fonction est de passer au-  
delà les âmes des morts. On les voit  
arriver sans nombre, & se presser pour  
être reçues dans sa barque. Les fem-  
mes & les maris, les Héros magna-  
nimes, les enfans, les filles, les jeunes  
gens qui ont été mis sur le bucher aux  
yeux de leurs pères, tous implorent  
la pitié du vieux Nocher, mais il ne

reçoit que ceux qui ont eu les honneurs de la sépulture. Les autres sont obligés d'errer sur le rivage pendant cent ans. Enée & la Sibylle forcent Charon de les passer, & dès qu'ils sont à l'autre bord, ils trouvent l'horrible Cerbère aux trois têtes, étendu dans un antre par lequel on pénètre dans le Royaume de Pluton. La Sibylle l'assoupit avec une pâte composée, & tous deux franchissent le redoutable passage. Alors ils entendent les voix foibles & les cris plaintifs des enfans morts au moment de leur naissance ; près d'eux sont les âmes des misérables mortels, qui ont été injustement condamnés. On voit de suite le séjour de ceux qui, dégoûtés de la vie, se sont eux-mêmes donné la mort. Delà on passe dans une vaste campagne qu'on appelle le *camp des larmes*, où habitent les malheureux que le cruel amour a consumés par une triste langueur. Ils se tiennent cachés dans les petits sentiers d'une épaisse forêt de myrthes. C'est dans ce même canton que Minos tient son urne fatale, & assemble les morts pour les interroger sur



168 NOUVELLE HISTOIRE  
ce qu'ils ont fait de bien & de mal  
pendant leur vie. Enée & la Sibylle  
continuent leur route, & arrivent  
à l'extrémité des campagnes qu'habi-  
tent les Héros qui se sont signalés par  
de brillans exploits. Ici le chemin se  
partage en deux, celui de la droite  
mène au Palais de Pluton & aux  
champs Elisées, celui de la gauche  
conduit à l'affreux séjour du Tartare.  
Enée y porte ses regards, & voit dans  
l'éloignement comme une grande  
ville, environnée d'un triple mur &  
du fleuve Phlégéthon qui roule des  
torrens de flammes. La porte de l'en-  
trée & les colonnes qui la soutien-  
nent, ont la solidité du diamant, &  
les Dieux mêmes ne pourroient les  
renverser. Cette porte est flanquée  
de tours prodigieusement hautes, où  
Tisiphone, vêtue d'une robe san-  
glante, est jour & nuit en sentinelle.  
On entend delà des cris, des gémis-  
semens, un grand bruit de fers qu'on  
traîne, & de coups redoublés.  
Rhadamanthe gouverne cet affreux  
Royaume. Il est chargé de prendre  
connoissance des crimes, & d'en  
ordonner le châtiment; il force les  
coupables

coupables d'en faire l'aveu, & les livre à la cruelle Tisiphone, toujours armée du fouet vengeur dont elle les frappe continuellement, en leur présentant ses serpens ; & pour ne laisser aucun relâche à leur supplice, elle appelle à son secours la cruelle troupe des Furies ses sœurs.

Enée & la Sibylle s'éloignent de ce triste séjour, & prennent à droite ; ils découvrent le Palais de Pluton, bâti par les Cyclopes, au-delà duquel sont les champs Elisées, heureuse & riante demeure, où l'air toujours serein, brille d'une lumière qui ne s'obscurcit jamais. Un autre Soleil & d'autres astres éclairent ces lieux fortunés. C'est là que sont transportées les âmes des mortels qui ont vécu dans l'innocence ; ceux qui ont reçu en combattant pour leur patrie, de glorieuses blessures ; les Prêtres des Dieux qui n'ont jamais souillé la sainteté de leur Ministère ; les Poètes qui ont signalé leur piété par des chants dignes d'être avoués d'Apollon ; les inventeurs des arts utiles, & tous ceux en un mot, qui par des actions de générosité, ont

170 NOUVELLE HISTOIRE  
mérité que leurs noms se conserva-  
sent dans la mémoire des hommes.  
Ils y goûtent les plaisirs les plus purs,  
soit qu'ils s'exercent à la lutte ou à la  
course, dans des plaines tapissées  
d'un verd gazon ; soit qu'ils fassent  
leur amusement de danser entre eux,  
& de chanter des vers qu'Orphée ac-  
compagne de sa lyre ; soit qu'éten-  
dus sur l'herbe, ils passent le tems  
dans des festins que la joie assaison-  
ne ; ils conservent après leur mort  
le goût des exercices qu'ils ont ai-  
més pendant leur vie.

Tous les anciens ont placé les En-  
fers dans le centre de la terre, mais  
tous ne conviennent pas du passage  
qui y conduit. Les uns le mettent  
dans cette partie d'Italie qu'habi-  
toient des peuples appelés Cimmé-  
riens près de l'ancienne ville de  
Baies ; d'autres dans la Grèce, près  
du Promontoire qui s'appelloit *Téna-*  
*re*, & qui se nomme aujourd'hui le  
*Cap Matapan*. Les opinions des uns  
& des autres étoient fondées sur ce  
que près du lac d'Averne en Italie,  
& du Promontoire Ténare dans la  
Grèce, il y avoit des antres dont on

ne connoissoit point le fond , & qui paroissent devoir conduire jusqu'au centre de la terre.

## ARTICLE PREMIER.

### *LES FLEUVES DES ENFERS.*

**I**L Y AVOIT, selon les Poëtes, cinq fleuves dans les Enfers, l'Achéron, le Cocyte, le Phlégéthon, le Styx & le Léthé, ou fleuve d'oubli.

L'Achéron étoit un fleuve de l'Epire, qui traversoit un marais appelé *Achérusé*, & qui alloit se jeter dans la mer d'Ionie. On en a fait un fleuve des Enfers, parce qu'il se perd sous terre assez près de sa source, & ne reparoit que fort loin de là; ce qui joint à l'amertume de ses eaux, a donné lieu aux Poëtes de feindre qu'il sortoit des Enfers. Quelques-uns ont dit qu'il étoit fils de Titan ou de la Terre, & que lorsque les Géants attaquèrent Jupiter, la peur qui le saisit, le fit fuir jusques dans les Enfers, où il eut de la Nymphe Orphné un fils nommé *Ascalaphe*, qui fut changé en hibou, comme on l'a vû dans l'histoire de Cérès.

Le Cocyte dont le nom signifie *sanglots*, étoit un marais ou fleuve de l'Epire, dont les eaux lentes & bourbeuses se jettoient dans le marais d'Achéruſe.

Le Phlégéthon eſt un fleuve imaginaire ; ſon nom vient d'un mot qui ſignifie *brûler*, & l'on ſuppoſoit qu'il rouloit des torrens de flammes, dont le Tartare étoit environné.

Mais le Styx étoit le nom d'une fontaine d'Arcadie, qui avoit ſa ſource dans le mont Nonacris, & qui formoit un ruiſſeau marécageux. On dit que ſon eau étoit mortelle ; qu'elle rongeoit le fer & l'airain, & qu'on ne pouvoit la mettre dans aucun vaſe, qu'elle ne le briſât, excepté ceux qui étoient faits de la corne du pied d'un cheval.

Les Dieux avoient un ſi grand reſpect pour cette fontaine, qu'on diſoit fille de l'Océan, que lorsqu'ils vouloient faire une promeſſe irrévo cable, ils juroient par ſes eaux, & n'auroient oſé violer leur ſerment. La peine attachée à ce parjure étoit de boire une coupe pleine de l'eau du Styx, & d'être privé du nectar &

de la table des Dieux. La peine duroit quelquefois un an , d'autres fois neuf , & alloit même jusqu'à cent ans. Ce rare privilège avoit été accordé au Styx, en récompense de ce que dans la guerre des Géants contre les Dieux , cette fontaine avoit envoyé à leur secours , ses quatre filles, la Victoire , la Valeur, la force & l'Emulation. On a aussi prétendu que le Styx avoit bien servi Jupiter , en lui découvrant une conspiration des Dieux pour l'enchaîner.

Le mot Léthé signifie *oubli* , & l'on avoit donné ce nom au fleuve des Enfers dont on faisoit boire de l'eau aux âmes qui , après un certain nombre d'années, revenoient sur la terre pour y animer de nouveaux corps. Cette eau avoit la propriété de faire perdre sur le champ toute connoissance du passé. Il y avoit en Afrique une rivière de ce nom , qui se perdant sous terre , en sortoit ensuite avec impétuosité, ce qui avoit fait croire qu'elle venoit des Enfers.

Les Poètes Latins avoient ajouté à ces cinq fleuves , le lac d'Averne , qui étoit dans la Campanie près de

**774** NOUVELLE HISTOIRE  
Baïes, & dont on ne trouvoit point  
le fond. Comme il en sortoit des ex-  
halaisons pestilentiellees, on s' étoit  
persuadé que les eaux avoient leur  
source dans les Enfers..

## ARTICLE II.

### CHARON.

**C**HARON étoit fils de la Nuit & de  
l'Erébe, qui étoit le Dieu des téné-  
bres, & il avoit le triste emploi de  
passer sur une barque mince & légère  
les ames des morts au-delà des  
fleuves qui entouroient les Enfers.  
On le représentoit comme un vieil-  
lard fort sale & fort crasseux, vêtu de  
vieux haillons, & avec une longue  
barbe blanche toujourns mal peignée.  
Il étoit chargé de pourvoir à l'entre-  
tien de sa barque, & de la fournir de  
voiles. Quoiqu'il portât toutes les  
marques d'une extrême vieillesse, il  
étoit fort & vigoureux, & en sa qua-  
lité de Dieu, il jouissoit du privilège  
d'être exempt de la mort. Il étoit dur,  
inflexible; & Mercure, dont on a vû  
qu'une des fonctions étoit de con-  
duire les ames aux Enfers, l'instrui-

soit de celles qu'il pouvoit passer au-delà des fleuves, & de celles qui devoient errer pendant cent ans sur le rivage, faute d'avoir reçu les honneurs de la sépulture. Aussi s'étoit-on fait dans le paganisme un devoir de religion d'enterrer les morts, & c'eût été commettre une impiété, que de ne pas jeter de la terre sur un corps mort qu'on auroit rencontré dans son chemin. Charon étoit fort avare, & ne passoit personne gratuitement. C'est pour cela qu'on avoit soin de mettre sous la langue de ceux qui mouroient, une petite pièce de monnoie, pour payer leur passage, & cette coutume étoit générale chez les Grecs & chez les Romains. On y ajoûtoit quelquefois un certificat de vie & de mœurs, & l'on s'adressoit aux Prêtres de chaque lieu pour avoir ce certificat, qui étoit ordinairement conçu en ces termes : *Mortel, Pontife de tel endroit, certifie que tel a vécu honnêtement & sans reproche. Puissent ses manes trouver la paix & le repos.*

Il étoit défendu à Charon de passer des hommes vivans, sans un ordre exprès des Dieux, & l'on dit qu'il.



176 NOUVELLE HISTOIRE  
avoit été puni par une année de prison , pour avoir admis Hercule dans sa barque , lorsqu'il alla enlever l'ame d'Alceste. Au surplus , l'antiquité ne fait mention que de quatre ou cinq Héros , qui aient osé de leur vivant risquer ce terrible passage.

### ARTICLE III.

#### CERBERE.

ON AVOIT placé au-delà des fleuves , un chien monstrueux , pour garder l'entrée d'un antre d'où on alloit aux Enfers. Il avoit trois têtes , suivant l'opinion commune ; quelques-uns lui en ont donné cinquante , & d'autres cent. Il étoit , dit-on , fils du Géant Typhée , & d'un monstre moitié femme & moitié serpent , qu'on appelloit Echidne. Il avoit coutume de caresser les ames des morts qui alloient aux Enfers , & n'aboyoit qu'après les vivans ; mais il veilloit avec attention sur celles qui auroient voulu sortir ; il s'élançoit contre elles avec fureur , & faisoit retentir son antre des plus affreux hurlemens. L'idée de ce chien qu'on

avoit commis à la garde des Enfers, venoit ou de la coutume qu'avoient les Egyptiens de faire garder les tombeaux par des dogues; ou d'une tradition qui portoit, que dans l'ancre du Ténare dont les Grecs avoient fait un passage pour aller aux Enfers, il y avoit eu un serpent qui faisoit beaucoup de ravage aux environs, & qu'Hercule l'enchaîna malgré sa résistance & ses sifflemens, avec une chaîne de diamant; mais que pendant la route, ce monstre couvrit la terre de son écume qui produisit ces plantes venimeuses, dont Médée & les autres magiciennes composèrent depuis leurs poisons.

#### ARTICLE IV.

##### *LES JUGES DES ENFERS.*

**L**ES EGYPTIENS après avoir embaumé les corps, & les avoir disposés à recevoir les honneurs funébres, alloient avertir des juges établis pour prononcer s'ils avoient mérité la sépulture, ou s'ils devoient en être privés. Ces juges s'assembloient au nombre de quarante, en présence de

## 178 NOUVELLE HISTOIRE

la famille & des amis du mort , & alloient au-delà d'un lac nommé Achéruse près de Memphis , s'asseoir sur un tribunal qui avoit la forme d'un demi-cercle. Il étoit permis à tout le monde d'y venir porter ses plaintes contre le défunt ; & si les plaintes étoient fondées , & qu'il fût prouvé que le mort avoit mal vécu , les juges par leur sentence , le déclaroient indigne de la sépulture qui lui avoit été préparée. Mais d'un autre côté , on punissoit avec beaucoup de rigueur ceux qui auroient intenté de fausses accusations. Quand il ne se présentait point d'accusateurs , alors toute la famille quittoit le deuil , & faisoit l'éloge du mort. On parloit d'abord de l'éducation qu'il avoit reçue , & en parcourant sa conduite pendant tout le cours de sa vie , on louoit sa piété, sa justice & son courage ; après quoi on finissoit l'oraison funébre par une prière qu'on faisoit aux Dieux infernaux de le recevoir dans le séjour des bienheureux. A l'exemple des Egyptiens , les Grecs avoient établi dans les Enfers trois juges , dont l'emploi étoit de prendre con-

naissance de la conduite que les morts avoient tenue pendant leur vie , & d'ordonner la récompense ou le châ-timent de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions. Ces Juges s'appelloient *Minos* , *Rhadamanthe* & *Æacus* , & on les avoit élevés à ce degré d'honneur , parce qu'ils avoient été d'excellens Juges sur la terre.

### M I N O S.

MINOS le premier de ce nom , étoit fils de Jupiter & d'Europe , fille d'Agénor , Roi de Phœnicie. Il régna dans l'Isle de Crète , & se rendit célèbre par la sagesse de son gouvernement. Il donna toute son attention à policer son peuple par des loix qui dans la suite ont servi de modèle à tous les législateurs de la Grèce. Pour leur donner plus de poids & d'autorité , il se retiroit de tems en tems dans un antre de l'Isle de Crète , où il feignoit que Jupiter venoit les lui dicter , & chaque fois qu'il reparoissoit , il rapportoit quelque nouvelle loi , comme le fruit de ses conférences avec le souverain des Dieux. L'esprit de justice & de dou-

## 180 NOUVELLE HISTOIRE

ceur, qui le guidoit dans toute sa conduite, le fit également aimer & respecter de ses sujets. Ils lui rendirent après sa mort les plus grands honneurs, & l'on publia que pour le récompenser de sa justice & de sa piété, il avoit été établi le souverain juge des Enfers.

Les Poètes le représentent un sceptre à la main, & assis sur un tribunal au milieu des ombres qui viennent lui rendre compte de leurs actions; on lui a donné aussi le dépôt de l'urne fatale qui contenoit le sort de tous les mortels, & d'où il tiroit au hazard, & sans égard pour l'âge ni pour le rang, les noms de ceux dont le destin avoit ordonné la mort.

### R H A D A M A N T H E.

RHADAMANTHE étoit frere de Minos. C'étoit un Prince vertueux & éclairé, & Minos tira de ses lumières de grands secours, non seulement pour composer ses loix, mais encore pour les faire exécuter. Il les porta dans plusieurs Isles de l'Archipel, & ensuite dans la Lycie, province de l'Asie mineure, où les peuples charmés

de sa douceur , se soumirent volontairement à sa domination. Son amour pour la justice lui fit donner après sa mort , le titre de Juge des Enfers. On lui commit , pour soulager son frere , l'examen des ombres qui venoient de l'Asie & de l'Afrique, & la fonction de faire punir les criminels condamnés au Tartare.

*Æ A C U S.*

*ÆACUS* , fils de Jupiter , & de la Nymphe *Egine* , fille du fleuve *Asope* , regnoit dans une Isle peu éloignée de la côte de l'Argolide , qui s'appelloit *Enopie* , & qu'il nomma *Egine* du nom de sa mere. Il s'étoit rendu recommandable par son équité , & tous les Princes de son voisinage le prenoient pour l'arbitre de leurs différends. *Minos* , second Roi de Crète , ayant déclaré la guerre aux Athéniens , pour venger la mort d'*Androgée* son fils , demanda du secours à divers peuples , & s'adressa surtout à *Æacus* , dans la confiance que l'appui d'un Prince si sage , seroit d'un grand poids pour la réputation de ses armes ; mais il ne put rien

obtenir , parce qu'Æacus étoit lié avec les Athéniens par un traité dont l'observation étoit pour lui une chose sacrée. A peine Minos fut-il parti, que Céphale arriva de la part des Athéniens, pour demander les secours qu'Æacus étoit obligé de leur fournir en vertu de leur ancienne alliance. Céphale avoit été autrefois dans l'Isle d'Egine , & il fut surpris de n'y plus retrouver un grand nombre de personnes qu'il y avoit connues dans sa jeunesse. Il en demande la raison à Æacus, & ce Prince lui répond en soupirant : « La haine de Junon con-  
 » tre Egine ma mere & sa rivale , a  
 » désolé cette Isle par une peste qui  
 » en a fait périr presque tous les habi-  
 » tans. Tant que nous avons pu nous  
 » flatter que les remèdes ordinaires  
 » pouvoient la faire cesser , nous les  
 » avons employés , mais le mal a ré-  
 » sisté à tous les secours humains.  
 » D'abord le Ciel se couvrit d'épais-  
 » ses ténèbres, & nous fumes accablés  
 » par une chaleur étouffante que les  
 » nuées renfermoient dans leur sein.  
 » Pendant quatre mois entiers , le  
 » vent du midi nous apporta de

les mortelles exhalaisons ; les eaux des fontaines & des lacs en furent corrompues, & des milliers de serpens répandus sur la terre, infecterent les fleuves de leurs poisons ; les chiens, les brebis, les oiseaux, les bœufs, furent d'abord attaqués. Le mal gagna les habitans de la campagne, & pénétra bientôt dans les villes ; la désolation devint générale, & je vis périr tout mon peuple, sans pouvoir le secourir. Dans cette extrémité, j'adressai ma prière à Jupiter : Si vous ne rougissez pas, Dieu puissant, de me reconnoître pour votre fils, rendez-moi mes sujets, ou faites que je périsse avec eux. Un éclair suivi d'un coup de tonnerre, m'annonça que j'étois exaucé. Il y avoit auprès de moi un chêne dont les branches s'étendoient au loin. Il étoit consacré à Jupiter, & l'on dit qu'il avoit été produit par un gland de la forêt de Dodone. L'écorce en étoit couverte de fourmis qui alloient y déposer dans un creux, le butin dont elles étoient chargées. Le nombre en étoit prodigieux & dans



» l'étonnement où j'étois , je m'é-  
» criai ; O mon pere , donnez-moi  
» pour repeupler mes villes , autant  
» de Citoyens que je vois ici de four-  
» mis. Dans ce moment le chêne  
» trembla, & ses branches s'agitèrent,  
» sans qu'il y eût un souffle de vent.  
» Saisi d'une sainte horreur, j'embrasse  
» la terre & le chêne ; je me flatte  
» d'une sorte d'espérance , mais que  
» je n'ose avouer ; la nuit vient , &  
» comme j'étois accablé par mes in-  
» quiétudes , je me laisse aller à un  
» doux sommeil. Au milieu de mon  
» repos , je vois le même chêne , la  
» même quantité de fourmis , & j'ap-  
» perçois le même tremblement des  
» branches , dont les secousses font  
» tomber les fourmis, & les répandent  
» sur la terre. Je les vois croître tout-  
» à-coup ; leur grosseur augmente  
» d'instant en instant ; elles se lèvent  
» & se tiennent debout ; elles ne  
» sont plus si maigres , le nombre de  
» leurs pieds diminue , & elles quit-  
» tent insensiblement leur couleur  
» noire. Enfin elles prennent tout-à-  
» fait la figure humaine. Je m'éveille,  
» & je regarde mon songe comme  
une

une vision ridicule. Je me plains  
 même du peu de secours que j'ai à  
 espérer des Dieux ; cependant il  
 s'élève dans mon Palais un grand  
 murmure ; j'entends des voix d'hom-  
 mes qui me font toutes nouvelles ,  
 & je crois rêver encore , lorsque  
 Télamon, l'un de mes fils, accourt  
 à moi , & m'annonce la merveille  
 qui vient d'éclater. Je vois en  
 effet des hommes nouveaux , dans  
 la même position & en aussi grand  
 nombre que mon songe me les  
 avoit représentés. Ils m'abordent  
 tous , & me saluent comme leur  
 souverain. Mon premier soin est  
 de rendre à Jupiter des actions de  
 graces. Après quoi je distribue mes  
 nouveaux sujets dans les différens  
 quartiers de la ville , & dans tous  
 les cantons de l'Isle ; je leur donne  
 le nom de *Myrmidons* , pour con-  
 server l'idée de leur origine , & ils  
 ont encore aujourd'hui les inclina-  
 tions qu'ils avoient auparavant. Ils  
 sont ménagers , laborieux , & fort  
 soigneux de garder ce qu'ils ont  
 amassé. Voilà le secours que je  
 vous destine , & cette belle jeu-

« nesse vous suivra, lorsque le vent  
 « qui vous a conduit ici, aura fait  
 « place au vent du midi. »

Cette fable signifie que l'Isle d'Egine ayant été presqu'entièrement dépeuplée par la peste, la réputation d'Æacus y attira de nouveaux habitans de plusieurs contrées de la Grèce, & surtout d'un canton de la Thessalie qu'habitoient les peuples appelés *Myrmidons* ; comme ce mot ressemble au nom que les Grecs donnoient aux fourmis, on avoit imaginé la métamorphose de fourmis en hommes. Æacus mourut fort âgé, & pour honorer sa mémoire, on lui donna dans les Enfers l'inspection sur les ames qui venoient de l'Europe, comme Rhadamanthe l'avoit sur celles de l'Afrique & de l'Asie ; mais Minos comme le plus ancien, avoit la prééminence sur eux deux, & jugeoit en dernier ressort.

## ARTICLE V.

### PLUTON, PROSERPINE ET PLUTUS.

**P**LUTON étoit le plus jeune des

trois enfans de Saturne & d'Ops ou Rhéa, qui est la même que la Terre. Il avoit eu pour son partage le Royaume des Enfers, ce qui veut dire, selon l'histoire, la partie la plus occidentale des états de son pere; car Jupiter avoit eu les régions de l'Orient, & Neptune les Isles. On avoit donné à Pluton l'empire sur les morts; parce qu'il avoit, dit-on, enseigné le premier à leur rendre des honneurs funébres, ou, selon d'autres, parce qu'il avoit le premier fait ouvrir des mines, pour en tirer l'or & l'argent. C'est pour cela que les Latins lui donnoient le nom de *Dis*, qui signifie *riche*, & qu'on l'a confondu avec Plutus le Dieu des richesses. Cependant le plus grand nombre des Auteurs les distinguent, & selon les plus anciens, Plutus étoit fils de Cérès & d'un Héros nommé Jasion. Il étoit boiteux quand il s'agissoit d'aller dans une maison pour l'enrichir, mais il avoit des aîles quand il falloit la quitter. On a dit aussi qu'il étoit aveugle & sans jugement, parce qu'il a coutume de faire part de ses richesses à

ceux qui en font le moins dignes, & de laisser les gens de bien dans l'indigence.

On a vû dans l'histoire de Cérès, que Pluton n'ayant pu espérer qu'aucune femme voulût l'épouser, avoit enlevé Proserpine, & on a rapporté au long l'histoire de cet enlèvement.

On représentoit Pluton assis sur un thrône, tenant dans sa main une fourche à deux pointes qui lui servoit de sceptre. Toutes les victimes qu'on lui offroit devoient être noires; & entre les bêtes femelles, on choisissoit celles qui étoient stériles. Il étoit d'usage de creuser au pied de son autel, une fosse où l'on répandoit le sang des victimes dont on croyoit que les ombres des morts étoient fort avides. On y ajoûtoit des effusions de lait & de miel, de vin pur & de farine détrempée dans l'eau. On faisoit les mêmes sacrifices à Proserpine, & on lui consacroit les cris, les lamentations, & les autres marques de douleur qu'on faisoit paroître pendant les cérémonies des funérailles.

ARTICLE VI.

*LES FURIES.*

**L**ES FURIES avoient dans les Enfers la fonction de tourmenter les âmes des criminels qui avoient été précipitées dans le Tartare. Elles étoient filles de la Nuit & de l'Achéron, & l'on n'en admettoit communément que trois principales, ſçavoir, Tifiphone, Mégère & Aleſton. Elles n'habitoient pas toujours dans les Enfers, & l'on croyoit que les Dieux les envoyoit ſur la terre quand ils vouloient punir dès ce monde, les impies & les ſcélérats; c'eſt-à-dire, ſelon les Poètes & les Philoſophes, que ceux qui commettent de grands crimes, ſont continuellement déchirés par leurs remords. On leur attribuoit auſſi le pouvoir d'envoyer ſur la terre les maladies, la famine, la guerre & les autres fléaux de la colère céleſte. C'eſt ce qui leur attira de la part des hommes un culte religieux; & tout inexorables qu'elles étoient, on tâ-

190 NOUVELLE HISTOIRE  
choit de les fléchir par des prières &  
par des sacrifices. On les honoroit même  
sous le nom d'*Euménides*, qui veut  
dire *Déeses bienfaisantes*, pour ne pas  
les offenser, en leur donnant l'odieux  
nom de *Furies*. Elles avoient  
plusieurs temples dans la Grèce, dont  
le plus célèbre fut celui qu'Oreste  
leur avoit fait bâtir à Athènes près de  
l'Aréopage, & on leur offroit ordinairement  
des brebis pleines, des couronnes & des  
guirlandes de fleurs. On les représentoit  
avec un visage renfrogné, un air terrible,  
vêtues de noir, & couvertes de sang.  
On leur donnoit, au lieu de cheveux,  
des serpens entortillés autour de leur  
tête; elles portoient dans une main  
une torche allumée, & dans l'autre  
un fouet que formoient des serpens  
entrelacés. Elles avoient pour  
compagnes, la Terreur, la Rage,  
la Pâleur & la Mort.



## ARTICLE VII.

## LES PARQUES,

LE DESTIN, LA FORTUNE,  
ET NEMESIS.

**L**ES PARQUES étoient trois sœurs, filles de Jupiter & de Thémis, Déesse de la Justice. On les nommoit *Clotho*, *Lachésis* & *Atropos*. Elles avoient pour fonction de régler la destinée des hommes, & de filer leurs jours. Clotho, comme la plus jeune, présidoit à la naissance, & tenoit la quenouille, Lachésis veilloit sur tous les événemens de la vie, & tournoit le fuseau jusqu'au moment où il étoit décidé qu'il falloit mourir, & Atropos la plus âgée des trois, coupoit avec des ciseaux le fil de la vie. On les représentoit pour l'ordinaire, sous la figure de trois vieilles femmes couronnées de laine blanche avec des rubans de la même couleur. Elles étoient aussi vêtues de blanc. L'une tenoit la quenouille, la seconde le fuseau, & la troisième les ciseaux. Selon quelques Auteurs, la



robe de Clotho étoit de différentes couleurs , & elle avoit sur la tête une couronne garnie de sept étoiles ; elle tenoit dans la main une quenouille qui descendoit du Ciel jusques sur la terre. Lachésis avoit une robe parsemée d'étoiles , & auprès d'elle un nombre infini de fuseaux. Atropos vêtue de noir , avoit des ciseaux à la main , & à ses pieds une grande quantité de pelotons de fil plus ou moins gros , selon que la vie des hommes étoit plus longue ou plus courte. Aurreste , elles recevoient les ordres de ce qu'on appelloit le *Destin* ; c'étoit un Etre chimérique , une Divinité aveugle qui tenoit sous son empire les Dieux & les hommes , le ciel , la terre , la mer & les enfers ; ses arrêts étoient irrévocables , & il ne pouvoit lui-même en empêcher l'exécution.

Le mot de *Destin* ne présentait qu'une idée vague & confuse , & l'on n'a jamais pensé à le représenter sous une image sensible , ni à lui rendre un culte religieux ; sans doute parce qu'il étoit inflexible & sourd aux prières qu'on eût pu lui adresser. Il n'en fut pas de même de la Fortune en qui l'on

l'on imagina une vertu capable de balancer le destin, & de changer à son gré la face de l'Univers. On l'honora en conséquence comme favorable ou contraire, bonne ou mauvaise, toujours volage, & se faisant un jeu cruel de séduire les hommes par de trompeuses espérances. On lui bâtit des temples, on lui dressa des autels, & quoique son culte ne fût pas fort ancien dans la Grèce, car elle n'étoit pas connue du tems d'Homère, il y a peu de Divinités dans le Paganisme à qui l'on ait sacrifié plus constamment & plus universellement. On pourroit même croire que ce culte n'est pas encore aboli, & que la fortune est pour bien des gens, l'unique Divinité qu'ils implorent.

Cette invocation que lui fait un ancien Poëte Grec, peut donner l'idée d'une partie de ses attributs.

» Conservatrice des empires, fille  
 » de Jupiter protecteur de la liberté ; Fortune, j'implore votre secours.  
 » C'est vous qui sur la mer dirigez la  
 » course rapide des vaisseaux, qui  
 » sur la terre présidez aux sanglans

*L. Partie.*

\* R

» combats , & aux délibérations des  
 » peuples assemblés. Les espérances  
 » qui s'élèvent & s'abaissent à votre  
 » gré , telles que les flots , roulent  
 » perpétuellement , & promènent les  
 » hommes de chimères en chimères.

Le culte de la Fortune passa de la Grèce dans l'Italie , & le premier temple qu'elle eut à Rome , fut bâti par Servius Tullius ; mais on l'honora plus particulièrement dans la ville d'Antium , assez près de Rome , sur le bord de la mer. Elle y avoit un temple superbe , sous le nom des Fortunes Jumelles , c'est-à-dire , de la bonne & de la mauvaise Fortune. Lorsqu'Auguste forma le projet de passer en Angleterre , Horace invoqua en sa faveur la fortune d'Antium , & voici son invocation.

« Déesse tutélaire de l'aimable ville  
 » d'Antium , vous qui pouvez dans  
 » un instant élever un mortel du rang  
 » le plus abject au faite des grandeurs ,  
 » ou changer en pompe funèbre les  
 » plus superbes triomphes. Vous êtes  
 » l'objet des vœux inquiets du pauvre  
 » laboureur ; ceux qui affrontent la  
 » fureur des flots , vous invoquent

» comme la Souveraine des mers. Les  
 » redoutables Daces , les Scythes va-  
 » gabonds, les villes , les nations , la  
 » fière Italie , les meres des Rois  
 » barbares , les Tyrans revêtus de la  
 » pourpre royale , tous vous ren-  
 » dent hommage , tous craignent  
 » que dans votre courroux , vous ne  
 » renversiez la puissance la mieux af-  
 » fermie; tous craignent qu'un peuple  
 » attroupé ne force les plus timides  
 » à courir aux armes , & ne détruise  
 » leur Empire. La cruelle Nécessité  
 » marche devant vous , & dans ses  
 » mains d'airain tient d'énormes  
 » cloux, des coins d'acier, des crocs,  
 » & du plomb fondu. L'Espérance &  
 » la Fidélité vous accompagnent, &  
 » se tiennent constamment à vos cô-  
 » tés , lors même que changeant  
 » de vêtement, vous vous retirez  
 » des Palais des Grands. »

On représentoit communément la  
 Fortune sous la figure d'une femme  
 debout, tenant dans l'un de ses bras  
 une corne d'abondance. A ses pieds  
 elle a ou un gouvernail , ou le timon  
 d'un char , ou une roue , ou un glo-  
 be , & ce sont autant de symboles de

196 NOUVELLE HISTOIRE  
son inconstance & de son pouvoir.

On a quelquefois confondu la Fortune avec les Parques à qui l'on donnoit pour compagne la Déesse Némésis, dont l'emploi étoit de veiller au châtimement des coupables, & à la récompense des gens de bien ; de punir l'orgueil, la vanité & l'impudence ; & l'on prenoit la précaution de lui demander grace, lorsqu'on vouloit parler avantageusement de soi, pour ne pas s'attirer son indignation.

On la représentoit avec des aîles ; quelquefois avec une roue & un gouvernail, ce qui signifioit qu'elle poursuivoit sans relâche les criminels par terre & par mer. Elle avoit des temples dans la Grèce & dans l'Italie. Le plus célèbre étoit dans un quartier de l'Attique nommé Rhamnus, où elle avoit une statue haute de quinze pieds, qui étoit l'ouvrage d'un disciple de Phidias, & qui ne cédoit en rien aux plus beaux ouvrages du maître.



## ARTICLE VIII.

*LE SOMMEIL, LA MORT**ET LES DIEUX MANES.*

**L**E S O M M E I L , fils de la Nuit , frere de la Mort & pere des Songes , avoit , selon les uns , son habitation dans l'Isle de Lemnos ; selon d'autres , dans le ténébreux pays des Cimmériens du Nord. On lui donne la figure d'un enfant qui tient dans la main des pavots , couché & endormi dans une profonde caverne qui ne fut jamais éclairée des rayons du Soleil ; la terre exhale tout autour un épais brouillard , & l'on y apperçoit à peine la foible lueur du crépuscule ; jamais l'oiseau qui annonce le retour de la lumière , n'y appelle l'Aurore par ses cris ; jamais ni les chiens toujours inquiets , ni les oies encore plus vigilantes , ne troublent le silence qui regne dans cette tranquille habitation ; on n'y entend ni le sifflement des vents , ni les hurlemens des bêtes , ni les clameurs des hommes. Le doux repos y fait son séjour ;

une branche du fleuve Léthé y roule sur des cailloux ses eaux languissantes dont le foible murmure invite à dormir. A l'entrée de la caverne est une forêt de pavots & d'autres plantes sans nombre, dont la Nuit exprime une liqueur assoupissante qu'elle répand sur la terre. Au milieu de ce Palais est un lit d'ébène, entouré de rideaux noirs. C'est là que sur le duvet, le Dieu du sommeil est étendu nonchalamment, environné de songes de toute espèce, en aussi grand nombre qu'il y a d'épics dans les plaines au tems de la moisson, qu'il y a de feuilles dans les forêts, ou de grains de sable sur le rivage de la mer. Les Songes enfans du Sommeil, pouvoient prendre toutes sortes de formes. Il y en avoit trois principaux qui s'appelloient Morphée, Phobétor & Phantase. Morphée étoit le principal Ministre du Sommeil son pere, & possédoit souverainement l'art d'imiter la figure, la démarche, le son de voix, le langage & l'habillement des hommes. Phobétor se montroit sous la forme d'une bête sauvage, d'un oiseau, d'un serpent ou de quelque autre

animal capable d'inspirer la frayeur. Phantase se métamorphosoit en terre, en rocher, en eau, en arbre & autres corps inanimés. Ces trois principaux songes ne fréquentoient que les Palais des Rois & des Grands. Tous les autres se promenoient çà & là parmi le menu peuple, sous des formes, tantôt agréables, tantôt effrayantes. Les uns étoient faux, les autres étoient vrais ; les premiers sortoient par une porte d'ivoire, & les seconds par une porte de corne ; ceux-ci annonçoient des biens ou des maux réels ; ceux-là n'étoient que de pures illusions & de vains phantômes de l'imagination.

La Mort, sœur du Sommeil, étoit aussi honorée par les Payens comme une Divinité. On lui avoit associé la Déesse Nænia, qui présidoit aux airs lugubres qu'on chantoit dans les funérailles, & la Déesse Libitine qui avoit un temple à Rome, où l'on vendoit tout ce qui avoit rapport à la sépulture.

Les Payens avoient encore imaginé une espèce de Divinités infernales qu'on appelloit les Dieux Mânes. Ils



200 NOUVELLE HISTOIRE  
avoient soin des ombres qui voltigeoient autour des tombeaux, & veilloient à la conservation des cadavres qui y étoient enfermés. Quelquefois on les prenoit pour les ombres mêmes des morts. D'autres fois on les confondoit avec les Dieux Lares, ou avec les Lémures qu'on appelle aujourd'hui esprits ou revenants ; mais on les regardoit communément comme des Génies établis pour avoir soin des sépultures & des ombres qui les environnoient. Les anciens estimoient que l'Univers étoit rempli de Génies ; qu'il y en avoit pour les vivans ; on en a parlé dans l'article qui les concerne ; & d'autres pour les morts qu'on appelloit plus particulièrement les Dieux Manes. On avoit un grand respect pour ces Dieux, & on ne manquoit jamais de leur recommander les morts à la tête des inscriptions ou épitaphes qu'on mettoit sur les tombeaux.



## ARTICLE IX.

*Les supplices de quelques fameux  
Criminels dans le Tartare.*

## S I S Y P H E.

**L**E PREMIER qui se présente est Sisyphé , fils d'Eole & Roi de Corinthe. C'étoit un Prince fourbe & artificieux , qui se rendit célèbre par ses vols par & ses brigandages. Il avoit osé pénétrer jusqu'aux Enfers , & en enlever la Mort qu'il tint enchaînée jusqu'à ce qu'à la prière de Pluton , Mars vint la délivrer : car les hommes ne mouroient plus , & l'Empire des ombres devenoit un désert. Il fut tué par Thésée , & condamné dans le Tartare à rouler avec les plus grands efforts jusqu'au haut d'une montagne , une roche énorme qui retomboit aussi-tôt , enforte que son travail n'avoit jamais le moindre relâche.

## T I T Y U S.

TITYUS étoit un Tyran de Panope

202 NOUVELLE HISTOIRE  
dans la Phocide , fils de Jupiter &  
d'Elara , fille d'Orchomène. Il passa  
pour le fils de la Terre , parce que  
Jupiter y avoit enfermé sa mere pour  
la dérober à la fureur de Junon ; il  
étoit d'une taille monstrueuse , & sa  
férocité le fit haïr des hommes & des  
Dieux. Il rencontra un jour Latone ,  
mere de Diane & d'Apollon , com-  
me elle alloit à Delphes , & voulut  
lui faire violence. Elle fut vengée  
par ses enfans qui le percerent de  
leurs flèches , ou , selon d'autres ,  
par Jupiter qui le tua d'un coup de  
foudre. On le voyoit dans les Enfers  
étendu sur le dos , & couvrant de son  
corps neuf arpens de terre. Deux  
Vautours affamés lui déchiroient le  
foie qui se reproduisoit continuel-  
lement , & leur fournissoit sans cesse  
une nouvelle pâture.

*PHLÉGYAS.*

PHLÉGYAS, Roi des Lapithes dans  
la Thessalie , étoit fils de Mars ; il se  
rendit redoutable par son courage &  
par son audace. Apollon ayant séduit  
Coronis sa fille , il voulut se venger  
en mettant le feu au temple de Del-

phes ; mais ce Dieu le perça de ses flèches , & il fut condamné dans les Enfers à demeurer éternellement sous une roche suspendue sur sa tête , & qui sembloit toujours prête à tomber sur lui. Dans la crainte continue ou il étoit , il ne cessoit de crier.

*Apprenez , mortels , par mon exemple , à être justes , & à ne pas mépriser les Dieux.*

T A N T A L E .

Le supplice de Tantale est célèbre dans les Poètes. Ce Prince , fils de Jupiter , étoit Roi de Phrygie , & avoit eu l'honneur d'être admis à la table des Dieux ; il y déroba , dit-on , le Nectar & l'Ambrosie pour en faire part aux hommes , ou , selon d'autres , il leur révéla les secrets des Dieux. On a dit aussi , qu'ayant voulu régaler la troupe des Immortels , il leur fit servir les membres de Pélops son fils , & que pour le punir , soit de son vol , soit de son indiscretion , soit enfin de sa barbarie , il avoit été condamné dans les Enfers à un supplice singulier ; on l'avoit

204 NOUVELLE HISTOIRE  
plongé jusqu'au col dans un étang ;  
& lorsqu'il vouloit se pencher pour  
boire , les eaux se retiroient tout-à-  
coup ; que de plus , il y avoit au-  
dessus de sa tête des arbres chargés  
d'excellens fruits , & qui se retiroient  
pareillement , lorsqu'il y portoit les  
mains pour en cueillir ; en sorte ,  
qu'au milieu de l'abondance , il souff-  
roit une faim & une soif insupporta-  
bles. Cette peinture a été appliquée  
aux avares qui vivent dans l'indigen-  
ce au milieu de leurs trésors.

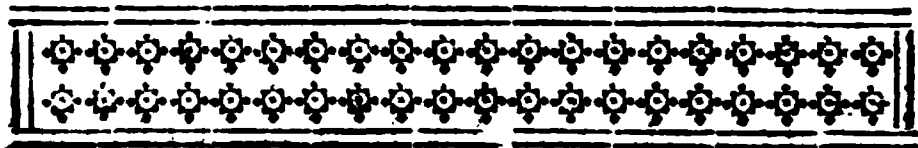
#### *I X I O N.*

IXION , Roi des Lapithes , ayant  
fait périr Déïonée son beau-pere ,  
ne trouvoit personne qui voulût l'ex-  
pier de ce meurtre , & menoit sur la  
terre une vie vagabonde. Jupiter eut  
pitié de lui , & l'enleva dans le Ciel  
où il le purifia lui-même. Il osa por-  
ter des regards téméraires sur Junon.  
Le crime ayant été avéré , Jupiter le  
précipita d'un coup de foudre dans  
les Enfers , où il fut attaché à une  
roue qui tournoit continuellement ,  
& ne lui laissoit aucun moment de  
repos.

*LES DANAÏDES.*

LES cinquante filles de Danaüs, Roi d'Argos, avoient épousé les cinquante fils d'Egyptus leur oncle, & les avoient tous égorgés la première nuit de leurs nœces, à l'exception du seul Lyncée qu'Hypermnestre sa femme épargna. Ces malheureuses Princesses furent condamnées, pour leur crime, à remplir dans les Enfers un tonneau percé.





## CHAPITRE V.

*Autres Divinités particulières.*

## ARTICLE PREMIER.

COMUS ET MOMUS,

DIEUX DES FESTINS

ET DE LA JOIE.

COMUS étoit honoré comme le Dieu de la bonne chère , & des chansons qui assaisontoient la joie des festins. Il présidoit aux courses nocturnes des jeunes débauchés, lorsque plongés dans l'ivresse , ils alloient avec des couronnes sur la tête, armés de flambeaux & de léviers, forcer les maisons , & y commettre du désordre.

Momus étoit fils de la Nuit & du Sommeil ; livré à la paresse , & ne sçachant rien faire de bien, il s'oc-

cupoit à censurer la conduite & les actions des Dieux, sans épargner Jupiter lui-même. Il tiroit son nom d'un mot qui signifie *reprendre & censurer* ; & lorsque les Dieux formerent l'homme, il trouva que dans la construction de ce bel ouvrage, ils auroient dû lui mettre à la poitrine une porte ou une fenêtre, par laquelle on pût voir ce qu'il y a dans les replis de son cœur.

## ARTICLE II.

*ESCULAPE , HYGIE'E ,  
OU LA D'ESSE DE LA SANTE' ,  
ET TELESPHORE.*

**E**SCULAPE le Dieu de la médecine , étoit fils d'Apollon & de la Nymphé Coronis , fille de Phlégyas , Roi des Lapithes dans la Thessalie. L'indiscrétion du corbeau causa la mort de cette Nymphé. Il avertit Apollon qu'elle lui étoit infidèle , & ce Dieu transporté de colère , la perça d'une de ses flèches. « Vous auriez pu , lui dit-elle en mourant , attendre, pour me punir, que j'eusse



» mis au jour l'enfant que je porte  
» dans mon sein. Il meurt avec sa  
» mere. » A ces mots elle rend l'ame  
avec le sang, & un froid mortel s'em-  
pare de son corps. Apollon se  
répent, mais trop tard, de s'être  
si cruellement vengé; il déteste le  
corbeau, l'auteur de sa peine, &  
ayant changé la couleur de ses plu-  
mes, qui jusques-là avoient été blan-  
ches, il le relégue parmi les oiseaux  
de mauvais augure. Cependant on  
dresse le bucher de Coronis, & bien-  
tôt son corps va être consumé par  
les flammes; Apollon ne peut se ré-  
soudre à laisser périr l'enfant, &  
l'ayant enlevé du sein de la mere, il  
l'emporte dans l'ancre du Centaure  
Chiron. Les Centaures, habitans de la  
Thessalie, avoient les premiers mon-  
té des chevaux, & cette nouveauté  
les fit regarder comme des monstres  
qui tenoient de la nature de l'homme  
& du cheval. Chiron l'un d'eux étoit  
fort renommé par sa prudence & par  
son sçavoir. On lui faisoit honneur  
d'avoir inventé la médecine & l'as-  
tronomie, & l'on eut de l'empresse-  
ment à prendre des leçons d'un si ha-  
bile

bile maître. Il fut flatté d'être chargé de l'éducation d'Esculape. C'étoit le nom qu'on avoit donné au fils de Coronis & d'Apollon , & il l'instruisit à fond dans la science de la médecine. Le jeune élève se distingua sur-tout par la connoissance des simples , & par la composition des remèdes ; les Argonautes l'invitèrent à les accompagner comme médecin dans leur expédition , & il leur rendit en cette qualité les plus grands services ; mais il ne borna pas son talent à la guérison des maladies , il entreprit de ressusciter les morts , & rendit , à la prière des Dieux , la vie à Hippolyte , fils de Thésée. Ce jeune Prince uniquement occupé des exercices de la chasse , insultoit au pouvoir de Vénus , & avoit fermé son cœur aux folles passions qu'elle inspire. La Déesse irritée sulcita contre lui Phédre sa belle-mère , fille de Minos second. Elle osa l'accuser à son pere du plus horrible des attentats. Thésée dans le premier mouvement de son indignation , invoqua Neptune , & lui demanda vengeance de son fils. Aussi-tôt sortit de

la mer un monstre qui effraya tellement les chevaux du jeune Prince, qu'ils l'emportèrent au travers des rochers, briserent son char, & le mirent lui-même en pièces. Esculape l'ayant ressuscité, Diane le plaça dans la forêt d'Aricie près de Rome, & lui donna le nom de Virbius. Phryton voyoit avec douleur que les résurrections que faisoit Esculape, alloient dépeupler son Empire; il en porta ses plaintes à Jupiter, qui tua le médecin d'un coup de foudre. Apollon se vengea de la mort de son fils par celle des Cyclopes qui avoient forgé la foudre dont Jupiter l'avoit frappé, & pour ce sujet fut banni des Cieux, comme on l'a vû dans l'histoire de ce Dieu.

Esculape après sa mort, reçut des honneurs divins. Son culte fut d'abord établi à Epidaure sa Patrie, de là se répandit dans les autres villes de la Grèce, passa ensuite en Asie, & enfin dans l'Italie. L'an 462. de la fondation de Rome, une cruelle peste ravageoit cette ville & les contrées d'alentour. Lorsqu'on eut essayé envain tous les remèdes qu'en-

seigne la médecine, on implora le secours du Ciel ; & l'on envoya consulter l'Oracle de Delphes. Les Députés, au moment de leur arrivée, invoquent Apollon, & le prient ardemment de faire cesser le fléau qui les afflige. A peine eurent-ils achevé, qu'une voix sortit du sanctuaire à travers le sacré trepied. « Romains, » leur dit-elle, ce que vous demandez ici, vous auriez pu le trouver » plus près de vous. Vous n'avez » pas besoin du secours d'Apollon, » mais de celui de son fils. Allez, » continua le Dieu, allez sous d'heureux auspices, & faites venir chez » vous mon fils pour vous guérir. » Le Sénat de Rome, sur le rapport qu'on lui fit, s'informa de la demeure du fils d'Apollon, & envoya des ambassadeurs à Epidaure. Dès qu'ils furent débarqués, ils se présentèrent devant le Sénat, & le prièrent de leur donner le Dieu qui devoit mettre fin à leurs calamités. Les sentimens furent partagés ; les uns opinoient pour accorder aux Romains ce qu'ils demandoient ; les autres ne vou-

cours d'un Dieu qui leur étoit si utile , & avant qu'on eût pris un parti , le jour fit place à la nuit. Cependant le Dieu apparut aux Ambassadeurs pendant leur sommeil , tel qu'ils l'avoient vû dans son temple , tenant un bâton dans la main gauche , & promenant la main droite sur sa longue barbe. « Cessez de craindre , » leur dit-il , avec douceur. Je partirai avec vous , & je quitterai ma » figure ordinaire. Voyez ce serpent » qui s'entortille autour de mon bâton , remarquez-le bien , afin que » vous puissiez le reconnoître ; je » prendrai cette forme , mais je serai » plus grand & plus gros , car je dois » avoir une taille qui convienne à la » dignité d'un Dieu. « A ces mots il disparoît ; les Ambassadeurs se réveillèrent , & l'Aurore ayant chassé les feux de la nuit , les Epidauriens s'assemblent dans le temple d'Esculape , & tandis qu'ils délibèrent , le Dieu revêtu de la forme d'un serpent , s'annonce : par des sifflemens qui font trembler la statue , l'autel & le temple. Il lève la tête , & s'étant arrêté au milieu du sanctuaire , il porte sur

l'assemblée des regards pacifiques. Une sorte de frayeur s'empare des esprits , mais le Prêtre , couronné de bandelettes blanches , reconnoît le Dieu sous cette forme empruntée , & invite les assistans à lui rendre les respects qui lui sont dûs. Le serpent se glisse le long des gradins de l'autel , & delà va au travers des fleurs dont les rues sont jonchées , gagne le port , & s'embarque sur le vaisseau. Les Romains partent avec un vent favorable , & en peu de jours arrivent à l'embouchure du Tibre. Près de Rome , ce fleuve se partage en deux bras qui forment une Isle ; le serpent s'y élance & se cache dans les roseaux. On jugea que ce Dieu vouloit y établir sa demeure , & l'on environna l'Isle d'un quai revêtu de marbre. Ce prétendu miracle d'Esculape changé en serpent , avoit amené l'usage de le représenter sous la figure d'un homme couvert d'un manteau , tenant dans la main un bâton entortillé d'un serpent , quelquefois il porte une patère ou tasse dans une main , & un serpent dans l'autre. Esculape avoit eu d'Epioné sa femme , deux fils ,

214 NOUVELLE HISTOIRE ..  
Podalire & Machaon, célèbres médecins, qui accompagnerent les Grecs à l'expédition de Troye, & trois filles, dont la plus célèbre étoit Hygiée ou la Déesse de la Santé que les Romains honoroient sous le nom de *Salus*. On lui rendoit les mêmes honneurs qu'à son pere, & on la représentoit sous la figure d'une jeune femme qui tient un serpent dans une main, & dans l'autre une patère, où le serpent paroît quelquefois plonger sa tête.

Aux Divinités qui prenoient soin de la santé, on avoit ajouté un Dieu de la convalescence qu'on nommoit Téléphore, & qu'on disoit fils d'Esculape. Il avoit la figure d'un enfant couvert d'une espèce de chappe sans manches, & ayant sur la tête un capuchon qui ne laissoit voir qu'une partie de son visage. Cet habillement mystérieux étoit propre à faire connoître que dans la convalescence, on est sensible au froid, & qu'il faut être bien vêtu.



## ARTICLE III.

*Les Vertus , les Passions , les Biens & les Maux , érigés en Divinités.*

**L**ES PAYENS , en personnifiant les vertus , croyoient les rendre plus respectables , & invitoient à les honorer , en les représentant sous des figures sensibles. La ville de Rome sur-tout , étoit remplie de temples , d'autels & de statues qui leur avoient été consacrées ; mais ils rendoient aussi un culte religieux aux vices , aux maladies , & aux autres calamités qui affligent les hommes. La crainte leur avoit inspiré cette bizarre dévotion , & ils se flattoient que leurs prières & leurs sacrifices détourneraient le courroux de ces Divinités malfaisantes.

## L A P I É T É .

IL N'Y a point eu de nations qui n'aient honoré & respecté la Piété. Les Romains en avoient fait une Divinité , & lui rendoient un culte public. Elle avoit un temple dans le



216 NOUVELLE HISTOIRE  
marché aux herbes, un second dans  
la place où avoit demeuré une fem-  
me, qui de son lait avoit nourri son  
pere en prison. Le mot de Piété  
comprendoit non-seulement le zèle  
pour la religion, mais encore les sen-  
timens de compassion pour les pau-  
vres, & de tendresse, soit pour les  
peres & meres, soit pour la Patrie.

*LA MISERICORDE.*

LE BESOIN que les hommes ont  
les uns des autres, a fait honorer la  
Miséricorde comme une Divinité  
bienfaisante. Les Athéniens lui a-  
voient consacré un Autel, & les Ro-  
mains avoient donné le nom d'asyle  
au temple qu'ils avoient élevé en  
l'honneur de cette Divinité.

*LA VERTU ET L'HONNEUR.*

ON JOIGNOIT ordinairement la Ver-  
tu & l'Honneur, & l'on invoquoit la  
Vertu la première, parce qu'elle seule  
peut conduire au véritable honneur.  
Scipion qui détruisit Carthage, con-  
sacra un temple à la Vertu. Marcellus  
après la conquête de la Sicile, avoit  
voulu en bâtir un à la Vertu & à l'Hon-  
neu;

neur ; mais ayant consulté les Pontifes , ils lui firent entendre qu'un même temple ne pouvoit contenir deux Divinités. Il en fit donc construire deux à côté l'un de l'autre , & il falloit passer par celui de la Vertu pour arriver à celui de l'Honneur. Marius , après la défaite des Cimbres , consacra un troisième temple aux deux Divinités.

On représentoit la vertu sous la figure d'une femme appuyée sur une colonne , quelquefois avec un casque. Elle avoit une lance dans une main , & dans l'autre une corne d'abondance.

L'honneur est représenté sur les médailles avec une lance dans la main gauche , & dans la droite un bâton de commandement.

### LA VÉRITÉ.

LA VÉRITÉ passoit pour la fille du Temps , ou de Saturne considéré comme le Temps. Elle étoit mère de la Vertu. On la représentoit sous la forme d'une jeune fille vêtue de blanc , symbole de la candeur qui accompagne toujours la vérité.

*I. Partie.*

\* T

*LA CONCORDE ET LA PAIX.*

**LA** Concorde & la Paix étoient considérées comme deux Divinités différentes; la première présidoit au maintien de l'union entre les Citoyens & les Magistrats d'une ville, dans les familles & dans les différentes sociétés qui composent un Etat; la seconde présidoit à la réconciliation des peuples, & au rétablissement de la bonne intelligence que la guerre avoit interrompue. La concorde avoit à Rome plusieurs temples, & un entre autres au Capitole où le Sénat tenoit souvent ses assemblées. On la représentoit sous la figure d'une femme couronnée de rayons, & qui tient un sceptre dans sa main. La Paix avoit aussi à Rome plusieurs temples, & on lui donnoit la figure d'une femme couronnée de laurier, d'olivier ou de roses, tenant d'une main le caducée, & de l'autre des épis, symbole de l'abondance que procure cette Divinité. Les Romains avoient aussi consacré un temple au Repos ou à la Tranquillité qui suit la Concorde & la Paix.

*LA FOI.*

**LA FOI** qu'on nomme aussi la **Fidélité**, présidoit au commerce & à tous les engagements que les hommes contractoient ensemble. On la prenoit à témoin dans toutes les promesses, & l'on gardoit inviolablement les sermens qui se faisoient en son nom. Elle avoit plusieurs temples à Rome; le premier fut bâti par Numa Pompilius, & les Prêtres que ce Prince établit pour le culte de cette Déesse, avoient des robes blanches lorsqu'ils lui offroient des sacrifices. Deux mains appuyées l'une dans l'autre étoient le symbole ordinaire de la Foi qu'on représentoit vêtue de blanc.

*LA LIBERTÉ.*

**LES ROMAINS**, après l'expulsion des Rois, consacrerent des temples & des autels à la Liberté, & honorerent toujours cette Divinité d'un culte particulier. Ils la représentoient sous la figure d'une femme qui se tient debout, & qui a dans sa main un bonnet, symbole de la liberté,

220 NOUVELLE HISTOIRE  
car les esclaves avoient toujours la  
tête nue.

### LA PUDEUR.

LA PUDEUR étoit honorée par des temples & par des sacrifices sous le nom de Pudicité. On la couvroit d'un voile , & elle approchoit la main de son visage , pour montrer qu'elle n'avoit aucun sujet de rougir.

### LE SILENCE.

LES EGYPTIENS avoient un Dieu du Silence qu'ils nommoient Harpocrate. Les Romains en avoient fait une Déesse sous le nom de *Tacita* qu'ils représentoient comme on faisoit Harpocrate , portant un doigt sur sa bouche comme pour la fermer.

### LA PROVIDENCE.

LA PROVIDENCE des Dieux étoit considérée comme une Divinité particulière , & la manière ordinaire de la représenter , étoit sous la figure d'une femme appuyée sur une colonne, tenant dans la main gauche la corne d'abondance, & dans la droite un globe qui désigne l'Univers.

*LA SURETÉ.*

**LA SURETÉ**, autrement la Sécurité, étoit honorée du tems des Empereurs Romains, pour marquer le soin qu'ils prenoient d'assûrer le repos de leurs sujets, & on la peignoit sous la forme d'une femme qui tient la main sur sa tête.

*LA JUSTICE OU L'EQUITÉ.*

**LA JUSTICE** ou l'Equité connue sous le nom de Thémis ou d'Astrée, avoit chez les Grecs & chez les Romains, des temples & des autels. On la représentoit ordinairement avec une épée dans une main, & des balances dans l'autre.

Les Grecs & les Romains honoroient encore comme des Divinités la Persuasion, la Fécondité, la Clémence, la Joie publique, la Félicité, l'Espérance, l'Eternité, le Temps, l'Occasion; mais outre ces Divinités qu'ils honoroient dans la vûe de s'attirer leur protection, ils rendoient aussi un culte public à la Fièvre, à la Tempête, à la Nécessité, à l'Impudence, à la Calomnie, à la Violence, à la Crain-

222 NOUVELLE HISTOIRE  
te & à la Pâleur, à la Paresse, à la  
Discorde, à l'Envie, à la Déesse Até  
qui semoit les querelles & les brouil-  
leries parmi les hommes, enfin à la  
Renommée, fille de la Terre & sœur  
des Géants Coeus & Encélade. Elle  
avoit toujours des aîles éployées &  
une trompette à la main. Elle étoit  
d'une agilité incroyable, & prenoit  
des forces à mesure qu'elle s'avan-  
çoit. D'abord foible & timide, elle  
s'élève peu-à-peu jusqu'aux nues, &  
sans quitter la terre, elle a la tête  
dans les Cieux. On lui suppose autant  
d'yeux que de plumes, autant de  
langues, autant de voix & autant  
d'oreilles. Elle vole la nuit poussant  
des cris aigus, sans connoître en au-  
cun tems les douceurs du sommeil.  
Le jour elle se tient en sentinelle sur  
le haut d'un toit ou d'une tour; elle  
y observe ce qui se passe, & répand  
la terreur dans les villes où elle pu-  
blie également le mensonge & la  
vérité.



## ARTICLE IV.

## LES ORACLES.

**L**ES ORACLES furent le principal soutien des erreurs du paganisme. On en respecta les réponses comme des vérités que les Dieux annonçoient eux-mêmes par la bouche de leurs Ministres ; & soit qu'on doive les attribuer aux impostures des Prêtres, soit plutôt aux artifices du Démon, rien n'étoit plus propre que ce commerce qu'on croyoit avoir immédiatement avec les Dieux, à nourrir la superstition, & à surprendre la crédulité des hommes naturellement inquiets sur l'avenir, & toujours prompts à saisir ce qui peut sur cela flatter leur curiosité. Ainsi on eut de l'empressement à les consulter sur les affaires publiques & particulières, grandes & petites. Mais on ne les consultoit point gratuitement, & l'utilité qui en revenoit aux Prêtres, en fit établir de tous côtés ; il n'y eut pas jusqu'aux Demi-Dieux & aux Héros à qui on n'accordât le



## 224 NOUVELLE HISTOIRE

privilege de prédire l'avenir, & pour accréditer le culte d'un nouveau Dieu, il suffisoit d'annoncer qu'il rendoit des oracles. Cependant on ne regardoit pas tous ces oracles comme également véridiques, & les plus anciens furent ceux qui se maintinrent le plus long-tems en réputation, c'est-à-dire, l'Oracle de Dodone dans l'Epire, de Jupiter Ammon dans la Libye, de Delphes sur le mont Parnasse dans la Phocide.

### L'ORACLE DE DODONE.

L'ORACLE de Dodone tient communément le premier rang pour son antiquité. Il fut établi par une Prêtresse du temple de Jupiter à Thèbes en Egypte, qui ayant été enlevée par des Phoeniciens, fut vendue dans la Grèce où elle se fit bientôt respecter comme une Prophétesse inspirée des Dieux. Elle choisit sa demeure dans la forêt de Dodone auprès d'un chêne où elle fit construire une chapelle en l'honneur de Jupiter. On la nommoit Péleia ; ce mot dans quelques cantons de la Grèce signifioit une *Colombe*, & dans d'autres, *une vieille femme*. De là vint la fable,

que l'Oracle de Dodone avoit été fondé par une Colombe, qui ayant pris son vol de la ville de Thèbes en Egypte, avoit traversé la mer, & s'étoit arrêtée dans la forêt de Dodone. Une fontaine couloit auprès du chêne où la vieille Prêtresse avoit bâti sa Chapelle. Elle fit croire que le murmure en étoit prophétique, & que Jupiter lui en avoit donné l'intelligence. Dès ce moment-là, on accourut de toutes parts pour la consulter; mais bientôt on imagina un autre artifice pour augmenter le crédit de l'Oracle. On fit fondre en airain une statue de Jupiter armée d'un fouet du même métal; dans les jours où il étoit permis d'interroger l'Oracle, on suspendoit la statue au chêne, & tout autour plusieurs vases d'airain. La statue agitée par le vent, frappoit avec son fouet les vases qui s'entre-heurtant successivement, formoient une espèce de carillon qui duroit long-tems, & que des Prêtres cachés dans le creux des vieux chênes d'alentour, interprétoient, soit en prose, soit en vers, suivant les intentions des consultants. Par-là tous

226 NOUVELLE HISTOIRE  
ces chênes devinrent prophétiques ,  
& l'on n'a donné au fameux vaisseau  
des Argonautes la vertu de prédire  
l'avenir , que parce qu'une de ses  
principales pièces avoit été coupée  
dans la forêt de Dodone.

*L'ORACLE DE JUPITER AMMON.*

L'ORACLE de Jupiter Ammon  
dans la Libye , doit aussi son origine  
à une Prêtresse du temple de Jupiter  
à Thèbes en Egypte , compagne de  
celle qui avoit été transportée dans  
l'Epire. Elle fut vendue dans la Libye,  
& s'y annonça comme une femme  
inspirée. Elle se retira au milieu d'un  
bois de palmiers & d'oliviers , arrosé  
de plusieurs sources d'eau vive qui  
en entretenoient la verdure & la fraî-  
cheur. On y bâtit avec le tems un  
temple en l'honneur de Jupiter ,  
à qui on donna le surnom d'Ammon ;  
on y plaça une statue de ce Dieu bi-  
zarrement faite , & toute composée  
d'émeraudes & d'autres pierres pré-  
cieuses. Elle avoit de la ceinture en  
haut , la forme d'un béliet avec des  
cornes sur la tête. Des Prêtres por-  
toient en procession cette figure dans

Une nef dorée , d'où pendoient plusieurs coupes d'argent. La procession marchoit à l'aventure , & selon qu'on s'imaginoit que le Dieu la conduisoit. Une troupe de femmes & de jeunes filles suivoient les Prêtres & chantoient des cantiques , par le moyen desquels on croyoit se rendre Jupiter favorable , & tirer de lui des réponses claires & certaines ; mais il ne s'expliquoit jamais que par des signes qu'on faisoit faire , sans doute , à la statue , & les Prêtres les expliquoient ordinairement au gré de ceux qui faisoient les plus riches offrandes ; ainsi Alexandre le Grand obtint par ses largesses que l'Oracle le déclarât fils de Jupiter. De là vint la coutume de ses Successeurs dans les différens Etats qu'il avoit conquis , de se faire représenter sur leurs monnoies avec des cornes de béliet.

#### L'ORACLE DE DELPHES.

Mais le plus célèbre des Oracles du Paganisme fut sans contredit celui de Delphes. Il étoit situé entre des précipices & des rochers escarpés , dont le seul aspect étoit capable

228 NOUVELLE HISTOIRE  
d'inspirer une crainte religieuse. Il se trouvoit comme au centre de la Grèce , & selon l'ancien préjugé , au centre de la terre ; d'ailleurs un hazard singulier avoit concouru à le mettre en crédit , & même à le garantir de tout soupçon d'imposture & de fourberie. Il s'étoit fait à mi-côte du mont Parnasse , une espèce de crevasse dont l'ouverture étoit étroite. Des chèvres en rodant s'en approcherent , & une maligne exhalaison qui en sortoit , les enivra au point de leur donner des mouvemens convulsifs. Le pâtre qui les gardoit , surpris de ce prodige , baissa la tête à l'entrée de la crevasse , & eut les mêmes convulsions accompagnées d'un délire qui lui fit prononcer des discours sans suite , qu'on prit pour des inspirations , & la Terre fut la première Divinité à qui on les attribua. L'Oracle passa ensuite à Thémis , & cette Déesse en étoit en possession dans le tems du déluge de Deucalion ; mais bientôt Apollon qui avoit par excellence le don de la Divination , devint le Dieu de l'Oracle , & s'y maintint jusqu'à la fin. Il venoit de se si-

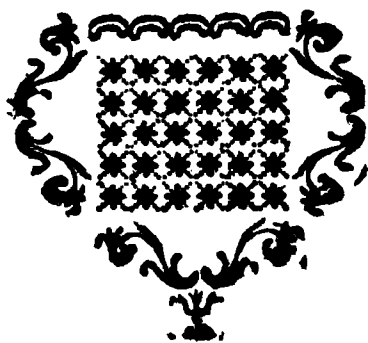
gnaler par la défaite d'un monstreux serpent nommé Python, qui désoloit le pays, & empêchoit qu'on ne s'approchât du sanctuaire de l'Oracle. Selon l'opinion la plus raisonnable, ce serpent n'étoit autre chose qu'un brigand nommé Pythis, qui guettoit les passans & leur enlevoit les offrandes qu'ils apportoit à Delphes. On regarda sa mort comme l'effet du courroux d'Apollon, & pour conserver le souvenir de cette victoire, on donna le nom de Pytho à la ville de Delphes, & celui de Pythies aux Prêtresses destinées à recevoir les inspirations d'Apollon. Avant l'établissement de ces Prêtresses, devoit prophète qui vouloit; car il suffisoit de respirer l'exhalaison qui sortoit de la crevasse, pour acquérir le don de prophétiser; mais plusieurs de ces enthousiastes s'y étant précipités, pour remédier à ces accidens, on dressa sur le trou une machine qu'on appella trépied, parce qu'elle avoit trois bases, & l'on commit d'abord de jeunes filles, ensuite des filles au-dessus de 50. ans, pour monter sur le trépied & recevoir les

## 230 NOUVELLE HISTOIRE

exhalaisons prophétiques. On se contenta d'abord d'une seule Pythie; mais dans la suite, lorsque le concours de ceux qui venoient consulter l'Oracle augmenta, on en élut une seconde pour monter sur le trépied alternativement avec la première, & une troisième pour leur subvenir en cas de mort ou de maladie. On préparoit la Pythie à recevoir les inspirations d'Apollon par une abstinence de trois jours; & supposé que l'exhalaison qui sortoit de l'autre prophétique eût perdu sa vertu, on y suppléoit par des odeurs fortes & capables de lui troubler le cerveau. Alors on voyoit ses cheveux se dresser sur sa tête; son regard étoit farouche, sa bouche écumoit, un tremblement subit & violent s'emparoit de tout son corps: elle veut s'arracher aux ministres qui la retiennent par force sur le trépied; ses cris, ses hurlemens font retentir le temple, & jettent une sainte frayeur dans l'ame des assistans. Elle profère par intervalles quelques paroles mal articulées, que des Prophètes dont elle est environnée, recueillent avec soin; ils

les arrangent & leur donnent un sens suivi , mais toujours ambigu , & qui quadroit à coup sûr avec l'événement quel qu'il fût. Ces Prophètes avoient à leurs ordres des Poëtes , dont la fonction étoit de mettre les Oracles en vers , & souvent ces vers étoient mauvais & peu dignes du Dieu qui présidoit au Parnasse. Cet Oracle , comme on le peut croire , n'étoit pas à l'épreuve de la corruption ; & Philippe , Roi de Macédoine , qui connoissoit mieux que personne la vertu de l'or , l'avoit prodigué à Delphes pour mettre la Pythie dans son parti.

*FIN de la première Partie.*





57582393



4209

